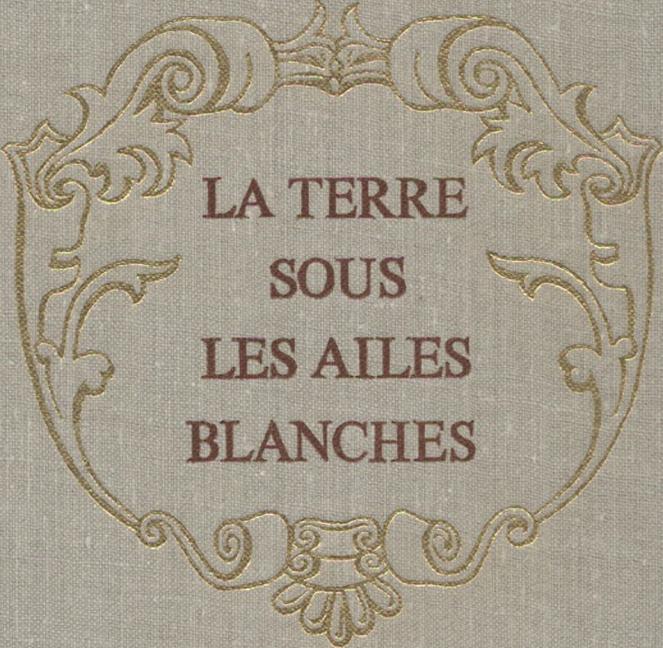


Ouladzimir
Karatkevitch



LA TERRE
SOUS
LES AILES
BLANCHES

OULADZIMIR
KARATKEVITCH

LA TERRE
SOUS
LES AILES
BLANCHES



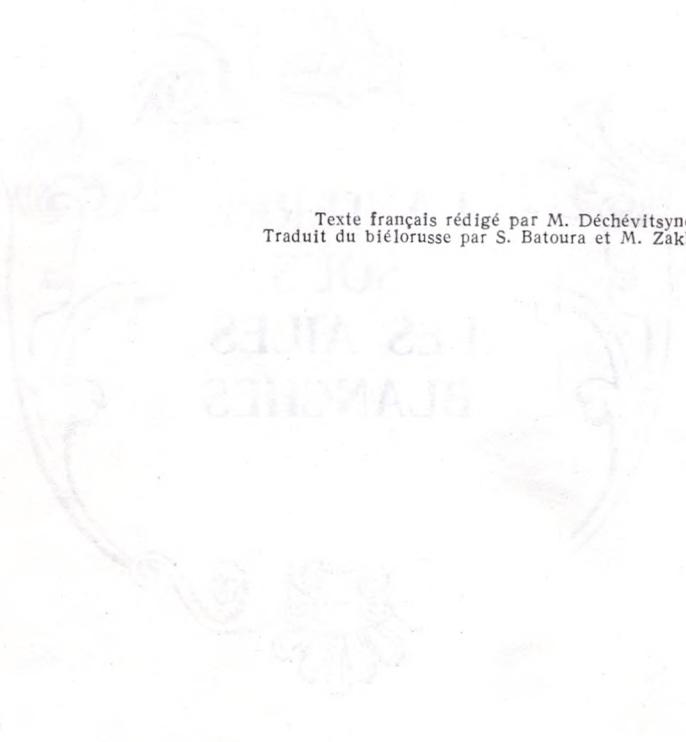
OULADZIMIR
KARATKEVITCH



LA TERRE
SOUS
LES AILES
BLANCHES

ESSAI

MINSK
Younatstva
1981



Texte français rédigé par M. Déchévitsyne
Traduit du biélorusse par S. Batoura et M. Zaĭharkévitch

C'est le printemps, la saison quand au-dessus de tout notre pays planent les cigognes, déployant leurs ailes blanches pareilles à des voiles. Il y en a des milliers, peut-être plus, qui les a comptées? Elles installent leur nid partout: sur les crêtes des maisons à la campagne, sur les cimes des arbres, sur les vieilles tours des châteaux en ruines, sur les chapelles perdues au milieu des champs de blé encore en herbe.

Voilà pourquoi qu'il me semble, en ces jours de printemps, après aussi, que notre pays, la Biélorussie, est une "Terre" sous les ailes blanches". Ne soyez donc pas étonnés, chers hôtes et amis, en lisant le titre un peu mélancolique et rêveur de ce livre que vous tenez dans les mains. Il y a évidemment des cigognes et au Danemark, elles ont été tant chantées par Andersen dans ses contes, il y en a aussi dans les autres pays de l'Ouest, dans le Sud également. Mais en ce qui concerne l'Est de la Biélorussie, sans compter l'Asie Centrale, des cigognes, il n'en reste presque plus. Et il serait curieux de savoir qui est-ce qui apporte les enfants sous le toit des maisons dans ces pays?

Les cigognes planent, planent sans cesse, ailes déployées, leurs longues pattes fines tendues sous l'éventail de la queue. Leur vol majestueux me rend rêveur et je pense à mon pays, à ma Biélorussie, un pays que je voudrais vous faire connaître de mon mieux.

D'où provient son nom? Il y a à ce sujet plusieurs explications. En voici deux.

La première. Autrefois, les gens de la campagne s'habillaient de blanc, étaient blonds, pâles de peau. D'où Russie des gens blancs.

Voici la deuxième explication. Elle ne contredit pas la première. Lorsque les hordes tatares et mongoles ont envahi les terres slaves, le peuple biélorusse a réussi à repousser les barbares après avoir arrêté leur marche. Voilà pourquoi cette partie de la Russie de Kiev est restée "blanche", c'est-à-dire "franche", n'a pas été souillée par le contact des Tatars.

Il m'est arrivé de connaître la Biélorussie comme il faut qu'après la guerre, quoiqu'elle eût existé et avant. Elle a perdu de son empreinte dans ma mémoire pendant les années d'occupation. Il y a eu les bombardements, l'invasion, l'évacuation, Moscou au mois d'octobre 1941, l'Oural, le Kazakhstan, les steppes d'Orenbourg. Et puis ensuite il y a eu les ruines de Minsk et de Orcha, une ville qui m'est chère; il y a eu les bois coupés à la hâte le long des routes par les fascistes (de peur des partisans), les inhumations des morts qu'on retrouvait un peu partout. Ainsi tout a été à recommencer, à inscrire à nouveau sur une feuille vierge. Mon amour pour la Biélorussie est né aux heures les plus pénibles, lorsqu'elle avait à éprouver la faim, le froid, les nombreuses difficultés. Ceci a rendu mon amour encore plus profond, plus fort.

J'ai vu combien il a fallu de labeur pour relever l'économie nationale, construire des maisons là où il n'y avait que des cendres ou des ruines, replanter des vergers saccagés, bâtir des écoles. De mes yeux j'ai vu Minsk renaître, des dizaines d'autres villes aussi. J'ai vu les villages

biélorusses renaître à la vie et au bonheur. J'ai été témoin de tous ces événements, c'est pourquoi j'estime que j'ai, en quelque sorte, le droit de parler de mon pays, de la Biélorussie.

J'ai beaucoup voyagé à travers la Biélorussie, je suis allé presque partout. Il est resté très peu de coins des plus éloignés où je ne serais pas encore allé. C'est pourquoi je peux prétendre de bien connaître ma Patrie, mon peuple. J'ajouterai que je ne parlerai ici que de ce que j'ai vu et entendu moi-même. Ce sera un livre écrit par un témoin qui aura tout vu de ses propres yeux, du moins en ce qui concerne l'actualité. Et j'écrirai avec le désir insatiable de convaincre, même lorsque je parlerai des choses pas ordinaires du tout. Parce que la vie est beaucoup plus passionnante que nous le pensons. Elle ressemble parfois à un conte qui nous fait s'écrier: "Mais ce n'est pas possible!"

Parlant de ma Patrie, je mentionnerai son histoire. Là, vous pouvez me prendre au dépourvu du fait que je n'ai pas été témoin des batailles contre les croisés. Vous avez raison. Mais je voudrais que vous sachiez que pour écrire ce que vous allez lire, j'ai moi-même lu, étudié des oeuvres sérieuses, écrites par des témoins de l'époque, des oeuvres écrites avec maîtrise, en connaissance de cause.

Alors, commençons notre randonnée!

En route, chers amis!

MA TERRE BIÉLORUSSE

DES MOUSSES DE LA POLESIE AUX SOURCES D'OSVEÏA

La population de la Biélorussie s'élève à peu plus de 9 millions 500 mille habitants, parmi lesquels 7,6 millions de Biélorusses. Pendant la guerre, comme vous le savez, un habitant sur quatre de la république n'est pas rentré dans son foyer. Parfois, chemin faisant, en pleine forêt une clairière se découvre tout à coup, des arbres fruitiers devenus sauvages (encore un village qui n'a pu être relevé des cendres), et puis un obélisque avec des mots qui font se serrer les poings et courir un froid dans le dos.

„Ici reposent,
fusillés par les Allemands
le 12 IX 1943
Karol Aléna Mikitavna
née en 1925,
Pavel né en 1920,
Vassil né en 1898,
Zophia née en 1892,
Vladimir né en 1922,
Ivan né en 1924,
Mikola né en 1927,
Marie née en 1934,
Véra née en 1939,
Grand-mère — 70 ans
Sinévitch Anton Valérianovitch né en
1884 et Séraphima Ilinichna née en
1888 et autres“.

Cela veut dire que, pour avoir contacté des partisans ou sans aucun prétexte, comme ça, pour rien, pour se venger, des Allemands sont arrivés, ils ont cerné le village, rassemblé les gens dans une grange et y ont mit le



feu. C'est ainsi ou d'une autre manière qu'ont été réduits en cendres 9200 villages, parmi lesquels 619 avec leurs habitants; 186 n'ont jamais été reconstruits. Ajoutons à cela 209 villes et cités détruites.

Mais il ne faut pas croire, et puis vous l'avez entendu dire par nos pères, que les morts se sont laissés tuer docilement. Ce n'est pas ça. Qui pouvait lutter est mort en combattant: au front, dans des groupes clandestins ou des détachements de partisans. Ce n'est pas sans raison que la Biélorussie s'appelle le pays de la lutte partisane, on

comptait alors 374 mille partisans. 70 mille personnes environ luttèrent dans la clandestinité. Ce ne sont là que ceux qui luttèrent les armes à la main, sans compter les agents de liaisons. Et si l'on en arrive à ceux qui sympathisaient avec les partisans, ceux qui leur apportaient des renseignements sur l'ennemi, des médicaments, des provisions et d'autres choses encore, ceux qu'on appelait "réserve des partisans", alors là on peut franchement ajouter au nombre de partisans presque toute la population de la république.

La Biélorussie possède une superficie de 207,6 mille kilomètres carrés, soit les 0,9% du territoire de l'U.R.S.S., ce qui fait qu'elle est plus étendue que la Bulgarie, la Tché-

*Réunion du Komsomol.
Partisans du détachement Kotovski*



coslovaquie, la Hongrie, le Portugal, la Grèce, ainsi que la Belgique, la Hollande, le Danemark et le Luxembourg pris ensemble. Du Nord au Sud notre Patrie s'étend sur 560 kilomètres et sur 650 kilomètres de l'Est à l'Ouest. Ses pays voisins sont l'Ukraine, la Russie, la Lettonie, la Lituanie et la Pologne. Elle occupe une situation géographique avantageuse, étant traversée par les voies de communication allant de l'Europe occidentale vers l'Est, de l'Ukraine en direction des pays baltes. Mais cette situation privilégiée lui a causé beaucoup de désagréments. Là où il y a situation géographique avantageuse et communications favorables, là apparaît l'ennemi. La Biélorussie n'a donc pu échapper à aucune guerre déclenchée en Europe occidentale.

...Il y a quelqu'un qui a dit que le contour de notre pays rappelle une feuille de chêne. A mon avis, la comparaison n'est pas tout à fait juste. Selon moi, son contour nous fait penser plutôt à un aurochs.

Par convention la Biélorussie se divise en cinq grandes régions.

1) La région des lacs, une région située très au Nord de la République.

2) Le centre. Il correspond à peu près à la région de Minsk.

3) La région du Niémen. C'est-à-dire les régions de l'Ouest situées dans le bassin du Niémen.

4) L'Est est formé par les collines de Orcha, la plaine entre Orcha et Moguilev, ainsi que la plaine de la Bérésina et de Tchetchersk.

5) Le Sud ou la région de la Polésie.

Quant à moi, c'est mon idée personnelle, j'aurais fait une sixième région au détriment de l'Est et de la partie ouest de la Polésie. C'est la région située dans le bassin du Dniépr. Ce grand fleuve possède tout de même une influence considérable sur l'économie, le paysage, sur les moeurs et mêmes la psychologie des gens du pays.

Les paysages sont différents dépendamment des régions.

Certains pays possèdent à la fois des collines émergeant de la fourrure verte des forêts, des steppes immenses, pareilles à des mers vertes, des lacs d'un bleu d'azur. Nous possédons tous ces sites, rassemblés en miniature.

Voici la région des lacs. Des plates-bandes formées par les moraines, des kilomètres de "clôture" avec de gros rochers sur les côtés. Et parmi ces plates-bandes sans fin et les nombreuses collines, beaucoup, des centaines de lacs. Le plus grand, le lac Narotch, a une superficie de 79,9 kilomètres carrés. Le plus profond (parmi les plus grands) est le lac Strousto qui a 30 mètres de fond. Les petits aussi sont profonds, certains atteignent les 50 mètres. Ces lacs sont différents. Les eaux du lac Narotch sont si limpides qu'on peut voir ce qu'il y a au fond malgré la grande profondeur. Les eaux du lac Palik (dans la réserve de la Bérésina au Nord de Borissov), un lac en pleine forêt, au milieu des marais, sont si sombres qu'elles rappellent une forte infusion de thé.

Entre les lacs apparaissent des collines couvertes de forêts composées en majeure partie de conifères. Au pied de ces collines s'étendent des champs de luzerne semés de petites boules violettes, de lin piqués de mille yeux bleus, de blé embellis de bleuets.

Sur les collines se dessinent des petites villes aux toits pointus et aux rues tortueuses, des touffes de vieux tilleuls. Un voyageur américain qui a fait la moitié des pays du monde écrivait au début de notre siècle qu'il n'avait jamais rien vu de pareil aux paysages biélorusses dans toute l'Europe.

Parfois au sommet d'une colline on peut voir jusqu'à une dizaine de lacs. Ils sont magnifiques, surtout pendant les nuits claires d'été, lorsque dans leurs eaux se reflète la silhouette renversée des cimes dentelées des forêts. La nuit semble absente.

Passons encore plus à l'Est. Là aussi ce ne sont que lacs et collines, avec sur leurs pentes des pins droits comme des mâts couleur de

cuivre, un peu plus loin encore, comme après avoir passé une frontière, les flèches des pins font place aux vieux clochers de Polotsk transparents et clairs comme faits de lumière.

...Le Centre, très varié aussi. Au Nord, ce sont des plateaux et des collines, ça et là couverts de bois. Parmi ces éminences il y a aussi des "montagnes" dont certains monts se détachent à peine du relief général. Ce sont les monts Lyssaïa (Chauve) et Mayak (Phare).

Tout à côté s'étend la plaine où coule la Bérésina, c'est comme si c'était une autre terre avec des kilomètres et des kilomètres de forêts séculaires et sombres, le sol est comme imbibé d'eau. Partout des rivières, des étangs, des bras morts; et sur les hauts bords se dressent des sapins très vieux, des pins, des bouleaux, des chênes, des merisiers, toute une végétation variée. La mousse sur les arbres pend comme de la barbe, les amanites tendent leur tête rouge sur les bords des marécages tourbeux où l'on trempe le lin, et dans ces pénombres vient à passer l'ours à la démarche dodelinante, propriétaire de ces lieux.

Si vous vous dirigez vers le Sud, vous verrez que les plateaux petit à petit s'affaissent et là commence la plaine de Sloutsk: une mer immense de champs de blé et de seigle, clairsemée de bosquets avec des poiriers sauvages, forts comme des chênes; là où autrefois passaient les lisières, ça et là des moulins tendent leurs longs bras en croix. C'est le grenier biélorusse. Pour ainsi dire l'Ukraine biélorusse.

Le bassin du Niémen, évidemment, tire son nom du fleuve qui le traverse, le Niémen, qui comme le dit le proverbe biélorusse "commence par un tout petit ruisseau". Les terres du bassin sont douces et moelleuses, aux collines comblées, avec sur leur sommet des chênes et des tilleuls puissants, de petits villages; là se trouve aussi l'immense et la sombre Nalibokskaïa pouchtcha (forêt). Les chênes sur les rives du Niémen,

et beaucoup de puissants ressemblent à des nuages verts, la plupart des chênes sont séculaires.

Et ce qui donne au paysage un caractère romantique, ce sont les châteaux, la plupart en ruines. On en voit partout: sur les collines, sur les bords des rivières, sur des îlots. Elles diffèrent les unes des autres, ces constructions anciennes. Tantôt elles ressemblent tout simplement à des enclos de pierre pour le bétail: un carré de murs très hauts et épais de trois mètres, comme à Lida par exemple. Tantôt les ruines ressemblent à des dents énormes émergeant de terre, des dents grosses comme des maisons, c'est comme si un monstre avait été enterré là. C'est le cas de Novogroudok et de Kréva. Parfois ce sont de majestueuses tours couleur blanc-rouge, reliées entre elles par des murs épais couverts de tuiles, abritant de splendides palais qui, avec un peu de travail, pourraient être transformés en confortables maisons de repos, comme à Mir par exemple.

...L'Est est un ensemble de moraines frontales, de plaines, les espaces entre les cours d'eau sont des marécages couverts de mousses, des tourbières où poussent le lédon qui vous tourne la tête et la canneberge qu'on ramasse "à la pelle" en automne. C'est là qu'on rencontre les futaies de conifères, il se peut, les meilleures en Biélorussie. Les sapins s'élançant haut dans le ciel, brillants, imprégnés de résine. Des champignons, il y en a à "couper à la faux". Le chêne majestueux et froid se rencontre un peu plus souvent au Sud. La région est riche en vieux parcs. En particulier le parc de l'Académie de l'agriculture de Gorki est le plus ancien jardin botanique de la république.

Et partout des ravins, des alluvionnements, des prés aux fleurs multicolores, bariolées, des vergers.

...Le Sud ou la Polésie passe pour une plaine entièrement marécageuse. Mais c'est faux. Certains marécages s'étendent sur des dizaines de kilomètres avec des îlots qui

émergent ça et là couverts de forêts primitives. Autrefois on ne pouvait passer sur les îlots que par temps de grands gels ou de sécheresses extrêmes. Et si le dégel arrivait au dépourvu ou s'il se mettait à pleuvoir à torrent, les gens restaient bloqués sur les îlots pendant un an ou même deux. Au début du XIX^e siècle il y a eu une saison de sécheresse. Plusieurs chasseurs se sont arrêtés sur un de ces îlots et ont trouvé des restes de maisons, des abris, une grosse cloche, pendue à la branche d'un chêne. La couronne de la cloche s'était incrustée dans le tronc de l'arbre. Comme nous avons appris par la suite les habitants du village voisin s'étaient cachés ici pendant l'invasion suédoise. Après il s'était mis à pleuvoir à seau, les gens avec du mal avaient regagné leur village, leurs biens étaient restés sur l'îlot. La cloche était restée pendue au chêne pendant plus de cent ans.

Evidemment, actuellement il ne reste presque plus d'îlots inaccessibles.

Près du village de Gorodnoe se trouve une île où pendant les guerres se réfugiaient il y a près de mille cinq cents ans, les habitants des villages voisins; aujourd'hui on peut s'y rendre facilement par une digue.

Et que d'espace sur ces îlots! Des conifères, des bouleaux, des buissons de framboisiers, l'air vibre du chant des oiseaux, à chaque pas des trous où se terrent les blaireaux et les renards.

Et autour, bien sûr, ce ne sont que marécages, dangereux parfois, couverts de myosotis, et d'autres mille fleurs les unes plus belles que les autres. Au printemps, sur les endroits les plus fermes on voit les cigognes danser en sautillant.

Les lieux secs sont couverts de pins aux pieds desquels poussent des lichens, le sol en est gris. Et puis il y a des forêts de chênes, des chênes puissants qui ont parfois cinq, six cents et même mille ans. Ils ont presque le même âge que Polotsk ou Vitebsk. Ce qu'ils pourraient nous raconter s'ils pouvaient parler! Dans ces forêts règnent toujours

des pénombres tachées de soleil; la terre y fume comme un encensoir, à travers les émanations on peut voir le tronc presque blanc des géants qui se dressent dans le ciel comme des colonnes. On y rencontre le cerf, le chevreuil, le sanglier, le castor. Tout à l'Ouest, dans la pouchtcha de Biéloviège vit l'aurochs.

On peut voir ici des déserts, pas très grands. La forêt a été abattue, les travaux d'assèchement ont fait baisser le niveau des eaux souterraines, ce qui a permis aux sables de se libérer, et les voilà partis à marcher, à former des dunes, à avancer sur les champs, parfois à couvrir des marais entiers (ce qui est encore plus dangereux que le marécage, parce que l'homme peut avoir confiance au sable, avancer et disparaître dedans, sans que personne ne sache ce qui est arrivé). Voilà précisément pourquoi il faut être très délicat avec la coupe des forêts et le drainage des marécages.

Actuellement on y pense plus souvent, c'est pourquoi on sème de l'herbe sur le sable des surfaces asséchées ensuite on y plante des arbres. Eh, oui, à quoi avait-on pensé il y a une dizaine d'années? Le marais ne nous est pas ennemi, il accumule l'humidité, c'est un réservoir d'eau pour la formation des nuages, c'est là que naissent les sources, les ruisseaux, les rivières.

Il y a aussi des prés et des collines aux pentes abruptes, des collines avec des forêts d'arbres secs et sveltes.

Aujourd'hui encore, pendant les périodes d'inondations, beaucoup de villages se trouvent isolés sur des îlots ou bien envahis par les eaux, alors, des canots à moteur circulent dans les "rues", transportant les enfants à l'école, les habitants au travail. Et puis il n'y a pas longtemps (ça fait bien longtemps que je ne suis pas allé en Polésie pendant les inondations et je ne sais pas si des choses pareilles se passent encore aujourd'hui), on pouvait voir sur cette vaste étendue d'eau calme, large de plusieurs dizaines de kilomètres et ayant cent kilo-

mètres en longueur, toute une foire sur l'eau. Une trentaine de grosses barques fixées les unes aux autres par des ponts de planches et une centaine de plus petites autour, le tout nageant d'un village à l'autre, pour se diriger ensuite vers la ville afin de vendre et d'acheter. Les chevaux effrayés regardaient de travers: "Allez au diable, on va encore se noyer avec vous!", meuglaient les vaches, criaient les coqs, glapissaient les porcs. S'il arrivait à quelqu'un de passer non loin de la barque qui nageait dans un tel tinfamarre, qui savait qu'autour il n'y avait que des kilomètres d'eau, à entendre dans la brume cette symphonie, croyait avoir un accès de folie.

Et puis après tout, voilà ce que j'ai vu en 1969 sur le Pripiat: deux espèces de rafts sur l'eau avec un camion dessus. Les roues de droite dans la première barque, celles de gauche dans la deuxième et un bonhomme occupé à vider les embarcations qui prenaient l'eau, rejetant cette même eau du Pripiat, brune et limpide à la fois.

On avait sans doute grand besoin du camion. Il y avait deux endroits habités et aucune route entre eux.

Comme je l'ai déjà dit, du bassin du Dniepr, j'en aurais fait une région à part. Les géographies ne font pas cette distinction, je vais essayer quand même de parler des terres voisinant avec le Dniepr, comme d'un pays ayant ses particularités. Parce que toute cette région a été formée par le Dniepr et ses affluents. Cette région en a gardé beaucoup d'empreintes: et les inondations semblables à des mers; et les prés, océans de fleurs (un homme avec une ligne peut même parfois s'y cacher) avec leurs marguerites, leurs oeillets sauvages et mille autres fleurs, leurs herbes multicolores pareilles à des arcs-en-ciel. Et des vestiges de l'habitat de nos ancêtres, la présence à ces endroits de vieux chênes nouveaux est la seule trace des époques lointaines. Et les villes et les villages qui sont nés sur ces vestiges. Et les bras morts aux eaux bleues laissés par l'ancienne rivière

dans les prés à l'ombre des chênes. Et les centaines de tertres où reposent nos ancêtres. Et les forêts, à même le sable accumulé par le Dniepr, et les buissons d'églantiers et de lilas là où jadis a vécu l'homme. Et les parcs avec leur animation, et le clapotis des poissons gros comme une rame, le castor qui plonge dans l'eau à la vue d'une barque, la brume matinale sur la surface de l'eau, les feux des faucheurs devant leur hutte, les aboiements des chiens dans les villages endormis soulevés par le passage d'une embarcation. Tout cela, c'est la région du Dniepr.

Ajoutons y les lointains qui se perdent à l'horizon, il n'y en a de semblables nulle part sur terre! Tantôt couverts de neige, tantôt multicolores, ou bien peuplés de meules de foin et envahis par les canards sauvages. Des canards, il y en a autant que de corbeaux!

Ça, c'est le paysage en général. A ce tableau aujourd'hui viennent s'ajouter les champs. Ce ne sont pas des champs comme on en rencontre en Ukraine, au Kouban ou aux terres vierges, vastes superficies de blé ou de maïs. Non, ce sont des champs de 5 à 10 hectares au Nord, un peu plus grands au Sud avec des pommes de terre, du blé, du lin. L'ensemble est donc composé d'étendues semées de blanches étoiles, de vastes nappes dorées, les champs de lin ressemblent à des lacs bleus. Ajoutons le rouge des champs de luzerne en fleurs, les blancs boutons du sarrasin pareils à des diamants, l'immense mer jaune d'or du lupin ou des tourne-sols, le vert-pâle des champs de petits pois.

Et puis il ne faut pas oublier les prés avec leurs vaches et leurs moutons, les champs parfumés de chanvre, "abris des fuyards", car il est impossible d'y retrouver la trace d'un homme, même avec un chien, il y perd son flair.

Dans le chanvre calme au doux parfum
peut se cacher et l'animal et l'homme
Le lièvre pris au dépourvu dans le jardin

sans tourner la tête dans le chanvre
aussi se précipite,
là les chiens n'y peuvent rien,
ils y perdent le flair à cause du parfum;
le valet s'y trouve aussi, caché dans l'ombre,
pour que son maître calme sa colère...

(Adam Mickiewicz. *Messire Thadée.*)

...Passons voir maintenant au village, à l'habit, à l'homme. Je voudrais seulement vous prévenir que la causerie va porter un caractère plutôt ethnographique, que beaucoup de choses ont changé depuis, que l'habit national ne se porte pas partout, par endroits seulement, des endroits qui forment des îlots dans la Polésie, dans la région de Grodno et le bassin du Dniepr, j'ajouterai que les maîtresses de maison rarement font leur pain etc...

Il va donc être question de ce qu'il y a de typique, de ce qui distingue le mode de vie des Biélorusses de la vie, disons, des Géorgiens ou des Ukrainiens.

MON VILLAGE, Ô VILLAGE NATAL!

Et bien, voici le village! Il est bien différent de celui qu'on rencontre dans les campagnes d'Ukraine ou du Don, qui peut avoir 200, 300 ou même 1000 foyers. Ici, 20 à 30 foyers forment un village. Il est vrai, qu'il y a aussi des agglomérations rurales de 1500 foyers, comme Roubel par exemple, près de Stoline. Mais ils ne sont pas nombreux, une centaine peut-être, pas plus.

A l'exception de certaines régions de la Polésie, la maison villageoise biélorusse jamais n'est blanchie à la chaux de l'extérieur, sauf l'intérieur. Le village biélorusse dans l'ensemble de sa silhouette cède en quelque peu à la gaieté des villages, disons, dans les Carpathes ou en Moldavie; mais il garde en même temps quelque chose de charmant, de romantique, de poétique, grâce aux arbres majestueux qui poussent dans ses rues et

ses ruelles, aux chênes séculaires devant les maisons, aux puissants poiriers sauvages sur les anciennes lisières, aux petits vergers, et, évidemment grâce à ce que, tout de suite après la maison, ou pas très loin, à l'horizon parfois, on a une forêt ou des bois. Ce qui fait la beauté du site, c'est aussi la présence d'un lac, d'une rivière ou même d'un ruisseau qui coulent tout près du village ou dans ses environs. Beaucoup de verdure, beaucoup d'eau et beaucoup de ciel, c'est ce qui caractérise en principe la campagne biélorusse. Les maisons en Biélorussie sont souvent construites en commun, avec l'aide de tout le village, de poutres de pins, grosses et résineuses. Parce que des forêts, il y en a encore beaucoup. C'est prouquoi il n'y a pas non plus dans les maisons de sols de terre glaise battue, il y a un bon plancher fait de planches solides. Le plafond, évidemment, est également de planches, sur lesquelles, dans le grenier, on répand une couche de sciure de bois, pour garder le chaud en hiver. Autrefois les toits étaient couverts de chaume ou bien, comme dans le Sud, de roseaux, matériel plus durable. Plus durable, parce que le toit de roseaux pouvait être facilement refait lorsque le vent ou la pluie arrivaient à faire des dégâts, les mêmes roseaux pouvaient servir deux, trois fois. Il est vrai qu'autrefois on pouvait rencontrer des toits couverts de planchettes de bois, on en trouve beaucoup actuellement. Il y a aussi des toitures d'ardoises d'amiante (plaques ondulées de deux mètres sur un faites d'une matière schisteuse couleur gris clair. S.B.). Les couvertures de tuiles sont rares. Les toits sont à deux pentes, rarement à quatre.

Les fenêtres des maisons donnent toujours sur la rue, l'entrée, autrefois pour la plupart du temps s'ouvrait sur la cour, aujourd'hui elle se fait du côté de la rue. Le fronton est embelli de sculptures de bois. Dans la région de David-Gorodok par exemple, toutes les maisons sont ornées d'un soleil entouré de plantes. Les fenêtres et les volets sont également parfois sculptés. Il est vrai,

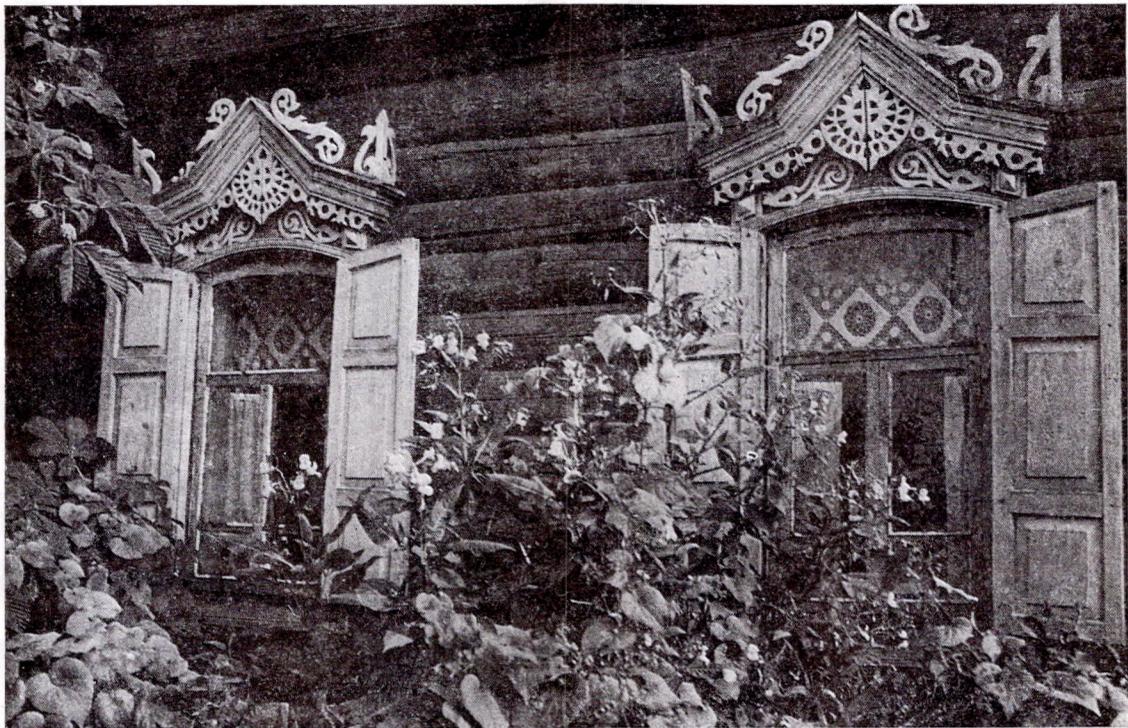
pas toujours, mais souvent. Autrefois les murs étaient entourés d'un remblai de terre, aujourd'hui les maisons sont posées sur des fondations assez élevées.

A titre d'exemple, je vais essayer de

décrire quelques villages d'aujourd'hui. Commençons par un hameau, celui de Rassoly du district d'Astravets dans la région de Grodno.

La direction du sovkhoze est assez éloi-





gnée. La gare la plus proche, Goudagai, se trouve à plusieurs kilomètres à travers bois, champs et bosquets. Des collines dispersées un peu partout avec sur leur sommet des forêts aux contours dentelés. Entre les collines des champs de luzerne, de lupin aux flèches dorées. A travers les broussailles d'aulne on voit courir un clair et gai ruisseau aux deux tiers couvert par l'ombre des arbres. C'est la Locha. "Locha" en lituanien veut dire "truite" — Et c'est vrai, il y en a des truites! Sur les bords de ce ruisseau se sont accrochées, les unes non loin des autres, plusieurs maisons, solides, avec des puits, des granges, des fenils où il fait si bon dormir sur le foin qui vient d'être rentré. Un peu plus loin, là où la Locha fait une boucle, se dressent les arbres séculaires d'une ancienne propriété. De la maison ne sont restées que les marches du perron qui mènent nulle part. Près de la

De l'eau et du bon goût pour les bonnes gens

route s'élève une grande croix faite d'un tronc tordu de chêne dont on n'a pas même enlevé l'écorce. On raconte que la croix a été plantée là par l'ancienne maîtresse de la propriété en souvenir de Kalinovski qu'elle avait aimé. Il a été pendu par la suite pour avoir mené la révolte des années 1863-1864.

Voici une autre région de la République. Le Sud. Lakhva, un village près de Louninetz, dans la région de Brest. Une rivière y coule au nom pas très beau — Smerdz (infect S.B.). Mais c'est une des plus belles rivières qu'il m'est arrivé de voir dans la vie. Dix kilomètres à peu près, avant de mélanger ses eaux au Pripiat, la rivière se divise en ruisseaux, formant ainsi plusieurs petites îles reliées entr'elles par des ponts de bois. Sur

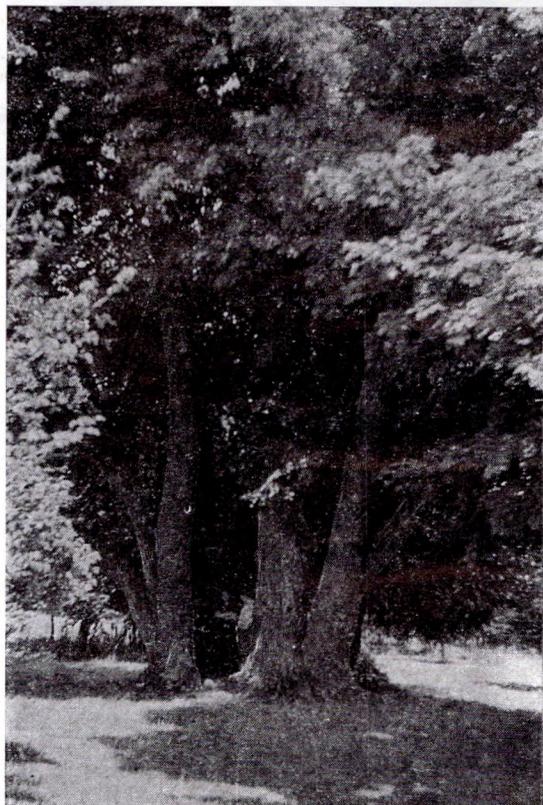


*Un coin bien poétique.
Là est né Yakoub Kolass*

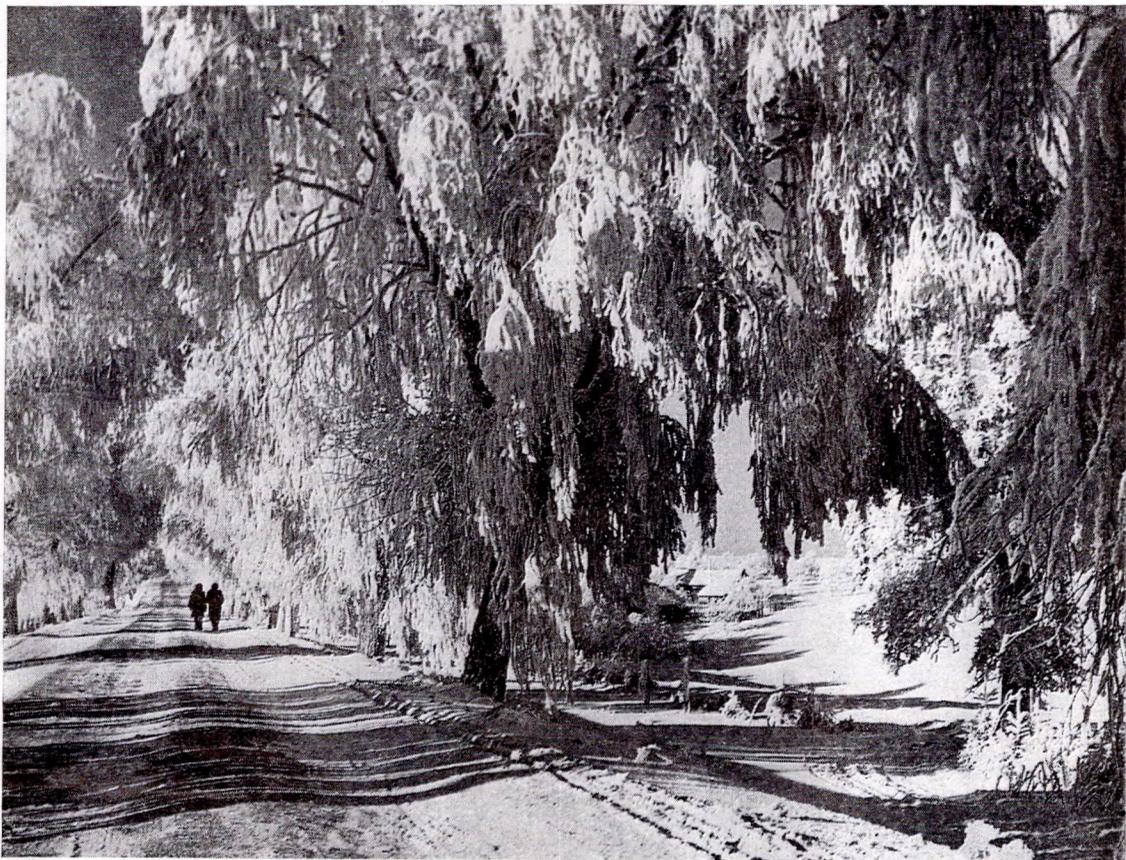
ces îles, des maisons noyées dans d'intimes petits vergers. L'eau des ruiseaux est d'un vert-sombre, tachée de lumière parce que les saules qui poussent sur les rives forment de véritables tunnels. Et à l'ombre de ces charmilles, des nuées de barques. Là on peut voir de gentilles constructions neuves, en particulier, l'école récemment construite. Et, comme si l'endroit manquait d'eau, autour il y a encore beaucoup d'étangs dispersés ça et là où l'on élève des carpes.

Restons dans le Sud, mais passons du côté de Mozyr. Le village de Danilégui est un des villages où les habitants portent encore le dimanche et les jours de fêtes leurs habits traditionnels. Les maisons s'alignent en deux rangs; il y a tant d'arbres autour qu'elles semblent émerger du fond d'un lac vert. Les unes sont blanchies à la chaux de l'extérieur, parfois couvertes de roseaux. Les fenêtres sont peintes en bleu. Et autour s'étendent de sombres forêts. De temps en temps on peut voir des futaies de chênes de

400 à 500 ans. C'est justement là que se trouve, entouré de géants de 600 ans, un chêne qu'on appelle — "le chêne de Krivochapka", "le Roi des chênes", "l'Arbre de l'éternité", et il y en a encore d'autres, des noms. Il a mille ans. Il en est à son deuxième mille. Les Allemands pendant la guerre avaient voulu l'abattre et le transporter en Allemagne, alors les partisans ont monté la garde pour le protéger. Je ne sais pas si cela avait été nécessaire. Les Allemands ne seraient pas arrivés à l'abattre. Je me demande quelle technique il aurait fallu pour aborder un arbre gros comme une bonne chambre?!



La charmille de Marylia



La route Novogroudok — Karélitchi

Le lac Svitiaz, chanté par Mickiewicz, a la forme d'un grand cercle régulier, entouré d'arbres très vieux. L'eau y est exceptionnelle, même après un simple bain, les cheveux crissent encore pendant deux jours. Dans les alentours du lac sont disposés trois villages assez typiques. Miratétchi s'étend en un long ruban de maisons solides. C'est là qu'est restée intacte, depuis longtemps fermée, une église vieille de quatre cents ans du type "secrète", construite exprès petite et en pleine forêt, cachée des invasions et des guerres. Elle est remarquable par ses magnifiques sculptures nationales taillées dans le bois.

Valevka, est un village contemporain, ayant gardé un caractère traditionnel.

En particulier les tertres, vestiges de l'ancien village, une église toute en bois, âgée de 300 ans (autrefois c'était une église catholique, et c'est là, selon la légende, que se sont mariés le noble Tadeusz et Zossia Mickiewicz), avec des icônes peintes par V. Vassnetsov. Ces icônes sont passées, à l'époque, de Varsovie à Baranovitchi et de là, dans certains villages, il y en a qui sont restées à Valevka.... On peut voir là de

riches fermes et de beaux bâtiments; l'école possède un des plus riches musées régionaux de la Biélorussie. Il est renommé, ce musée, par son exposition qui nous reporte de nos jours à l'époque paléolithique. L'école possède également son jardin botanique avec beaucoup de plantes exotiques. Dans le jardin il y a un étang, les enfants élèvent des poissons et y font nager leurs tortues.

Voronntcha est un village, presque une agglomération urbaine. Il y a là quelques entreprises. C'est, disons, plutôt un village — musée. C'est là qu'il y avait, il y est peut-être encore aujourd'hui, sur les bords d'une petite rivière, dans des buissons, un chêne de 800 ans, ayant rapport avec le nom de Mickiewicz. L'arbre est creux à l'intérieur et peut contenir une table avec une dizaine de convives autour. Il y a même une fenêtre donnant sur l'arrière, on peut y passer la tête qui semble alors sortir du tronc, comme un esprit des bois. Autour, il y a les ruines d'une très-très vieille église et des tombes recouvertes de dalles ornées des sculptures magnifiques, taillées dans du marbre italien. C'est là que reposent les parents du poète et folkloriste mi Polonais, mi Biélorusse Jan Tchatchota, ami de Adam Mickiewicz et de Vérachtchaka, parent de Marylia Vérachtchaka, premier amour du poète. Autrefois la propriété des Vérachtchak se trouvait pas loin de l'endroit, il est resté à sa place un parc et "la charmille de Marylia" ainsi que quelques tilleuls plantés en cercle. Ils ont poussé ensemble si serrés que si l'un des tilleuls n'était pas tombé il aurait été impossible de pénétrer à l'intérieur de cette enceinte d'arbres.

Comme vous voyez, presque chaque village biélorusse possède les curiosités propres à lui. Seulement, le principal, comme toujours, il faut savoir ce qu'il faut regarder.

En ce qui concerne la silhouette du nouveau village biélorusse, des sovkhoses et des kolkhoses, j'en parlerai un peu plus bas.

SOYEZ LES BIENVENUS DANS NOTRE MAISON!

Mais entrons d'abord dans une maison telle qu'elle était autrefois et qu'on peut rencontrer encore aujourd'hui. D'abord nous pénétrons dans ce qu'on appelle ici l'entrée. Aujourd'hui aussi l'entrée est l'endroit où sont rangés les articles ménagers. On y trouve des seaux, des baquets remplis de choses diverses, des barrates (aujourd'hui bien souvent on y voit une écrémeuse). Une porte s'ouvre sur un petit réduit sans fenêtres où il y a aussi des articles ménagers et des provisions sur des étagères. Une autre porte mène dans ce qu'on appelle la chambre froide, parfois il y en a deux. Autrefois la maîtresse de la maison y plaçait, en été, son métier à tisser, son rouet, car dans la maison même il y faisait très chaud. C'est là aussi que dormaient l'été les plus vieux (les jeunes dormaient et dorment encore aujourd'hui sur le foin, dans les fenils). C'est aussi dans ce local qu'on garde en hiver les pommes, soigneusement rangées sur de la paille d'avoine, pour les porcs les glands de chêne, versés en couche épaisse à même le sol, on y trouve aussi des provisions. Et si autrefois dans la chambre froide rarement on pouvait rencontrer un poêle de briques, aujourd'hui il y est partout, donc en cas urgent on peut l'allumer (arrivée d'amis ou autre chose) et donner l'hospitalité à un très grand nombre de personnes. Au siècle passé, lorsqu'il n'y avait pas encore d'armoires et que les coffres n'arrivaient pas à contenir tous les vêtements, le superflu était gardé dans des espèces de malles rondes placées aussi dans la chambre froide.

Dans certaines maisons la chambre froide possédait une pièce annexe qui servait de chambre à coucher pendant les grandes chaleurs à ceux qui ne voulaient pas aller dormir dans le verger, sous les arbres. On en rencontre encore aujourd'hui. J'en ai vu quelques-unes et "l'ameublement" est à peu près partout le même: une sorte de



Intérieur de maison ancienne



Par un jour de fête

caisse longue et large, basse sur pieds, une paillasse dedans bourrée de foin, de paille d'avoine ou de tiges de petits pois séchées, une couverture sur la paillasse, des oreillers et un rideau cachant le tout. Le rideau est obligatoire, il est tissé très fin et protège des moustiques en été.

Revenons à l'entrée. „Bon! Voilà ce que nous avons oublié: l'échelle, ou parfois tout simplement un long tronc d'arbre avec des entailles, qui mène au grenier où sont pendus les jambons et les saucissons d'été (les saucissons d'hiver sont conservés, noyés dans de la graisse, dans des baquets ou des pots de terre rangés dans l'entrée ou la chambre froide).

Entrons dans la maison. Son intérieur varie selon les régions. Autrefois les maisons avaient une cheminée (aujourd'hui on appelle cheminée, le conduit de maçonnerie qui sert à évacuer la fumée), coiffée d'un cône, tressée de branches et recouvert d'argile, sous lequel dans une sorte de poêle ou dans un bougeoir brûlait une loutchina (brindille de bois de sapin, de racines de sapins ou de pins S. B.), le cône finissait par un conduit de même nature qui traversait le plafond et le toit et permettait à la fumée de sortir. Il y avait aussi des maisons où le cône près du foyer était énorme, c'est là (il y faisait plus chaud) que pendant les longues soirées d'hiver se rassemblait toute la famille pour filer ou bricoler. Ajoutons que les maisons variaient selon les régions. C'était ou bien des deux pièces, une grande chambre avec une pièce annexe faite de trois murs; ou bien des deux pièces avec encore des constructions à part. Il est vrai que les maisons les plus courantes avaient l'aspect suivant: dans "les trois murs" on prenait les repas en été, qui voulait y dormait l'hiver, on y gardait aussi, pendant le froid, le jeune bétail. Par une porte on pénétrait directement dans la chambre principale. A droite de l'entrée se trouvait une sorte d'évier où l'on lavait la vaisselle et où étaient rangés les ustensiles de ménage. Ensuite ve-

nait le four, derrière lequel, contre le mur de droite se trouvait un large lit de planches, sous lequel on rangeait également toutes sortes de choses. Mais déjà autrefois, cette couche rudimentaire était remplacée par plusieurs larges lits, dont l'un, celui du maître, était caché par un rideau. Les deux autres murs, sur toute leur largeur, étaient bordés de larges bancs, parfois recouverts d'une toile tissée spécialement à ces fins. Le jour on y restait assis, on pouvait y dormir la nuit, surtout lorsqu'il y avait beaucoup d'amis dans la maison. Les amis pouvaient aussi très bien être couchés sous les bancs, selon leur situation. Dans un poème du XIX^e siècle, d'un auteur inconnu, "Tarass sur le Parnasse", on décrit avec ironie le festin des dieux "grecs", on y trouve en particulier les vers suivants:

Et chaque dieu dans l'ambiance si bien entra
Qu'il eut du mal à s'arrêter,
Et qui trop d'alcool avait goûté
Sous le banc était couché.

La table se trouvait devant les bancs, une table très blanche, parce que bien souvent grattée au couteau. La table et les bancs étaient faits, pour la plupart du temps, d'épaisses planches de chêne; près du mur, attenant à la porte, étaient rangés les coffres et le métier à tisser en hiver. La chambre était embellie par des images saintes fixées dans l'encoignure des murs, des lithographies en couleur; il y en avait parfois d'intéressantes de très anciennes, des naïves, de l'époque de l'Union (la Sainte Ligue) où les saints étaient habillés de costumes nationaux biélorusses. Saint Georges tuant le dragon était très populaire, Saint Nicolas aussi, avec ses aventures campagnardes et surtout (d'après une légende biélorusse) parce qu'il a sauvé une fois la jument d'un paysan pauvre, une jument qui s'était égarée dans la forêt. Saint Nicolas l'a sauvée des loups et l'a aidée à mettre au monde un poulain, il l'a ramenée ensuite à son propriétaire. La

légende dit à la fin que celui qui donnera la liberté au peuple sera digne de monter le poulain devenu grand.

Voici encore une chose qui servait à embellir les chambres des maisons: des espèces de couvre-lits tissés en points d'épine ou à carreaux, faits de six, de douze ou de vingt-quatre fils.

Et bien sûr, il y avait aussi les rouchniks. Autrefois on en mettait autour des images saintes, aux fenêtres aussi. Aujourd'hui on en voit sur les tableaux et les portraits. Les rouchniks sont très variés et différents selon la région. Les broderies se distinguent de maison en maison, par le nombre de fleurs par exemple, tout en gardant un caractère commun. L'ornement est de forme géométrique, le noir se rencontre peu, on a plutôt du bleu clair, du jaune, du rouge, du bleu d'azur, du bleu foncé et d'autres couleurs vives.

Et bien, voilà, comme je ne suis pas très bon danseur, je vais commencer à danser à partir de four (proverbe qui veut dire qu'il faut toujours commencer par les choses les plus simples. S. B.). Le four, c'est la chaleur; le four, c'est le meilleur remède si vous avez pris froid; le four, c'est aussi le bon et chaud repas. Au Nord le four est très grand et fort simple sans compter les niches pour les allumettes et la loutchina pour allumer le feu. Au Sud, le four est un peu plus petit et ressemble le plus souvent à une oeuvre architecturale: des dizaines de ressauts et de niches pour les pots de terre, les siphons. Il y a également de la place pour les pots-doubles (deux pots de terre reliés par une anse, servent à porter les repas aux champs), toutes sortes de cruches à la forme parfois bien bizarre. Le four est embelli de dessins, des fleurs, des jeunes filles avec des palanches, des cavaliers composent les sujets préférés. Aujourd'hui le four fait place au poêle et au réchaud à gaz, mais on le rencontre encore assez souvent dans les maisons à la campagne.

Où il y a four, il y a ce qui se fait dans le four.

LE PAIN, ET AVEC LE PAIN

Le Biélorusse aime bien manger. Voilà comment on décrit un repas dans un des fragments d'un poème du XIX^e siècle (l'auteur est inconnu) "l'Enéide à l'envers". En ce qui concerne les auteurs anonymes, j'en parlerai un peu plus bas.

Tous comme en conseil à table étaient assis
Autour de bons gâteaux.
Dédona servait tout le monde,
Mettant de bons morceaux de viande
dans les écuelles,

Versait du lait à volonté;
Vidait des plats pleins de gruau,
D'omelette, toutes sortes de fritures;
Qui demandait du foie avec de l'ail.
Il y avait aussi des friandises:
Des pains d'épice, des noix,
Des raisins secs pleins des tamis.

Ce tableau, d'une gourmandise exceptionnelle, ne peut être que l'oeuvre d'une personne qui sait et aime bien manger, et qui, disons, n'en a pas souvent profité.

A Noël il y avait sur la table douze, dix-huit, parfois même vingt-quatre mets. Et il fallait goûter à tout. Je vais en décrire quelques uns. Cela ne veut pas dire que tout cela est sur la table à chaque fois qu'il y a des amis, non, mais ce sont là des plats nationaux.

Parlons, avant tout, d'un aliment international, qui figure à tous les repas, le pain. Le pain de blé, comme dans le midi, ici est assez rare. Le Biélorusse aime le pain noir et le regrette là où il n'y en pas. Le pain est doux fait de seigle, il est savoureux. Il est cuit au four sur des feuilles de chou ou de frêne; à la sortie du four il est légèrement aspergé d'eau et mis à refroidir sous une serviette, la pièce est alors remplie de son arôme. Il n'y a rien de meilleur qu'un bon morceau de pain encore chaud saupoudré de sel.

Au fait, le pain peut aussi guérir. Des temps les plus éloignés, le Biélorusse avait remarqué que la moisissure qui se formait en été dans le pétrin, lorsqu'on ne faisait pas de pain assez longtemps, était capable de guérir les plaies, proches de la gangrène. Combien il a fallu de temps pour que l'homme en arrive à la pénicilline!

En été, lorsque chaque minute était chère, on mangeait des galettes et des tsatsnys. Autrefois on avait pas trop confiance pour le pain blanc, on disait dans le peuple que "le besoin faisait manger du pain blanc" (dès qu'une personne n'arrivait plus à joindre les deux bouts en travaillant la terre, elle partait à la ville à la recherche du travail, ce qui était une bien mauvaise affaire. Là, on était obligé de manger du pain blanc). Les gâteaux, on les a toujours aimés. Tartes aux pommes et aux légumes, aux myrtilles, gâteaux secs roulés dans de la graine de pavot. Lorsqu'on faisait des gâteaux, les restes de pâte étaient distribués aux enfants pour que chacun puisse faire au moins un gâteau, son gâteau à lui. Et comme partout chez les Slaves, il y avait "le pain des lièvres", c'est-à-dire les restes de pain que le père rapportait revenant de la forêt ou d'ailleurs.

Le pain s'est toujours obtenu avec beaucoup de peine. Voilà pourquoi jeter du pain était considéré comme un péché mortel. Si par hasard un morceau tombait, il fallait le ramasser, lui donner un baiser en disant: "O Dieu, je te demande pardon". Le pain était sacré.

La pomme de terre est un aliment aussi important que le pain. On connaît en Biélorussie près de mille plats de pommes de terre, commençant par le plus simple, la pomme de terre cuite dans la braise d'un feu de bivouac. Qu'il est bon de la faire rouler des cendres chaudes, de la gratter, de la casser en deux, de la saler et de la manger gloutonnement toute fumante... Et finissant par les "klotskis" (grosses boulettes de pommes de terre râpées et farcies de viande)

et la purée farcie de champignons secs e recuite au four. Il est impossible de décrire tous les plats. Mais la pomme de terre à l'eau, un peu roussie et versée sur la table, à même la nappe, est déjà un miracle! Elle est à prendre et à manger avec du lard, des concombres salés, bien frais, sentant le fenouil, ou un hareng salé (autrefois on mangeait la pomme de terre qu'on trempait au préalable dans de la saumure de harengs). La pomme de terre cuite à l'eau se mange aussi trempée dans l'huile de chanvre couleur vert clair ou l'huile dorée de tournesol, avec du beurre ou une jatte de lait caillé bien froid qu'on salait un peu dans ma région. La vie était bien difficile avant que la pomme de terre se soit répandue. On mangeait alors des navets ou des rutabagas à l'eau.

Les Biélorusses portent le sobriquet de "Boulba" (pomme de terre), c'est un vain mot pour nous, car nous possédons et des pommes de terre et ce qu'il faut pour manger avec. Je ne veux pas parler ici des plats qu'on trouvait parfois sur la table des magnats biélorusses, des mets comme "des lèvres de cerfs à la sauce vinaigre sucrée", "des queues de castors" et autres choses pareilles. D'ailleurs le livre du XIX^e siècle "La maîtresse lituanienne" (la Biélorussie à cette époque souvent s'appelait Lituanie), un manuel pour les cours complémentaires, contenait mille recettes de très bons plats.

Bien, continuons. Qu'est-ce qu'on a comme premier plat?

Le borchtch, on le faisait assez peu autrefois. On faisait la soupe aux choux, tout simplement ou une soupe à la choucroute. On avait ensuite la "polivka", une soupe très grasse, épaissie à la farine, qu'on servait chaude; "le panetzak", une soupe à l'orge perlée et aux champignons. Le "bouillon", ce nom vient je ne sais d'où, c'est une simple soupe aux pommes de terre, assaisonnée de lard grillé qui n'a rien à voir avec le bouillon français. On a ensuite la soupe aux nouilles et aux tripes de poules; des soupes de saisons: la soupe à l'oseille et la soupe aux

jeunes orties assaisonnée d'oeufs. Et puis on a le fameux kholodnik, fait de viande froide et de concombres hachés fin. Parmi les soupes au lait citons, évidemment, le plat de gruau de blé très épais étendu de lait très chaud. Et puis il y a la soupe au kvass qui est une sorte de borchtch à la betterave potagère. On mettait dans l'eau de cuisson, limpide et rouge, la viande, les champignons... En un mot, comme écrivait Yakoub Kollass:

Le kvass était assaisonné de cèpes,

.....
D'oignons, de poivre et de laurier—
Comment ne pas se gaver?

Le Biélorusse a toujours parlé de son appétit avec une pointe d'ironie (il sait user de l'ironie non seulement en parlant des autres, mais de soi-même aussi, c'est là un de ses traits de caractère purement national). Jugez-en:

"J'ai vendu mon porc au marché et puis je suis parti casser une croûte. J'ai mangé trois écuelles de soupe aux choux avec une miche de pain, une livre de lard salé. Et puis j'ai acheté trois portions de saucisson frit et je l'ai englouti. Après j'ai bouffé trois écuelles de pommes de terre et encore une jatte de borchtch avec une brioche. Puis quand j'ai pensé que mon frère était soldat, plus rien a passé".

Amusant, le bonhomme, n'est-ce pas? Voyez, il ne peut pas manger parce que son frère a la vie dure faisant son service militaire.

Des premiers plats, on en a assez, je crois. Passons aux deuxièmes plats. Je ne sais même pas par quoi commencer. Il y en a trop. Oh, mais bien sûr, par les kachas, elles sont très variées. On les mange de la manière suivante: au milieu de l'écuelle avec la kacha on fait un petit "puits", on y verse dedans une sauce garnie de viande et on commence à rogner le "puits" qui, évidemment, s'élargit, alors on y ajoute de la sauce, jusqu'au

moment où l'on n'a que de la viande. Elle est alors attaquée à la cuillère, après... on en demande encore.

Je vais vous nommer encore quelques plats, comme ça, sans système. Disons, "les koldouny" qui sont un genre de „pel-ménis" (oreillettes farcies de viande) mais en beaucoup plus gros. Et puis, l'omelette, la plus simple, la "glasounia" et l'omelette à la viande et au lard, cuite au four dans un pot, on l'appelle la "verachtchaka".

La "matchanka" avec les "bliny" (les crêpes). C'est une sauce originale de viande, de côtes de porc et de lard, épaissie à la farine, dans laquelle on "trempe" les bliny. Dans le Sud et dans la région du Dniepr les "kiyachy" sont très populaires, ce sont des jeunes épis de maïs cuits à l'eau que l'on mange en mettant un morceau de beurre dessus, qu'on sale et qu'on avale sans laisser le temps au beurre de fondre.

Passons à la viande. La viande de porc, pour sûr, occupe la première place sur la table. Autrefois, le lard formait l'essentiel des repas et il était très chic de manger le lard à pleine bouche avec un tout petit morceau de pain, rien que pour le goût. Aujourd'hui le lard est de plus en plus remplacé par le saucisson d'été et d'hiver, le filet de porc. Le jambon fumé dans les fumoirs individuels, se mange comme ça ou en hors d'oeuvre, ou tout juste avant les repas, quand on a grande envie de manger, pour calmer l'estomac... On mange, évidemment, de la viande de boeuf et du mouton. La volaille aussi a sa place sur la table. Dans les régions marécageuses et là où il y a des lacs, quand on a un fusil de chasse et on a pas trop le temps d'aller au marché, on mange un peu de tout, jusqu'aux canards sauvages, qu'on mange à la chasse cuits sur les braises, assaisonnés et enveloppés de terre glaise. J'ai rarement eu la chance de manger quelque chose de meilleur. Le canard est aussi fameux avec de la confiture de canneberge, de la betterave potagère et des pommes hachées fin.

Et, bien sûr, il y a aussi le poisson. Il y a une quantité de recettes, qu'il est impossible de les énumérer toutes. Je ne dirais que quelques mots sur le savoureux bouillon de poissons, clair et ambré. Cette couleur lui est dû à la graisse et surtout à l'oignon qui y est mis en entier avec sa pelure rousse, il n'y a que la pellicule sèche qui est enlevée. On ajoute au bouillon des épices et toute sorte de condiments. Le bouillon se fait parfois en "deux ou trois couches". Cela veut dire qu'on fait d'abord cuire les perches ou les gremlles qu'on retire ensuite du bouillon auquel on ajoute le "vrai poisson", la brème ou le sterlet s'il y en a.

Presque tous les poissons sont comestibles, leurs oeufs aussi (certaines gens les salent). Il n'y a que les oeufs d'un poisson appelé "mirone" que l'on ne mange pas, ils peuvent être empoisonnés. Dans le Sud on mange encore la loche qu'on attrappe l'hiver de la façon suivante: on pose un panier sans fond bourré de foin dans un trou fait dans la glace. Un peu plus au Nord à table, la loche est remplacée par l'anguille. On en fait de la soupe, bien souvent on la mange fumée. N'est pas mauvaise non plus la "sialava" qu'on fait frire dans son propre graisse.

Les écrevisses ne se mangent pas partout. Il n'y a pas longtemps, lorsque j'étais à la pêche avec des gens de Térébéjov, un village pas loin de Stoline, j'ai vu sur la rive beaucoup d'écrevisses, des vivantes et puis des sèches. J'ai appris que lorsqu'on attrapait des écrevisses, elles étaient alors jetées, pour ne pas empester la rivière.

— Qu'est-ce que vous faites? Un régal pareil!

— C'est de la saleté.

Mais après, lorsque j'en ai fait cuire (parce que c'est à moi qu'on les remettait) et que j'ai montré comment il fallait les manger, tout a été nettoyé... C'est pareil dans certaines régions, on ne mange pas les écrevisses.

Bon, quoi encore... Ah, oui, le lait. On le boit frais, caillé, on en fait de la crème et du

fromage frais. Comme a écrit Yakoub Kolass dans son poème "La Nouvelle Terre":

Elle apporta avec beaucoup d'égard
Du fromage frais couvert de crème.

Et puis il y a les kissels (gelée de fruits épaissie par de la fécule), les compotes, les pommes fraîchement cueillies ou marinées, ou tout simplement trempées, avec des assaisonnements, ça fait que l'hiver elles sont comme fraîches ou comme si elles venaient d'être retirées de leur propre jus. Ensuite viennent les tomates et les concombres (qu'on mange salés en hiver). Dans le Sud, dans la région du Dnieper, on a même du raisin, des espèces biélorusses. Et celui qui possède une vingtaine ou une trentaine de pieds de vigne a du raisin jusqu'au printemps; pour le garder il faut piquer chaque grappe dans une poire tardive, des poires qui restent dures comme du bois jusqu'à Noël; ou bien il faut faire tremper l'extrémité de la grappe dans une bouteille pleine d'eau avec de la cendre diluée dedans... On mange aussi le miel, évidemment, ceux qui en possèdent.

Il est clair, il y a encore les fraises des bois et les myrtilles. Les myrtilles se mangent au lait, qu'on verse dans une écuelle pleine de baies. La bouche alors se teinte en noir, comme la gueule d'un chien méchant, mais c'est bien bon.

Voyons les boissons nationales biélorusses, c'est avant tout le kvass, tout de suite après le jus de bouleau. Le jus de bouleau se boit frais ainsi que légèrement aigre après lui avoir laissé le temps de fermenter. On en ramasse de pleins fûts qu'on garde jusqu'à la moisson, on en prend aux champs comme boisson, il est alors d'une saveur aigre, un peu sucrée (parfois on y ajoute du jus de groseille ou de pomme); piquée, cette boisson désaltère bien pendant les chaleurs d'été. On fait aussi du "vin" de pommes à partir du jus fermenté, qu'on obtient en pressant les pommes. On aime beaucoup les vins forts fabriqués à la maison. Au Nord-Est

de la République on fait de la braga qui est une sorte de bière forte préparée à la maison. On fait aussi des liqueurs: une des boissons les plus populaires est le kroupnik, une boisson cuite à base de miel, assaisonnée de fines herbes.

Une autre boisson pas moins connue, "la trois fois neuf", une liqueur, un remède plutôt, infusée de vingt-sept herbes; citons encore les liqueurs à base de sorbes ou de cumin. Inutile de parler des liqueurs employées comme remèdes, il y a en des centaines.

Voilà comment est décrit le festin des dieux dans "Tarass sur le Parnasse":

D'abord elle nous servit des choux,
Et du koulech assaisonné de lard frit,
Et puis une soupe au lait épaisse
Qu'on pouvait prendre à volonté.
De la gelée bien fraîche,
De la kacha de graisse luisante,
Des morceaux d'oie bien roux
Servaient de régal aux dieux.
Quand elle servit des saucissons,
Posa un plein tamis de crêpes,
Le pauvre Tarass bava d'envie,
Son ventre sonna la faim.
Les dieux passèrent à l'eau de vie,
Les verres étaient remplis sans cesse,
Pompettes tous braillèrent d'aise.

Pourquoi toutes ces descriptions? Parce que les mets et les repas chez les peuples, comme les vêtements et l'habitat et l'ameublement sont aujourd'hui de plus en plus standardisés.

Et à Moscou, et à Kiev, et à Minsk, que ça soit à la maison ou au restaurant, presque partout vous mangez les mêmes croquettes, les mêmes biftecks, vous portez les mêmes vêtements taillés dans le même tissu, et, petit à petit, vous oubliez la vie de votre pays natal, une vie différente et unique en son genre. Et c'est ce qu'il ne faut pas oublier, il faut en garder un certain souvenir.

UN COFFRE PLEIN DE VIE

...Passons maintenant au coffre. Aujourd'hui il a presque partout fait place à l'armoire et, évidemment, en parlant du coffre, j'ai en vue un passé assez proche, car il y a encore actuellement des régions où le coffre ou la malle trône dans la maison. D'ailleurs on en fabrique encore par-ci par-là. Les coffres, les meilleurs, sont ceux qui sont fabriqués dans la Polésie, dans le district d'Ivanovo.

Le coffre biélorusse est à peu près le même qu'en Russie et en Ukraine, quoiqu'un peu plus grand. Parfois il est cerclé comme les malles de la région de Poltava en Ukraine. Ce qui le différencie, ce sont les couleurs. Les couleurs des coffres biélorusses sont plutôt sombres: le violet est associé au rouge foncé, le marron voisine avec le bleu ou le rouge. A part des fleurs et des bouquets, on peut encore voir sur les coffres des peintures stylisées de personnages et de chevaux.

Soulevons le couvercle d'un coffre. Et pardonnez-moi de répéter la même idée, cette idée si bien exprimée par Larissa Guéniuch, une poétesse biélorusse de la vieille génération, dans son poème "Le Coffre". Je ne reprends que la suite de son idée. Le coffre est la vie même de l'homme.

Un coffre large, haut, cerclé de fer,
De la peinture autour, un bon crochet d'acier,
D'un tel coffre, le riche propriétaire en serait fier.
Le coffre ne se fermait pas, il n'y avait nul voleur.

Et c'est vrai. Aujourd'hui encore, dans le vieux village, lorsque le propriétaire s'en va, il pousse la porte et appuie un bâton dessus pour faire voir qu'il n'y a personne à la maison, pour empêcher les chiens ou les porcs d'entrer.

Il y avait de tout, rangé dans le coffre parfumé,
tout ce que grand-mère avec ses mains avait gagné.

Toutes les effluves des champs semblaient ici
recueillies:
l'odeur des prés, du thym et de la menthe.

Voici au fond du coffre le linge du premier enfant. Dans certains endroits, si la mère meurt, on le place dans le cercueil, pour lui "rappeler" le temps de sa jeunesse, le troisième jour après les couches, quand les voisines lui avaient apporté toutes sortes de bonnes choses, pour lui "rappeler" aussi la "Babka" (la sage-femme; même si la mère avait accouché encore à la maternité) qu'on plaçait dans un traîneau ou une charette et qu'on promenait accompagnée de chansons dans la campagne. La „Babka" recevait des femmes du village toutes sortes de cadeaux pour la jeune mère qui venait d'accoucher et leur distribuait à la volée des "coups" de baguette en guise de remerciement.

Pour lui "rappeler" les coups de fusils tirés en l'air par les hommes dans la rue devant la porte pour le bonheur du nouveau né (il est vrai, c'est une tradition qui n'existait pas partout).

Pour "rappeler" à la défunte les chansons sans fin, dans lesquelles, pas pour sans raison, la grand-mère, les commères et les compères du village en étaient le sujet.

Dans le coffre, on range aussi les piles blanches de tissu de lin qui rappellent que la jeune fille a travaillé le lin, a filé, tissé et que le mois de mai débordait de la blancheur éclatante des cerisiers et des pommiers en fleurs, les longues bandes de toile étendues dans les prés à la lumière vive du soleil.

Aujourd'hui on tisse peu à la maison, les anciennes toiles de lin sont soigneusement gardées. Les tissus "à soi" et les vêtements taillés dans la toile sont estimés comme les plus sains pendant les chaleurs d'été.

Viennent ensuite les rouchniks aux broderies variées. Il y a des bleuets avec des couronnes de coquelicots autour, des pigeons et des coqs, des soucis, des marguerites, des dahlias, on y ajoute de la den-

telle, aux extrémités, fine comme de la toile d'araignée.

Chaque région possédait sa broderie à elle, une broderie différente de couleur, de caractère, de celle des campagnes voisines. Mais malgré son caractère local, on reconnaît assez facilement ces broderies pour dire: "Ça, c'est un rouchnik polonais, celui-là est ukrainien, alors que celui-ci est biélorusse".

On pend des rouchniks un peu partout, aux murs, aux lavabos.

Le rouchnik est aussi un cadeau... On en prépare spécialement pour le marié, pour que la noce soit plus gaie et amusante.

Après on a les chemises bien blanches, brodées à l'encolure, aux poignets, sur le devant, parfois tout le plastron est couvert de broderies; on se sert du rouge et du noir pour les dessins abstraits, du vert nature pour les tresses de feuilles, du vert mélangé à du marron aussi, les bleuets sont toujours d'un bleu d'azur.

À côté des chemises reposent les gilets. On les portait par-dessus les chemises. Ils s'appelaient autrefois de différentes manières: "lacet", "chaufferette", "brassière", "corset". Ils sont rouges, verts, bleus et à lacets.

D'habitude le gilet était pris à la taille par une ceinture dont les extrémités étaient attachées à l'arrière en forme de boucle qui pendait jusqu'à la jupe. Certains gilets étaient embellis d'étroits rubans de soie, de galons d'or ou d'argent.

Les "anedaraks", ou jupes de gros drap, étaient placés dans le coffre, près des gilets. Le bleu foncé, le vert, le rouge vif prédominaient. Les éléments tissés représentaient des losanges et des carrés. Les bandes les plus larges étaient disposées en bas, plus elles se rapprochaient de la taille, plus elles devenaient étroites et l'ornement simple.

Parfois un "anedarak" tissé et brodé est toute une oeuvre d'art.

On avait enfin les tabliers, que tout le monde portait. Ils sont parfois faits de toile



écru avec des éléments horizontaux ou verticaux, formant des bandes de fleurs, d'étoiles ou tout simplement de croix.

Le tablier cache les yeux pleins de bonheur,
Et les joues écarlates aussi.
Le tablier cache les larmes
Si le bonheur a quitté les pénates.
Le tablier— tissu enchanteur—
Donne à la taille un air piquant et moqueur.
On y pose une branche de blanc merisier,
Laisse là comme par hasard.

Dans un coin du coffre on range les nappes, toujours brodées. Et si des amis ou des marieurs viennent à arriver, en un instant la nappe est sur la table, des gâteaux et du miel font le régal de tout le monde.

A côté des nappes on a les tapis, tissés de fils de laine sur des fonds de lin.

Le noir dessin
au vert se mélange,
le blanc et le bleu imitent
la rosée voilée par la brume,
les couronnes et les cerfs
semblent brodés
au métier mécanique
et non faits à la main.
L'ensemble de laine
sert à couvrir les traîneaux.
Il est rouge comme la cerise,
avec des franges pour faire beau.

Et puis on a les châles, aux couleurs foncées pour le deuil, claires pour les fêtes, le dimanche ou pour aller chez les amis.

Encore un châle, chaud, épais,
la femme l'appelle le grand.
Il couvre très bien par temps froids,
il est bon pour la route, pour les jeunes
et les vieux.

Doux, large,
plié par le milieu,
il sert à tenir au chaud
le petit sur le coeur serré.

L'enfant est encore loin d'être né, alors que dans le coffre tout est déjà prêt pour le mariage. Le mariage aussi est différent selon les régions. Il y a plus de cent façons de se marier. Je vais vous parler d'un mariage auquel j'ai assisté moi-même, du début jusqu'à la fin.

Les jeunes gens s'étaient mis d'accord il y a longtemps, mais le village était de ces vieux villages où tout devait se passer exactement comme autrefois.

Le marieur, le père du prétendant et le jeune homme lui-même, tous les trois devaient se rendre chez les parents de la jeune fille habitant le village voisin, à quelques kilomètres de là. Le marieur est en général un ami du jeune homme, une personne imposante, respectée du village, une personne d'esprit, ayant la langue bien pendue. Arrivés le soir près de la maison, tous les trois se postent sous la fenêtre. Le marieur commence à crier:

— Bonnes gens, donnez-nous un coin pour passer la nuit!

— Que la santé vous garde, entrez.

Dans la maison, les hôtes posent sur la table des cadeaux parmi lesquels du pain et du vin. Et voilà que la causerie commence pleine de plaisanteries, d'expressions à double sens. Tantôt elle roule sur le commerce, soit disant qu'il y a une génisse à vendre — "bien sûr qu'elle est à vendre, si acheteur il y a." Tantôt il est question de chasse et de martres ou de pêche et du poisson d'or. Enfin le marieur annonce directement pourquoi tous les trois sont venus. Le propriétaire amadoué fait encore des manières et dit quelque chose de ce genre:

— Bonnes gens, mais qu'est-ce que vous dites! Elle est encore toute petite! Elle dort encore dans un tamis.

Enfin tout le monde est d'accord. La jeune fille offre aux hôtes de beaux rouchniks.

La suite se passe comme dans presque toutes les noces slaves. Pendant les préparatifs, la jeune en costume national passe dans le village en invitant le monde à sa



noce. Ce qu'il y a de particulier encore, c'est ces quelques jours avant la noce qu'on appelle "zapoïny", quand on composait le programme de la noce ou encore la maison de la future mariée était entièrement mise à sa disposition et à la disposition de ses amies. On se remet des cadeaux, on chante, on parle du passé et de l'avenir. Et personne du genre masculin n'a le droit d'y fourrer son nez, de dépasser les limites de la cour de la maison voisine.

L'habitude de faire asseoir la mariée sur le pétrin couvert d'un manteau de peau de mouton retourné existe encore un peu partout; la présentation de la miche aussi. Alors que voici quelque chose de particulier.

Le matin, le prétendant avec une vingtaine de ses amis, après avoir cassé une croûte à la maison, s'en vont en charrette chez a fiancée.

De son plus bel habit
Par sa mère paré
Ivan se met en route,
Eclatant comme la lune dorée
Frais comme l'aube matinale
Va mon bien aimé
Au-devant de ta destinée

Chemin faisant ils chantent des airs où il est question de fleurs qui s'épanouissent sous les sabots du cheval du fiancé, que "Dieu sera favorable à celui qui lui donnera sa fille en mariage". Chez la fiancée la table est déjà couverte, mais l'entrée est interdite aux nouveaux venus. Arrivé devant la maison, on fait semblant de tirer des coups de feu, de se battre à mort. Puis en fin de compte, moyennant une rançon on laisse entrer tout le monde.

Après une brève collation, les futurs beaux-parents sur le seuil de la porte collent deux bougies qu'ils tenaient préalablement allumées.

Un habit traditionnel



Tu as une bougie, moi j'en ai une aussi,
 Tu as un enfant, moi j'en ai un aussi.
 Des deux bougies faisons en une seule,
 Pour que nos enfants aient maison commune,
 Et une seule mère au lieu de deux.

La miche de pain traditionnelle

Et ce n'est qu'après ce rite que tout le monde est admis dans la maison et se met à table. Les jeunes mariés sont placés au meilleur endroit. On apporte la miche bien dorée, entourée de fleurs. La noce bat son plein, puis il est rituel de tresser la natte de la mariée. Le frère cadet de la mariée, un ciseau à brebis à la main fait semblant de couper la natte de sa soeur. Il serre la tresse entre les lames en disant: "C'est là qu'elle a poussée, c'est là qu'elle doit rester." Il est clair, le futur mari en est quitte pour une rançon.

Ensuite on passe dans un anneau une mèche de cheveux des jeunes mariés, après les avoir allumés, on coiffe la mariée. C'est là que commencent les pleurs, les lamentations, les sanglots de la future épouse. Il est évident que la jeune mariée se coiffera comme elle veut, qu'elle portera ce qu'elle veut, que cet ancien chapeau qu'on lui installe sur la tête sera bientôt enfermé dans le coffre. Mais dans les vieux villages traditionnels, ce rite est obligatoire et doit être respecté.

La cérémonie de la coiffure est accompagnée de chansons:

Je te fais une belle coiffure
 Pour ton bonheur, ton heureuse destinée;

Sois donc belle comme la rose,
Sois donc saine comme l'eau claire,
Sois donc prospère comme la terre.

Et à partir de ce jour, côte à côte, avec les châles de la jeune épouse reposent sa coiffe de jeune fille, sa couronne recouverte de brocard plaqué d'or, sa "namiotka", une longue bande d'étoffe que la jeune mariée enroule autour de la tête et du cou et laisse pendre dans le dos les deux extrémités (la namiotka de la jeune fille ne couvrait pas la nuque, elle descendait gracieusement sur la poitrine laissant voir les belles broderies).

La Caille. Une danse populaire



...Ensuite on se remet à table, on partage le "karavaï" (la brioche). Tout le monde offre des cadeaux à la jeune mariée, sa mère fait des présents aux parents du jeune époux.

Les cadeaux sont obligatoires pendant la noce, ils sont devenus traditionnels, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres coutumes.

Que ce soit à l'armée
ou en voyage que parte le fils,
Les cadeaux sont faits partout:
lorsqu'on pend la crémaillère, à la naissance
aussi,
cadeaux de baptême, cadeaux de noce,
on en donne aux musiciens et aux marieurs.

La noce bat son plein. Les amis trinquent non
sans raison!
Les jeunes mariés reçoivent de tout coeur
beaucoup de dons!
On boit de bon coeur chez les amis, on chante,
on parle,
On sort dehors, on danse, et on présente
des cadeaux.

Aujourd'hui les orchestres de campagne sont à peu près partout les mêmes. Un ou deux violons, une contrebasse, un accordéon, un instrument à vent et un tambourin. On rencontre encore de temps en temps des cymbalums. Les gouslis (instrument à cordes pincées) ont presque disparu, la cornemuse, je crois, est complètement oubliée. Voilà à peu près 15 ans que je ne l'ai pas entendue. On n'en parle même plus.

Un des traits particuliers de la noce biélorusse sont les chansons, des chansons taquines visant le marieur, parfois le jeune marié. Le marieur souvent rend la pareille, ce qui fait beaucoup rire à table.

Les femmes reprennent en chœur: "Le marieur est un ivrogne, pour de l'eau de vie, il est capable de marier le diable avec un saule. Et puis sa jument a mangé son avoine et celle du cheval voisin et après

Elle a mangé les orties, les orties
Et les plants du jardin, du jardin.

Le marieur répond:

— Vous sonnez comme des bonbonnes vides, vous clabandez comme le cabot qui essaye de se saisir la queue. Quant à toi, Khaouronia, tu peux même enseigner à brailler, tu couds, tu laves avec ta langue si bien pendue, et s'il t'arrive à faire des gâteaux, ta porte sera pleine de pâte.

Notre marieur
a une cour bien propre,
Ce cochon vient salir la nôtre.

— On dirait, commères, que vous venez de voir un chat si un chien vous sort de la gorge. Vous n'arrêtez pas d'aboyer, alors

qu'à la table voisine les gens sont beaucoup plus gentils que vous. Voyez (il leur montre un os), ils m'ont donné un os. Avec vous, on peut toujours attendre, même pour avoir un os... Et toi, Galatchka, t'en fais des manières? Tous les gens honnêtes ont leurs cheveux sur la tête, ton bonhomme, à toi, a le crâne nu. Je vous souhaite, bonnes femmes, de vous attraper le chignon, et moi d'en rire en me tenant le giron.

Il ajoute se tournant vers le jeune mari:

Dans le jardin les carottes fleurissent,
Que la jeune Zocia un mari choisisse,
Elle n'en a pas eu le choix, un ivrogne elle a.

La noce a duré trois jours chez la mariée. Après le convoi s'est dirigé vers le village du marié. (Si les jeunes sont du même village, alors ça se passe parfois ainsi: le cortège quitte le village, fait quelques kilomètres et y revient du côté opposé. Il est vrai, ça ne se fait presque plus aujourd'hui, c'est du passé, comme d'ailleurs la bousculade du fiancé devant la maison des beaux-parents, faisant semblant de pénétrer de force dans la maison pour ravir la fiancée. Autrefois, la future épouse devait être enlevée, et obligatoirement d'un autre pays.)

Revenons à la noce à laquelle j'ai assisté. J'ai vu une coutume intéressante. Il me semble que si autrefois on enlevait la mariée, alors on tirait des coups de fusil pour de bon. Aujourd'hui ça ne se fait plus, mais il y a autre chose. A la sortie du village, on dresse sur la route une haute barricade de troncs d'arbres, de morceaux de bois, de neige. Derrière on pique des flambeaux, et des gens avec des maillets, des grimaces menaçantes, arrêtent le cortège et exigent une rançon.

Dès que la rançon est perçue l'obstacle disparaît en moins de cinq minutes, laissant passer le cortège couvert de fleurs et de rubans multicolores. Pendant l'assaut de la barricade, les cavaliers accompagnant les mariés tiraient des coups de fusil en l'air. Pas contre un mauvais oeil, comme

autrefois, mais tout simplement pour ajouter du ton à l'ambiance générale.

Le convoi volait alors à une vitesse folle.

La noce a duré trois jours chez le marié, ensuite elle a été prolongée chez les parents (oncles et tantes) des deux côtés, pour que les gens n'en disent pas du mal.

Et tout le temps on n'entendait que des chansons, des chansons partout, des tristes et des gaillardes. Et il faut dire que pas une ne s'est répétée durant toute la noce.

Et voilà que commence la vie conjugale de la mariée. Dans le coffre on empile certaines de ses affaires, des choses du mari et des autres membres de la famille, on y place un lourd morceau de bure pour le zipoune du mari (manteau de paysan). On ne place dans le coffre que des vêtements d'homme de ce genre, sans compter les ceintures. Les habits masculins étaient cachés ailleurs ou pendaient à part. Les chemises du mari étaient un peu moins brodées, les pantalons se taillaient dans la toile pour l'été; ils étaient de bure pour l'hiver. Les chemises n'étaient brodées que par le devant, à l'encolure et aux manchettes, en bas sur l'ourlet et un peu sur les épaules aux coutures. Le gilet, „la camiselka”, comme on l'appelait, faisait aussi partie de l'ensemble pour homme.

Il est clair, que les survêtements d'hommes et de femmes n'étaient pas entassés dans le coffre, il est question de toutes sortes de manteaux de peau de mouton (souvent brodés aussi), des bottes, faites de feutre épais comme le doigt, des longs manteaux avec capuchon pour la route d'hiver, des zipounes (qu'on appelait „latoukha”, „ciar-maga”, „soukmann”, „joupann” selon la région) de couleurs variées, mais blancs bien souvent avec des bandes de laine rouge cousues dessus (dans la région de Gomel), embellis de tresses bleues (dans la région de Bykhov), de tresses vertes ou de bandes étroites de peau noire (dans celle de Klimovitchi). Voilà pourquoi une foule de paysans ressemblait toujours à une immense tache blanche.

Evidemment, on ne gardait pas non plus dans les coffres les chapeaux de feutre, les „maguerkis” comme on les appelait (un cône tronqué au bord retourné), les coiffes de peaux, les „ablavoukhi” ou les „ragatovki”, faites de peau de mouton à laine blanche. Il en était de même pour les chaussures: les laptis taillés dans un seul morceau de cuir ou tressés de bandes de cuir de couleurs différentes ou encore d'écorce de tilleuls (les laptis étaient très commodes par temps pluvieux ou pendant la fenaison sur les marais: l'eau s'écoulait facilement, le pied était à l'aise, rien à dire, c'était pratique et cela ne coûtait rien), les tcharavitchki (chaussures légères de box-calf qu'on ne mettait que pour aller à la messe), les bottes de cuir.

Les ceintures, elles, n'étaient gardées que dans les coffres. Elles étaient tressées ou tissées en points d'épine ou en losanges, en abeilles, toujours de deux ou plusieurs couleurs, il y en avait de larges et d'étroites.

La ceinture faisait plusieurs fois le tour de la taille, les extrémités se terminaient par des glands.

La ceinture bleue, elle est de ma mère,
La rouge, la vive, celle de mon mari,
Et celle là, la belle, la longue avec des franges,
Pour les jours de fête parfois la mettait mon oncle.
Et les flûtes chantèrent, les guslis aussi,
Voilà mon frère parti danser, les franges
de sa ceinture voler...

La baboulia de sa manche sèche une larme,
Car son frère, le seul, de la guerre n'est pas rentré.
Une autre ceinture, une large, bien pliée en deux,
Par le mari de la baboulia autrefois était portée.
Elle serait bien à la taille d'un hobereau,
Mais pas tissée à Sloutsk elle n'en fait pas
l'affaire.

La ceinture devenue coutume n'est pas née des
riches,

Faite à la campagne, elle leur plut avant,
Avant celle tissée à Sloutsk, bien avant encore.
Depuis le riche propriétaire porte la ceinture
à la villageoise.

A côté des ceintures dans le coffre il y avait un endroit spécial pour les parures. On y plaçait là la bague de fiançailles qu'on retirait celles-ci passées, car elle gênait pendant les travaux; les colliers, parfois de vrai corail d'ambre ou de grenat, des colliers de perles ou tout simplement de verre. Au fait, les grains de verre n'étaient pas populaires du tout en Biélorussie.

Il y avait là aussi évidemment des boucles d'oreilles de rechange. Des boucles d'oreilles, tout le monde en portait. On perceait les lobules à l'âge de sept ans, on y passait à l'aide d'une aiguille un morceau de fil de lin qu'on laissait un certain temps, les plaies étaient lavées à l'eau de vie ou bien mieux avec du lait de nourrice.

Les jeunes filles, comme partout, se faisaient des couronnes et des colliers de fleurs de nénuphar, enfilait des tiges vertes, laissant une fleur en bas. Elles faisaient et font aujourd'hui aussi des colliers avec des fruits d'aubépine, de sorbier, d'églantier ou d'obier.

Venait enfin dans le coffre une espèce de tiroir sous lequel on rengeait un tablier, un anedarak (une jupe), une chemise, une paire de chaussures, un fichu. C'était le dernier habit, l'habit de la morte.

Et l'homme, avec ce même calme philosophique qu'il a sur l'idée de la mort, avec cette même simplicité avec laquelle il fait le travail le plus ordinaire et le plus nécessaire sur terre, il prépare de son vivant ce qu'il lui faudra pour mourir, pour "ne rien demander aux autres". Il mettra même de l'argent de côté, de l'argent qui servira à tout: aux funérailles, aux repas de deuil; on en dira que du bien.

Et puis, n'en parlons plus. Si, ajoutons que dans certains endroits, on place dans le cercueil l'objet le plus aimé du mort: s'il avait été musicien, on y place à côté son violon; pour le charpentier ça sera la hache. On met parfois aussi dans le cercueil une pièce de monnaie pour que le défunt puisse "acheter" une place, du pain,

du sel et de l'eau de vie. On y croit plus depuis longtemps, mais la coutume est restée, d'ailleurs, elle n'est pas toujours respectée.

Il y a encore une chose assez particulière, ce sont les pleurs de femmes. Elles se lamentent à tour de rôle. L'une commence, une deuxième reprend pour être remplacée par une troisième.

Elles pleurent partout: à la maison, chemin faisant, au cimetière. La femme pleure son mari, la fille la mort de sa mère, la mère celle de sa fille. On pleure son chagrin et celui de la famille, le chagrin des voisins, on rappelle les bonnes habitudes qu'avait le défunt de son vivant. Il n'y avait pas de pleureuses toutes prêtes. Les pleurs, ça ne se prépare pas à l'avance, où serait alors le côté tragique de la mort? L'insupportable peine est versée sur le champ, sans aucune préparation, il n'y a que le canevas qui existe, le fil à suivre avec quelques éléments généraux; et c'est sur ce canevas que la pleureuse „brode" ses lamentations. Là, tout dépend alors de son talent, du côté poétique de la femme, de son imagination et de son coeur, de ce qu'elle peut ressentir.

...Il y a quelques années, nous avons tourné un film sur les victimes du fascisme.

Dans la région de Moguilev il y a eu un village entièrement brûlé avec ses habitants par une expédition punitive. Les os calcinés reposent dans une fosse commune. La place est marquée par un obélisque. Une femme arrive d'un village voisin, une femme qui n'avait personne dans la fosse commune. Tout à coup elle se saisit la tête et se met à marcher en trébuchant autour de l'obélisque en se lamentant. Les clameurs nous ont fait froid dans le dos, les cheveux se sont dressés sur nos têtes. On avait du mal à retenir nos larmes. Ce morceau de film n'a pas été montré sur l'écran, on ne nous aurait pas cru, on nous aurait dit "que la scène a été jouée par une vedette". Alors que nous avions été en présence d'une pleureuse extraordinaire qui avait su se pénétrer de

chagrin à s'en serrer le coeur et à briser celui des autres par ses lamentations. Voilà pourquoi chaque pleureuse est unique en son genre.

Voilà par exemple les paroles d'une femme pleurant la mort de son mari, des paroles que j'ai recueillies exprès. Ces lamentations ne se répèteront nulle part.

Je t'ai suivi jusqu'au bout du monde,
Je t'ai suivi jusque dans les flammes,
Mon homme chéri!

Bien aimé!

Il arrivait de me lever à l'aube,
Mon homme chéri dans les champs
déjà marchait.

Sa présence faisait épanouir les fleurs,
Et briller le ciel.

A le regarder —
tout semblait léger comme des papillons.

A le regarder —
tout semblait fleurir comme le blanc poirier
A le regarder —

il était doux comme la feuille d'érable.

A le regarder —
le coeur se mettait à battre...

Que la vie est dure
sans toi, mon ami chéri...

Je vais me laisser choir sur ta tombe
Pour laisser couler mes larmes, comme le fait
l'oiseau en pleur.

Mon ami bien cher,
pourquoi donc m'as-tu quittée?
Étais-tu mal traité de tes enfants,
ou de ta femme?

Qui nous aidera maintenant...
dans la vie?

Comment allons-nous vivre...
sans toi?

Comment pourrons-nous...
t'oublier?

Où aller maintenant...
t'attendre?

Qui pourrai-je maintenant la nuit
de mes bras enlacer?

Qui maintenant de bons conseils
pourra me donner?

Ainsi arrive la fin.

Où a-t-il été enseveli?

Comme l'a voulu la babouïa:
la vie de laquelle est liée et le restera
à la terre.

Assez loin, en face du village,
sur un monticule de sable
le bouleau avec hommage
baisse ses branches.

C'est là pour le sommeil éternel
Que s'est rassemblé le village,
sous des croix, sans souci,
ils reposent sous des tertres.

Les dalles de pierre
ne leur font aucun mal,
leur mémoire et leur gloire
par leurs fils sont transmises.

Le couvercle du coffre se ferme à jamais.

PRÈS DE LA MAISON DANS LE VERGER

Je répète encore une fois qu'une grande partie de tout ce qui a été raconté sur les pages du livre (les coutumes, les habitudes, l'ethnographie) est depuis longtemps oubliée, restée dans le passé, devenue vestige et si quelque chose est resté, ce quelque chose n'est gardé que dans certaines régions. La maison, la cour, l'ameublement se ressemblent de plus en plus. Il y a longtemps qu'on a l'habitude du réfrigérateur, de la machine à laver, de la voiture ou de la moto. Le gaz est arrivé dans les maisons. Les antennes de télévision surmontent les toits. Tout cela fait plaisir à voir, mais parfois il serait bien de garder un brin du passé, de ce passé qui provoque un désir irrésistible de revoir la vieille maison villageoise, que ça soit

*Site pittoresque. Région de Logôisk
Région de Braslav*





auprès de chaque maison. Mais on en rencontre encore par-ci par-là qui finissent leurs jours dans les arrières-cours.

...Alors que le nombre de bains à la campagne a considérablement augmenté. Autrefois aussi il y en avait beaucoup, mais aujourd'hui, là où il n'y a pas de bains communs, on a alors son bain privé presque dans chaque cour, ou bien, si on vit en bon voisinage, on en construit un pour quatre ou cinq foyers.

La vapeur qu'on obtient en jetant de l'eau sur des pierres chauffées à blanc est parfumée car on ajoute à l'eau de la sève de bouleau, du kvass ou une infusion de menthe ou d'autres herbes aromatiques.

On aime prendre des bains de vapeur à n'en plus pouvoir, après quoi on court se jeter dans la rivière, ou on se roule dans la neige.

Derrière la cour il y a le jardin et le verger. Le nombre de vergers s'est accru ces dernières dix années. A part les vergers qui se ressemblent un peu partout il y en a de particuliers pour chaque région. Comme pomme on a avant tout, l'antonovka, la grosse pomme jaune d'or. Il suffit en automne, en passant par le verger d'en cueillir une oubliée sur l'arbre, de mordre à pleines dents dans la chair rafraîchie par la rosée du matin, qu'on a la sensation d'avoir jeté dix ans de ses épaules. Puis on a des poires remarquables comme les "béra" de la région de Sloutsk, il y en a encore d'autres, les unes plus savoureuses que les autres. Viennent enfin les cerises parfumées de la région de Lochytsa, des cerises qui mûrissent au mois de juin.

Au-dessus du jardin et du verger il y a le soleil. Dans le jardin poussent en vrilles les petits pois, partout ça sent le fenouil et le chanvre, les pavots ressemblent à des papillons rouges auxquels viennent se mêler les abeilles. Là on peut voir aussi les immenses feuilles de rubarbe se dressant sur leur tige rouge-verte. Ici on l'appelle "l'orange biélorusse". La nuit, si vous êtes cou-

chés sur une couverture sous un arbre, de temps en temps vous entendez un bruit sourd accompagné du roulement continu des antonovkas tombant sur le toit.

A la sortie du village on a le moulin à eau qui soupire en tournant sa grosse roue aux palettes couvertes d'algues vertes. Dans le miroir calme de l'étang se reflète le disque doré du soleil couchant et l'ombre des pins sur la rive opposée. De temps en temps les hirondelles viennent frôler l'eau de leurs ailes, le poisson frétille à fleur de l'eau. Le soir le moulin paraît mystérieux et vous angoisse. C'est pourquoi autrefois les meuniers passaient pour des sorciers. Les moulins à vent sont assez rares sauf dans les régions de Sloutsk et de Kletsk. J'ai eu la chance d'y voir un moulin âgé de cent-cinquante ans, un moulin qui n'avait pas une seule pièce métallique dans son mécanisme. Que du bois! Il est évident que ce n'est pas à lui que revient la première place dans la noble fabrication du pain. Peut-il rivaliser avec les silos à grains, les moulins à vapeurs, les minoteries?

AUTOUR DU VILLAGE, DES OcéANS D'ÉPIS

Des champs s'étendent autour du village, très variés aussi. Au Nord, c'est la région de Miadzel avec ses lacs et ses vallons. C'est justement là qu'est née la devinette: "Le champ est plein de petits pâtés, le champ est tout troué, le champ est bien ceinturé. Qu'est-ce que c'est?" Et vous pouvez vous casser la tête pour savoir ce que c'est, la réponse est bien inattendue: "c'est un champ". Les ceintures sont les lisières, les petits pâtés, les pierres; et il reste les trous des chaumes. Les champs ne sont pas très grands. Les gros blocs de pierre sont tirés dans les lisières par des tracteurs ou poussés par des bulldozers, c'est pourquoi on peut y voir des remparts de pierres, de vraies forteresses. Autrefois, aujourd'hui de temps en temps, on

construisait des écuries, des fenils, des granges avec des quartiers de rochers fendus au sel de Berthollet.

Des pierres, ici, il y en a assez.

Les pierres sont souvent ramassées et chaque fois il paraît ne plus y en avoir. Mais après les labours, il en émerge de nouvelles de la terre, luisantes, bien lavées par les pluies.

Les champs ressemblent à des palettes de peintre: là domine le violet de la luzerne, ici l'orge remue sa moustache dorée, les petits pois tendent des collets frais et succulents qui s'accrochent aux pieds. Il y a peu de lupin, alors que les vagues bleues du lin se répandent jusqu'à l'horizon.

Passons à la zone médiane. Là, le relief est varié, les champs le sont aussi. Dans la région de Novogroudok, où prédominent des collines assez élevées, les champs sont plus petits que ceux de la région de Sloutsk, immenses, spacieux. Dans le Sud-Est on cultive les légumes: choux, oignons, radis, carottes, tomates, concombres, ail, salade. On y rencontre d'immenses combinats de serres qui donnent une production exportée dans d'autres villes hors de la république.

Le Sud. Ce sont les champs plats de la Polésie qui prédominent, soit traditionnels, soit nés de l'assèchement. A l'horizon se dessine la silhouette dentelée de la forêt. Ça et là au milieu des champs, on rencontre des arbres, sous lesquels on voit deux, trois, parfois cinq ruches. Ici on les appelle "Sve-pète". Il n'y a pas de pierres dans ces régions. Pas une seule, pas même pour chasser un corbeau.

Les céréales et les cultures fourragères occupent à peu près des surfaces identiques. On peut y ajouter le lupin fourrager, la betterave à sucre et le chanvre. N'oublions pas le tabac. Il va sans dire qu'il y a des raffineries de sucre et des fabriques de tabac.

Jusqu'ici nous avons parlé de cultures importantes, mais pas des plus capitales. Voilà donc l'essentiel.

La pomme de terre. On la rencontre par-

tout, elle est universelle, en 1979 sa superficie était de 12,7 pour cent de toute la surface cultivable. On a donc un peu partout des fabriques d'alcool et d'amidon.

Les 15,1 pour cent de la surface ensemencée par les céréales reviennent au seigle d'hiver. Quant au blé, il n'est pas à comparer avec les immenses surfaces du Kazakhstan, de la Sibérie, du Kouban ou de l'Ukraine, sa superficie est réduite à 2,6% malgré sa présence un peu partout dans la république.

De l'orge, j'ai déjà parlé de cette culture fourragère. En 1979 sa superficie était 20,7 pour cent de la surface ensemencée. Mais le Biélorusse aime aussi la soupe aux champignons et aux grumeaux d'orge, il aime la bière aussi.

L'avoine, 6,2%, dépasse même le blé malgré la réduction de la surface d'ensemencement de près de trois fois. L'avoine sert à nourrir le bétail. Dans le bassin de la Bérésina elle sert également de nourriture aux ours qui viennent la nuit se régaler dans les champs. Ils arrachent les épis, en prennent plein les pattes, sucent "le lait" et jettent les restes un peu partout. Les kolkhosiens de la région n'aiment pas beaucoup ce genre de brigandage.

On cultive dans la république beaucoup de plantes fourragères, parce que la production de viande et de produits laitiers est très élevée. Voilà pourquoi on a des plantes vivaces, le lupin fourrager et le maïs à ensiler, la luzerne, le rutabaga, le turneps et le navet. Elles occupent plus de 35 pour cent de toute la surface ensemencée.

En 1980 il y avait dans la République 6,7 millions de têtes de gros bétail parmi lequel 2 millions 746 mille vaches pour la plupart au pelage noir blanc, roux, de race lituanienne, il y a aussi les espèces de Suède, de Simmenthal, de Yaroslavle.

...Me voilà assis au bord du Dniepr. Le soleil se rapproche de l'horizon. Les arbres, l'eau, la glaise des talus, tout semble imprégné de la couleur dorée du soleil couchant. Tout à coup des taches sombres se sont mont-

rées sur l'eau. Un instant après on comprend en voyant apparaître une tête avec des cornes. Un troupeau de vaches passe la rivière à la nage. Les premières sont déjà sorties de l'eau, leurs poils noirs et blancs tout ruisselant d'eau, luisent au soleil. D'autres nagent encore. Derrière on voit le vacher, debout dans une barque. Le troupeau change de pâturage, il se dirige vers une île aux herbes fraîches semées de fleurs.

Je connaissais un bonhomme qui avait sept chèvres. Je lui dit un jour: „Eh vieux, pourquoi tu as besoin de tant de chèvres? Et de quatre boucs encore?” “C'est que personne ne veut les acheter. Jamais ma main ne prendra un couteau pour les égorger. Ces bêtes ressemblent trop au diable.” “Dis, et le porc, tu l'aimes?” La réponse arrive après un instant de réflexion: “Du cochon, j'en mange. Si on ne mangeait pas le cochon, le monde en serait surpeuplé”.

En 1979, en Biélorussie la viande de porc

Ces tracteurs sont achetés par plus de cinquante pays

a constitué 39,6% de toute la viande produite. Quant à la production de la viande de veau ou de boeuf, elle occupe la première place dès 1970 pour constituer 50,9 pour cent en 1979.

...Je reproduis ici une scène champêtre. Deux bergers avec leur troupeau. L'un se trouve à la lisière d'un bois, l'autre un peu plus loin. Un loup s'empare d'une brebis. Le berger, le plus éloigné, crie:

— Qu'est-ce que c'est? Un loup?

— Tu ne crois pas que ça soit un lièvre, espèce d'imbécile?!

— Alors quoi, il a emporté une brebis?!

— Bien sûr, crétin, pas une brebis qu'il va t'apporter!

Eh oui! Les loups ont été exterminés, il en reste très peu, mais des moutons, il en reste peu aussi. Pourquoi? Autrefois, un mouton arrivait presque à donner à l'homme: un manteau, un zipoune, un burnous, une cape, un pantalon pour l'hiver, des bottes. Aujourd'hui on peut acheter tout cela dans un magasin, et puis il y a les articles synthétiques. En général, dans chaque région on a



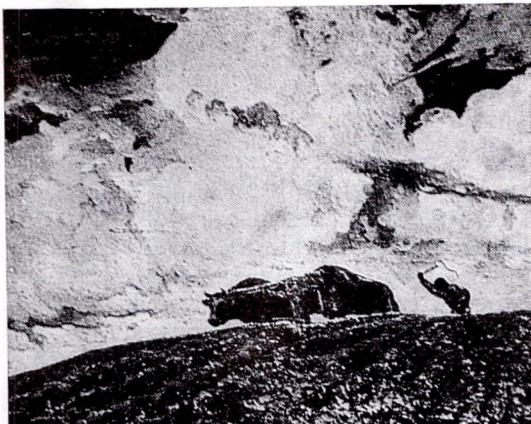
trois, quatre, parfois huit entreprises agricoles avec des bergeries pas très grandes. Les fermes ayant plus de quatre cents têtes sont rares. Et puis dans ces entreprises, le mouton n'est pas le bétail le plus important.

L'élevage de la volaille est très répandue. Il y avait en 1978, 59 fabriques de viande de volaille et d'autres entreprises de ce type. La plupart des entreprises sont grandes, modernes, mécanisées. En 1979 des complexes spécialisant dans l'élevage de la volaille comptaient 16,6 million de poules.

On pratique également en Biélorussie un nouveau type d'élevage, celui du renard ordinaire, du renard bleu et du vison.

...Je l'ai déjà dit que le nombre de vergers a augmenté. En 1977 la superficie de vergers était 165 mille hectares. On en rencontre beaucoup dans la région de Sloutsk, de Minsk, de Mosyr, de Bobruisk et surtout dans les régions le long du Dniepr. Il n'est pas rare de voir des vergers d'une superficie de plusieurs centaines d'hectares... Je ne parle pas ici des maisons qui, si elles ne sont pas neuves, sont comme perdues au milieu des vergers. Et si les enfants autrefois en pillant les vergers prouvaient ainsi leur bravoure, aujourd'hui ils ont perdu tout intérêt. Dans les villages assez éloignés de la ville on peut acheter un gros sac de pommes pour presque rien, à condition de les cueillir soi-même. Le propriétaire souvent n'a pas le temps de s'en occuper. Et ce n'est pas bien. Cela veut dire que l'achat des fruits est mal organisé, qu'il y a aujourd'hui encore pas assez de fabriques pour leur transformation.

Actuellement l'agriculture est en principe mécanisée. Le travail manuel s'observe encore dans le binage de la betterave à sucre, pendant la récolte des fruits, c'est-à-dire là, où la machine n'est pas encore inventée. La République construit un grand nombre de machines destinées à l'agriculture: des combinées à ensiler, des machines à casser le lin, pour récolter les pommes de terre, des faucheuses, et beaucoup d'autres. Et ce qui est important, c'est que nous avons un



F. Rouchtchyts. La Terre

tracteur universel qu'on appelle chez nous, et pas que chez nous, "le Bélorouss". En 1978 l'usine de tracteurs de Minsk a produit le tracteur portant le numéro 1 500 000.

Et si on tient compte du fait qu'en 1910 on grattait la terre à l'araire, qu'il y avait, par exemple, dans district de Minsk, près de 60 mille araires et 198 mille herses en bois, comme on dit, le commentaire est inutile.

Un artiste peintre biélorusso-polonais Ferdinand Rouchtchyts, possède un tableau appelé "La Terre" qui représente une légère montée toute couverte de sillons. Du sommet de ce talus, apparaît à l'horizon une paire de boeufs, tirant un araire avec une homme penché dessus. L'effort humain et animal, la volonté de l'homme d'extraire quelque chose de ce dur morceau de terre émanent du tableau; tout y est peint, la vie, la misère, l'énergie de l'homme, son courage. C'est ce qui forme la grandeur et le côté tragique du tableau.

Aujourd'hui sur cette même terre les boeufs sont remplacés par des machines. Quant au reste, c'est à dire: l'énergie et le courage, la noblesse du labeur du paysan, rien n'a changé.

AU DELA DE LA RIVIÈRE DE LA RIVIÈRE FOGUEUSE UN ÉTANG S'EST MONTRÉ

Nous pouvons dire que notre terre est imprégnée d'eau. On a un grand nombre de sources, d'étangs, de marais, de ruisseaux et de ruisselets, de grands fleuves et de vastes lacs. La carte des rivières que je possède, où ne sont tracées que les cours d'eau ayant plus de cinq kilomètres, est couverte de tout un réseau de veines bleues, peut-être même plus dense que le réseau de capillaires du corps humain. On compte en Biélorussie deux mille neuf cents cours d'eau.

Toutes les rivières de la Biélorussie appartiennent à deux grands bassins: le bassin de la mer Noire et celui de la Baltique. Le bassin balte, c'est le système hydrographique composé par le Niémen, la Dvina Occidentale, le Boug et la Lovat. Celui de la mer Noire comprend le système du Dniepr et de la Bérésina, du Soge, du Pripiat et d'un grand nombre de rivières plus petites. Tous ces cours d'eau traversent en général des plaines et possèdent un débit lent. Alors qu'il y a de petites rivières qui prennent leur source à une certaine altitude et possèdent un cours assez rapide. C'est dans leur courant qu'on pêche la truite.

Les fleuves qui ressentent les premiers le souffle printanier sont le Pripiat et le Niémen. Ils sont situés plus près de l'Atlantique pour en subir le souffle doux. Se réveille ensuite le Dniepr, puis la Dvina avec tous ses affluents. Un bruit de canons plane alors au-dessus des cours d'eau. La glace semble d'abord glisser, emportée par le courant, puis, lézardée, brisée en morceaux, elle s'ébranle.

Les énormes glaçons se cognent, glissent les uns sur les autres. En un clin d'oeil on voit se former des forteresses, des tours, des remparts qui sont détruits aussi vite. Les colosses de glace ravagent les rives, les frappent au passage. La rivière en a assez

de cette prison de glace. Elle veut respirer, rouler librement ses eaux limpides, elle veut refléter le ciel bleu et les nuages printaniers d'un blanc éclatant avec l'alouette frémissante qui y semble attachée par un élastic invisible.

En général, au début du mois d'avril les rivières sont déjà tout à fait dégagées de la glace. Alors commencent les crues qui durent un peu plus de deux mois, plus de trois même sur le Pripiat. Nous en avons déjà parlé, des inondations sur le Pripiat, des foires nageant sur ses eaux. Ce qui est incroyable, c'est que le débordement des eaux en largeur atteint plus de trente kilomètres. Les crues du Dniepr sont aussi assez significatives. Ses eaux peuvent dans certains endroits s'étendre sur une dizaine de kilomètres. Mon grand-père m'a raconté qu'il avait vu une chapelle emportée par les eaux. Elle se tenait toute droite. Elle devait se trouver sans doute dans une dépression sur des fondements de bois qui lui ont servi de radeau. "Il ne restait plus qu'à appeler un pope, allumer des bougies et commencer la messe à même l'eau."

...Le ciel se couvre. Un vent soufflant bas fait naître sur les eaux sombres du Dniepr des vagues hautes comme un homme. Elles avancent, avancent toujours roulant une écume blanche. Te voilà marcher sur la haute rive, quand tout à coup ton épagneul, encore jeune et folâtre, se jette sur une bande d'oies qui, effrayées, pour échapper au chien, se lancent de la haute rive et battant des ailes blanches, poussant des cris rauques, volent au-dessus des eaux couleur de plomb. Elles se posent à un kilomètre de là et te voilà parties à se balancer sur les vagues.

Après quoi, c'est-à-dire après la période des crues, comme on dit chez nous, les rivières "entrent dans les tuyaux". Mais il y a parfois des inondations en été, lorsqu'il pleut à verse.

La Dvina déborde de un mètre à un mètre cinquante, quelquefois jusqu'à six mètres. Les crues du Dniepr ne dépassent pas trois



mètres, sauf exception comme il y a quelques années. Les eaux avaient recouvert les îles. J'en profitais alors avec mes amis pour attraper le poisson à la tatoukha (un genre de filet), debout dans l'eau jusqu'à la ceinture, des fleurs à ras du visage, des fleurs qui nous enivraient de leurs odeurs, et nous colo-

Le Pripjat

raient de leur pollen. Des crues de ce genre, c'est la catastrophe pour les foins. Les eaux retirées, on pouvait voir une croûte jaunâtre recouvrant les îles, une croûte qui craquait sous les pas et s'éparpillait en poussière.

Dans la cavité, laissée par le pied, pointait à peine une herbe frêle et blême, semblant sortir d'un caveau.

Ce genre d'inondation est un danger non seulement pour les prés. Dans les Carpathes et la région de Volygne, par exemple, il suffit de fortes pluies d'été que voilà la Garygne partie à faire des folies. Toute la contrée est alors inondée, les grands villages, David-Gorodok aussi, se trouvent isolés comme sur des îles. Les eaux détruisent les plantations de fleurs qui font vivre en partie la petite ville.

Il y a aussi des crues en automne. Mais en général à la fin du mois de novembre, début décembre, la glace emprisonne déjà les rivières. Il y a des années exceptionnelles. Durant les années rigoureuses, la glace recouvre les cours d'eau même au début de novembre. Alors que si l'année est douce, que les freux ne quittent pas le pays et restent à passer l'hiver dans le Sud de la Biélorussie, les rivières ne gèlent qu'en décembre, et même en janvier.

Les rivières semblent mortes, ne pouvant concurrencer avec le chemin de fer, le transport routier et l'avion...

Le transport sur rivière, comme on dit, n'est plus "avantageux". Ce qui est faux d'ailleurs, car même aujourd'hui il est meilleur marché de faire parvenir par eau les gros chargements ou le fret qu'on veut envoyer en petite vitesse. Evidemment, il n'y a avantage que lorsque la rivière est entretenue, les rives consolidées, les bois sur ses bords protégés, c'est ce qui permet au cours de garder ses eaux, à un niveau constant. En un mot, il faut s'efforcer de la respecter, ce qu'il n'arrive pas toujours à faire. Il faut éviter de polluer ses eaux, d'empoisonner le poisson, transformer la rivière en caniveau, il faut s'occuper d'elle, alors elle vous rendra la pareille. Sinon...

La longueur des voies navigables est réduite à 4 mille kilomètres. Et si l'on tient compte de la profondeur garantie ça ne sera plus que 2800 kilomètres. Des rivières

navigables, il n'en reste plus que vingt (1973).

Le Dniepr est navigable de Moguilev au confluent du Soge, on ne transporte que du sable et du gravier dans des péniches qui passent lentement. Des enfants jouent sur le pont, du linge y sèche frémissant au vent. Alors qu'autrefois, je m'en souviens très bien, il y avait des bateaux à vapeur qui allaient jusqu'à Orcha. Si les eaux étaient assez hautes pour couvrir les rapides ils descendaient jusqu'à Doubrovna. Evidemment la navigation cessait en été. Le lit presque à sec était hérissé de pierres. Le bloc de pierre le plus gros, qu'on appelait pour rire "le moustic", était de la hauteur d'une maison de trois étages.

Aujourd'hui le fleuve le plus navigable est le Pripiat. Pas loin de son estuaire les grosses péniches ukrainiennes déchargent leur cargaison de minerai de fer. Les péniches biélorusses, un peu plus petites, le transportent par le Pripiat et le canal Dniepr-Boug dans les pays socialistes. C'est aussi sur le Pripiat que circulent les bateaux à ailes portantes semblables à des sorcières sur leur balai volant.

Le Soge, la Bérésina, le Niémen (à partir de la Chtchara, son affluent), sont aussi navigables. La Dvina l'est un peu moins.

Tous les cours d'eau biélorusses sont très beaux. Le Dniepr avec sa rive droite élevée, très raide, d'où on peut voir de vastes prés tachés ça et là de chênes et de nappes d'eau, des miroirs bleus, vestiges de l'ancien lit. Le Pripiat ne l'est pas moins avec ses eaux limpides et sombres à la fois, ses îlots, ses affluents, ses nids de cigogne haut perchés sur les arbres des bords. La Dvina, elle, est magnifique, emprisonnée dans ses hautes rives bordées de forêts. Le Niémen aux eaux veloutées et douces, où se reflètent les vieilles tours et les pouchtchas (forêt) épaisses. La petite Chtchara a son charme à elle, grâce à ses écluses cachées dans l'ombre des majestueux peupliers aux feuilles argentées. Le courant rapide s'échappant de l'écluse ou-

verte, emporte le train de bois avec ses hommes dessus qui manoeuvrent avec adresse de leurs longues gaffes.

Le radeau se tend en arc
Tiré par les crochets,
Le courant rapide
Le fait onduler comme un serpent.

(*Yakoub Kolass*)

Un grand nombre de fleuves et de rivières est relié par des canaux. Citons en quelques uns: le Dniepr-Boug, la Bérésina (réunit la Bérésina à l'Oulla, un affluent de la Dvina), l'Avgoustovki (relie le Niémen avec le Bobr, une rivière du bassin de la Vistule), l'Aguinski (permet la communication entre la Yasselda, un affluent du Pripiat, et la Chtchara, affluent du Niémen). Un seul est navigable, c'est le Dniepr-Boug, dommage. Les canaux doivent être dégagés des herbes, approfondis, en un mot, ils doivent être entretenus, comme les routes. C'est d'ailleurs ce qu'on a l'intention de faire.

Alors qu'en attendant, des gosses à Slo-nime, par exemple, une ligne à la main, assis sur les bords du canal Aguinski qui roule lentement ses eaux claires, pêchent le gardon tout en discutant le meilleure amorce pour attraper le barbeau en juillet.

* * *

Les lacs, les yeux de la terre, c'est ainsi qu'on les appelle en Biélorussie. On ne peut pas se représenter la Biélorussie sans ses lacs. Il y en a à peu près 11 mille, des grands et des petits, des sombres au milieu des marais et des clairs comme la lumière du jour en pleine forêt, comme le Kromagne ou le Svitiaz, ou sans bois autour.

Le lac est un appui matériel et moral. Les gens qui vivent autour s'y nourrissent; ils ont inspiré plus d'un poète. Le Svitiaz a été l'inspirateur du poète Mickiewicz. Un des premiers écrivains biélorusses contemporains, auteur du "Les Pilleurs des Moujiks" et de quatre volumes de nouvelles parus sous la titre de "Le Gentilhomme Zavalnia

ou la Biélorussie dans les contes fantastiques", Jan Borchtchevski s'est inspiré des légendes et des contes populaires des environs du lac Nichtcherdo. Les thèmes de ses nouvelles rappellent beaucoup les débuts de Gogol ou de Hoffmann. Un autre, le Lac-Prince, qui se trouve en pleine Polésie, un peu au Nord de la ville de Tourov, possède une légende qui a inspirée Zolotarev à composer son magnifique ballet "Le Lac princier". La légende est la suivante: (une variante que j'ai entendue moi-même et qui correspond le plus à celles qui ont été écrites au XIX^e siècle).

...Le lac autrefois était immense comme une mer, plus tard ses eaux ont commencé à baisser et il est devenu tout petit, au bonheur des gens qui vivaient là et au malheur des poissons. Au milieu de ce petit miroir d'eau, il y avait une île qui plaisait beaucoup au prince Sloutski de la famille des Alguerde. Il y fait construire un château et commence à régner cruellement dans les alentours, on aurait pu croire à la présence du diable. Les gens en souffraient beaucoup, ils étaient poussés à manger l'écorce des arbres. Voilà que passe un voyageur qui savait tout, avait tout vu et tout lu, même la Bible tombée du ciel. Il se rend compte que les gens sont si pauvres que personne n'a rien à lui donner à manger, que les enfants se couchent à jeun le soir. Alors le voyageur s'adresse aux gens en leur disant que s'ils arrivent à endurer les cruautés du prince qui avait dépassé toutes limites, ils continueront alors à vivre dans la misère, alors que la vie des poissons dans le lac deviendra meilleure. Personne ne l'avait écouté.

Quant au prince, il continue son règne inhumain. Il se met à détester son frère qu'il enferme dans les souterrains humides du château, situés plus bas que le niveau de l'eau du lac. Il y envoie aussi son ancienne amante, ainsi que la fiancée d'un jeune villageois qui avait refusé ses faveurs. Il enferme encore beaucoup de gens des alentours.

Alors voilà que la Terre perd patience. Pendant une nuit, des éclaires percent le ciel, la foudre se met à gronder furieusement, la terre commence à trembler et le château avec tout ce qu'il y avait autour s'effondre, englouti par les eaux profondes du lac. Des vagues énormes s'élancent vers les bords, léchant les forêts et les murs des chaumières. Les tours du château avaient disparu dans l'écume de vagues en un clin d'oeil. Il faut dire que les gens cette nuit-là, à bout de patience, étaient sortis de leur chaumière, des pioches et des fourches à la main, juste au moment où le nid du diable disparaissait dans les profondeurs du lac. Alors, la Terre, voyant que la patience des gens était à bout, les prend en pitié. Les vagues se calment, les restes du château et des tours disparaissent à jamais et deviennent le règne des poissons.

À en croire la légende, ainsi est né le Lac-Prince avec ses 43,6 kilomètres carrés, le lac le plus poissonneux de la Polésie. Au début du XX^e siècle, les paysans et les pêcheurs des artils en retiraient pour 10000 roubles de poisson, un argent fou par rapport aux kopecks qu'ils gagnaient, il est vrai que le pain aussi ne coûtait que deux sous.

Ce qui est intéressant, c'est que dans cette légende il y a quelque chose de réel, un brin de vérité. Il a dû vraiment se passer là quelque chose à une époque lointaine de l'histoire, car autour du lac, au début de notre siècle il y avait quatre cents verstes carrées de marais. Un savant connu du XIX^e siècle, Adam Kirkor, nous dit que des chemins de pierre et de bois conduisaient au lac et disparaissaient dans ses profondeurs. Dans un livre intitulé "La Russie", publié au début du siècle sous la rédaction de V. Sémissionov on peut lire littéralement: "Au milieu du lac sous ses eaux il y a beaucoup de pilots et de pierres... Quoiqu'il fût, mais la présence au fond du lac d'un grand nombre de pilots, montre que réellement il y avait ici autrefois une ancienne construction".

C'est là qu'il faudrait plonger avec un masque et deux bouteilles d'air comprimé

dans le dos pour pouvoir tout toucher de ses propres mains! L'eau trouble n'est pas un obstacle sérieux.

On pourrait raconter la même chose en parlant de presque tous les lacs. Chacun a sa légende, du plus petit au plus grand, comme le Narotch (13 kilomètres de longueur, plus de 20 mètres de profondeur par endroit) aux eaux pures et curatives. Je n'exagère pas, c'est la pure vérité, l'eau des sources du Narotch possède la faculté de guérir.

Dans le Narotch, comme dans tous les lacs et les rivières du Bassin balte, de Brest à Asveïa, partout il y a du poisson. Le poisson qui présente le plus d'intérêt est, évidemment, l'anguille. L'anguille, grosse, pareille à un serpent, ce n'est pas seulement un des poissons les meilleurs, mais aussi un des plus extraordinaires. Il peut ramper d'un étang à un autre, si la distance n'est pas très grande. Les paysans et les pêcheurs des contrées où il y a des anguilles racontent que pendant les nuits fraîches de rosée, au clair de lune, elles vont jusque dans les champs manger les petits pois. Lorsque le temps de frai approche, l'anguille quitte son lac ou sa rivière pour passer dans un fleuve et de là dans la Baltique, d'où elle gagne l'océan Atlantique pour arriver enfin dans les profondeurs de la mer des Sargasses. Et c'est là que des oeufs naissent les alevins qui prennent le chemin du retour. Ils sont en partie aidés par le Gulf Stream. La route dure de longs mois pendant lesquels les anguilles poussent et c'est presque à "l'âge adulte" qu'elles atteignent la rivière ou le lac que leurs parents avaient quitté pour cette longue randonnée.

On rencontre dans les rivières et les lacs biélorusses le lavaret, la lamproie, toute une variété de poissons.

Partout on a le brochet, véritable tigre des rivières, le gros gardon, l'ide, la tanche aux couleurs dorées, l'aspe, l'ablette argentée, la brème, le carassin doré, le silure, ce gros paresseux moustachu comme un cosak, la sandre, la perche, l'épineuse grémille

qui donne de la saveur à la soupe de poisson. Ajoutons y quelques poissons n'ayant pas trop grand intérêt, comme la loche ou le gravier qui vous mordille les doigts de pied si vous entrez dans l'eau pour pêcher.

Dans le Dniepr on peut voir le sterlet et l'esturgeon (il est vrai, pas souvent). Et puis il est impossible d'énumérer tous les poissons qui peuplent nos rivières et nos lacs pour en arriver jusqu'au saumon.

La pêche en Biélorussie a toujours existé. Les fouilles effectuées aux emplacements des anciens campements ont permis de découvrir des arrêtes de poissons, des hameçons en os, en métal aussi. D'ailleurs, on pêchait autrefois non seulement à partir de la rive ou du bord du lac. L'âge de la plus vieille barque, découverte sur le territoire de la Biélorussie (elle est exposée aujourd'hui au musée de Pinsk) atteint 7 mille ans, elle revient à l'âge de pierre, à l'époque néolithique. Comment est-ce que la barque a été sauvagée? Disons d'abord que le chêne résiste à l'eau. Et puis, l'embracation a été engloutie par une tourbière et y est restée comme en conservation jusqu'à nos jours.

Il arrive souvent des choses assez curieuses à la pêche. Un jour un de mes amis a trouvé dans la glaise un vieil hameçon à silure. Il avait sans doute été jeté du fait qu'il ne devait plus y avoir de silure assez gros pour l'hameçon qui, lui, était gros comme le doigt, il avait aussi une trentaine de centimètres de longueur. Autrefois on accrochait à un hameçon pareil un canard entier, plumé évidemment, qu'on lançait dans le courant où le silure géant avait été remarqué. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Le silure peut facilement saisir un canard accroché à un hameçon. Au XVI^e siècle, près de Polotsk, on a pêché un silure d'un quinzaine de pouds¹. Mon père aussi m'a raconté qu'au temps de sa jeunesse il avait vu retirer du Dniepr, près de Orcha, un silure de huit pouds. Un notaire avait été appelé spécialement pour

rédiger un acte attestant la pêche miraculeuse. Mais oui, mon père a vu ce gigantesque poisson. Le silure était noir, pas parce qu'il était vieux, non, il était couvert un peu partout de petits mollusques, comme s'il avait été plein de bourbe.

Tout le monde aime la pêche. Commentant par le petit "sans culotte" qui, à peine avoir appris à marcher, est déjà assis au bord de l'eau, une brindille à la main, occupé à taquiner les graviers. Après on passe au filet et à la ligne, la vraie, et au moulinet aussi. On pose également des nasses. Aujourd'hui on ne se sert plus pour pêcher des seines, des traines ou des boliers. Premièrement, parce que c'est interdit, deuxièmement, parce que les gens voient très bien que le poisson a beaucoup diminué. La ligne oui, si tu es très habile, quoiqu'il est dit:

Il est vrai, la pêche aide à subsister,
Mais pas partout et pas tout le monde.

(*Yakoub Kolass*)

Voilà pourquoi les vieux boliers servent maintenant à doubler les palissades pour empêcher les poules d'aller gratter les plates-bandes des jardins.

La pêche au filet est pratiquée dans les grands lacs par les artels de pêcheurs ou autres entreprises de ce genre. Auprès des lacs où la pêche est active ces entreprises possèdent leur petite fabrique pour saler, sécher, fumer le poisson, en faire des conserves. On en rencontre dans les régions de Narotch, de Lépell, de Loukomi, de Jitkovitchi. Il y en a aussi sur les grands fleuves, par exemple, à Vitebsk, Polotsk, Grodno, Brest, Pinsk, Mosyr, Bobrouisk, Gomel.

Ajoutons que la pisciculture est développée un peu partout. On élève la carpe, le carassin. Ça fait plaisir de regarder le soir, au soleil couchant, sur les étangs quelque part près de la Volma, sauter au-dessus du miroir de l'eau de gros poissons, sur les écailles desquels le soleil semble se rallumer pour un instant.

¹ Un poud équivalait à 16 kg

UN BRUISSEMENT DE VERDURE

...Là où il n'y a pas de champs, ce ne sont que prés et marais. Où il n'y a ni prés, ni marais, c'est le domaine des forêts, des jeunes et de bien vieilles qu'on appelle pouchtcha. Citons les pouchtchas: Bérésinskaïa, Lé-pétchanskaïa, Grodnenskaïa, Nalibokskaïa un peu au nord de Novogroudok, les pouchtchas de la Polésie. La pouchtcha de Biéloviege impressionne beaucoup. Le tiers du territoire de la Biélorussie est couvert de forêts, soit presque 34%. Il est regrettable que les arbres soient abattus plus qu'il n'en est prévu par la norme. Passe encore après la guerre lorsqu'il fallait reconstruire les villes et les villages, mais aujourd'hui? Et malgré les efforts de l'arboriculture forestière, 35 pour cent du territoire de la région de Minsk n'a pas été reboisé, 38 pour cent de celui de la région de Gomel. Les forêts de ces régions ont beaucoup souffert de tous temps. L'abattage a commencé pendant la révolte des années 1863—1864, pour empêcher les révoltés d'y trouver un abri. Les arbres étaient abattus, les trains de bois acheminés vers Riga, vendus à l'étranger par des marchands ou des nobles qui avaient gaspillé leurs richesses (ces derniers vendaient le bois à même la forêt, cette même forêt, qui, plus d'une fois, avait rempli la poche toujours vide du propriétaire ou de l'Etat). Nicolas I et Alexandre II combien de fois ont donné l'ordre d'abattre les forêts, ils ne connaissaient pas la légende biélorusse qui disait que l'âme de la Terre courrait par les forêts en chuchotant "Faites bien attention! Si les arbres arrivent à disparaître, je disparaîtrai, moi aussi".

...L'abattage a continué par des marchands de toutes les espèces, par les envahisseurs pendant la guerre civile. Un peu plus tard, à l'Ouest de la Biélorussie, le pillage des forêts a été placé à un haut niveau d'organisation par les "nouveaux propriétaires", par les firmes étrangères à titre de compen-

sation. La forêt de Biéloviege en a gardé les traces, on voit encore aujourd'hui, malgré l'herbe qui a poussé depuis, tout un réseau de lignes de chemin de fer, qui servait aux capitaux étrangers à débarder le bois.

Voilà ce qu'a écrit à ce propos le poète Maxime Tank dans un de ses meilleurs poèmes:

Les trains partent vers l'Ouest,
Chargés de lin, de blé, de pins et de bouleaux
La main mise en visière je regarde
Ma jeunesse partir.

L'abattage absurde et insensé a anéanti près de la moitié des forêts biélorusses. Ensuite, viennent la Seconde Guerre mondiale, l'occupation hitlérienne. Les forêts sont anéanties sans grâce, avec cruauté, comme les hommes. Vers la fin de la guerre la surface des forêts n'atteignait que 21,5%.

Mais les nombreux propriétaires passagers ne sont pas arrivés à tout piller, malgré l'intention ferme de chacun de s'établir là pour toujours afin de pouvoir soutirer à n'en plus finir le bois, le colophane, le goudron, la résine, la suie, matières premières de l'industrie chimique. C'était pitié de voir les pins couverts de plaies profondes, laissant couler leur sang résineux. Citons une remarque faite avec justesse par le poète Vassil Zouenok:

Couverts d'entailles, de plaies,
Pareils à des fantômes,
Ô pins, qui a créé ce Majdanek!?

Les arbres aussi ont leur Majdanek. La bonne odeur de résine a quitté la demeure, les cymbalums sonnaient faux parce que faits de bois qu'on avait trop saigné.

Bon, ça suffit. Entrons dans la forêt. Il y a un instant il faisait chaud à étouffer, à l'ombre des arbres, trouée ça et là de taches de soleil, une fraîcheur vivifiante vous envahit, le chant des oiseaux vous enchante. Au Nord les conifères prédominent, le pin et le sapin surtout.

Il se peut que, ce qui différencie géné-

ralement la psychologie du type biélorusse de l'habitant des régions où il y a peu de forêts, qu'elle se soit formée sous l'influence du paysage, qui l'entourait.

La forêt a façonné l'esprit et le caractère du Biélorusse, l'homme et le bois forment un tout. Voilà pourquoi le Biélorusse aime les forêts, les forêts de pins, tapissées de mousse ou semées de myrtilles et d'airelles rouges pareilles à des coraux, de fines bruyères violettes où se cachent les cèpes sympathiques, coiffés de chapeaux marrons. Le Biélorusse aime les sombres forêts de sapins au tronc couvert de la barbe grise de la mousse, les forêts avec leurs nombreuses combes pleines d'eau limpide qui semble noire et brillante à la fois, comme couverte de laque. Il aime aussi la fougère borée et les buissons de noisetiers, il aime un peu plus les forêts du Sud avec ses chênes, ses charmes, ses tilleuls; il aime la forêt feuillue avec son fusain, son chèvrefeuille, ses charmes, ses ifs, ses sorbiers, ses aubiers, ses herbes variées et grasses formant d'épais tapis au pied des géants de la forêt.

Lui sont chers aussi les bosquets de trembles et de bouleaux en robe blanche, et même les sombres et humides aunaies. La forêt nourrit l'homme, le chauffe avec son bois, avec les murs des maisons, construites en bois, l'abrite des vents glacés en hiver (on entre dans la forêt, comme dans un manteau fourré nous dit un vieux proverbe biélorusse), la forêt protège quand vient le danger pendant les invasions, les guerres.

À savoir qu'après la Révolution une attention particulière est réservée à la protection des forêts, à leur entretien, aux plantations nouvelles. Mais malheureusement il y a encore beaucoup de problèmes à résoudre dans ce domaine. Beaucoup de responsables des exploitations forestières pour réaliser leurs plans ont réussi à obtenir des coupes dans la réserve de la Bérésina (les arbres abattus sont pourris, ils n'ont pu être enlevés de la forêt à cause des pluies. Les responsables ont eu à subir les conséquences de leurs actes,

la réserve est reboisée aux endroits détériorés), et puis il y a les braconniers et les gens de toutes espèces qui vivent selon le principe "qui dans la forêt ne vole rien, est mauvais propriétaire". Mais heureusement que tout le travail scrupuleux accompli par les gardes forestiers et les arboriculteurs, les sylviculteurs d'ornement, les chercheurs de la botanique et les naturalistes, les garde-chasses petit à petit apporte ses fruits.

Beaucoup d'animaux, de plantes, de poissons, d'oiseaux, certains endroits géologiques, certaines espèces d'arbres séculaires ou rares, des massifs entiers de forêts sont placés sous la protection des lois sur l'environnement. En Biélorussie il y a beaucoup de réserves nationales (comme autour du lac Svitiaz, par exemple). Il n'y a pas longtemps il n'y en avait que deux: la réserve de Bérésina (qui servait et sert d'abri

Les ours les meilleurs vivent dans la réserve de la Bérésina



à toute la faune biélorusse, en particulier à l'ours et au castor) et celle de Biéloviège (peuplée par les rennes, les cerfs, les castors et le roi de ces lieux, l'aurochs). Il n'y a pas longtemps, une troisième réserve vient d'être créée dans le bassin du Pripiat pour protéger la flore, la faune, les oiseaux, les marais et les eaux des régions.

Il est impossible de parler de toutes les réserves, je ne m'arrêterai que sur une seule, la réserve de Biéloviège.

* * *

Il y a mille ans une grande partie du centre et de l'Est de l'Europe était couverte de sombres et impénétrables forêts vierges. Sur des centaines de kilomètres des géants s'élançaient dans le ciel, les rivières avaient du mal à percer les épais buissons pour tracer leur lit, partout les moustiques y régnaient par nuées, ça et là les amanites étalaient leur chair rouge pareille à de gros morceaux de viande, on pouvait y voir d'énormes cèpes-pleureurs (en Biélorussie on les appelle ainsi parce que lorsque le champignon est vieux il sécrète un liquide qui tombe goutte à goutte, le champignon semble "pleurer"). Aujourd'hui ils sont rares, on en rencontre de temps en temps dans les forêts éloignées où l'homme pénètre rarement.

...Durant mille ans on pouvait entendre le bruit de la cognée, le village mordait dans la forêt à pleines dents, les champs faisaient reculer les pouchtchas, les géants séculaires étaient sans pitié brûlés, réduits en cendres servant à faire pousser l'orge.

Petit à petit la Biélorussie devenait plus pauvre en animaux. L'aurochs qu'on pouvait rencontrer encore au XVIII^e siècle dans la Polésie et dans le Sud du bassin du Dniepr a été exterminé, il n'a survécu que dans la forêt de Biéloviège; la zibeline, le lynx, le lièvre noir qu'on pouvait voir encore au début du XX^e siècle, le cerf et beaucoup d'autres animaux ont disparu; le "tour" ou boeuf sauvage aussi (certains savants estiment que ce boeuf est l'ancêtre

de ceux qu'on peut voir attelés dans des charrettes en Ukraine ou dans la Polésie).

Les princes d'abord, les rois ensuite ont essayé de réglementer la chasse en publiant des lois rigoureuses. Et le baron Meierberg au cours d'un voyage en Biélorussie au XVII^e siècle avait constaté que les forêts étaient beaucoup plus giboyeuses que celles des régions du sud et de l'est de la Russie. En réalité, une grande partie de la faune biélorusse à cette époque avait été exterminée. "La loi sur les chasses privées" adoptée en 1657 dit entre autre: "Dans toutes les forêts, étant en notre possession ou toutes autres, où nos paysans pour nous chassaient le castor devront le faire ... et aujourd'hui. Si toutefois le castor venait à apparaître de nouveau sur nos rivières ou nos lacs, là aussi les paysans devront continuer la chasse; ils recevront pour leur chasse tous les cinquantièmes castors capturés ou la peau du ventre de chaque animal". Il était interdit aux gens de garder des animaux domestiques dans les bains situés dans les forêts, d'avoir des arbres, des chiens, interdit de couper du bois dans les battues de chasse à courre, interdit sous peine de mort de chasser le cerf et l'aurochs, même sur ses propres terres. Il était interdit de faucher l'herbe dans les chasses réservées; là où le paysan avait l'autorisation de couper les foin, il devait s'y rendre sans fusil, sans chien, sans épieu. Il n'était permis de chasser l'animal sauvage et l'oiseau que dans les chasses privées... Mais à partir du XVIII^e siècle tout a été bouleversé. L'Etat, la Rzecz Pospolita (genre de république formée par la noblesse polonaise et lituanienne), s'affaiblit, le roi n'était plus respecté, les magnats et la noblesse polonaise se dévoraient entr'eux. Il n'était plus question de surveiller la forêt, la chasse, de protéger le gibier, gros et menu.

...Ça fait que des forêts vierges, primitives, des forêts feuillues, des forêts aux chênes séculaires, des forêts aux ours, des marais couverts de mousses et des rivières, tran-

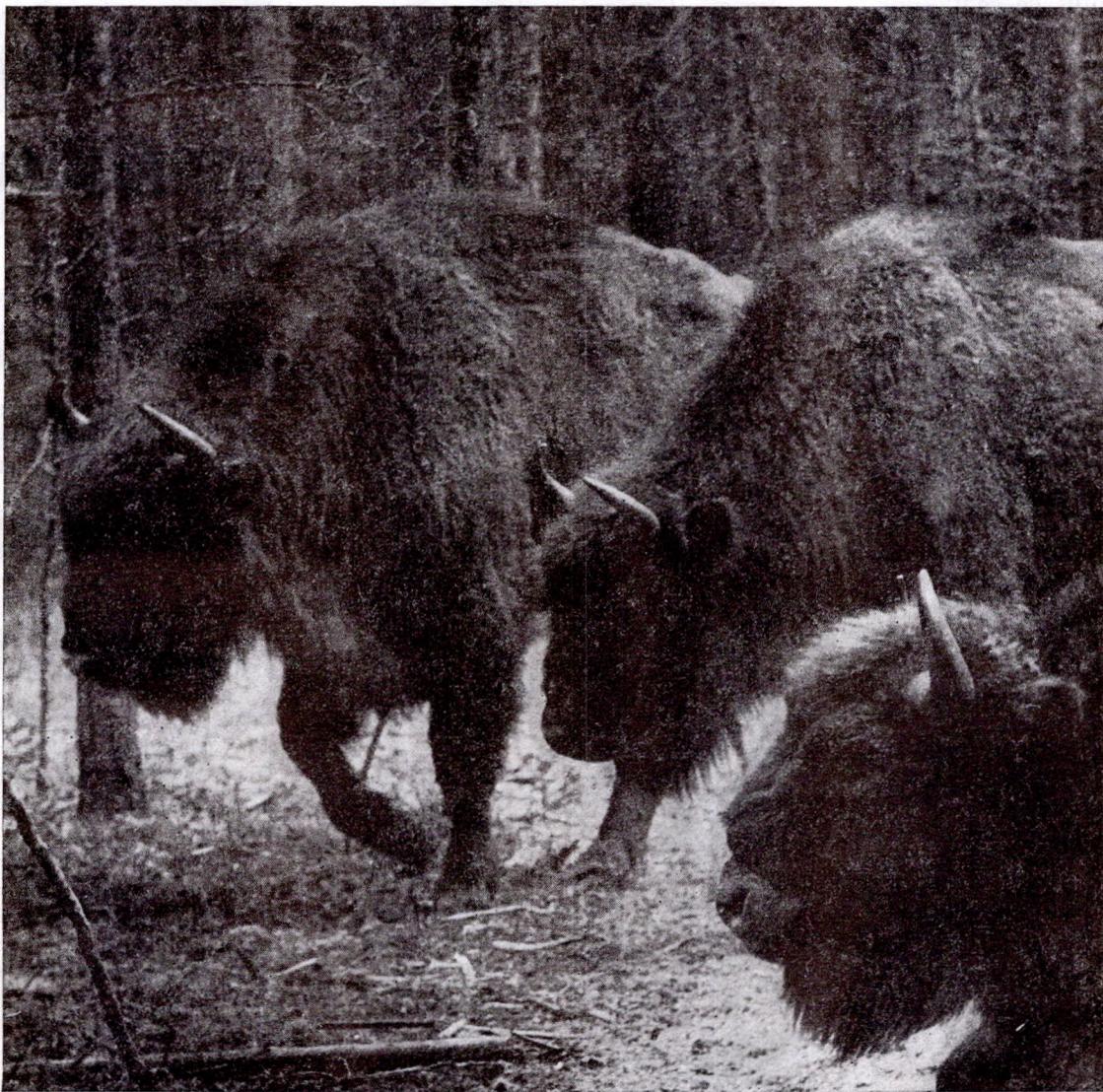
quilles abritant le castor il n'en est resté que trois ou quatre bastions.

L'un d'eux est situé au Nord de l'Ukraine et au Sud de la Biélorussie, c'est la Pologne. Un deuxième est resté dans la région où la Bérésina prend sa source, vient le troisième, le bastion de Naliboki, puis le

dernier, le plus ancien et le plus intéressant, celui de Biéloviège.

Aujourd'hui, celui qui veut voir sur place de ses propres yeux, ce que pouvait avoir été la forêt de Sherwood du temps

La terre tremble sous leurs sabots



de Robin des bois, la forêt des Ardennes à l'époque des Chevaliers de la Table ronde et celle de Teutberg sous Arminius, chef des chérusques ne doit pas les chercher en Angleterre, en France ou en Allemagne, il doit venir ici, dans ces véritables forêts.

Il y a quelques siècles la Pouchtcha de Biéloviège s'étendait de l'Ouest à l'Est sur plus de cent kilomètres, elle allait jusqu'à Kobrine, du Nord au Sud, elle avait cent trente, cent cinquante kilomètres. Aujourd'hui la distance entre ses frontières sud-nord est de 65 kilomètres, de l'Est à l'Ouest la forêt n'atteint qu'une trentaine de kilomètres. Ses frontières s'étirent sur 500 kilomètres, 79171 hectares, telle est sa superficie.

Autrefois, il y a bien longtemps, lorsque toute la Polésie à partir du bassin du Pripiat

A. Kachkourévitch. Illustration du poème de N. Gous-souski.

La Chanson de l'Aurochs. XVI^e siècle



jusqu'à la région de Brest, appelé "mer d'Hérodote", a été inondée et s'est transformée en une véritable mer, toute la faune s'est réfugiée sur le plateau de Mosyr et surtout dans la plaine du Boug, où commençait la Pouchtcha. Les bois de bouleaux et de charmes étaient égayés par le soleil et le chant des oiseaux, au-dessus des rivières il y avait des nuées de canards sauvages, des ours erraient dans les sombres étendues de sapins, des centaines de sangliers, de cerfs, de chèvres sauvages, d'aurochs venaient brouter l'herbe tendre des chênaies. A cette époque la Pouchtcha était habitée par une tribu balte sauvage et belliqueuse, la tribu des Yatsvagues. La première tour de garde, construite de troncs d'arbres écorcés par les tribus slaves pour se défendre des Yatsvagues, faisait tache blanche dans la forêt vierge. Il est possible que cette tour blanche ait donné le nom de Biéloviège (littéralement Blanche tour) à la forêt.

Plus tard, au XIII^e siècle, le prince Vladimir a ordonné à Alexa, brillant constructeur et sculpteur de l'époque de broquer la sortie de la Pouchtcha aux Yatsvagues. Il a fait construire alors sur une colline, sur une des rives de la Lesnaïa, une tour haute de trente mètres. Cette tour couleur terre cuite avec des traces de chaux (le zèle de quelqu'un pas très intelligent) on peut la voir aujourd'hui surmontant la petite ville de Kamenets.

Les Biélorusses depuis longtemps ont assimilé les Yatsvagues. Quant à la Pouchtcha, les princes du pays d'abord, les rois polonais ensuite en ont fait un lieu de chasse de plaisir. Et puis il faut dire que, pendant chaque guerre, la forêt payait sa contribution en nourrissant les armées biélorusso-lituanienues. Le prince Vitovt, marchant sur Grunwald, organise dans la forêt une chasse monstrueuse, des milliers de sangliers, d'aurochs et de cerfs sont abattus pour nourrir l'armée durant toute la guerre.

Mais si cette chasse avait été dictée par les circonstances, par contre celles des rois



La Tour de Kamenets. XII^e siècle



et des tsars étaient de véritables actes de vandalisme. La faune de la Pouchtcha a diminué de la moitié après les chasses de Auguste III en 1752, pour qui on faisait passer le gibier par un long corridor de troncs et de branches pour faciliter, à lui et à sa suite, de tuer les pauvres bêtes. A la fin du XIX^e siècle, le tsar russe Alexandre (aussi trois), bourreau de son pays ainsi que d'autres peuples, a organisé dans la forêt de Biéloviège une hécatombe pas moins sanglante, tuant par centaines: élans, cerfs, sangliers. Des dizaines de photos en sont la preuve, on peut y voir les braconniers au milieu de leurs victimes, à table, buvant de "l'eau de vie des chasseurs", au milieu d'un banquet solennel, ou parmi des paysans "complaisants". Pour garder un souvenir de ces chasses héroïques un livre a été publié, illustré par les meilleurs maîtres de l'époque qui en ont fait un chef d'oeuvre de l'art polygraphique.

La Pouchtcha a été assourdie par les coups de fusil. Les sangliers râlaient étouffés par le sang, les cerfs et les douces biches s'agitaient dans leurs dernières convulsions, les aurochs tombaient lourdement et mouraient en silence (l'aurochs meurt toujours sans émettre un cri, comme pour ne pas s'humilier, gardant son orgueil jusqu'à la mort). C'est ainsi que la Pouchtcha s'est tue, gagnée par le silence avant de devenir muette à jamais.

Il n'y a pas que les "maîtres des peuples" qui l'ont amenée à cette état, il y a aussi les marchands de fourrures de toutes espèces, les vrais et les contrebandiers. La zibeline (il est vrai, un peu avant, aux XVI^e — XVII^e siècles) était marchandée à Minsk et à Novogroudok par paquets de quarante, l'hermine était ficelée par cent ou deux cent cinquante peaux. Des centaines quittaient le pays pour les fins-fonds et l'étranger. Pendant le siècle

dernier encore, à chaque battue sur le territoire biélorusse, on arrivait à tuer quatre ours, chose assez courante. Au XX^e siècle, il était déjà assez facile de compter les colonies de castors et malgré cela on continuait à les exterminer impitoyablement.

Les Allemands pendant leur première occupation ont détruit le quart de la dernière forêt séculaire en Europe. Sous le régime de l'ancienne Pologne une firme anglaise (celle de qui est resté le ramblai de l'étroite voie de chemin de fer) a presque eu le temps d'anéantir le reste. Pauvre forêt!

La Tour de Kamenets a été le témoin muet de toute cette cochonnerie, de cet imparadonnable brigandage. Elle a servi à repousser les attaques des Vatsvagues et des croisés germaniques, elle a été le poste de garde du tsar pendant les révoltes de Kościuszko et de Kalinowski. La Pouchtcha a toujours protégé ses fils (les partisans pendant la Grande Guerre nationale y ont aussi trouvé refuge), ses fils épris de liberté. La Tour de son sommet a plus d'une fois assisté aux assauts du rempart de la liberté.

En 1921, un certain Bartłomiej Szpakowski a abattu le dernier aurochs. En 1923, à Paris, au Congrès International pour la protection de la Nature, on a appris qu'il ne restait plus que 52 aurochs sur terre, ces mêmes aurochs de la Pouchtcha biélorusse qui avaient été capturés et vendus à des Zoos et des parcs privés, à des aristocrates et de gros industriels. Certaines bêtes ont été rachetées en 1929 et ramenées dans la Pouchtcha, d'où elles avaient été marchandées.

On compte actuellement dans la partie biélorusse de la réserve (une partie de la Pouchtcha s'étend sur le territoire de la République populaire de Pologne) soixante-dix (données de 1970) aurochs. D'autres, un assez grand nombre, ont été transportés dans les réserves du pays ou à l'étranger pour en développer l'élevage et avoir plusieurs endroits d'acclimatation de cet animal rare.

Les aurochs de la forêt de Biéloviège nés en Pologne portent des noms commençant

par la lettre "P". Ceux qui sont nés sur le territoire biélorusse sont appelés par des noms dont la première lettre est la lettre "B" (Borouss, par exemple).

...L'aurochs est un animal très curieux. Un fait qui remonte aux XIX^e siècle en est la preuve. Un certain szlachtitch (noble) polonais rentrait mort ivre à la maison par un chemin qui passait par la Pouchtcha, il dormait enfoui dans le foin de son traîneau. Tout à coup un aurochs s'approche du traîneau, accroche le bonhomme avec ses cornes et le jette sans cérémonie dans la neige, il est dégrisé en un instant. Les chevaux n'ont pas peur de la bête. Ils continuent à marcher tranquille. L'aurochs suit donc le traîneau, tire le foin qu'il mâche en marchant. Le propriétaire se traîne derrière l'aurochs râlant:

— Espèce de sale bestiole! Espèce de vache enragée! Laisse le foin, je te dis! Fiche-moi le camp! Je voudrais que tu te fasses culbuter comme moi...

L'aurochs sans faire attention au bonhomme finit de manger le foin et s'en va paisiblement dans la forêt.

Je vais vous raconter encore quelques aventures dont j'ai été témoin.

Les aurochs sont gardés dans la Pouchtcha de différentes manières. Près du bâtiment principal (où se trouvent aussi un hôtel, un restaurant et un musée) il y a une espèce de zoo pas très grand, un enclos à l'intérieur duquel les animaux vivent dans des conditions qui les rapprochent le plus de leur mode de vie (lorsqu'il ne reste plus d'herbe et que l'endroit est piétiné, l'enclos est refait ailleurs, jusqu'à ce que l'herbe repousse). A l'intérieur de l'enclos on peut voir quelques aurochs, des sangliers, des cerfs, des daims et d'autres animaux de la Pouchtcha. Ceci est fait pour que les gens puissent s'approcher et voir les bêtes sans trop s'enfoncer dans la réserve, pour laisser la forêt intacte, la préserver des voitures qui feraient fuir les animaux.

Il y a une autre manière de garder les

aurochs, à l'intérieur d'enclos, sur des territoires beaucoup plus vastes. C'est ainsi qu'on garde les femelles avec leur petit qui vous regarde étonné lorsqu'on les approche.

Enfin, un grand nombre d'aurochs vit en liberté. En passant par la forêt on peut apercevoir de loin leurs masses brunes se détacher des clairières vertes. Ils ont près de trois mètres, sont très hauts et pèsent près d'une tonne. Ce qui impressionne, c'est la pesanteur et la puissance qui émanent de cette énorme masse bossue, de cette lourde tête au large front pourvu de cornes, une tête constamment occupée à brouter l'herbe.

...Pendant un de mes premiers passages par la Pouchtcha j'ai voulu voir un aurochs en liberté. J'étais avec des amis, un instituteur et un écrivain de Brest. Eux aussi partageaient mon envie. "Où est-ce que vous voulez qu'on vous le trouve? Il est quelque part.— Voilà ce qu'on nous a dit.— Il va où il veut. Cherchez-le. Avec de la chance vous arriverez à le voir. Vous feriez mieux d'aller là-bas. Il y a des tarpans!"

Il n'y avait rien à faire, nous voilà partis dans la forêt pour voir les tarpans, petits chevaux gris-souris, vivant en liberté. Nous marchons le long d'un immense enclos. Un énorme sapin déraciné nous barre le chemin, ses racines pleines de terre ressemblent à une crêpe, haute de deux étages, qu'on aurait posée sur son rebord. Les tarpans s'approchent, une étroite barrière nous sépare. En riant et appelant les animaux nous marchons vers la barrière, nous dépassons le sapin. Voilà qu'instinctivement je me retourne, une sueur froide me coule le long du dos. Derrière nous, à une distance de quatre mètres environ, les racines du sapin nous cachaient une gentille petite famille d'aurochs: le père, énorme, la mère, un peu plus petite, et leur petit. Que faire? S'il n'y avait eu qu'un seul animal, on aurait pu courir autour d'un arbre. Mais ils étaient deux sans compter le petit, ils pouvaient nous avoir facilement, un de chaque côté. Courir vers les tarpans? Nous ne savions pas quel serait

leur comportement. Et puis cette barrière de perches pour une masse pareille, c'était rien du tout ... Par bonheur les bêtes n'ont pas fait attention à nous. Alors là, je prends mon courage à deux mains et je sors de derrière le sapin, et mon ami me photographie avec les aurochs en arrière plan. Ces derniers n'ont fait que tourner leur museau barbu et sont partis avec indifférence à l'intérieur du bois.

Un peu plus tard, lorsque j'avais souvent à me rendre dans la Pouchtcha j'emportais toujours quelques journaux. Il m'est arrivé d'en rencontrer un en pleine clairière sur mon chemin, et il n'était pas décidé de céder, se sentant maître des lieux, sachant très bien que des deux, le plus imposant, c'est lui. Il ne me restait plus que d'allumer un journal et d'aller droit sur lui. Alors, à contrecœur il cède le chemin en ayant l'air de dire: "Oh, pas la peine de compliquer les choses, à cause d'un vermicelle pareil."

A la vue d'une voiture l'aurochs prend une attitude bienveillante, alors que les motos lui tapent sur les nerfs, il ne peut pas les supporter. Il est arrivé plusieurs fois à ces animaux de poursuivre furieusement des motos et ce n'est qu'avec justesse qu'elles se sont échappées.

Les aurochs aiment beaucoup l'eau pure. Une fois, une étudiante stagiaire se lavant près du puits d'où l'on tirait l'eau pour abreuver les aurochs, par malchance avait fait tomber dans le puits son savon posé sur la margelle. Il avait été tout de suite repêché, le puits vidé à sec plusieurs fois. Rien à faire, les bêtes n'ont pas voulu boire l'eau du puits pendant plusieurs semaines.

Les enceintes à l'intérieur desquelles se trouvent les aurochs sont purement symboliques. L'animal casse facilement une barrière formée de perches de 5 à 20 centimètres de diamètre. Un garde-chasse me dit: "S'il se lance sur la barrière, ne vous sauvez pas, c'est pas la peine. Vous n'arriverez pas à vous enfuir."

Voilà ce qui nous est arrivé une autre

fois, lorsque nous tournions un film sur la Pouchtcha. Je ne sais pas si c'est le bruit de la caméra qui a mis l'animal en fureur, ou le monde qui grouillait sur les lieux et qui l'ennuyait. Je ne sais pas, mais tranquillité devient furie et voilà la bête qui passe à l'attaque. Nous, il est clair, on s'éparpille de tous côtés. Nous avons eu de la chance. De la part de l'animal, ce n'avait été qu'un simulacre, il avait voulu nous faire peur, sans avoir l'intention de nous poursuivre. Le résultat avait été magnifique, nous n'arrivions pas à en revenir de stupéfaction.

Moi, j'ai eu tout juste le temps de sauter par-dessus la barrière, l'aide-opérateur, s'enfuyant est tombé sur une grosse branche et s'est cassé une dent de devant. Quant à l'opérateur, pendant longtemps, on n'arrivait pas à le retrouver, et ce n'est qu'après une voix s'est fait entendre, venant du ciel. Voilà ce qui s'était passé.

Le pied de notre caméra pèse quelque chose dans les huit kilos, l'appareil aussi quelques kilos, ajoutons au tout les batteries. Il n'est pas recommandé de fuir laissant sur place un appareil qui ne vous appartient pas, mais duquel vous êtes responsable. Et puis il coûte cher, essayez voir de le payer après. Eh bien, voilà notre opérateur avec toute cette charge qui, en un clin d'oeil, se trouve sur le sommet d'une meule de foin haute de plusieurs mètres. Comme on sait, une meule a la forme d'un oeuf posé à terre, le côté étroit pointant en l'air. Et chacun sait qu'il est extrêmement difficile de monter sur une meule à cause de l'angle aigu qui part directement du dessous. Y mettant toute sa bonne volonté, il est impossible de grimper dessus et d'atteindre son sommet. Comment l'opérateur y est arrivé avec son appareil, lui-même n'a pu nous l'expliquer.

...Je vais vous parler encore d'un habitant de la Pouchtcha que je connais très bien. Un cerf appelé Alechka... Il y a plusieurs années les garde-frontières pendant une ronde entendent un bruit suspect pro-

venant de la bande de terre vierge faisant frontière. Ils allument leur torcher. Dans les puissants faisceaux de lumière ils voient détalier en direction de la forêt la femelle effrayée d'un cerf, laissant son nouveau né, petit peloton vivant, sur la terre fraîche. Les garde-frontières attendent. Il est clair, la mère ne reviendra pas. Alors ils prennent le petit, l'apportent au poste et là ils l'élèvent. Depuis Alechka, comme un chien, suit partout les garde-frontières. Il allait même jusqu'à la cantine pour regarder les films qu'on projetait, il allait partout. Un jour j'ai moi-même changé mon habit contre une uniforme à képi vert; et le voilà parti à me suivre. Il est regrettable seulement qu'on lui ait appris à donner des coups de cornes. Il suffisait de se baisser pour faire quelque chose que le cerf arrivait à toute vitesse, cornes baissées, à croire qu'il n'attendait que le moment. Le coup arrivait inattendu, au bon endroit d'une felle force que la pauvre victime qui s'était laissée surprendre volait dans la mousse. Et il n'y avait rien à faire, on a été obligé de l'emmenner dans la réserve, et du fait qu'il était déjà apprivoisé, il a été placé dans un enclos avec d'autres cerfs. Mais ses frères de tribu ne lui ont pas plu et il a sauté par-dessus la haute barrière pour se retrouver chez les aurochs qui l'ont pourchassé pendant un ou deux jours, après ils en ont eu assez, et n'ont plus fait attention à lui. Et voilà, depuis Alechka vit parmi les aurochs, dans une compagnie, comme on dit, beaucoup plus aristocratique. Chaque fois que nous revenons dans la Pouchtcha, nous ne manquons pas de lui donner à manger. Une fois mes amis, revenant d'un voyage en Sibérie, m'avaient apporté un produit assez rare, un pot de caviar rouge. Dans la forêt j'en fais donc une tartine qui, d'après la loi de l'infamie, comme vous le savez, doit tomber beurre en bas, voilà donc mon morceau de pain par terre, caviar en bas, c'était prévu. Je n'allais pas manger la tartine, non? Je décide de la laisser aux bêtes. J'aurais pu la donner à un

renard ou un sanglier, c'est-à-dire à n'importe quel animal sauvage. Ils l'auraient mangée en me disant merci. Mais mon choix s'arrête sur Alechka histoire de le gâter un peu, tout en oubliant que le caviar est un produit animal et que les cerfs ont une répugnance vive pour ces choses-là. Dans toute l'histoire des zoos et des réserves il n'y a eu qu'une seule biche qui pouvait manger des boulettes de viande. C'était quelque chose d'extraordinaire... Bon, je lui passe le morceau de pain. Il le prend et commence à mâcher. Tout à coup il fait une grimace qui traduisait et l'étonnement, et le dégoût, et la déception à la fois. Le voilà qui crache le tout, nous jette un regard de dédain et s'en va, puis s'arrête un moment, se retourne et crache encore plusieurs fois dans ma direction pour s'en aller tout à fait sans plus se retourner. Il m'a fallu deux semaines de patience pour lui faire oublier l'outrage et rétablir les relations de bon voisinage qui existaient avant entre nous.

...Il y a dans la Pouchtcha, comme un peu partout en Biélorussie, des castors. Avant la Révolution il n'en restait presque plus, ils ont été exterminés. Mais en 1925, sur un arrêté spécial du Soviet des Commissaires du peuple de la Biélorussie, une réserve a été créée dans la région du bassin de la Bérésina, à partir de l'endroit où elle prend sa source. Ensuite il a été répandu un peu partout. Le castor est depuis sous la protection de l'Etat. C'est un animal qui n'est pas rare en Biélorussie. C'est justement là qu'il y en a le plus, plus qu'ailleurs en U.R.S.S. et il commence à avoir une importance industrielle. Mais pour le moment le castor est transporté dans d'autres régions du pays pour en développer l'élevage. Il est vrai que dans la Pouchtcha je n'en ai pas vu, jamais je ne suis tombé sur les endroits où ils vivent. Mais alors il y en a beaucoup dans le bassin du Soge, en particulier dans la réserve de Tchérikov.

...Nous longeons, des gardes de la réserve et moi, un bras mort de rivière bordé

de chênes. Nous rencontrons, de temps en temps, des jeunes chênes de 40 centimètres de diamètre environ rongés pas des castors. Le tronc et la souche reposent côte à côte comme deux gros crayons taillés en pointe. Les castors s'en prennent toujours aux gros arbres lorsque autour de l'endroit où ils vivent il ne reste plus de saules, ou d'autres arbustes. Après ils "déménagent" tout seul sans l'aide de l'homme et vont vivre ailleurs, au bord de l'eau. Le castor mange l'écorce, voilà pourquoi il amasse au fond de l'eau des branches, des troncs qu'il vient ronger l'hiver. Dès que la faim se fait sentir, il plonge, se régale et regagne sa maisonnette. Leurs huttes au fait, ils ne les construisent que dans des endroits marécageux. Pour faire monter le niveau de l'eau ils dressent des digues avec des troncs, de grosses branches, des brindilles qu'ils recouvrent de terre ou d'argile. Ces digues font donc monter l'eau qui vient boucher l'entrée de leur abris, se trouvant ainsi toujours sous l'eau. Dans la chasse gardée où nous sommes il y a beaucoup d'eau, les rives sont solides, c'est pourquoi les castors y font leurs abris en creusant de petites cavernes sur le "toit" desquelles ils accumulent des branches, des troncs pour en barricader l'accès. Pour l'homme, il n'y a pas de danger, le plafond, c'est-à-dire le toit des abris est assez solide pour le soutenir, mais pas assez, si une vache ou un cerf vient à passer dessus!..
...Alors le castor sait très bien que ni les

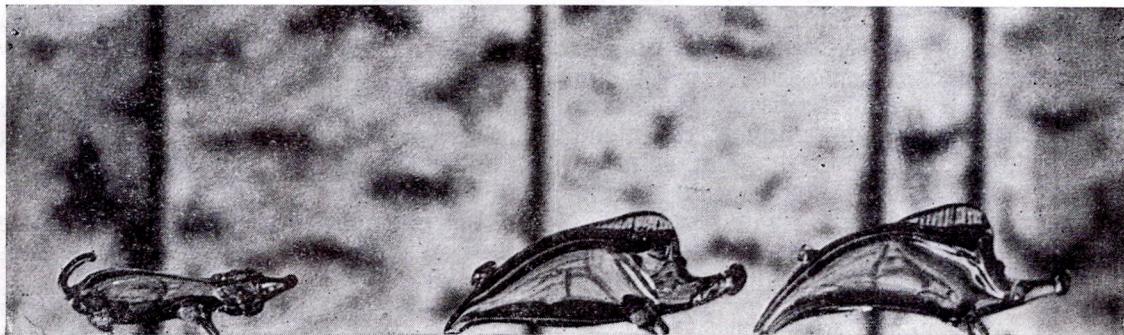
vaches, ni les cerfs, ni tout autre animal n'ira grimper sur des amas de branches, de troncs et tous autres débris.

Je monte sur un de ces monticules, je saute un peu. Et voilà que de l'entrée de l'abri se forme une traînée étroite de petits tourbillons qui disparaissent à mesure que le sillon s'éloigne, il va jusqu'à cent mètres pour finir près d'un petit cap. Le malheureux savait sa vie. C'est de cette manière que se pratique la chasse aux castors, on dispose en plus à l'entrée de l'abri une cage construite spécialement pour cela.

Mon ami l'écrivain m'a raconté qu'une fois dans son village natal on avait attrapé un castor. Tout le monde avait accouru pour le voir, comme s'il s'était produit un miracle. Le castor était dans un baquet d'eau, il s'agrippait avec ses pattes de devant qui ressemblent beaucoup à des menottes d'enfants. Le malheureux avait saisi le rebord du baquet et ... il pleurait. Et c'est bien vrai. Il y a même, chez les Biélorusses une expression très courante, "pleurer comme un castor", qui veut dire pleurer de désespoir, à chaudes larmes.

Aujourd'hui personne ne s'intéresse particulièrement à la chasse aux castors pour des motifs personnels. Ceux qu'on capture, on les enferme dans des cages sur lesquelles on jette quelque chose pour préserver les animaux des coups de soleil. Ils sont ex-

L'artisanat du verre. Sangliers



pédiés ensuite par parties dans les coins les plus éloignés, jusqu'en Sibérie sur les bords des rivières, là on leur rend la liberté.

...Il en est ainsi pour la Pouchtcha où les animaux vivent en grand nombre. Il y a environ 55 espèces de mammifères, 205 espèces d'oiseaux, 11 de batraciens et 7 de reptiles. On y compte près de 2000 cerfs, 1500 chèvres sauvages, autant de sangliers. Il y a aussi des renards, des tarpans, des blaireaux, des martres.

Les habitants des villages situés dans la Pouchtcha passent parfois des périodes difficiles. Ils doivent sauvegarder leurs champs, les sangliers ravagent les plantations de pommes de terre, les cerfs viennent manger les épis d'avoine. Et il est interdit de les tuer. C'est pourquoi on trouve pendus sur toutes les clôtures autour des champs, des morceaux de ferrailles, des boîtes de conserves vides qui font du bruit au moindre assaut des animaux. Parfois c'est à en pleurer.

La Pouchtcha aux chênaies à moitié dévastées, à la faune complètement décimée, rendue muette pendant les dures années de l'occupation, petit à petit semble se ranimer (Au fait, pendant la guerre, elle a été entièrement à la disposition de Goering. Il a mis sa patte dessus ainsi que sur toutes les forêts autour de la Pouchtcha de Biéloviège qu'il connaissait bien d'ailleurs, parce que même avant 1939 il y était venu chasser sur l'invitation des gros propriétaires polonais).

Grâce aux efforts des garde-forestiers et des sylviculteurs, à tout le personnel de cet immense champ de recherches scientifiques, les arbres plantés jeunes ont couverts les espaces dévastés, la forêt se remplit du chant des oiseaux et du cri des animaux, on entend le cri printanier du coq de bruyère, celui du cygne perçant comme les notes d'un clairon, on entend bramer le cerf. Le lourd galop des aurochs fait de nouveau trembler la terre.

La paix et la calme règnent de nouveau sur la terre de la Pouchtcha de Biéloviège, de cette Pouchtcha qui a tant souffert durant des siècles.

Que la paix y régné des siècles entiers. La Pouchtcha ne doit plus jamais voir sortir de son sein des colonnes de fumée, elle ne doit plus jamais être (c'est la seule et unique forêt restée en Europe) sacrifiée à des maréchaux, des tsars ou des Göring de toutes espèces, elle ne doit plus jamais entendre les coups de fusil des braconniers ou le tir des mitraillettes, pour que tout être vivant peuplant la forêt ne soit plus pris d'effroi et de désespoir funeste au seul cri "Un homme!"

La Pouchtcha était une simple réserve. En 1957 elle devient réserve zoologique nationale. La Pouchtcha attend d'être transformée en quelque chose comme parc national, parce qu'elle garde pieusement les richesses de l'homme, et surtout parce qu'elle est liée au monde animal, à ce monde qui forme avec l'homme le genre vivant sur terre. Voilà pourquoi la tâche noble de l'homme est non de tuer le monde animal, mais de le nourrir et de le protéger. Et d'ailleurs, c'est ce qu'il fait aujourd'hui, l'homme véritable.

Et s'il lui arrive de tuer, il ne le fait que rarement, par nécessité, pour mieux connaître encore ce monde animal, afin de lui sauvegarder la vie dans l'avenir.

Il y a dans la Pouchtcha des savants et des chercheurs de tous les domaines: des sylviculteurs et des botanistes, des ornithologues et des spécialistes étudiant la vie des insectes, et beaucoup d'autres... Et puis il y a beaucoup de garde-chasses, de garde-forestiers, leur tâche sacrée est de lire tous les jours le grand livre de la forêt, de noter scrupuleusement tous les changements qui s'y produisent. La tâche des scientifiques est d'étudier ces notes, de les systématiser, de faire des conclusions, eux aussi ont pour but d'étudier la vie de la forêt, dans toute sa variété et sa magnificence.

Mais la tâche essentielle de tout ce monde, à tous, est de protéger la forêt avec sa faune et sa flore.

Dans la Pouchtcha les jeunes plantations et les coupes d'arbres séculaires, les nids

et les terriers, les prés et les plans d'eau, tout ce qui forme le kaléidoscope bariolé de la forêt, tout est surveillé attentivement.

Mais cela ne veut pas dire que l'homme ne se mêle à rien. Il a des licences pour chasser certaines espèces (surtout l'animal sauvage qu'il faut garder dans une certaine proportion, ou protéger, comme le lynx, par exemple, il n'en reste plus qu'une quinzaine dans la Pouchtcha). L'homme effectue des coupes sanitaires dans la forêt, parce qu'elle aussi peut avoir ses maladies, les arbres atteints sont abattus pour que les insectes vivant sous l'écorce ne puissent répandre le mal.

Et puis la réserve possède près de 11 mille hectares de terres cultivables où poussent le seigle, la pomme de terre, l'avoine, les betteraves, ces cultures servent à nourrir tout le monde animal en hiver.

...Voilà qu'arrivent les premières gelées. La Pouchtcha entière est saisie par l'hiver, l'herbe roussit, les derniers champignons, après les premières gelées craquent lorsqu'on les cueille, puis tombe la neige. On voit alors passer des traîneaux lourdement chargés qui laissent ça et là des meules de foin, des pommes de terre sur des espaces où la neige est au préalable soigneusement damée, ces pommes de terre sont le régal des sangliers qui ne tardent pas à arriver, sortant par brigades des fourrés, alors on les entend clapper de plaisir.

L'homme nourrit les animaux pendant la période difficile de l'hiver, il les soigne aussi, s'il le faut. Lorsque l'aurochs est malade, c'est toute une calamité.

Il n'y a pas assez de sources et de rivières dans la Pouchtcha, c'est pourquoi on y a creusé un grand nombre de lacs artificiels très pittoresques qui servent d'abreuvoirs aux animaux et d'abris aux oiseaux nageurs.

La Pouchtcha possède un des plus beaux musées d'histoire naturelle qu'il m'est arrivé de voir. Il me plaît par son ensemble architectural, ses expositions aménagées avec goût. On peut y voir toutes les curiosités de la nature, commençant par les régions

subtropicales (avec des lianes et des chênes de montagne) et finissant par des sites du seuil arctique (avec des saules de Laponie, des bouleaux nains); on peut y voir la faune variée des forêts, animaux et oiseaux, minuscules et grands, des expositions de papillons et d'insectes, de reptiles et de poissons, des milliers d'expositions, les unes plus intéressantes que les autres.

La Pouchtcha sert de refuge à un des oiseaux les plus rares en Europe, la cigogne noire. A la différence de sa soeur blanche, elle ne peut supporter la présence de l'homme. La blanche se rencontre partout, sur le toit des maisons, dans les prés humides occupée à chasser les grenouilles.

Les oiseaux y sont très nombreux. Le corbeau couve ses oeufs très tôt avant que la neige disparaisse tout à fait, que les premières fourmis sortent de leur nid. Et pourquoi? Il y a une légende à ce sujet. Il y a bien longtemps, le corbeau et la fourmi avaient fait un pari, et du fait que ni l'un ni l'autre n'avait rien à engager, tous les deux sont toujours dans le besoin, voilà pourquoi leurs petits avaient fait l'enjeu du pari. Le corbeau a perdu le pari. C'est pourquoi depuis il est obligé de couvrir ses oeufs pendant que la fourmi dort encore dans son nid. Depuis, il en est quitte à endurer le froid, lui et ses petits. Il a été puni, pour la bonne raison qu'il ne faut jamais parier, lorsqu'on n'est pas sûr de gagner, gros bêta!

Le printemps longtemps attendu se fait sentir par l'apparition des ravines, des touffes violettes des anémones-pulsatilles (l'herbe du vent ou fleur de Pâques) dans les clairières, à l'aube on peut déjà entendre dans la profondeur ténébreuse des sapins le coq de bruyère, son chant annonce l'approche du printemps.

L'été arrive, le chant des oiseaux se fait plus fort, le cri des animaux aussi. Les ténèbres de la nuit sont déchirés par le cri et le rire des hiboux, des chouettes et des grands-ducs. L'engoulement avec passion pousse son "lioubliou" (j'aime), la huppe

ne lui cède en rien, le loriot s'en donne à cœur joie dans les épaisses touffes de verdure, et partout on peut entendre les concerts du rossignol, dont les trilles sont les plus belles. Eh oui, des trilles superbes. Il arrive parfois qu'un de ces phénix compose son "école" à lui, et voilà que sa renommée court de région en région, comme la réputation du meilleur théâtre ou de l'équipe de football la plus forte. Aujourd'hui, c'est l'équipe "Spartak" qui l'emporte, demain c'est "Dynamo" ou une autre. Alors voilà, au XIX^e siècle, les célèbres rossignols de Koursk ont cédé la première place aux rossignols de l'Oural, ces derniers ont dû céder la leur à d'autres et ainsi de suite. Aujourd'hui les ornithologues de tous les pays sont d'accord sur le fait (il y a un article à ce sujet dans la revue "Ogoniok") que les rossignols les plus doués se trouvent en Biélorussie et les meilleurs parmi eux, sont ceux de la réserve de Biéloviège.

L'épervier et tous autres rapaces, mangeurs de serpents et d'abeilles, le milan et l'aigle planent haut dans le ciel au-dessus des prés et des marais, le faisan passe en criaillant, dans la brume laiteuse du matin, à peine éclairée par l'aube; on peut voir la cigogne sauter dans les marais. Le coucou compte de longues années de vie à tous ceux qui sont là pour le bien (chaque "coucou" crié par l'oiseau correspond à une année de bonheur).

La calme de l'aube est de temps en temps troublé par le bruit des brochets à la gueule de crocodile, sautant hors du tapis des nénuphars, comme pour humer le parfum enivrant des acores, de ces mêmes acores qu'on jette sur les planchers pendant la Pentecôte.

Les prés aux tapis de fleurs multicolores, percés ça et là par le cône des genévriers font place aux bosquets qui, à leur tour, cèdent au rempart épais de sapins au contour dentelé, rappelant l'architecture gothique des cathédrales; de temps en temps surgissent de gros massifs de chênes et des charmes ma-

jestueux âgés de pas moins de cinq cents ans.

...Me voilà assis au milieu des charmes séculaires. Leur tronc puissant semble toucher le ciel, certains ont sur leur corps des langues-de-boeuf de un mètre de diamètre. Les forêts biélorusses sont dépourvues de la monotonie austère des étendues boisées du Nord ou de la taïga. Elles sont dans la même mesure, sauvages, sombres, mais beaucoup plus variées. Un regard jeté à l'horizon rencontre toujours des paysages nouveaux, toujours plus impressionnants.

Voilà que tombe la première feuille, rousse déjà, comme pour rappeler que l'automne existe malgré la présence de l'été, que bientôt la Pouchtcha s'enluminera de couleurs rouilles, rouges, pourpres, dorées, que les petites bulles gluantes du gui se transformeront en belles perles transparentes, que l'air au-dessus de la forêt vibrera, secoué par le cri des cigognes, des cygnes et des oies sauvages.

Je lève instinctivement les yeux. Un cerf. Il s'est quand même fait surprendre. Il ne sent pas ma présence. Le voilà qui pèse de tout son poitrail sur le tronc d'un arbuste, déjà puissant et élancé. Et il pousse, le pousse de toutes ses forces pour le plier et le faire passer entre ses pattes. Arrivé aux feuilles, il les saisit de ses chaudes babines molles et se régale. Après avoir mangé les feuilles, il lâche l'arbuste et traversant la clairière il s'éloigne majestueusement comme planant dans l'espace.

Durant des siècles les éclairs foudroyants des fusils plus d'une fois l'ont arrêté net dans sa course pour lui la dernière. Et c'est grâce à un courage sublime, obstiné, farouche qu'il a réussi durant des siècles pénibles et cruels à sauvegarder sa vie, à conserver toute sa splendeur. C'est grâce à sa beauté majestueuse, à sa douceur recherchée que le cerf a réussi à garder sur terre son monde paisible, stoïque et éternel. Il nous reste à espérer que la justice humaine le protégera jusqu'à la fin des siècles.

Il s'approche de moi, d'un ami,
doucement, comme le vent qui s'apaise.
Il baisse la tête,
il espère toucher mon coeur:
„Vous ne me ferez aucun mal?
Vous me protégerez?
Prenez-moi en pitié!
S'il vous plaît...
Prenez-moi en pitié...

LES HOMMES DE LA TERRE BIÉLORUSSE

Lorsqu'on pense à la personnalité biélorusse, ou à tout autre personnalité, on se représente, en principe, ses parents, ses frères et ses soeurs, ses amis ou tout simplement les gens de son village natal. Mais a-t-on pensé au Biélorusse en général, à l'homme et son individualité, au peuple parlant la même langue, au peuple uni par un passé commun, un même présent et un même avenir?

Je te demande pardon, cerf rapide et léger, à toi aussi, lecteur et ami, pour ces citations subjectives. Mais nous ferons tout de même l'impossible pour te protéger, noble animal. Nous arriverons à épargner et l'aurochs, et la bonté humaine, et les vieilles tours, et les ébats du castor, et la splendeur divine des clairières et le roucoulement des pigeons sauvages, et le calme profond et sacré de la Pouchtcha.

Comment est-elle, cette personnalité biélorusse? Y avez-vous pensé? La question se pose ainsi parce qu'il y a également en Biélorussie des Russes (la plupart vivent en ville), des Lituaniens (ils forment des villages entiers dans les régions de Ostrovets et de Radougne), des Juifs, des Lettons (dispersés ça et là au Nord-Ouest de la république,) des Ukrainiens (dans certains villages du Sud à partir de Gomel, et par endroits autour de Pinsk et de Stoline).

Alors tout le monde, tout être vivant pourra vivre en paix. Il n'y aura plus de fusils cachés sous les pans de manteaux. Mais oui, ce temps viendra. Et alors, la terre partout où il y a encore des steppes pures, des montagnes, des forêts intactes, te ressemblera, Pouchtcha majestueuse, parce que partout on aura appris à protéger la nature comme on le fait aujourd'hui ici. Alors elle nous rendra la pareille en nous offrant des chênes éternels, des rivières aux eaux claires où nagera la truite et où il fait si bon de tremper les pieds après une longue marche, nous offrira beaucoup de soleil et un ciel pur que ne troublera ni la poussière, ni la fumée.

En Biélorussie on rencontre aussi des Tatars, qui ont pour ancêtres les prisonniers faits sous Batyï et un peu plus tard pendant les incursions sous Vitovt. Ils formaient autrefois des colonies sur le territoire biélorusse. Il n'y a pas longtemps encore on pouvait les reconnaître à la religion qu'ils pratiquaient (aujourd'hui cette distinction a disparu), parfois à leurs noms et prénoms qui laissaient percevoir avec beaucoup de difficultés leur origine tatare. Disons, par exemple, Yan Moustafovitch Marouchkévitich ou bien Ivan Bogdanovitch Assanovitch (le prénom d'origine est Assann ou Gassann). D'ailleurs, leur type ethnique ressemble aussi au type biélorusse. Leurs écritures saintes "Al-Kitaby" se lisent également en ancien biélorusse malgré leur transcription en caractères arabes.

Alors ni le cerf, ni le castor ne se cacheront à la vue de l'homme.

En attendant je suis content de vous avoir fait entrer un instant dans la Pouchtcha, dans ses clairières ensoleillées, dans ce coin le plus beau de notre antique pays. Je suis content de vous avoir donné la possibilité de rester un instant seul avec les cerfs et les aurochs, les charmes et les chênes nouveaux, avec ce qu'il y a de plus humain, de plus beau de cette très ancienne terre qu'est la Biélorussie.

La composition de la population de la République biélorusse est assez homogène. Elle comprend 79,4 pour cent de Biélorusses (le recensement de 1979).



Une silhouette bien harmonieuse

...Qu'est-ce que c'est que la personnalité biélorusse? Qu'est-ce que c'est que ce peuple qu'ils forment? A vrai dire, il est très difficile de répondre à ces questions. C'est un problème presque impossible à résoudre. Parmi les Biélorusses comme partout, on rencontre des sédentaires qui jamais n'ont quitté leur lieu d'origine et vivent en petits bourgeois, et des nomades, vivant un peu partout, des fainéants et des laborieux, des „limaces" et des héros (des héros du travail de tous les jours, du travail qui apporte quelque chose de nouveau, de meilleur, d'idéal, de ce travail qui est une contribution à la vie quotidienne) il y a des imbéciles et des

sages. Et chacun vit et agit selon son caractère, le sage raisonne en parfaite connaissance, avec réflexion, l'imbécile, comme partout ailleurs.

Voilà pourquoi il ne faut pas généraliser.

Mais après avoir beaucoup voyagé à travers la république, après avoir fait la connaissance avec des milliers de personnes je vais essayer de dégager certains traits typiques du caractère biélorusse. Ce ne sera là que mon opinion personnelle (il peut y en avoir d'autres) quoique la plupart des gens, sans compter les Biélorusses, partage la mienne.

Le Biélorusse se reconnaît assez facilement, même sans l'avoir entendu dire un mot (alors que si vous l'entendez parler, même s'il parle une autre langue sans accent, il sera facile de le reconnaître à la manière dont il construit la phrase, à sa manière à lui de remplir ses poumons avant de parler et d'expirer l'air, largement, à sa façon d'employer des mots superflus pour avoir une phrase à la mélodie parfaite. Il ne dira pas: "Comment ça finira?", il dira plutôt: "Comment, dites-moi voir un peu, ça va finir, hein, dites-le-moi?").

Le type biélorusse est marqué par quelque chose d'à peine visible, difficile à transmettre. On le reconnaît à la forme de son nez, à ses oreilles, aux orbites et à ses yeux, à sa manière de marcher, aux gestes, à son parler et à un nombre de petits détails particuliers. Le Biélorusse du Nord est en général haut de taille (il n'est pas rare de voir des géants de deux mètres). Ceux du Sud sont de taille moyenne, plutôt ramassés, je dirais même trapus, (je répète que ce n'est pas là une règle générale, mais des traits qui se rencontrent plus souvent que d'autres). Les derniers temps l'homme a tendance à dépasser la moyenne, comme partout d'ailleurs.

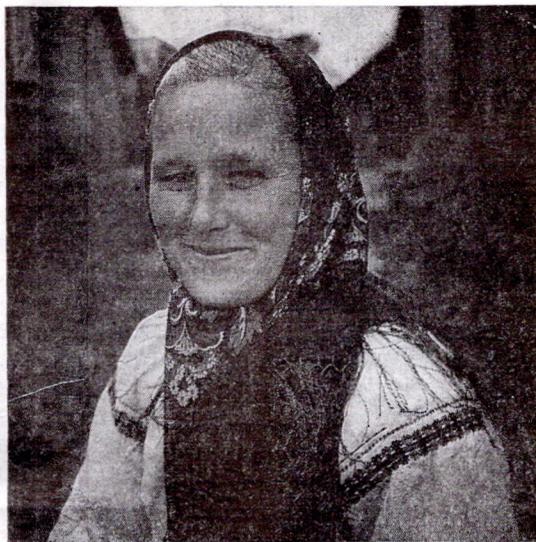
Le type brun n'est pas très fréquent parmi les Biélorusses. On le rencontre, surtout parmi les hommes, dans la Polésie, dans le Sud à partir du Pripiat, dans certains en-

droits de la région de Grodno (on les appelle "freux" pour s'amuser). Certains savants expliquent ceci par le fait qu'autrefois les Yatsvagues ont mélangé leur sang à celui des Biélorusses. Le type châtain clair ou blond prédomine en Biélorussie, rares sont les châtains-foncés ou châtains tout simplement. Voilà pourquoi les yeux des Biélorusses sont de couleur bleu ciel, gris ou bleu foncé.

La silhouette du type biélorusse est agréable, elle semble délicate et frêle à première vue, mais cette délicatesse est trompeuse; sa force physique qui peut étonner à premier abord, fait plutôt place à une grande endurance, une ténacité extrême, une persévérance courageuse. Là où l'un abaissera les bras, le Biélorusse fera preuve d'une ténacité à toute épreuve. Autrement comment aurait-il pu vivre autrefois au milieu des forêts sauvages, des marais immenses, sur cette terre pas très fertile. Cette expérience des siècles a trempé son caractère. Et ce n'est pas sans raison que depuis bien longtemps les Biélorusses sont reconnus les meilleurs pour effectuer les lourds travaux de terrassement ou pour pousser sur les fleuves les longs trains de bois. Cette trempé lui a servi aussi pour surmonter les durs épreuves de la guerre, sortir des situations les plus difficiles durant la vie de partisans.

On rencontre aussi parmi les Biélorusses de ces "aurochs" capables de tordre un fer à cheval ou vous faire une paire de menottes avec une grosse barre de fer. J'en ai connu un à Rogatchev qui a parié de porter à une certaine distance dix ancras de péniches de 12 pouds chacune (un poud ou 16 kg), il a gagné le pari et a tellement emmêlé les pattes d'ancre que les propriétaires se sont donnés beaucoup de mal pour les débrouiller et à trouver chacun la sienne.

C'est grâce à cette ténacité physique, cette santé du corps et de l'esprit, qu'on trouve en Biélorussie (par milliers d'habitants), plus qu'ailleurs en U.R.S.S., sans compter



Un habit bien choisi

l'Abkhazie et certaines régions du Caucase, des personnes âgées de plus de 100 ans. Je dirais même qu'au Nord-Est de Narotch, dans les régions de Dounilovitchi, de Char-kovchtchina et de Gloubokoe on rencontre plus de centaines qu'en Abkhazie. Il est vrai, il n'y a pas de vieillards de 140—150 ans, mais le pourcentage des personnes âgées de 100 ans comme j'ai remarqué y est plus élevé.

Voilà pourquoi, avant la Révolution, le Biélorusse se sentait offensé lorsqu'on le traitait de "malheureux". Cette idée qu'on se faisait du Biélorusse est née quelque part dans les années trente du XIX^e siècle. Et elle a été reprise un peu partout. C'est avec beaucoup de compassion, avec une douleur qui brise le cœur, que l'illustre Herzen parle dans ses oeuvres de l'homme "qui a perdu l'habitude de parler", des générations de serfs qui ont donné naissance à un paria au crâne étroit; le grand Nécrassov lui aussi parlait de l'homme taciturne, écrasé par le travail. Cette idée, on la trouve

aussi dans certaines oeuvres des poètes biélorusses. Et tout cela, soyons délicats, ne reflète pas du tout la réalité des choses. Celui qui a vécu parmi les Biélorusses, celui qui connaît leur mode de vie, est d'un autre avis. Citons les paroles du publiciste Groussinski: "Les images du type biélorusse qu'on rencontre nous le montrent comme un homme qui ne paye de mine ... chétif, écrasé par la vie dure qu'il mène dans un pays pauvre, couvert de marais. Mes impressions personnelles sont différentes. J'ai vu le Biélorusse bien taillé malgré sa silhouette maigre... Mais le principal, c'est que je n'ai aperçu aucune trace d'asservissement, d'abrutissement. Il est vrai que par sa conduite, sa manière de parler il ne ressemble guère au Russe, il parle lentement, avec modestie, ce qui ne peut transmettre que la digne importance que le Biélorusse s'attribue, je dirais même que sa manière de penser n'est pas dépourvue de mérite. Les visages expressifs se rencontrent très souvent, alors que parmi les femmes et les jeunes filles, il n'y en a de très beaux".*

Dobrolioubov a exprimé les mêmes pensées en parlant des Italiens, qui étaient soit disant un peuple asservi, dépourvu de volonté; cette idée a vécu jusqu'à l'époque garibaldienne. C'est ce qui s'est passé aussi avec les Biélorusses: "Tout un pays a été asservi. Nous allons voir ce qu'en disent les Biélorusses eux-mêmes".

Pourquoi s'est-on fait une telle idée du Biélorusse? Parce que les arguments servant les idées et les buts notoires étaient tirés par les cheveux. Une lutte était engagée, le Biélorusse en était l'enjeu. D'un côté les serviteurs du tsar criaient partout en disant: "Voilà à quoi les propriétaires polonais ont réduit le peuple biélorusse". Les Polonais de leur côté avec pas moins de verve voulaient montrer que la politique du tsar et le nou-

veau système d'Etat avaient complètement abruti et réduit le peuple biélorusse à l'état d'animal. Et chacun jetait ses atouts. Quant à ce peuple, "réduit à l'état d'animal", il se fichait bien mal des uns et des autres. Il continuait à vivre sans avoir l'intention de disparaître ou d'oublier sa langue maternelle.

Entre autre, ce peuple a toujours vivement ressenti, d'une manière purement instinctive, la justice et l'injustice. Le trait essentiel de son caractère a toujours été l'amour de la liberté. Une légende ironique contre le tsarisme et les propriétaires fonciers en est la preuve. Une légende composée dans les années 30 du XIX^e siècle, lorsque les pots de vin, la cruauté et la violence étaient devenus insupportables.

La voici, cette légende:

"Dieu est en train de partager les terres entre les peuples. L'un reçoit celle-ci, un autre celle-là. Vient le tour des Biélorusses ... Le bon Dieu les prend en affection. Et le voilà parti à distribuer: "Je vous donne des rivières pleines et riches de poissons, des forêts immenses, des lacs sans nombre. Jamais vous ne ressentirez la sécheresse, le froid encore moins. Je ne vous permettrai pas de vous engraisser sur une terre fertile, afin que vous restiez toujours agiles et vifs d'esprit, la disette non plus, vous ne l'éprouverez jamais. Au contraire, pendant les périodes de famine, les riches eux-mêmes viendront vous demander à manger. Les mauvaises récoltes de pommes de terre seront compensées par de riches moissons ou par autre chose. Vous aurez du gibier plein les forêts, des bancs de poissons plein les rivières, des millions d'abeilles dans les ruchers. Les herbes seront pareilles à du thé. Vous n'aurez pas à souffrir de la faim. Vos femmes seront jolies, vos enfants forts, vos vergers riches, vous aurez des champignons et des baies à ne plus savoir quoi en faire. Vous serez doués pour la musique, le chant et la poésie. Pour la sculpture aussi. Vous pourrez mener une vie heureuse comme..."

* La Russie. Description géographique complète de notre patrie. St. Pétersbourg, 1905, tome IX, pp. 156—157.

C'est à ce moment que le Saint Michel lui donne une petite tape dans le côté en lui disant: "Seigneur Dieu, arrêtez-vous. Mais c'est le paradis que vous leur donnez! Vous leur ... mon Dieu! Vous savez qu'avec leur harangue ils sont capables de nous vider notre paradis à nous! Ils ont la langue bien pendue, si seulement on pouvait en faire autant". Le bon Dieu se met à réfléchir, gargouille quelque chose en laissant comprendre qu'on ne peut pas reprendre ce qu'on a donné. Et c'est vrai, les Biélorusses possèdent leur terre, des animaux plein la forêt, des rivières pleines de poissons, des arbres hauts jusqu'au soleil. "Bon, fait alors le bon Dieu, votre terre sera un paradis. Mais pour que vous ne puissiez pas trop vous vanter de votre paradis je vais vous donner le plus mauvais souverain de tous les souverains sur terre. Ils vous réduira un peu votre paradis et rabattra un peu de votre orgueil. Ça fera tout juste le contre-poids."

Le bon Dieu nous apparaît naïf et borné, bon à moitié, le Saint Michel, lui, c'est un bureaucrate prévenu. Un seul personnage est véridique dans cette histoire, c'est le peuple, l'auteur même de la légende, un peuple sage et épris de liberté. Ce sont là des traits paticuliers qu'il s'est attribués lui-même. Et c'est ainsi que nous devons nous le représenter.

Il a gardé jusqu'aujourd'hui cet amour de la liberté sans être orgueilleux, cette vaillance accompagnée de sang-froid trempée dans les révoltes sans fin contre les oppresseurs, dans les victoires remportées sur les Tatars et les croisés, dans la grande guerre nationale du XVII^e siècle, ainsi que dans la dernière guerre contre le fascisme.

Comme le prouve la légende que je viens de vous raconter, le Biélorusse apparaît aussi comme un être passionné pour le travail physique. Je dirais même plus, il applique au travail une persévérance obstinée de boeuf. Cela aussi s'explique facilement. Le blé ne poussait pas tout seul sur une terre pauvre. Pour avoir un nou-

veau morceau de terre il fallait parfois (aujourd'hui aussi) arracher les souches, défricher des vieilles coupes dans les forêts, abattre des arbres et encore arracher les souches, ramasser la pierraille qu'on portait dans la lisière.

Il est vrai que l'urbanisation se fait sentir. En 1940 la population rurale s'élevait à 79% du nombre d'habitants, en 1970 elle était de 57%, pour tomber à 44% en 1980.

Ajoutons que cette terre biélorusse pas trop généreuse autrefois a appris au Biélorusse à l'exploiter avec beaucoup de sagesse, parcimonieusement, à être économe partout pour que "rien ne se perde", le moindre doit être utile: un clou trouvé par hasard, la branche ou le tronc apporté par le courant de la rivière, et celui qui prend tout cela pour de l'avarice, se trompe rudement.

Ce qui différencie le Biélorusse, c'est justement sa générosité. Il est toujours prêt à aider celui qui se trouve dans une passe difficile. Autrefois, si par malheur un incendie venait à détruire sa maison, le village entier allait dans la forêt du riche propriétaire voisin, lorsque les villageois n'en possédaient pas, abattre des arbres et deux jours après, une nouvelle maison était construite à la place incendiée; on partageait aussi le seigle: chacun apportait sa part dans la mesure du possible, pour que le sinistré puisse subsister jusqu'au printemps et ait assez de grain pour les semailles. Puis chaque foyer apportait des affaires: qui un oreiller, qui un paletot, un autre des pots. On aidait le sinistré à refaire tout ce que le campagnard avait l'habitude de faire lui-même: les chaussures, les cuillères de bois, les baquets etc... Et tout cela, non seulement parce que tout le monde était bon et généreux, non, parce qu'il fallait survivre. Cette idée a bien été exprimée par un des poètes biélorusses, l'illustre Maxime Bogdanovitch:

Il me faut de nouveau mélanger la farine
à l'écorce pilée,
Car les blés du voisin sont gelés.

Autrefois, pendant les périodes de famine, les gens des régions plus riches venaient en Biélorussie pour subsister (en Biélorussie, il arrive que le seigle soit perdu par les pluies, par contre, les terres sablonneuses ponnent de bonnes récoltes de pommes de terre et d'avoine, si la pomme de terre arrive à manquer, il y a alors les champignons, le poisson, en fin de compte, il y a encore la chasse; il n'y a jamais eu de vraie famine en Biélorussie sans compter les périodes de pillage pendant les guerres ou les razzias des propriétaires cruels et des fonctionnaires du tsar. Et malgré cela, les gens arrivaient quand-même à sortir des mauvaises passes en cachant, en combinant, c'est là que se faisait voir la parcimonie biélorusse. Et je vous dirais, que moi, jamais je n'ai entendu dire qu'un nécessiteux soit sorti d'une maison les mains vides pendant une période de disette.

Il est ainsi pendant les dures périodes. Pendant les favorables aussi, car tous ceux qui viennent chez nous soulignent un trait de caractère singulier aux Biélorusses, c'est l'hospitalité, parfois assez lourde à supporter de la part de l'hôte. "Hôte dans la maison pareil à Dieu dans la maison" et honte à celui qui ne fera pas tout son possible, l'impossible même, pour satisfaire le venu dans la maison. "Le Biélorusse se distingue par son hospitalité, son penchant pour la gaité, sa confiance qu'on ne gagne pas toujours à premier abord. L'absence de toute rancune se fait nettement sentir chez le Biélorusse, le disent tous ceux qui ont eu affaire à lui. En général il est d'une nature douce".*

Et c'est sur cet "être bonace" que l'ennemi plus d'une fois avait espéré compter, les ennemis plutôt, car durant l'histoire, il y en a eu assez. Un des membres du gouvernement nazi avait écrit sans détour que les Biélorusses forment un peuple inerte et mou,

bon, complaisant et dépourvu de volonté et doit être exterminé ou évacué avant tout autre peuple, que l'action sera assez facile à accomplir parce que ce peuple n'est pas capable d'opposer la moindre résistance organisée ou permanente. Là le nazi s'est trompé un tout petit peu, il n'a pas tout à fait su apprécier cet homme docile qui, pendant les années d'occupation, a su se défendre en tuant tout un monde actif, entreprenant, ferme, cruel, volontaire et prêt à tout, un monde portant l'habit militaire, l'uniforme des SS, de la feldgendarmerie, un monde muni d'armes les meilleures. Parmi "ce monde qui s'affirmait passer partout" il y a eu 47 généraux, beaucoup d'officiers supérieurs du domaine administratif, le gauleiter de la Biélorussie y a même laissé ses os. J'en parlerai un peu plus bas, ici j'ajouterai seulement que ce peuple, "inerte et dépourvu de volonté", a fait sauter 11128 trains ennemis. La bienveillance du Biélorusse a aussi ses limites. Les limites passées, l'ennemi a alors devant soi un homme terrible, d'autant plus terrible qu'à sa colère s'ajoute un raisonnement associé de sang-froid.

Evidemment, lorsqu'il est question des circonstances quand "la griffe ne laboure pas le coeur", alors l'auteur de "La Russie" a vu juste, raisonnant à propos de la personnalité biélorusse.

Mais revenons au caractère biélorusse. Son trait principal, c'est l'hospitalité qu'on offre à ceux qui la méritent.

Beaucoup d'anciennes coutumes, basées sur l'hospitalité, petit à petit ont tendance à disparaître. L'homme de la ville aujourd'hui peut parfois ne pas connaître les gens du palier voisin. Mais à la campagne, bien rares sont les maisons qui ne dépenseraient jusqu'au dernier rouble pour accueillir un ami. Parfois cela devient même assez amusant, le Biélorusse lui-même parle avec une pointe de méchanceté de son hospitalité parfois trop exagérée: "L'hôte est comme le prisonnier, il se soumet à tout, à coucher

* La Russie. Description géographique complète de notre patrie. St. Pétersbourg, 1905, tome IX p. 156.

même dans un lit mollet, sous un édredon de duvet”, “J’ai été bien accueilli, mais pas assez forcé” (on ne m’a pas assez obligé à manger et à boire, quant à moi, je n’ai pas trop osé). “A l’invité la meilleure place est réservée, mais le propriétaire s’assied où bon lui semble”, “L’hôte de marque permet au propriétaire d’en profiter aussi”, “Que la nuit est claire! Si j’avais été chez des amis, il y a longtemps que je serais rentré”, “La première semaine l’hôte est d’or; la deuxième, d’argent; la troisième, d’étain, prêt à prendre le train...”

Tout cela n’est que plaisanterie, car la vraie hospitalité restera hospitalité.

La présence d’esprit, la ruse dans une certaine mesure, sont propres au caractère du Biélorusse. En voici un exemple, le premier qui me vient à l’esprit. Pendant la révolte des années 1863—1864, une unité militaire punitive de 200 sabres poursuivait un détachement, 40 cavaliers environ, plein de blessés, affaiblis dans les combats, mourant de fatigue. Le détachement avait une heure d’avance. Le chef avait bien compris qu’ils n’arriveraient pas à lâcher les poursuivants. Les forces étaient inégales, il ne leur restait qu’à mourir dignement en combattant, les blessés seraient pendus. Le chef décide de réduire l’heure d’avance qu’ils avaient sur la troupe gouvernementale. Il arrête son détachement dans la forêt, pas loin d’une auberge, fait attacher les chevaux et donne l’ordre à un de ses hommes de les faire hennir de temps en temps. Tout le détachement se rend chez l’aubergiste, lui emprunter tous les seaux disponibles pour abreuver les chevaux, et voilà les hommes partis à faire la navette entre le puits et la forêt. En une demi-heure ils sont arrivés à transporter près de trois cents seaux d’eau qu’ils ont soigneusement versés sous les arbres après avoir donné à boire aux chevaux. Puis ils sont partis. Les hommes, fatigués, mécontents de leur chef, ronchonnaient. Le commandant connaissait ses hommes et savait ce qu’il faisait...

Quelque temps après, l’expédition punitive gouvernementale s’arrête près de l’auberge. L’officier demande à l’aubergiste s’il n’a pas vu passer de “révoltés”. — “Si seigneur, ils se sont arrêtés là pour faire boire leurs chevaux,— lui répond l’aubergiste.

Il y avait déjà là quelque chose de pas ordinaire: perdre un temps précieux à abreuver des chevaux quand on a 200 cavaliers sur les talons. Cela veut dire que les fuyards n’ont pas peur.

— Ils sont restés longtemps?

— Oui, assez. Ils ont emporté trois cents seaux d’eau dans la forêt.

Le calcul était simple. Un seau par cheval, pas plus car ils étaient quand même pressés. Il y a donc trois cents seaux, trois cents fusils ou tout simplement des faux. L’officier n’a pas continué la poursuite. Ils se trouvaient à ce moment-là à deux verstes des fuyards, parce que les chevaux de ces derniers tombaient morts de fatigue... Le détachement, uni à d’autres révoltés, longtemps encore s’est battu vaillamment.

Voici un autre exemple. Pendant la Grande Guerre nationale dans certaines régions occupées par l’ennemi les enfants de parents tués organisaient des espèces d’artels d’assaut. Les enfants, on leur avait donné le nom de “moineaux”, en grand nombre (une cinquantaine, pas moins) prenaient d’assaut les camions ennemis qui stationnaient près des casernes ou les états-majors (ils avaient de l’expérience et savaient d’avance dans quels véhicules se trouvaient provisions, cigarettes ou habits militaires), saisissaient ce qui se trouvait à portée de la main et prenaient la fuite. La sentinelle, parfois pas tout à fait dépourvue de bon sens, tirait des coups de feu en l’air. Même s’il arrivait à l’un des gosses d’être tué, les autres avaient quand même de quoi vivre une semaine ou deux, trafiquant les choses dérobées contre du pain. Les “moineaux” étaient recueillis dans les maisons à la campagne, dans les détachements de partisans, mais il y en avait beaucoup trop

et pas tous arrivaient à avoir un abri. Entre autre, les enfants étaient fiers de leur "profession"; au fait, jamais ils ne volaient à la campagne ou les gens vivaient comme eux dans la misère. Voilà un jour, qu'un de mes amis de Rogatchev me raconte comment pendant la guerre il avait, lui, étant gamin, agi seul ayant repéré un hôpital allemand. Rogatchev n'avait pas à l'époque de grosses entreprises et n'était pas bombardé, c'est pourquoi, on y avait installé un hôpital réservé aux "as" de l'aviation allemande. Le gamin avait remarqué que l'hôpital se vidait complètement dès que l'heure du dîner approchait, tout le personnel: infirmiers et infirmières, docteurs et autre personnel se rendait à la cantine. La ponctualité est née avant l'Allemand. Alors le gosse, un jour, pendant l'heure du dîner, franchit tranquillement l'entrée de l'hôpital. Il ouvre une porte et se trouve dans une chambre à un lit en présence d'un "cricifié", les membres soutenus par des cordes avec des contre-poids, c'était un officier (on a appris plus tard que l'officier avait été un commandant, un des meilleurs as de l'aviation allemande). Il avait dû se casser les os en tombant avec son avion, il était tombé sur un as plus fort que lui. "Bon, se dit le gamin, tu ne pourras pas me courir après". Sur la table, devant l'Allemand, tout un trésor. Alors "le moineau" fourre sous sa chemise et place dans le panier, le même qui avait servi à apporter toutes ces choses, six boîtes de chocolat, quelques bouteilles de cognac, de liqueur et de vin, vingt paquets de cigarettes. En un mot, il était garanti d'avoir du pain pour un mois ou deux (il avait à sa charge un vieillard invalide). D'abord l'Allemand regardait faire sans rien comprendre, après il se met à bredouiller quelque chose. Alors le gamin lui tire la langue, roule des yeux comme une chèvre qui pousse son dernier soupir et extrait un de ces bê-bê-bê-ê-ê sous le nez de l'Allemand consterné.

Ensuite le gosse sort tranquillement de

l'hôpital comme il était entré. L'alarme est déclenchée une demi-heure plus tard, à la fin du repas. Comme vous voyez, l'humour ne quitte pas le Biélorusse, même dans des situations les plus tragiques. Et c'est juste. Autrement, il y a des moments dans la vie où il ne resterait plus qu'à se passer la corde au cou.

Le Biélorusse est toujours prêt à railler quelqu'un et, plus encore, à faire rire les autres à ses dépens. Il est observateur et c'est pourquoi il saisit vite les traits singuliers du caractère des autres.

Tenez, un bonhomme vient d'arriver à Vilnius. En passant sur un pont il voit deux adolescents en train de se tirer les cheveux.

— Dites donc, qu'est-ce que vous avez à vous taper dessus? Qu'est-ce qui vous manque?

— On se bat, c'est vrai, mais c'est à cause de toi. Ce crétin prétend que tu as six doigts de pied. Moi, je dis que tu en as cinq.

— Allez, mes enfants, arrêtez-vous de vous battre, parce que, c'est vrai, j'ai cinq doigts de pied.

— Mais non, mon petit père, on ne te croira pas comme ça. Retire tes bottes et fais voir.

— Bon, ça va, mes petits. Calmez-vous. Regardez.

— Cinq! Bon! Mais pourquoi tu nous a montré que le pied droit? Au gauche tu dois sûrement en avoir six?

— Que vous êtes embêtants!

Le bonhomme retire la botte gauche et, évidemment, il n'y avait plus personne pour compter les doigts du pied gauche et il n'y avait plus de bottes non plus. Le bonhomme n'avait plus rien à se mettre aux pieds. La morale est la suivante: "Le Biélorusse est malin comme le diable, mais il est aussi bête que le corbeau de la fable."

Des observations générales montrent que le Biélorusse de nature a toujours eu du respect pour les autres peuples et sait faire preuve de bienveillance là où l'interlocuteur

exprime des idées contraires aux siennes. Il y a, bien sûr, des exceptions assez tristes, mais ce ne sont que des exceptions.

...Voyons la famille. Là je ne dirai rien, reportons-nous à "La Russie" (p. 193): "...il y a peu d'exemples illustrant... la mauvaise conduite du mari envers sa femme dans la famille biélorusse. En cas de discord le tribunal du peuple (c'est à dire le tribunal représenté par les gens sages du village) prend souvent le parti de la femme et blâme le mari. D'ailleurs, dans les chansons populaires, il est souvent question des peines endurées par la femme à cause d'un mari ivrogne; par contre, il est difficile de trouver dans ces chansons des motifs transmettant la douleur de l'épouse due à sa situation de femme soumise."

Et cela est vrai, dans ce sens, que la situation de la femme d'aujourd'hui ne dépend plus de la bonté ou du caractère docile biélorusse, la femme est émancipée, elle ne dépend plus de l'autorité du mari, elle en est l'égale. Et puis la loi soviétique soutient son parti et trouvera toujours le moyen de la défendre dans le cas où le mari montrera les dents.

Mais en général, les relations conjugales sont idéalisées par le caractère conciliant du mari, sa bonne humeur épinglée d'un brin d'ironie bienveillante. Voici quelques bons dictons sur la vie conjugale. A propos d'un vieux garçon: "Yousik se mariera quand le boeuf pelé mettra un veau au monde..." Mais voilà que Yousik tombe amoureux. Voici que dit à ce sujet Yanka Koupala:

A une jeune fille biélorusse,
Il faut le dire en toute franchise,
Jamais de pierre personne a lancé,
Et n'osera jamais le faire.

Là encore l'affaire sérieuse qu'est l'amour se cache derrière un paravent d'ironie mêlée d'affection: "Il l'aime comme le diable aime le poirier sec", "L'amour possède des bancs couverts du glu" (c'est à dire que

si les amoureux y viennent s'asseoir, ils y restent collés jusqu'au matin). La mère est aussi le sujet des paroles amusantes: "La mère de sa fille ne dit que du bien, jusqu'au jour où le mariage vient". A propos du fiancé: "Allez, marie-toi, ça fera un mendiant de plus", ou bien "Dis donc, ta Ganka, quoi, elle va accoucher des piverts" (en faisant allusion à son nez un peu trop long). La fiancée doit y passer aussi "Tu te maries pour avoir du bois" (c'est à dire, pour un profit minimum).

"Jeune fille dans la rue tu dansais, femme, ta danse commence près du four." La jeune génération rend la pareille: "Le radis est amer, mais on le mange. Le mariage, c'est la cage, mais on y entre quand même". On dira à une jeune mariée: "Mais ton mari, il est pas plus grand qu'une savate", à elle de répondre: "Que le propriétaire soit petit, mais qu'il m'évite les soucis".

Bon, les voilà mariés, les jeunes. Voici ce qu'on dit après, il est vrai, pas trop sérieusement en la présence d'étrangers: "Ni cuillères ni pots, mais déjà trois berceaux", "Eh bien, mon vieux, avant mariage faisait mon lavage, marié, ma lessive m'est restée!" (le linge n'est pas toujours propre). Parfois on recourt même à la littérature, en citant des vers de Bogdanovitch:

Lorsqu'il a commencé à vivre en couple
avec la mouche
Le pauvre a eu beaucoup de maux
à supporter.
La mouche nul penchant n'avait
pour le travail:
Avec les garçons ne faisait
que plaisanter;
Elle ne savait ni tisser,
ni coudre,
Ni faire de bonne
cuisine.
Le moucheron la tête
se gratta:
"Comment vivre avec une femme
pareille?"

Où donc avais-je les yeux,
mes chers amis,
Lorsque pour femme je l'ai
choisie?"

Les gens parfois peuvent dire des bêtises. Voici le récit que j'ai entendu de la bouche d'un gaillard à propos d'une bonne famille laborieuse: "Yanka et Yavguinia s'entendent si bien, que fille encore, elle se faisait déjà taper dessus, et puis dans la maison aussi, on ne la voit pas beaucoup aujourd'hui, elle cache ses gnons. Je vous dirai encore qu'ils ont aussi de la chance avec leurs gosses. Les voilà un jour partis à se taper dessus, la mère appelle le plus jeune pour venir à bout du père. L'aîné le retient en disant "Laisse-les se battre. Nous, on est frère, eux sont deux diables mal assortis". L'aîné évidemment, est un bon gaillard qui n'a qu'un refrain en tête: "Mon père, sa place est dans le sillon, les chevaux l'écoutent à merveille, la mienne est à l'auberge où on m'attend".

Les moujiks qui écoutent le blagueur s'en donnent à coeur joie.

Dans le groupe il y a aussi Yanka, le dindon de la farce, qui sourit dans sa moustache. Avec sa femme il s'entend très bien. L'aîné a quinze ans, le cadet en a dix. Pourquoi pas écouter le bonhomme à la langue bien pendue?

...Des enfants, pour le bien, il faut en avoir le plus possible. "Avec les gosses, c'est dur avant de se mettre à table, alors qu'après tout marche à merveille" (on mangeait autrefois dans la même écuelle, le père avait la priorité, toute la tablée attendait en se chamaillant que le père avale la première cuillère). Dans le peuple on disait aussi "Un fils n'est pas un fils, deux fils font un demi-fils, il n'y en a que trois qui font un fils". On chante aussi aux petits une berceuse avec des paroles comme celles-ci: "Aa-a, mon petiot, un autre viendra bientôt, a-a-a, soit sage jusqu'au cinquième, a-a-a pour en avoir un sixième". C'est pour-

quoi on dit d'ailleurs: "Il ne reste plus qu'une seule manche, faisons-en des langes", ou encore "C'est pas la maison qui vaut son pesant d'or, mais le père".

Battre les enfants est une très mauvaise affaire. Voici quelques bons mots à ce sujet: "Remplacez la verge par de bons proverbes, le bâton par de bons dictons". Mais s'il arrive quelque chose à un adolescent voici ce qu'on dit en guise d'auto-calmant, se reprochant de ne pas avoir été assez sévère durant son enfance: "Il fallait lui donner la fessée, lorsqu'il pouvait encore sur le banc coucher. Aujourd'hui le banc est bien petit pour y coucher et fesser un pareil freluquet". En voilà encore un: "Qui désobéit à son père, obéit à la peau de chien" (à l'époque de Nicolas I-er, au milieu du XIX^e siècle, le service militaire durait 25 ans, la vie des soldats était réglée par le roulement des tambours militaires, tambours faits exclusivement de peaux de chiens).

A propos d'enfant il y a une bonne légende. Il y a bien longtemps une femme s'était plainte à un bon génie que ses bras se fatiguaient bien vite à garder les enfants, bien petits encore, les veaux, les agneaux, les poulains. Tous avaient besoin de ses bras. Le bon génie lui vient en aide: il jette le poulain par-dessus une haute palissade, le poulain tombe sur ses pattes et se met à gambader; il en fait autant avec le veau et l'agneau qui se mettent à sautiller eux aussi. "Bon, maintenant passe-moi ton enfant". La mère se rebiffe: "Il ne manquerait plus que ça, que je te donne mon gosse à jeter par-dessus la palissade".

— Alors, tu peux le garder dans tes bras..."

Evidemment, il y a encore d'autres dictons comme ceux-ci: "La belle-fille doit endurer sept ans de reproches". "Tout jeune marié pendant 15 ans doit vouvoyer sa cruelle belle-mère". Il y en a de meilleurs: "A bon propriétaire toute corneille peut être femme, à mauvais propriétaire toute prin-

cesse pleurera sans cesse”, “Voleurs passés, les murs restent, femme morte le foyer entier emporte”, „Il ne faut jamais irriter la femme avec qui tu comptes vivre”, “Avoir une seconde femme et construire une seconde maison sont mauvais sort”, “je me dispenserai du boire et du manger, si j’avais femme à admirer”. Enfin, en voici un dernier: “Ma bien bonne femme, tu m’as quitté pour l’autre monde, il ne me reste qu’à te suivre dans la tombe”.

Les vieux ronchonnet parlois parlant de pères et de fils mauvais propriétaires: „Ton père laissait sa propriété aux chats, toi, tu en fais le domaine des chiens”. Mais ne prenons pas tout cela au sérieux.

* * *

Le Biélorusse est réaliste dans la vie malgré son imagination vive, son romantisme, sa rêverie. Il est clair qu’aujourd’hui personne ne croit aux génies des eaux et des forêts, aux esprits de ce genre, alors qu’autrefois on y croyait. Et on se racontait de ces histoires, à la pêche assis dans une barque ou tard le soir autour d’un feu de bois, des histoires qui faisaient se dresser les cheveux sur la tête. On parlait du loup-garou qui se mêlait aux vrais loups, des ancêtres remontant jusqu’à Adam, des ancêtres qu’on pouvait rencontrer et voir le jour des “Vieux” (fête des morts) si on se dispensait de manger et de parler deux jours de suite (c’est amusant n’est-ce pas? Il y a un brin de vérité dans tout cela parce qu’il paraît qu’un jour quelqu’un a vu apparaître son oncle, pas croyant lui, qui s’efforçait de passer par la cheminée, mais il n’arrivait pas à le faire parce que l’entrée de la cheminée était barrée par une herse, la même herse que l’oncle avait volée de son vivant, en outre il avait “oublié” d’aller se confesser. Le neveu, voyant cette apparition, s’était mis à rire, ce qui a fait disparaître le tableau).

Des centaines de volumes ne suffiraient pas à contenir les nombreux contes populaires

biélorusses ainsi que toutes les histoires qu’on ne peut rencontrer nulle part ailleurs. Tenez, en voilà une pour satisfaire les curieux, ceux qui désirent savoir pourquoi le moineau sautille sur ses deux pattes en même temps, pourquoi la chouette a des plumes de couleurs différentes, pourquoi les oiseaux à la vue d’une chouette se jettent dessus en bande et lui arrachent les plumes.

Eh bien, voilà! Un jour, un moineau pris en faute est chassé et est obligé de se réfugier dans le creux d’un arbre. Le moineau était bien rusé, il avait choisi un trou dans un tronc d’arbre tout juste à sa taille, dans ce sens qu’un oiseau un peu plus gros n’arriverait pas à passer par le trou, un plus petit serait vite jeté dehors. Les oiseaux décident alors de faire le siège de la forteresse provisoire. Ils attendent jusqu’au soir, la nuit venue, tous commencent à sommeiller. Ils décident de laisser un de leurs confrères en faction, mais qui? Il est clair, la garde du trou est confiée à la chouette, elle ne dort pas et voit très bien la nuit. A cette époque la chouette était nue comme une poule qu’on vient de plumer. La chouette accepte de monter la garde mais à une condition, que chacun lui donne une plume: “Vous avez tous des plumes, pourquoi donc moi, je dois rester nue?” Chaque oiseau lui donne une plume, qui une grise, qui une rousse, une troisième une blanche ou une brune. Comme tout le monde la chouette a donc son plumage à elle, à la seule différence, ses plumes sont de couleurs variées, La voilà en faction devant le trou toute la nuit. Le matin, au lever du jour, alors que tous les oiseaux étaient encore endormis, le pauvre être nocturne commence à sommeiller. Le moineau en profite pour s’enfuir... Mais il est quand même rattrapé et pour le punir on lui attache les deux pattes. Voilà pourquoi depuis il sautille sur ses deux pattes en même temps. Quant aux oiseaux, à la vue d’une chouette, ils se jettent dessus, chacun veut reprendre sa plume et criant: “Rends-moi ma plume, menteuse. Il ne

fallait pas accepter si tu n'étais pas capable de garder un méchant moineau”.

...Ça, c'est un conte amusant, alors qu'il y en a encore des milliers, les uns plus fantastiques que les autres.

Je vais en nommer quelques uns. Comment un jour un serpent a encerclé une ville entière. Le conte du chat à la tête d'or allant par le monde. L'histoire d'un paysan rusé qui a fait boire de la bière au diable, l'a enivré et lui a volé les âmes des bonnes gens. Le récit d'un serpent qui tombe amoureux d'une jeune fille. Il est impossible de les énumérer tous, ces contes. Ils sont si nom-

breux! Ils ont été recueillis en grand nombre par E. Romanov, P. Cheïne, M. Féodorovski, A. Sergepoutovski. C'est tout un trésor, d'autant plus qu'ils étaient transmis dans le peuple de bouche en bouche; ils ont longtemps remplacé les livres biélorusses qui étaient alors interdits, la langue aussi d'ailleurs. Autrefois il n'y avait que les contes qui permettaient aux enfants de se transporter dans les pays lointains, des pays situés derrière les “sept montagnes et les sept mers, un peu plus prêt du soleil, un peu plus loin de la lune.”

DES MONUMENTS, DES ÉDIFICES, DES TOURS

LA VILLE SUR

LA NÉMIGA

Nous n'avons donc pas eu la possibilité de tout vous raconter. Nous aurions voulu vous parler encore de certaines coutumes, des feux à la fête de Koupala, de la fleur de la fougère qui porte bonheur à qui la voit s'épanouir la nuit; des jeunes gens qui au mois d'avril montent sur les collines et les monts pour "appeler le printemps". Bon, arrêtons-nous! Toutes ces coutumes étaient vivantes de leur temps, à l'époque des longues veillées d'hiver, lorsqu'on se rassemblait pour filer et tisser. Aujourd'hui il faut parler des temps nouveaux...

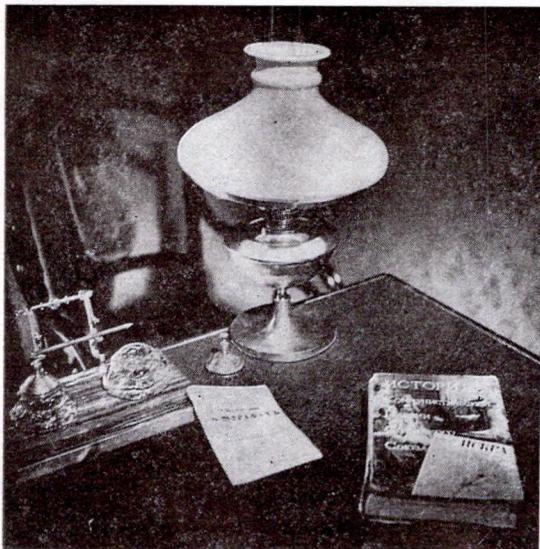
Le nombre d'habitants dans les villes ne cesse d'augmenter. Des villes nouvelles avec des fabriques et des usines naissent. Et c'est de ces villes nouvelles que nous allons parler. Il est évident qu'il faut commencer par la capitale, les centres régionaux et puis après... après, on peut parler de ce qui plaît, des petites villes, des agglomérations qu'on connaît le mieux et qu'on aime bien.

...Minsk est une Ville-Héros. C'est un des plus grands centres de la République qui possède en 1980 presque 1,3 million d'habitants. En 1976 le volume de la production industrielle a constitué presque le quart de toute la production de la République. Les principales branches industrielles sont: la construction des machines-outils, la construction des appareils, le bâtiment, l'industrie légère et l'industrie alimentaire.

La ville a plus de 900 ans. La première

Minsk. La vieille ville. XVI^e —XVIII^e siècles





Musée du 1^{er} Congrès du POSDR. C'est à la lumière de cette lampe qu'a été rédigée la résolution du Congrès

mention sur Minsk apparaît dans “Le Dit de la Troupe d'Igor” où on peut lire: “Des gerbes de têtes sont sur la Némiga, on les bat, on meurt sur l'aire, on vanne pour séparer l'âme du corps.”

Il y a longtemps que les rives ensanglantées de la Némiga sont emprisonnées dans une artère souterraine en béton armé. Il n'en est resté que le nom de la ville, rappelant qu'autrefois son commerce était prospère car le nom de Minsk a pour origine “Menesk” qui a donné par la suite “Mensk”, (“mena” signifie “échange”). Minsk possède peu de traces de son passé, la dernière guerre a réduit la ville en cendres, elle a été entièrement détruite. A la différence de, disons, Souzdal ou de Kiev, on peut montrer aux touristes que quelques vieilles constructions, quelques églises datant du XVII^e ou du XVIII^e siècle, ajoutons y quelques bâtisses de l'époque classique. Pour voir des monuments historiques il faut quitter la capitale et gagner la province.

La silhouette de la capitale biélorusse se compose d'un vaste ensemble de bâtiments imposants, de la Svislotch emprisonnée dans des rives de granit, d'un beau lac, le lac Komsomolskoe, d'un grand nombre de squares, de parcs et de boulevards. En plein centre de la ville se dresse une maisonnette de bois, c'est la Maison-musée du I-er Congrès du POSDR qui s'est tenu là en 1898. La portée de ce congrès, qui a proclamé la formation du parti, est évidente. C'est là qu'est né le nom de la force qui sept ans plus tard a fait éclater la Révolution de 1905 et celle de 1917, c'est à dire, 19 ans après elle a balayé le tsarisme, c'est la force qui a permis la création de l'Etat où nous vivons aujourd'hui, l'U.R.S.S. la famille des 15 Républiques socialistes soeurs, la R.S.S. de Biélorussie, égale parmi égales, qui fait partie de cette famille.

A une centaine de mètres de la Maison-musée se trouve la place de la Victoire avec un obélisque au centre et la Flamme du souvenir en la mémoire des soldats et des partisans tombés pendant la guerre.

La superficie de Minsk s'élève à 184 kilomètres carrés, il est beaucoup plus grand qu'avant la guerre et, il va sans dire, encore plus que la vieille ville d'avant la Révolution. D'ailleurs, à titre d'illustration, on pourrait citer l'exemple suivant: l'endroit où ont été fusillés les insurgés de la révolte des années 1863 — 1864, se situait hors de la ville; à cet endroit on trouve aujourd'hui la poste centrale, c'est le centre de la ville. C'est là aussi que se trouvait autrefois la tombe d'un des chefs de cette révolte, Mikhal Tundiavitsky, les jeunes filles de la campagne venaient y déposer des fleurs.

Minsk aujourd'hui est un des plus grands centres industriels de l'U.R.S.S. pour la construction des machines et des appareils.

Entre autre, imaginez-vous un vieillard de 90 ans, un habitant de la ville et qui y serait né, disons, même au centre. Eh bien, cet homme ne serait pas né à la maternité puisqu'elle n'a été construite qu'en 1895,

lorsqu'il avait déjà 19 ans; notre personnage pour la première fois aurait vu le téléphone à 14 ans, à 16 ans il aurait eu la chance de faire un tour dans la koneka, un tramway tiré par des chevaux, remontant la rue Zakhariévskaja, aujourd'hui l'avenue Lénine. Il aurait pu assister au premier spectacle du théâtre de la ville avec ses parents à l'âge de 14 ans (actuellement dans ce bâtiment se trouve le Théâtre Académique Biélorusse Yanka Koupala). Ajoutons à cela que les premières cinq années il aurait dû regarder les spectacles à la lumière des bougies, jusqu'au jour où a été mise en exploitation la première centrale électrique de la ville.

Il aurait été étonné de voir la koneka tirée par trois chevaux attelés en tandem, mais il le serait encore plus de voir rouler le premier tramway électrique en 1929.

Et jamais il n'aurait pu prévoir comment se transformerait la ville pour en arriver au Minsk d'aujourd'hui.

En 1979 on a produit 89 mille tracteurs, 6.092 mille montres, presque 429 mille postes de télévision, 582 mille frigidaires et beaucoup d'autres choses. Les fabriques de chaussures peuvent chauffer 11 millions de personnes par an, les combinats de textile peuvent habiller presque 10 millions de personnes. L'industrie du bâtiment compte quatre grands complexes pour la production d'éléments préfabriqués, des usines de matériaux de construction, d'éléments en ciment armé, de matériaux de revêtement, des briquetteries, etc.

Le nonagénaire de Minsk passait ses soirées à la lumière des bougies... Actuellement, la Centrale thermique-4 à elle seule possède une puissance de 900 mille kilowatts. Notre personnage avait été étonné par la koneka, il l'aurait été encore plus en apprenant que la capitale biélorusse possède 57 kilomètres de voies parcourues par le tramway, le trolley en possède 242 kilomètres, l'autobus, 711 (1977). On construit le métro.

L'industrie alimentaire est bien dé-

veloppée à Minsk, elle est variée. Je vous dirai à vous, vous qui aimez les friandises, pour que vous le sachiez, que l'industrie de la confiserie de Minsk est une des meilleures, et ce n'est pas que mon avis.

Et puis si vous avez l'intention de terminer un établissement d'enseignement supérieur, à votre aise. La capitale possède 14 instituts. Plus de 10 mille jeunes étudient rien qu'à l'Université. La jeunesse a à sa disposition une riche bibliothèque, la bibliothèque Lénine, beaucoup de théâtres et de musées.

Minsk, c'est l'Académie des Sciences qui réunit plus de 32 instituts et établissements de recherches scientifiques, c'est le Studio „Biélorussfilm", les Editions d'Etat, le Combinat polygraphique, un des meilleurs en Union Soviétique (remarquez d'ailleurs que les Biélorusses aiment les belles éditions. C'est un véritable plaisir que de les lire et même rien qu'à les tenir dans la main en tant qu'oeuvres littéraires. Beaucoup de livres, publiés à Minsk, tous les ans remportent des prix d'édition aux concours en U.R.S.S. ou à l'étranger).

Minsk c'est une ville de verdure. Celui qui a connu la ville tout de suite après la guerre et qui aurait entendu qu'il y aurait à Minsk, dans une dizaine d'années, tant de verdure dans les rues, les cours, sur les places, qu'il y aurait tant de parcs, jamais il n'y aurait cru.

Dès les premiers jours d'après-guerre on a commencé à planter en marge des rues à peine déblayées des tilleuls de quatre ans, à assécher les bords marécageux de la Svi-slotch où se trouve aujourd'hui un magnifique parc portant le nom de Yanka Koupala. On peut y voir sa statue.

Les habitants de la capitale se souviennent du jour où s'est mise à fonctionner une ligne de chemin de fer exclusivement pour les enfants, du jour où la demi-douzaine de wagons verts tirée par une locomotive a fait son premier circuit à l'ombre des pins du parc Tchéliousskintsy.

Minsk, c'est aussi le Jardin Botanique avec sa grande variété d'arbres, de plantes et de fleurs, ses cygnes nageant dans un gentil petit lac.

Minsk, c'est évidemment le parc Gorki en plein centre de la ville, avec ses attractions, son planétarium; c'est le Théâtre pour les enfants, c'est le Théâtre des marionnettes.

Je ne dirai rien à propos de l'avenue Lénine, l'artère centrale de la capitale, longue d'une dizaine de kilomètres, large de cinquante mètres, avec ses beaux bâtiments, car si vous n'êtes pas de la capitale, je vous conseille de venir la voir vous-même.

Vous n'aurez qu'à la suivre à partir de la place Lénine où se trouve le siège du gouvernement biélorusse, vous y verrez devant la statue du fondateur de l'Etat soviétique. Ensuite vous descendrez jusqu'à la place Centrale, là vous pourrez vous reposer un instant à l'ombre des arbres du square Yanka Koupala au fond duquel se trouve un théâtre portant le même nom, un peu plus au fond encore, se dresse un grand bâtiment moderne, c'est le siège du Comité Central du Parti. Un peu sur la gauche, sur un socle de pierre vous verrez un tank, le souvenir des tankistes qui les premiers se sont engagés dans la ville, à sa libération, au mois de juillet 1944. Après le trolleybus vous emportera plus loin et vous aurez à peine le temps de voir sur votre gauche, après avoir passé la Svislotch, la Maison-musée du I-er Congrès et l'obélisque sur la place de la Victoire. Vous serez vite arrivé sur la place Yakoub Kolass où se dresse l'immense statue de l'écrivain entourée de jeunes bouleaux et de maronniers, juste en face de la Philharmonie. Le trolley continuera sa course et vous passerez devant le Jardin Botanique, le parc Tchéliousskintsy, le Chemin de fer pour enfants, enfin, un peu plus loin sur votre droite vous verrez le Studio Biélorussfilm. Et tout à coup le trolley débouchera sur la route nationale, qui, elle, continuera sa course jusqu'à Moscou traversant monts et forêts.

Minsk s'est héroïquement battu pendant la guerre. Minsk avec un courage inouï s'est relevé des ruines après la libération. Minsk, en tant que Ville-Héros, doit être bien belle. Et à vrai dire, elle l'est, elle est magnifique, le jour et la nuit, à n'importe quel moment de l'année. Elle le sera encore plus. Bon, encore quelques mots pour finir.

Aujourd'hui les jeunes de la capitale ont beaucoup d'endroits pour faire de la natation, pour nager avec ou sans scaphandre autonome, pour faire du canot. Ils ont à leur disposition quatre vastes plans d'eau. L'un d'eux, celui de Zaslavl, a 3400 hectares, le vent y soulève des vagues comme sur la mer. Les mouettes, volant au-dessus de ses eaux, poussent des cris insolents. Les barques immobiles des pêcheurs semblent collées aux nombreux petits îlots verts. Au loin on peut voir des voiles qui font taches blanches sur l'horizon, des courses de yachts.

LES FRESQUES DE POLOTSK

...Alors, continuons. Que les centres régionaux ne soient pas offensés si je ne commence pas par eux, je voudrais d'abord parler des villes anciennes, le mérite est dû à leur histoire et non pas à leur valeur de centre de district. Nous avons donc Polotsk, une des plus anciennes villes slaves. En 1962, la ville a fêté son 1100^e anniversaire. J'y suis allé beaucoup de fois; malgré les nombreux voyages je garde un très vif souvenir de mon séjour de mars 1971, ce séjour est lié à un événement qui m'a permis de me faire une image inoubliable des ans de la vieille ville.

La couche de glace sur la Dvina est boursoflée, bleue, déjà couverte de l'eau limpide provenant de la fonte des neiges d'hiver. Au confluent de la Dvina et de la Polota, à l'endroit où autrefois se dressait un châ-

teau, s'élève la silhouette blanche de la cathédrale avec ses deux clochers. C'est Sainte-Sophie de Polotsk, la soeur de Sainte-Sophie de Kiev et de Novgorod. C'est une construction solide du XI^e siècle. Aujourd'hui aussi elle a enduré une période de restauration. Des restaurations qui ne sont pas terminées. Des archives sont secoués de la poussière, des schémas sont établis, les anciens sont étudiés, des recherches sont poursuivies pour retrouver les anciens fondements, les vieux souterrains. Évidemment, beaucoup a changé depuis, les siècles ont amassé pas mal de terre et la cathédrale s'est affaissée. Les locaux souterrains renfermaient de leurs temps une des plus riches bibliothèques du pays. Elle a été brûlée par des jésuites. Quel paradoxe! Parce que, quelles que soient leurs activités, activités détestables et odieuses, les moines de cet ordre étaient les personnes les plus instruites du Moyen-Age. Rien à dire, l'état des choses oblige. Plus tard, des dizaines de milliers de livres ont été livrés aux flammes pendant l'incendie du Collège de Pinsk. „N'attire jamais les flammes sur les biens d'autrui car elles peuvent aussi bien dévorer les tiens”.

...Nous voilà donc tous les quatre, deux personnes en vareuse molletonnée, mon ami et moi, assis à l'entrée de la cathédrale autour d'un poêle improvisé. Une des deux personnes en vareuse est le chef de l'équipe chargée des travaux de restauration. Il emploie en parlant, assez facilement et avec un certain chic, des termes archéologiques, des termes de construction, qu'il a appris ici en grand nombre. On se met donc à déblayer une vieille plinthe, elle découvre tout à coup une plaquette en terre cuite, pas trop épaisse: quatre centimètres environ, pas grande non plus: 35 centimètres sur vingt-cinq. Et puis des signes inconnus apparaissent, l'un d'eux ressemble à un animal (un chien?), les autres sont des traits (peut-être pour rappeler le nombre de plaquettes, qui sait?), une inscription assez visible nous transporte dans le passé: ΑαβφΘΝ qui veut dire Je



(soussigné), Avphoni... Il est clair que le bonhomme ne devait être pas bien instruit, il avait voulu écrire son nom avec un phi φ, mais quelqu'un lui a dit ou il a eu l'idée lui-même que les noms d'origine grecque devaient s'écrire en alphabet grec, il remplace alors le phi par un thêta Θ. Voilà pourquoi le thêta est resté à moitié gravé dans la terre cuite. Et c'est moi qui ait intercepté cette voix venant des siècles, qui ait un instant compris cet homme longtemps réduit en cendres par les mille ans qui nous séparent.

Pas loin de la cathédrale où nous travaillions se trouve un édifice du XII^e siècle, la célèbre église du Sauveur-Sainte-Ephrossine, une église ornée de magnifiques fresques. Lorsque le soleil pénètre à l'intérieur de l'église par les étroites fenêtres les fresques s'illuminent et semblent brûler de mille feux dorés. Les couleurs or-rouges mêlées de brun, comme à peine voilées par les eaux

limpides des rivières séculaires, nous laissent entrevoir le regard absent de nos ancêtres. Il suffit de sortir de l'église, de traverser la rivière pour la voir de côté, à l'ombre des arbres touffus. Elle ressemble alors beaucoup à l'Intercession sur-le-Nerli, renommée dans le monde. Et, comme autrefois, sa silhouette renversée semble gravée dans les eaux de la rivière, reflétant le blanc éclatant de ses murs.

Ici tout semble émaner les siècles passés. Des aménagements de la rue Karl Marx ont permis de découvrir sous l'asphalte, la terre, sous des morceaux de bois, les restes d'un très vieux fondement, une pièce d'échec

Polotsk. L'église du Sauveur-Sainte-Ephrossine. XII^e siècle



en os ou un calendrier. C'est sur les bords de la Dvina que se trouve un vieux collège où a vécu et travaillé Siméon Polotski, un des initiateurs de la versification russe.

C'est aussi à Polotsk qu'a vécu, bien avant Siméon, Francisque Skorina, le premier imprimeur des Slaves de l'Est. Il n'y a pas longtemps, un superbe monument a été érigé en sa mémoire.

Evidemment ce sont les vestiges du passé qui composent la véritable silhouette de l'ancienne ville que pas tout le monde peut voir en venant ici. Mais ce qui saute aux yeux de tout venant ce sont les larges rues bordées de verdure, les maisons nouvelles, les bâtiments de l'usine des fibres artificielles et d'autres entreprises industrielles (la fabrique des matériaux de construction, les lignes automatiques pour la fabrication d'éléments en béton préfabriqués, l'usine d'articles en plastique), les clubs et les cinémas, les bâtiments des établissements d'enseignement, des maisons de la culture physique.

Il suffit de descendre la Dvina, vingt kilomètres en aval, pour arriver à Novopolotsk, une ville beaucoup plus jeune que sa soeur aînée. Novopolotsk, c'est un ensemble moderne de beaux édifices, de places spacieuses, de parcs, de bibliothèques et de cinémas.

Novopolotsk, c'est aussi sa raffinerie de pétrole, une des plus puissantes de l'U.R.S.S. La nuit, la ville est allumée de mille feux, brillant sur un vaste territoire. Le jour, c'est un immense complexe de constructions compliquées, commençant par la tuyauterie pour créer le vide et finissant par les ateliers où est mélangée la matière qui sert à la fabrication du polyéthylène (un combinat chimique se trouve également à Novopolotsk et produit le polyéthylène, le nitron, etc...)

Les principaux produits (au nombre de 46) que la raffinerie donne au pays sont: le gaz-oil, des essences de haute qualité, des huiles, le mazout, le bitume...



Novopolotsk est entouré de forêts avec de nombreuses maisons de repos, des colonies de vacances pour les enfants. Au pied de la ville la Dvina roule sans cesse ses eaux et caresse en passant les rives surmontées de la Sainte-Sophie.

VITEBSK, VILLE DES GRANDS MAÎTRES

...Continuons notre randonnée par une ville qui a à peu près le même âge que Polotsk. Vitebsk est un centre régional, en 1974 il a eu exactement 1000 ans.

J'ai eu le plaisir d'assister à son milliè-

Polotsk. La cathédrale Sainte-Sophie. XII^e —XVIII^e siècle

me anniversaire. Un anniversaire pareil est un spectacle féérique qu'on ne voit pas souvent. Des milliers de personnes défilent sur la place centrale, ici c'était la place Lénine; des gerbes de fleurs sont déposées au pied des monuments et des statues. Un grand nombre de militaires, d'anciens combattants, de civils prennent part à cette fête. Partout, ce ne sont que chants et danses, carnivals où bêtes et gens sont figures allégoriques, semblent sortir à l'instant même des contes populaires. La fête se prolonge longtemps dans la nuit sur la Dvina, à la lumière des

flambeaux et des projecteurs. Les mille feux retiennent un instant une ladia (barque à voile) qui vient d'accoster, une princesse en descend, c'est la princesse Volga; un peu plus loin on voit d'autres embarcations, parmi lesquelles le légendaire „Aurore”. Après, tout le monde assiste aux feux d'artifice, mille feux multicolores tombent du ciel comme mille étoiles filantes.

Cet anniversaire a été la fête des feux d'artifice, de la chanson, du talent, de l'imagination des maîtres, car Vitebsk est la ville des grands maîtres. Je suis fier que dans cette oeuvre, contribution laborieuse à l'histoire, il soit dit des choses agréables en l'honneur de cette ville millénaire.

Les grands maîtres ont fait de Vitebsk une ville historique. Elle a toujours été un avant poste fortifié sur le chemin des envahisseurs. Elle a été autrefois un centre commercial important sur la voie des Varègues allant en Grèce. C'était aussi un grand centre culturel. C'est là qu'on a trouvé en grand nombre, et pas par hasard, des anciennes chartes, des écrites sur de l'écorce de bouleau.

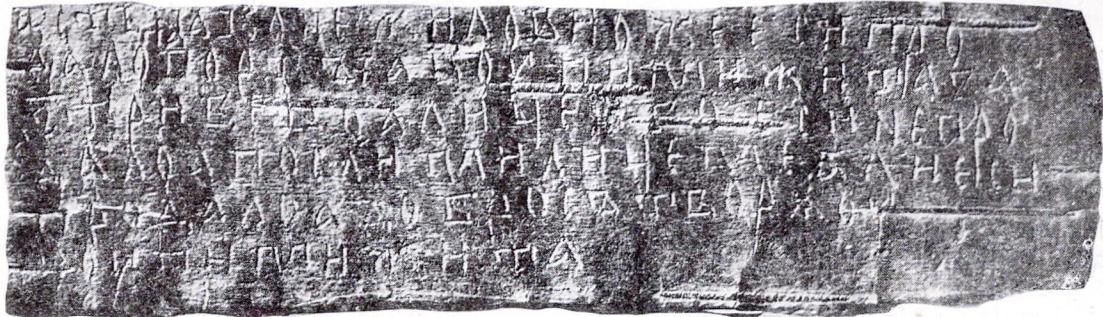
Les habitants de Vitebsk étaient autrefois belliqueux, mais ils savaient aussi faire preuve de courage, d'un courage tenace. Ils ont participé à la bataille sur la Néva, sur le lac Tchoudsk, ils ont écrasé les croisés près de Yourievo, ils se sont plus d'une fois soulevés contre les seigneurs féodaux. Ils sont remarquables aussi par leur passion pour l'art, la peinture, l'ar-

tisanat. Aujourd'hui aussi, dans les coins éloignés de la région de Vitebsk, on peut trouver encore d'anciennes icônes, des statuettes. C'est justement là qu'est né, parmi les Slaves de l'Est, l'art des carreaux de faïence en relief et en couleur. C'est aussi de là que cet art a pénétré dans les régions voisines; les maîtres faïenciers Ighnat, fils de Maxime de Kopess, avec son ami Stépan, fils d'Ivan de Mstislavl, ont répandu cet art jusqu'à Moscou. Ils ont construit beaucoup d'immeubles qu'ils ont recouverts de carreaux de faïence, de véritables chefs-d'oeuvre comme le terem couleur d'azur (maison dans l'ancienne Russie) de Kroutitski, certains palais du Kremlin, les bâtiments de la Laure de la Trinité et de Saint Serge, l'église du monastère de Novo-Jérusalem.

Vitebsk, aujourd'hui aussi, est resté la ville des grands maîtres aux mains habiles d'artistes. Ces mains construisent des machines-outils, des machines exportées dans II pays du monde des appareils électriques de précision. On a construit une usine de téléviseurs en couleurs.

Mais l'industrie légère à Vitebsk occupe tout de même la première place. Est-ce que ce n'est pas la production de l'usine de chaussures et de la bonneterie KIM de la ville qui permettent aux gens d'être bien chaussés? L'usine de confection „Le Drapeau de l'Industrialisation” les habille. Et qui

Vitebsk. Une charte écrite sur de l'écorce de bouleau.





Vitebsk. Gravure du XIXe siècle

Vitebsk aujourd'hui



ne possède pas de tapis aux couleurs de l'arc-en-ciel fabriqués ici-même, à Vitebsk?

Et si ces tapis, exposés à Damas, une des plus anciennes villes renommée pour sa tapisserie, obtiennent des diplômes, cela veut dire bien des choses.

Vitebsk, pendant la dernière guerre, a complètement été détruit, sans compter combien de fois il a été incendié autrefois. Plus des 90 pour cent du territoire de l'ancienne ville n'étaient qu'amas de briques, de béton, de ferraille, de cendres, c'était un désordre inimaginable. Plus de 100 mille habitants de la ville ont été exterminés, le reste a été évacué, déporté en Allemagne. A la libération de la ville, l'Armée soviétique trouve dans ce chaos indescriptible 180 personnes restées vivantes par miracle. La mort était évidente. Cet enfer paraissait impossible à débayer, la ville était à reconstruire dans un nouvel endroit. La ville, il faut la voir aujourd'hui, elle a été relevée des ruines, comme d'ailleurs toute la Biélorussie.

Vitebsk est une ville tout à fait nouvelle et jeune. Des vieilles constructions, il en est resté très peu: quelques bâtiments, la mairie datant du XVII^e siècle, aujourd'hui elle abrite les rares et riches collections du musée régional, c'est là aussi que sont exposés de nombreux tableaux des peintres russes et biélorusses, des artistes de la ville. Vitebsk est une ville où vivent encore les anciennes traditions artistiques. En particulier, c'est ici que travaillent ou ont travaillé des artistes peintres comme Y. Pein, M. Doboujneski, S. Malévitch, M. Chagall, des artistes peintres bien connus. I. Répine y a travaillé durant quelques années, il vivait alors dans sa propriété de Zdravnévo, tout près de Vitebsk.

MOGUILEV VILLE DU TOMBEAU DE LEW (LION)

Suivons d'abord les voies de tirage empruntées par nos ancêtres pour passer des fleuves du Bassin de la Baltique à ceux du

système hydrographique de la mer Noire. Descendons ensemble le Dniepr jusqu'à Moguilev, une ville tout à fait nouvelle, située sur la rive droite du fleuve, une rive très haute et accidentée. Ces endroits, autrefois presque inaccessibles, actuellement sont couverts de constructions modernes. Les quartiers de la ville portent encore des noms qui caractérisent leur accès difficile comme: "Machakovka", "Debry" (forêt impénétrable. S. B.). En réalité, autrefois, ces régions étaient impénétrables. Selon une légende (adaptée par Yanka Koupala), la région où se trouve Moguilev était habitée par un brigand appelé Machéka. Il s'était fait brigand le jour où il avait appris que le prince de la contrée avait enlevé sa fiancée. Le prince avait profité de l'absence de Machéka. Celui-ci était descendu en Ukraine en radeau sur le Dniepr pour gagner de l'argent, de l'argent pour célébrer ses noces. A cette époque il était impossible de pénétrer dans une forteresse, même pour un homme courageux et vaillant. Alors Machéka se fait une tanière dans la forêt sous un arbre déraciné, se couvre d'une peau de loup qui immédiatement se colle à son corps. Il devient ainsi la terreur de la contrée. Il a la chance de rencontrer un jour le chariot du prince. La garde prend la fuite, le propriétaire est tué. L'homme-loup jette la femme sur son dos et la porte dans sa tanière. Mais la femme avait déjà pris l'habitude du luxe et de l'or, elle se révolte et lorsque Machéka s'endort, elle lui plonge un couteau dans le coeur. A l'endroit où son corps a été enseveli s'élève un tertre.

La haute sépulture,
Là où la forêt, les vents sont maîtres,
De celui qui fut puissant, que vous le sachiez,
Le peuple l'appela "Tombeau de Lew".
Depuis dessus des arbres sont tombés,
Une ville en a surgi, comme de sous terre,
Moguilev qu'elle fut appelée,
Nul autre nom ne lui convenait.

A la même place où le monde
Apportait les morts pour ensevelir,
On voit un tertre avec des tombés,
Le nom de Machéka lui est donné.

Moguilev a été fondé en 1267, à l'endroit même où se trouvait l'ancienne forteresse. L'histoire de la ville est tourmentée et souillée de sang. Plus d'une fois elle a été assaillie, envahie. Alors elle a été prise et mise sous la protection des chefs cosaques venant d'Ukraine (en 1590 par Matiouchko le Fainéant; en 1595 par Sévérin Nalivaïko). Plus tard la ville repasse aux mains des Polonais, mais ses habitants continuent à lutter et réussissent à chasser les oppresseurs. Quatre années de suite les habitants de Moguilev sont maîtres de leur ville. Mais au début du XVII^e siècle des têtes sont coupées des battants des cloches arrachés (pour empêcher de sonner le rassemblement des révoltés. S. B.).

On peut voir encore aujourd'hui à Moguilev l'église Saint-Michel. C'est un bel exemple du style baroque en Biélorussie. Cette église est liée à un autre épisode de l'histoire. Il y avait à l'époque, vivant sur son territoire, un maître d'école peu connu, Dimitri Nagui qui a eu une idée folle, celle de devenir tsar. Avec l'aide et le soutien des gens de son entourage il réussit à monter sur le trône sous le nom de Dimitri. Il est vite détrôné par la suite mais restera dans l'histoire sous le nom de Dimitri le Faux.

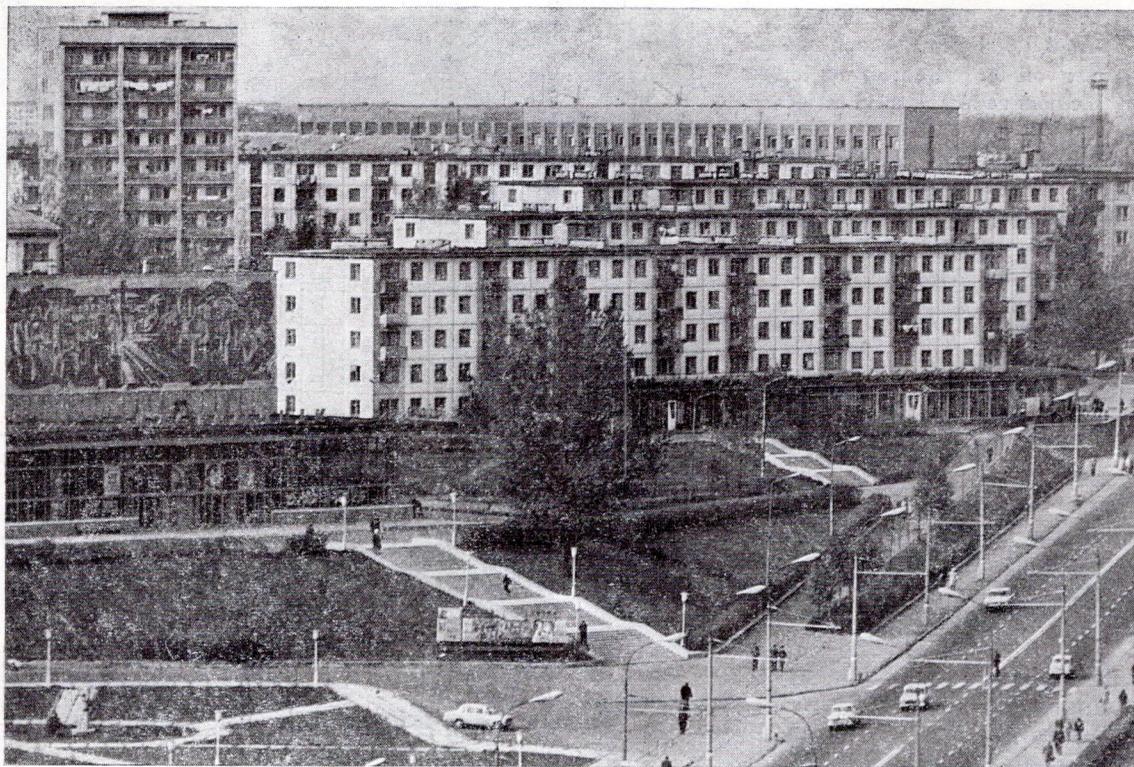
Moguilev a enduré la présence de l'envahisseur suédois et d'autres brigands de la même espèce. C'est là une histoire longue et douloureuse à raconter. Pendant la dernière guerre, la ville a longtemps résisté à l'ennemi (25 jours, du 1^{er} au 26 juillet 1941). Elle a beaucoup souffert sous l'occupation, c'est pourquoi il est resté très peu de monuments historiques.

Les artisans de Moguilev en ont fait sa renommée. La ville avait autrefois ses maîtres armuriers, ses joailliers, ses potiers.



Moguilev. La mairie. XVII^e siècle

Aujourd'hui, tout le monde connaît Moguilev pour ses entreprises chimiques. Citons en premier lieu le combinat de fibres synthétiques et l'usine de fibres artificielles (soie artificielle, cellophane, etc.. 14 produits en tout), le combinat chimique "Zara". La ville possède des entreprises industrielles pas moins importantes fabriquant des ascenseurs, des lignes automatiques pour la production d'ardoises d'amiante et d'autres matériaux de couverture; des machines pour les briquetteries, etc... Ce qui fait aussi la renommée de la ville, c'est son usine de moteurs électriques et surtout l'usine d'automobiles qui construit des remorqueurs, des scrapers, des wagonnets pour les travaux souterrains, des camions tout



Moguilev. L'avenue de la Paix

terrain pour les régions où les routes sont mauvaises ou tout à fait dépourvues de voies de communication.

Moguilev est aussi une ville culturelle. Ses annales remontent au XVI^e siècle, elles nous apprennent qu'il y avait déjà des écoles à cette époque. Actuellement, ses établissements d'enseignement supérieur s'occupent de la formation d'ingénieurs, de techniciens, d'enseignants. C'est aussi à Moguilev que

se trouve un des plus beaux et des plus riches musées de la République. C'est là qu'était exposée, elle a disparu pendant la guerre, la Croix de Lazare Bogchy, un chef-d'oeuvre bien connu du monde religieux slave (la Croix avait été faite à Polotsk sur la demande de la civilisatrice Ephrossine de Polotsk). La ville possède encore un musée de l'art traditionnel, beaucoup de bibliothèques. Moguilev, c'est aussi ses parcs et sa rivière, ses environs avec leurs prés et leurs forêts en terrasses, c'est ses immenses vergers. J'aime beaucoup les pommes de la région du Dniepr, je les préfère à toutes.

Kaloja. XII^e siècle





Grodno aujourd'hui

GOMEL, VILLE DE VERDURE ET D'EAU

...Gomel se trouve sur le Sogé, une rivière aux eaux profondes, au lit morainique, aux rives bordées de chênes. Un peu au sud de la ville, le Sogé se jette dans le Dniepr. Gomel est littéralement noyé dans la verdure abondante des nombreux parcs. La ville est très ancienne (1142) et très jeune à la fois. Ce qui fait sa beauté, ce sont ses boulevards, son ensemble de constructions, d'édifices bien conçus. Il suffit de passer la place Sovetskaja, devant le théâtre, de tourner à gauche pour se retrouver tout à coup dans un parc qui forme à lui seul tout un monde à part, un parc vieux de deux cents ans (1780). On y trouve là une centaine d'espèces d'arbres, des grottes, des serres, des ponts en arc, des lacs avec des cygnes, une cathédrale du début du XIX^e siècle, la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul; elle ressemble d'ailleurs beaucoup à la Saint-Issaac de Leningrad, en plus petit bien sûr. On peut y voir également la tombe de la famille du comte Paskiewicz. La cheminée de son ancienne usine a été construite en forme de minaret et de sa hauteur on a un panorama magnifique de la ville. Il y a enfin à Gomel un splendide palais construit au XVIII^e siècle par Roumiantsev, devenu propriétaire de ces terres, offertes par Catherine II après le partage de la Pologne. Le palais est un bel ensemble de 70 salles couvertes de marbre, d'or, d'agate et de bois rares. Aujourd'hui s'y trouve le Palais des pionniers, de nombreux cercles, des ateliers où les enfants peuvent bricoler, une riche bibliothèque. Une des ailes du palais, embellie de vitraux, avait servi autrefois de bibliothèque, une bibliothèque que plus tard Roumiantsev a fait transporter à Moscou. C'était une très, très riche bibliothèque de l'époque qui a gardé son nom. Elle a formé la base de la Bibliothèque Nationale de l'U.R.S.S. portant actuellement le nom de Bibliothèque Lénine.

En 1834, le général Paskiewicz, pour sa "victoire" contre les Perses, a reçu les terres de la région de Gomel, le palais et le parc de la ville. Ces "trophées" ainsi que toutes les contributions reçues après la guerre avec les Perses ne valaient pas la vie de A. Griboédov, une vie avec laquelle il a payé la paix. Paskiewicz a fait construire une tour imposante, une tour attenante au palais, il y a installé un musée avec une riche collection de vieux livres, de manuscrits, de tableaux et de sculptures, d'œuvres d'art antique, des bijoux en or et en argent incrustés de pierres précieuses. Il y avait là également un musée retraçant les campagnes perses. Ce musée avec toutes ses richesses a été pillé pendant la dernière guerre. Aujourd'hui, le musée possède aussi de riches collections mais le passé n'y figure plus.

Gomel est une ville qui possédait une industrie assez développée, même avant la Révolution. On y fabriquait le verre, des tissus, des allumettes, des voiles et des cordages pour la marine. Il y avait là des ateliers de chemin de fer (avec 1200 ouvriers), une papeterie pas loin de la ville, à Dobrouch (elle a été construite en 1870, en 1914, 1276 ouvriers y travaillaient).

L'année 1930 marque le départ d'une industrialisation nouvelle, une vaste usine de machines agricoles est mise en exploitation, c'est la "Gomsselmach". Pendant l'occupation, les nazis l'ont complètement détruite. Elle a été reconstruite et modernisée en 1948. La "Gomsselmach" aujourd'hui, c'est des machines à ensiler, des combinées diverses, des machines à faire les meules, etc...

Il y a aussi à Gomel des fabriques de câbles, de bateaux à ailes portantes, de roulements à billes, de démarreurs de tracteurs, d'appareils de précision. Gomel avec ses quais et ses embracadères, ses entrepôts, son bassin, son quartier industriel, ses voies de communication attenantes est aussi un port fluvial d'une grande importance. Les pé-

niches venant d'Ukraine sont chargées de sel, de céréales, de métaux. Toute cette marchandise est ensuite acheminée vers les pays baltes, à Léninegrad, dans les pays socialistes, en Biélorussie. Bientôt, des phosphates provenant de Lvov serviront de matière première à une gigantesque usine en construction pour la fabrication d'engrais qui pourront alors de Gomel être expédiés en Ukraine comme s'en va aujourd'hui ce que donne la forêt biélorusse (matière première et production) ainsi que tout ce que produit l'industrie biélorusse, jusqu'aux vêtements taillés dans les tissus de lin, tissus renommés dans le monde. Ces mêmes tissus ainsi que des vêtements ornés de belles broderies sont exportés dans les autres républiques du pays, en Allemagne Fédérale, en Suède, en Norvège et d'autres pays.

A Gomel il y a de tout, et une fabrique de contreplaqué et d'allumettes, et un combinat de confiseries (le combinat "Spartak"). L'Institut de recherches scientifiques, l'Institut des Ingénieurs du Chemin de fer, l'Université, les techniciens, font de la ville un important centre culturel.

Bon! Montons maintenant à bord d'un bateau à ailes portantes et descendons le Sog et le Dniepr. Nous voilà en Ukraine. De là, par le Pripiat nous revenons en Biélorussie et allons jusqu'à Pinsk (nous nous y arrêterons un peu plus tard) par la Pina. Passons le canal Dniepr-Boug qui mélange ses eaux à celles du Moukhavets qui à son tour nous permet de rejoindre Brest. Chemin faisant nous dépassons des embarcations de tous genres, des péniches chargées de minerai de fer. Le Pripiat est assez calme et assez poissonneux. Cette randonnée, je l'ai faite un jour sur un bateau diesel, le "Maïakovski", pendant une campagne électorale. Et pour finir, j'ai fait un morceau du trajet tracé à pied.

On peut voir beaucoup de choses intéressantes et curieuses pendant un pareil circuit. Des cerfs traversant la rivière à la nage. Les gens des villages bordant les

cours d'eau occupés à regarder le soir des films en plein air. Ces mignons villages et ces petites villes noyées dans la verdure semblent se cramponner aux rives, pour permettre à leurs châteaux, leurs églises et leurs gentilles charmilles de se regarder dans le miroir de l'eau. Là, des trayeuses, leurs travaux terminés, assises le soir sur le bord de la rivière, chantent des airs de la Polésie. Des amateurs du folklore biélorusse, cachant leur micro, essaient d'enregistrer ces chansons populaires. Nous dépassons une femme portant l'habit traditionnel, un habit tout couvert de broderies. Elle porte en bandoulière la "viarègneka", une espèce de panier tressé d'écorce de bouleau servant de garde-manger en route. Nous voilà en face des vestiges de la muraille de Pinsk. Puis viennent à notre rencontre des villages renommés pour leurs poteries aussi variées qu'intéressantes. Ici les gens disent en plaisantant: "Notre métier est un des plus anciens. Car Adam, lui aussi, a été fait d'argile. Et pas par n'importe qui, mais par le bon Dieu qui, pour ainsi dire a été le premier potier..." Tenez, voici le canal qui nous amène à Kobrine, là se trouve la maisonnette où s'est arrêté Souvorov, il y a également un monument à la première victoire sur les armées napoléoniennes en 1812.

LA PORTE DE LA RÉPUBLIQUE

Voici Brest, la Porte du pays. C'est par cette porte que parfois entraient nos amis, à regret rarement, ils étaient alors reçus avec toute l'hospitalité biélorusse. Mais, il est vrai, il y a eu durant l'histoire, beaucoup plus d'amateurs à vouloir la forcer, cette porte. La Tour de Kamenets en est le témoin; l'église de Tchernavtchitsy (1583—1585) a plus d'une fois servi d'abri aux réfugiés; c'est aussi de là, qu'en 1941, les fascistes ont eu à essayer le tir des civils s'y cachant. Après l'ennemi y a mis le feu. Il y en a eu, des événements! La terre en a gardé les tra-

ces, durant sa longue histoire. Elle est semée de tombes, de tertres, d'armes oubliées ou laissées pendant les combats. Et il y en a eu un monde, sur cette terre! Jusqu'à des Goths au deuxième siècle venant du Nord et allant vers la mer Noire; là, ils ont été repoussés par des tribus du Sud et ont été obligés de regagner leur pays brumeux. Des archéologues ont découvert, parmi des objets du 11^e siècle, un fer de lance sur lequel était gravé en caractères runiques: "En avant!" Sur des fers pareils, mais datant du IV^e siècle, on retrouve les mêmes runes, mais d'une signification tout autre: "Arrière!"

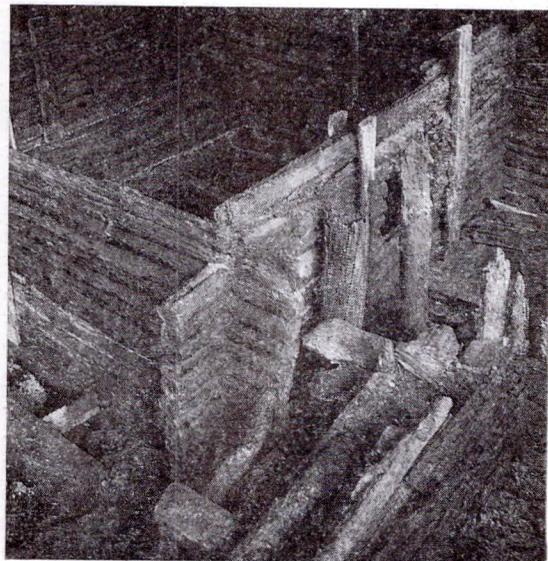
Pendant ma randonnée de l'année 1969, je suis arrivé sur le Moukhavets, le 22 juin, à quatre heures du matin. L'année 1941 m'est revenue à la mémoire, l'année de la défense héroïque de la Forteresse de Brest.

Au fait, la Forteresse se trouve exactement à l'endroit de l'ancienne ville. Elle figurait là déjà en 1019 comme agglomération assez importante, habitée par des maîtres-artisans habiles et des guerriers courageux. Ce sont ces mêmes guerriers qui, en 1241, sont morts jusqu'aux derniers sans s'être rendus aux Mongols. Ceci d'ailleurs a permis aux habitants de Sloutsk et de Kritchev, d'autres villes aussi, de repousser les assauts des Mongols, de passer à l'attaque et de défendre l'accès aux hordes de Battey au territoire de la future Biélorussie. Ces mêmes guerriers ont formé un régiment qui s'est battu avec les soldats de Charles XII à Grunwald; ce sont eux qui, armés de faux, ont répondu à l'appel de Kosciuszko. Les habitants de cette vaillante ville ont été témoins de tant d'événements! Ils ont vu passer au Moyen-Age le convoi avec Kazimir Lychtchinski (né dans un village portant le même nom, situé à une vingtaine de kilomètres de Brest) qui devait être brûlé sur un bûcher à Varsovie parce que sa philosophie et sa doctrine athée ne plaisaient pas aux ecclésiastiques. Au XIX^e siècle, les habitants de Brest ont vu Griboédov, Kuchelbecker, Tchaadaev.

Au début du XIX^e siècle, en 1831 exactement, les habitants de Brest ont été évacués de sur le Boug, ils sont allés s'installer sur le Moukhavets. La vieille ville de Brest devait être démolie, une forteresse allait être construite à sa place. Elle l'a été. Au centre il y a eu une citadelle circulaire formée par 500 casemates pouvant abriter 12 mille soldats. Après la guerre de Crimée plusieurs forts ont été construits autour de la citadelle, à une distance de 3 à 4 kilomètres. D'autres forts ont été élevés à 12 kilomètres de la Forteresse pendant la Première Guerre mondiale.

Les habitants de Brest ont beaucoup de curiosités à faire voir, des choses dont ils sont fiers, comme par exemple les manuscrits qui sont nés là. La ville est riche en événements, glorifiés par des générations de travailleurs et de cheminots, par la lutte de ses habitants contre les gros propriétaires polonais, une lutte qui a duré 18 ans, à partir de 1921, lorsque d'après le traité de Riga

Vestiges du vieux Brest. XI^e — XII^e siècles



la Biélorussie de l'ouest est devenue colonie polonaise.

L'école et la langue, la terre et la liberté ont été l'enjeu de cette lutte qui n'a pas connu de répit. Ces dix-huit années ont vu des manifestations et des cercles politiques clandestins, des assauts de propriétés et des grèves, de véritables guerres partisans avec des combats en règles comme ceux de Nesvige et de Belsk; il y a eu des révoltes comme celle de Novosselki, près de Kobrine. Les partisans des régions de la Polésie ont arrêté le train dans lequel se trouvait le gouverneur de la province, un certain Dovnarovitch qui s'était vanté que dans un an ou deux il ne resterait plus un seul Biélorusse dans la région. Les partisans ont donc arrêté le train, ils ont désarmé la garde et fait sortir le gouverneur et lui ont administré une majestueuse raclée. Après avoir subi un pareil affront le gouverneur a été obligé de démissionner.

Le Parti communiste de la Biélorussie de l'ouest n'a pas un jour cessé de publier des journaux en langues biélorusse, polonaise et juive. Des milliers de militants étaient emprisonnés, d'autres étaient enfermés dans le camp de concentration de Kartouz-Biarosa, un camp construit à la manière fasciste. Mais plus rien ne pouvait faire peur au peuple, pas même la terreur.

Brest est fier de son passé. Rien que la dernière guerre nous en fournit la preuve: l'épopée héroïque de la Forteresse est connue de tout le monde, c'est pourquoi je n'en parlerai pas beaucoup. Et puis je n'arriverai pas à la retracer comme l'ont fait ses survivants ou ceux qui se sont consacrés spécialement à faire revivre ces journées légendaires. Je voudrais seulement rappeler que la Forteresse n'avait rien à voir avec des fortifications du genre de la Ligne Maginot, non, aucune ressemblance. Cet ensemble de constructions avait depuis longtemps perdu son sens de fortification. Les forts avaient depuis longtemps été transformés en dépôts, en logements pour les officiers, en

casernes pour les soldats. Au centre, l'ancienne église servait de club. Pendant l'été de l'année 1941, presque toutes les unités militaires de la Forteresse étaient en campagne. Il n'y avait sur place qu'à peine deux régiments y compris les gardes-frontière. Les travaux de fortification sur la frontière n'étaient pas terminés; selon toute loi humaine et divine la Forteresse devait tomber au moindre assaut, il n'était pas question d'organiser une résistance plus ou moins longue. Et n'importe quel militaire, n'importe quel officier du génie voyant les fortifications de Brest aurait dit que "c'est contre toute loi de la nature", "ce n'est pas réel", c'est impossible, toute résistance est inutile".

Mais le monde de la Forteresse a résisté. Il a résisté aux obus et aux bombes, aux engins que les sapeurs du 81^e bataillon allemand, cachés sur les toits, jetaient dans les caves. Les briques fondaient, coulaient comme de la lave, mais rien ne pouvait faire reculer des gens qui avaient décidé ferme de résister jusqu'à la mort, la lutte était inégale. On est le 30 juin (la guerre a commencé le 22 juin), la résistance, elle continuera le 10 juillet. Les coups de feu se font plus rares. Nous sommes le 20 juillet, et ça là, on entend encore tirer, les coups de feu partent des souterrains. La Forteresse ne se rend pas. Elle meurt comme l'homme privé de nourriture, d'eau.

J'ai eu l'occasion de voir la Forteresse tout de suite après la guerre, quand l'héroïsme de ses défenseurs n'était pas encore trop connu. Ce n'était qu'amas de briques brisées, de ruines, des tonneaux à essence vides traînaient partout. J'y suis allé également plus tard, tout le territoire était déblayé, un musée fonctionnait, il y avait des fleurs partout. J'ajouterai que j'ai pris part à l'élaboration du projet de la construction du complexe mémorial sur le territoire de la Forteresse.

J'y suis allé encore une fois à la fin des travaux, lorsque le complexe mémorial

était terminé; son obélisque, son ensemble intitulé "La Soif", ainsi que le reste du complexe rappellent l'héroïsme des défenseurs de la Forteresse pendant les premiers jours de la guerre. Et chaque fois que je reviens à Brest et je revois la Forteresse, chaque fois cet acte de bravoure m'étonne de plus en plus.

Pendant les travaux de construction du complexe mémorial une grande partie du vieux Brest a été mis à jour, des découvertes importantes y ont été faites. C'est comme si des siècles entiers venaient de surgir du passé. Le XI^e siècle touchait au XX^e. Des abris séculaires et des vestiges de maisons voisinaient avec des bâtiments modernes, des palais, des bibliothèques, un noeud ferroviaire important. Ajoutons que Brest aujourd'hui, c'est l'Institut du Bâtiment, c'est le Moukhavets avec ses quais, c'est l'usine de fourneaux à gaz, l'usine de tapis, l'usine de lampes électriques, l'usine de machines agricoles, d'appareils électriques, le combinat textile, ajoutons à tout cela la bonneterie avec sa production allant jusqu'à 30 millions de paires de bas et de chaussettes par an.

Lorsque je pense à toutes les transformations qui se sont passées dans nos vieilles villes, j'en perds le fil et je risque de commettre des erreurs en citant des chiffres. On sait, par exemple, qu'il y avait dans telle ou telle ville deux entreprises industrielles, puis on découvre qu'il y en a déjà dix; il suffit d'en nommer cinq et voilà qu'on apprend qu'il y en a 32 aujourd'hui. Aucune oeuvre littéraire n'est capable de marcher au pas ou de suivre le rythme de l'histoire contemporaine.

Brest attire aussi l'attention des touristes par sa verdure. J'ai voyagé un peu partout et je dirai que c'est une ville des plus vertes de l'U.R.S.S. Elle entre dans la vingtaine de villes les plus vertes ou bien même la dans la dizaine dans laquelle figure Kiev, une des magnifiques villes de notre pays.

GRODNO —

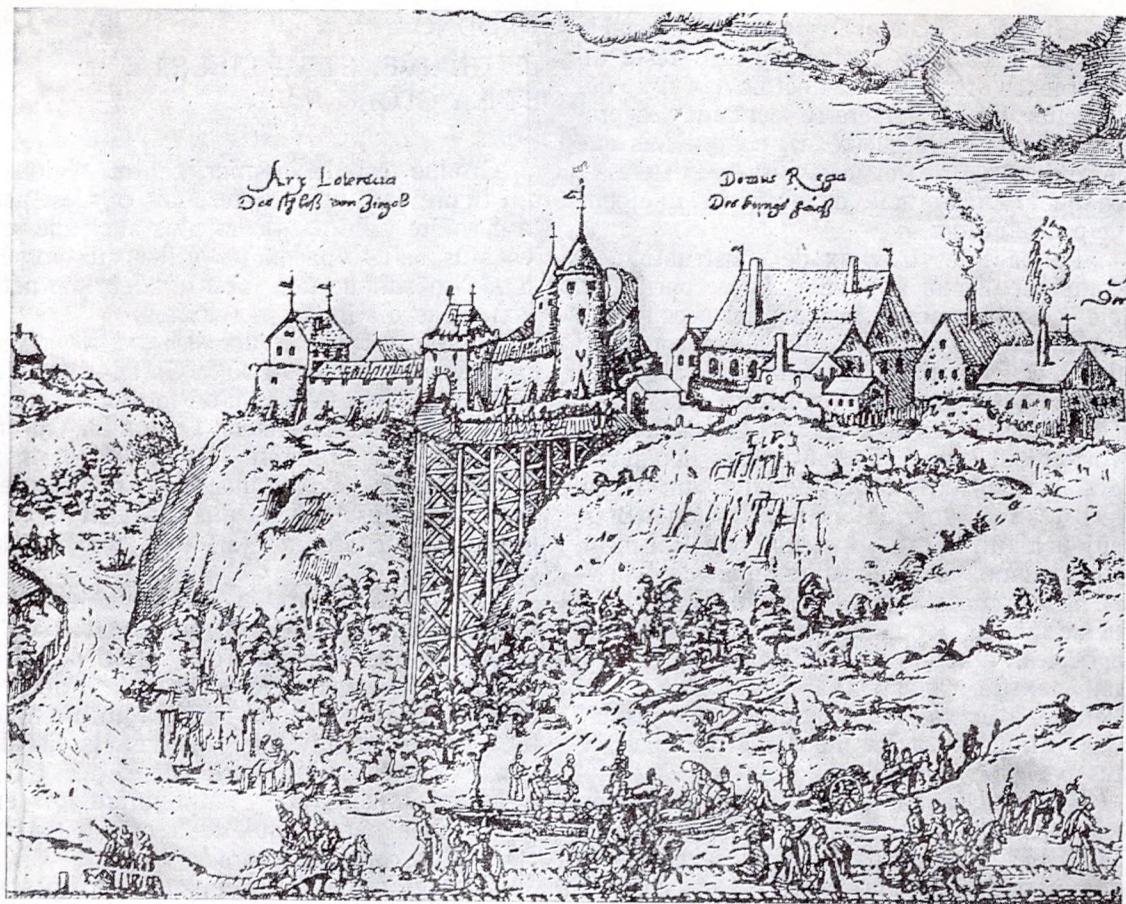
LE GLAIVE, ET LA LIBERTÉ ET LA GLOIRE

Grodno est le dernier centre régional qui figure dans notre liste. Mais ce n'est pas la dernière ville parmi les plus anciennes et les plus belles, parmi les villes qui possèdent une silhouette particulière leur permettant de se distinguer des autres.

Grodno est né sur une des hautes rives du Niémen, à l'endroit où la Garadnitchanka vient y mêler ses eaux, d'où le premier nom de la ville: Garadzenn ou Garodnia. On en parle pour la première fois en 1128, mais c'était déjà à l'époque une ville importante, beaucoup plus grande que la ville d'origine, puisque Grodno était alors capitale de principauté.

Nos chroniqueurs et nos historiens se font toujours une idée un peu drôle lorsqu'ils disent que la première mention de telle ou telle ville remonte à telle année, l'année, en principe, est toujours reliée à un incendie ou d'autres calamités de ce genre. Ils disent, par exemple, qu'on parle de cette église dans les annales pour la première fois en telle année parce "qu'elle a pris feu à la suite d'un coup de foudre".

Grodno formait autrefois un avant-poste; voilà pourquoi on y avait construit un château fort. Plus tard, la ville a été entourée d'un bourg, et comme nous le disent les fouilles, d'un bourg habité par des fondeurs, des potiers, des forgerons, des bourreliers, des savetiers, des charpentiers, des joailliers et même des artisans fabriquant des jouets. La ville faisait du commerce avec les principautés voisines, avec les pays baltes, avec l'Ouest. Mais bientôt un grand malheur s'abat sur la ville, un malheur qui a touché également tous les peuples slaves. Les cavaliers tatars et mongols ont mis la ville à feu et à sang, les murs blancs des églises en étaient rouges. Vladimir, Riazan, Kiev tombent sous l'assaut des hordes barbares qui des-



Grodno. Le château fort. Gravure du XVI^e siècle

centent jusqu'à la mer Adriatique, "la dernière mer". Novgorod réussit à garder sa liberté. Avec beaucoup de mal avaient pu résister aux assauts les terres de Polotsk, de Tourov et de Pinsk ainsi qu'un certain nombre de petits duchés qui en faisaient partie. Tout ceci au prix de nombreux sacrifices, de sang. Une légende nous dit que dans la ville de Tourov, les tatars ont bouché un puits avec des nourrissons. Durant sept ans le puits était plein de lait de nourrice, l'eau

avait disparue. Evidemment Battey ne s'était pas attendu à une telle résistance, il a eu peur d'une alliance slave avec la Hongrie. C'est pourquoi il a poussé ses hordes dans cette direction. Et les terres au nord du Pripiat ont été épargnées. Plus tard, les tatars ont essayé de les attaquer, mais chaque fois ils étaient battus. En particulier, en 1241 et en 1249, près d'un petit bourg appelé Kroutogorié. A la dernière bataille, les tatars étaient commandés par un khan appelé Koïdann. Depuis, Kroutogorié a été appelé Koïdann (aujourd'hui, c'est Dzerjinsk).

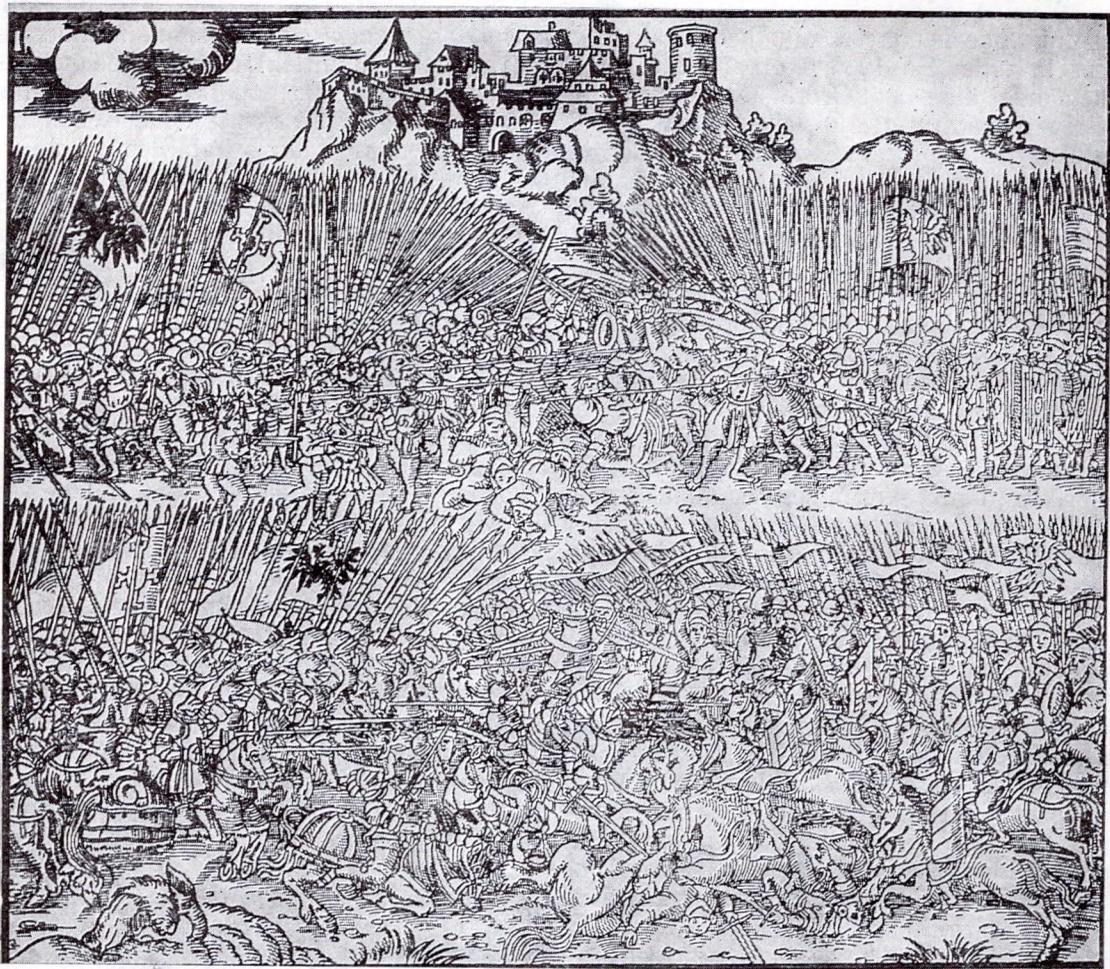
A peine les batailles avec les tatars prennent fin que de nouveaux malheurs s'abattent sur la ville. En 1230, Konrad Mazavetski demande aide à l'Ordre teutonique. Le glaive menaçait cette fois-ci d'un autre côté, plus terrible encore, sans grâce et sans pitié. Parmi les armes exposées au musée de Grodno on peut y voir un glaive avec l'inscription suivante gravée sur la lame en vieil allemand: "Drink blut" qui veut dire: Bois le sang. Les Prussiens sont tous tombés sous les coups mortels des chevaliers de l'Ordre. Et lorsque plus tard, la foule écoutera chanter des troubadours prussiens, elle ne comprendra pas leur langue. Les chevaliers riront et en guise de récompense leur donneront des noix vides. C'est ce qui menaçait les Biélorusses, d'être exterminés jusqu'au dernier.

Grodno se trouvait un peu comme à l'avant de toutes les autres villes biélorusses. C'est pourquoi il subissait toujours le premier le choc des assauts ennemis. En 1284, la ville a même été détruite. Mais un peu plus tard, en 1296, en 1306 et en 1311, les chevaliers de l'Ordre teutonique ont été battus par les Polonais commandés par David de Grodno. En 1314, il réussit encore une fois à écraser les chevaliers de l'Ordre, de passer à l'attaque et trois fois de suite (en 1318, en 1319 et en 1323) de repousser les croisés jusqu'à Malmberg. Après une telle défaite l'Ordre n'est pas arrivé à se relever, surtout après la bataille de Grunwald, en 1410. Il y avait là des régiments polonais et lituaniens (c'est-à-dire des régiments des différentes principautés parmi lesquelles celles de Brest, de Volkovysk, de Lida, de Novogroudok, de Slonime, de Grodno et d'autres villes encore), des unités et des régiments tchèques qui faisaient partie de l'armée du domaine de Smolensk. Les régiments des terres de Polotsk, de Vitebsk, de Kritchev, de Moguilev, de Mstislavl étaient commandés par le prince Youri de Mstislavl. La bataille de Grunwald est une des batailles qui a engagé de part et d'autre un très grand nombre de guerriers. L'Ordre

teutonique était représenté par 83 mille soldats, les slaves et les lituaniens étaient au nombre de 163 mille. Un nombre de guerriers qui étonne pour une population de la planète pas très nombreuse à cette époque. D'autant plus que dans d'autres batailles les chiffres étaient moins frappants. On apprend, par exemple, qu'à la bataille du lac Tchoudsk, 500 chevaliers ont été tués, 50 faits prisonniers. Il y avait en donc tout pas plus de 1500—1700 guerriers engagés dans la bataille. On dit aussi que les habitants de Novgorod ont armé 5 mille hommes contre Vassili le Sombre (et l'armée était nombreuse nous disent les annales de l'époque). On apprend par la suite, que pendant la bataille de Souzdal, 1500 hommes se sont battus contre Vassili le Sombre. Alors, comme vous voyez, Grunwald ne peut ne pas étonner par son envergure. Les forces allemandes étaient supérieures malgré leur nombre plus faible. Rien d'étonnant à cela parce que les chevaliers teutoniques étaient couverts d'armures de Milan et de Nuremberg, pratiquement, à l'époque, ils étaient invulnérables. Un chevalier allemand valait trois soldats slaves ou lituaniens qui, eux, avaient des boucliers en cuir, étaient armés d'épieux, de massues, de filéaux et de fourches. Ils avaient sur la tête des casques tressés de cordes, des cas-

Grodno. Maçonnerie du château fort. XIV^e siècle





La bataille de Grunwald. Gravure de l'époque

ques qui pouvaient préserver des coups d'épée, les lances et les flèches les perçaient facilement. Malgré leur supériorité en armes, les chevaliers teutoniques ont été battus, 40 mille ont été tués, 15 mille faits prisonniers.

De tous les régiments biélorusses qui ont participé à cette bataille, le régiment de Grodno était le plus nombreux.

...Le roi Stefan Batory a fait construire à Grodno un nouveau château, un peu transformé, il est resté intact aujourd'hui. On en a fait un musée. Le château a été construit par des maîtres du bâtiment de Grodno, très renommés à l'époque. Ils étaient même maintes fois invités à effectuer des travaux de construction à Vilna, à Varsovie, à Moscou. Il y avait aussi à Grodno des maîtres armuriers, des forgerons, des sculpteurs, etc..

Les guerres de religions (j'en parlerai un peu plus bas) ont beaucoup endommagé la ville. Les magnats polonais et le clergé s'emparaient des terres, accumulaient des trésors, construisaient des églises (il en est resté encore beaucoup aujourd'hui), les artisans et les commerçants étaient obligés petit à petit de céder la place. Le peuple bourdonnait en sourdine. Grodno était le centre des idées libérales et de l'humanisme. Dans des brochures, publiées en 1567, on critique ouvertement le gouvernement, on parle de liberté de religion, de la propriété commune, de la séparation de l'église de l'Etat; il ne devait plus avoir de différence entre le roi et le peuple, la noblesse et la plèbe... Il y avait à cette époque à Grodno, un philosophe athée, Gaspard Békech. A sa mort, en 1530, le clergé a refusé de célébrer les funérailles. Il a été enterré à Vilna, par des amis qui ont gravé sur la pierre tombale les paroles suivantes: "Dieu n'existe pas pour moi, je n'ai pas peur de l'enfer... Je ne m'inquiète pas pour mon corps, pour mon âme non plus, elle est morte en même temps que moi".

Le peuple se révoltait, le mouvement se répercutait jusque dans les détachements de volontaires... Après, comme partout, il y a eu la chute de la féodalité, l'arrivée du capital, la révolte de l'année 1863 qui a grondé assez fort dans la région de Grodno, Après il y a eu des révolutions puis l'occupation, et encore des révoltes, des périodes de chômage et de grève; on a été jusqu'à interdire la langue biélorusse. En 1936, toutes les entreprises industrielles de Grodno étaient en grève.

Puis l'année 1939 est arrivée. Ensuite il y a eu la guerre, le mouvement de partisans, l'activité clandestine. En un mot, une histoire habituelle pour une ville biélorusse pas ordinaire. Nous allons suivre son cours actuel.

Commençons cette fois-ci par son industrie. Le combinat de laine peignée semble avoir rassemblé ses nombreux ateliers sur la rive droite du Niémen, comme pour les rapprocher le plus possible du centre de la

ville. Des étoffes de laine de vingt espèces différentes sont envoyées dans les républiques du pays.

La filature de Grodno fournit la matière première aux bonneteries et aux combinats (en 1969, sa production a atteint 11250 tonnes de fil). Il y a également à Grodno deux usines pour le traitement du cuir, une usine de confection de chaussures, une industrie alimentaire développée. Les cigarettes de Grodno sont envoyées dans plus de 140 villes de l'U.R.S.S. On y fabrique, à Grodno, de beaux meubles, et d'autres articles, on y travaille le verre.

Le gazoduc allant jusqu'à Dachava passe par le combinat chimique de la ville, construit en 1970 et né de la fusion de deux grandes usines, l'usine d'engrais azotés "Azote" et l'usine de caprolactame. Tout récemment, en 1977, on a construit un grand combinat de fibres synthétiques.

Quoi encore? Ajoutons y une usine de montage d'appareils servant dans l'industrie automobile, dans le commerce.

La ville se développe intensivement. Elle a donc besoin de matériaux de construction. Une véritable industrie du bâtiment est née, fournissant tout ce qu'il faut pour construire.

Passons à la transformation du bois. Le combinat reçoit la matière première, c'est-à-dire les troncs d'arbre, qu'il transforme en meubles qu'on peut voir dans beaucoup de logements de la ville.

La ville a gardé son ancienne silhouette, grâce à ses ruelles, à la grisaille de ses murs. La ville possède des massifs de verdure. Les maisons sont noyées dans le lierre et la vigne vierge. Les rues des vieux quartiers rayonnent en tous sens; les toits couverts de tuiles rouges émergent de la verdure, le contraste des couleurs est frappant, surtout après la pluie qui fait reluire les toits et le feuillage.

La ville a ses curiosités. On peut y voir la maison où a vécu Elisa Orzesko, une femme de lettres de talent. Il y a d'autres maisons encore, de très vieilles.

Faisons le tour de la ville, de la vieille ville. C'est là qu'on peut encore voir le génie de nos ancêtres. En plein centre de la ville se dresse un vieil édifice, il est vrai, ce n'est pas le plus vieux, mais un des plus anciens. C'est la résidence de Stefan Batory; aujourd'hui elle abrite les collections du musée de la ville, 100 mille pièces environ, 25 mille livres parmi lesquels des oeuvres d'anciens hommes de lettres, de très anciens même; il y a des pièces de monnaie du XVI^e siècle, du XVII^e aussi; on peut y voir des chartes du XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, des armes de toutes les époques; et puis il y a des meubles anciens, des portraits, des objets trouvés pendant les fouilles archéologiques. On peut pendant des heures entières admirer toutes ces choses, les unes plus curieuses que les autres, comme un fauteuil de 300 ans, un fauteuil avec des sculptures dessus représentant des scènes d'ivresse de la noblesse polonaise d'autrefois. On peut voir des ustensiles de cuisines qui avaient servi à nos ancêtres; la tasse de l'oncle du célèbre compositeur Oginski, auteur de la musique de "La Polonaise", Oginski était aussi grand hetman lituanien.

De chaque côté de l'entrée du musée, on peut voir des canons, mais des canons coulés par Pierre le Grand et laissés là lorsqu'il avait été obligé de reculer, pressé par l'ennemi; les canons avaient été poussés dans le Niémen. Ils ont été retirés par la suite. La cour du musée attire beaucoup de curieux. Ainsi que le château, elle est entourée d'un profond fossé bordé d'arbres séculaires. Une porte arquée donne accès à la cour. Sur les pentes abruptes du fossé il y a des restes de murs, des murs du vieux château, un château construit sous Vitovt, avec des murs épais faits de pierres brutes assemblées par du ciment. Tout près du château il y a la chapelle, une des premières construction du vieux Grodno une construction massive, enfoncée dans le sol par les ans. Et puis, il y a là aussi... une isba, mais oui, une isba sans cheminée, amenée ici par le personnel du

musée, une très vieille isba dénichée quel que part, avec de petites fenêtres, pour permettre à peine à la fumée de l'âtre de s'échapper. A l'intérieur, les murs sont noirs de fumée. Une vraie tanière et non pas une demeure.

A vrai dire, il n'y a rien d'étonnant qu'on puisse voir encore des isbas pareilles, pas souvent, bien sûr. Il y a, par exemple, des personnes hostiles à toutes évolutions, un conservatisme acquis durant des siècles. Le directeur d'un sovkhoze m'a raconté l'histoire suivante. Dans un des villages de l'entreprise agricole il y avait une très vieille isba sans cheminée, mais le plus étonnant, c'est qu'elle était habitée par un vieillard qui ne voulait la quitter à aucun prix. Le sovkhoze était un des plus riches, toutes les maisons sans exception avaient été reconstruites, elles étaient neuves, en bois ou en briques, à un ou sans étages. Et, au milieu de tout cela, la vieille bicoque, vieille de deux siècles, avec un vieux dedans qui ne voulait pas déménager. La direction de l'entreprise lui avait construit une maison neuve, mais rien à faire pour faire sortir le vieux. La vieille isba faisait tache au milieu du village. On avait essayé de raisonner le bonhomme, tous les jours, on était prêt à se mettre à genoux pour le faire déménager. Son fils, un colonel, lui avait écrit beaucoup de lettres, était venu le persuader maintes fois.

Peine perdue. Le vieux avait une seule et unique réponse: "Ici, c'est mieux pour la santé. Et puis j'y ai pris l'habitude durant mon siècle. Il me suffit d'entrer dans une de vos nouvelles maisons que j'ai tout de suite des vertiges".

Alors, le directeur prend une décision qui devait être réalisée en l'absence du vieux. En grand secret, il se met d'accord avec un conducteur de tracteur qui, passant avec sa machine devant l'isba, devait accrocher un des murs au passage. Le fait devait être classer comme accident. Aussitôt dit, aussitôt fait, le vieux était parti dans un village d'à

côté. Il arrive juste pour constater le désastre. Le conducteur se lamente: "Mais je ne l'ai pas fait exprès. Mais où donc j'avais les yeux! Je suis prêt à payer les dégâts!" (L'argent lui avait été donné à l'avance par la direction du sovkhosze).

Le vieux, vous l'auriez entendu! La moitié du village avait accouru pour voir l'effet produit et écouter les tirades du bonhomme: "Tu me l'as accrochée, oui, mais c'est toi que j'aurai voulu voir accroché, accroché par les côtes! Je voudrais te voir, toi et ta sale machine, t'écrouler d'un pont comme tu m'as écroulé ma maison. Ma pauvre maison, il n'en reste qu'un coin. C'est toi que je voudrais voir sortir de ce coin, les pieds en avant!" Et le voilà parti de plus belle. Le secret lui a été découvert que lorsqu'il s'était habitué à sa nouvelle demeure, qu'il en était arrivé à parler de ses avantages et que la vieille bicoque était oubliée sans regrets. Là, il faut dire en passant, qu'il n'y a pas longtemps encore, on ne connaissait pas de jurons ou de mots grossiers en Biélorussie, on proférait des imprécations, comme celles du vieux et c'est tout. Et il faut dire qu'il y avait des artistes dans ce domaine qui vous sortaient de ces tirades; c'étaient un vrai spectacle, à voir et à écouter, lorsque deux personnes se disputaient. Les comparaisons étaient aussi extraordinaires que variées.

...Si des hauteurs du reste du château vous jetez un regard sur le Niémen qui coule en bas, vous pourrez voir sur le bord de la Garadnitchanka une petite chapelle inondée par la verdure de vieux arbres. Ce qu'il y a de particulier, c'est que trois de ses murs sont de pierres, le quatrième, celui qui fait face au Niémen, est en bois. Ce mur avait été démoli pendant les guerres du Moyen-Age, redémoli pendant la guerre avec la Suède; après, les restes sont tombés dans la rivière au cours d'une période de crues intenses, les eaux avaient rogné les rives. Plus tard, les habitants ont renforcé les rives et reconstruit la chapelle en lui faisant un mur de bois. Cette chapelle est un chef-

d'oeuvre de l'architecture slave du XII^e siècle.

Nous en avons fait un film. Voilà comment ça s'est passé. Nous entrons donc à l'intérieur de la chapelle. Rien, à part un étroit passage qui nous conduit au choeur, des murs blancs avec des espèces de pots encastrés dedans, en guise de résonateurs. C'est d'ailleurs un fait que j'ai relevé dans les annales et qui m'est revenu à la mémoire. Lorsque l'église en question venait d'être terminée, les maçons avaient demandé la permission aux maîtres de ces lieux de "crier" et de "siffler" un peu pour vérifier la résonance. Evidemment moi, je ne me suis pas mis à siffler ou à crier dans cet édifice de 800 ans, je n'en ai pas eu le courage. Je décide alors de chanter quelque chose, un vieil air. Et voilà, je m'y mets. J'ai une voix qui n'est pas mal pour un amateur, je chante fort et plus ou moins juste. Mais là, ma voix a produit un tel effet que ceux qui étaient là en ont eu le frisson. On aurait dit Chaliapine. Et si c'était lui qui aurait chanté là? Quelle résonance, mes amis!

Nous avons eu du mal à filmer, à cause du manque de lumière. Le côté en bois était, lui, en pleine lumière. Ceux en pierres n'étaient éclairés que le soir, au coucher du soleil, et encore que pendant les longues journées d'été. La maçonnerie était magnifique, embellie de blocs plats multicolores. Il y en avait des verts, des rouges à rayures, des bruns foncés, des bleus, enfin, de toutes les couleurs. Et puis il y avait des carrés, des losanges, des croix en majoliques. Là, nous avons l'idée de faire reluire les couleurs, nous aspergeons d'eau les murs couverts de poussière. Juste à ce moment les rayons de soleil arrivent à tomber sur le mur. Vous auriez vu quelle splendeur! Les majoliques et les blocs se sont mis à briller comme des arcs-en-ciel. Si les plumes du paon sont belles, ce que nous avons devant nous l'était cent fois plus. Un véritable oiseau de paradis, un oiseau de pierre qui semblait planer dans le ciel.



Grodno. Dans la cour du monastère, un bâtiment servant d'entrepôt et d'habitation

Le XVII^e et le XVIII^e siècles ont été marqués par le style baroque. Et pour avoir une représentation complète de Grodno, il ne faut pas manquer d'aller voir le complexe du monastère des Brigitte ou bien l'église franciscaine sur le Niémen. Et surtout, il faut voir un vieux bâtiment qui, autrefois,

avait servi d'entrepôt, un bâtiment tout en bois datant du XVII^e siècle, juste dans la cour du monastère. Le rez-de-chaussée avait servi d'entrepôt, le premier étage avait été habité par les moines; le tout était entouré d'une large galerie. Mais le plus étonnant, c'est que la construction n'a pas une seule pointe, pas un seul clou, que des entailles et des joints de bois.

En un mot, celui qui verra tout cela, ne le regrettera pas.

LES "GRANDES" PETITES VILLES

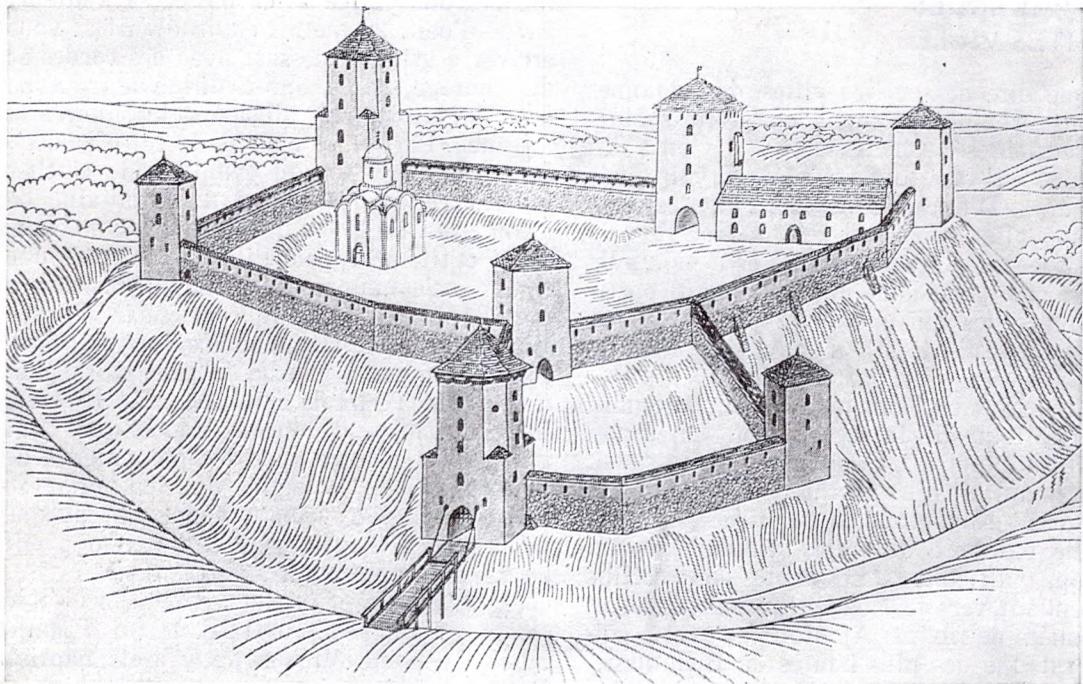
Que dire des petites villes, des agglomérations urbaines parfois bien petites? Mais bien curieuses en même temps. Il y en a des centaines. Il faut tout de même en voir quelques unes. D'autant plus que le pourcentage de la population y est assez élevé. Je vais choisir les villes les plus curieuses à mon avis celles qui possèdent une silhouette particulière, celles qui m'ont frappé le plus et m'ont laissé un très bon souvenir, celles de qui j'arriverai à en parler le mieux.

Novogroudok, un nom à la polonaise (les habitants de la région, dans un rayon de 70 kilomètres, l'appellent Novogradak un nom qui est plus proche de l'ancien Novgorodok). Novogroudok se situe sur une colline entourée de terres accidentées aux champs multicolores. Les pentes de la colline descendant vers le Niémen sont abruptes et sillonnées de ravins. Ajoutons que cette colline est une des plus hautes en Biélorussie, c'est pourquoi la température y est toujours un peu plus basse que partout ailleurs de quelques degrés. Au cours d'une de nos expéditions dans cette région, nous avons été bien étonnés de constater que nous étions en "plein automne", par rapport à Baranovitchi d'où nous venions d'arriver, à peine quelques 50—60 kilomètres. Il y avait ici beaucoup plus d'arbres aux feuilles pourpres, jaunes colorées par l'automne, quatre fois plus.

Novogroudok a été autrefois le centre de la principauté lituanienne.

En arrivant dans la région de Novogroudok, on voit déjà de loin les vestiges de l'ancienne ville, des vieilles tours pareilles à des dents gâtées, noircies par les ans. Du château du prince, il n'en est resté très peu, les tours ont beaucoup souffert durant les siècles passés, et il y en a eu sept, des siècles. Malgré cela, les restes sont tout de même curieux à voir. Une tour, habitée autrefois, des fragments de tour plutôt (12 mètres de

façade, une entrée assez basse, sa hauteur, à vue d'oeil, 20 mètres environ). Et si vous arrivez à grimper dessus, avec des cordes et du courage, vous aurez une vue superbe des alentours, de plusieurs kilomètres à la ronde. Par temps clair de la colline aussi, comme de la tour, on peut voir le clocher du village de Touretz, à une trentaine de kilomètres. De là, on peut voir aussi un charmant petit lac appelé Litovka. D'après une légende, c'est auprès de ce lac que les croisés ont été battus. Inspiré par cette légende Mickiewicz a écrit son poème intitulé "Gragéna". Un peu à gauche on peut voir également "Le Tertre de Mickiewicz". Il a été élevé durant sept longues années (de 1924 à 1931) de la terre apportée par poignées de Biélorussie, de Pologne, de l'Ukraine de l'Ouest, oui, poignée par poignée, sans aucune technique. Il suffit de jeter un coup d'oeil en bas pour apercevoir une très vieille église. C'est là que le prince de Lituanie a célébré ses noces, un peu plus tard, le roi Yagailo aussi. Le poète Mickiewicz y a été baptisé. Pour voir la maison-musée de Mickiewicz il faut tourner le dos à l'église, c'est une maison qui a été reconstruite. Mais en principe tout rappelle le grand poète. Pas loin de Novogroudok, un obélisque a été élevé, à la place d'une ancienne propriété, là où le poète a passé son enfance et sa jeunesse, où s'est passé son premier amour, un amour tourmenté. Aujourd'hui encore, les vieux tilleuls, témoins de cet amour malheureux, semblent chuchoter entre eux. Dans le bois d'à côté se trouve encore un énorme rocher où aimait venir le poète discuter avec ses amis, comme lui épris de liberté. Et ce sont les chansons du pays, les légendes, les contes qui l'ont plus d'une fois inspiré. Mickiewicz y est revenu sur ces lieux plus d'une fois, chaque fois qu'il rentrait d'un long voyage ou de l'étranger. Le poète parle beaucoup du Niémen, de son pays natal avec une grande passion; c'est là aussi que sont nés ses personnages: le prince Mechka, la gentille Gragéna, le noble Tadeusz.



*Novogroudok. Reconstruction du château fort
(M. Tkatchev, Y. Koulik)*

C'est également dans la région de Novogroudok que se trouve le fameux lac Svitiáz, tant chanté par Mickiewicz. C'est un lac entouré de chênes très vieux, de sites d'une beauté exceptionnelle, l'eau y est très claire, le fond de sable est semé de pierres aux couleurs variées. Le lac est lié à deux énigmes.

La première se rapproche d'une légende. Il y avait autrefois à l'emplacement du lac actuel une ville; une ville où n'étaient restées que les femmes. Profitant de l'absence des hommes, des brigands se sont attaqués aux femmes qui se sont défendues avec beaucoup de courage, vaillamment mais, à bout de force, elles ont commencé à prier et la ville bientôt a disparu, à sa place un lac s'est formé, le lac Svitiáz.

La deuxième énigme est près d'être une réalité. Il y a dans le lac une plante herbacée appelée tétradénium javanicum, elle ne pousse que dans les lacs de Java et de Sumatra et aussi, il est difficile de le croire, dans le lac Svitiáz, c'est-à-dire, à l'autre bout du monde. Personne ne sait pourquoi! C'est là un problème à résoudre. Celui qui arrivera à trouver une solution sera digne d'être récompensé par toutes les académies des sciences du monde. Pendant la guerre, les Allemands, à l'aide de grappins, ont arraché pas mal de cette herbe rare pour en fournir leurs hôpitaux. Il paraît qu'un remède à base de la plante activise la guérison des plaies. Il aurait fallu étudier ce phénomène, faire des analyses...

Le lac Svitiáz et ses environs aujourd'hui forment une magnifique réserve. Dans le lac, on peut y pêcher, mais à la ligne seulement et c'est tout.

On se demande parfois pourquoi il y a "tant de villes au fond des lacs?" Cela s'explique. En Biélorussie, comme un peu partout ailleurs, il y a des sols crayeux qui petit à petit sont lavés par les eaux souterraines, des effondrements se sont produits. Il est possible que certains lacs se soient formés ainsi, il se peut également que ces endroits aient été habités. Le reste a été créé par l'imagination populaire, une imagination bien fertile. De belles légendes en sont nées.

...Passons dans le vallon où coule tranquillement la Chtchara, attirant par la verdure de ses prés et de ses forêts, par ses collines pas très élevées. A notre vue se découvre tout à coup une ville, petite, jolie



Novogroudok. La place Centrale



V. Charangovitch. Illustration du poème de A. Mickiewicz. Gragéna

comme un jouet. C'est Slonime : sept cents ans mais toujours jeune, grâce aux caresses des eaux limpides de la Chtchara. Des rues tortueuses, agrémentées de montées et de descentes, parcourent la ville en tous sens. Ça et là apparaissent des tours blanches dans le style baroque biélorusse du XVII^e et du XVIII^e siècles, un style réservé, particulier.

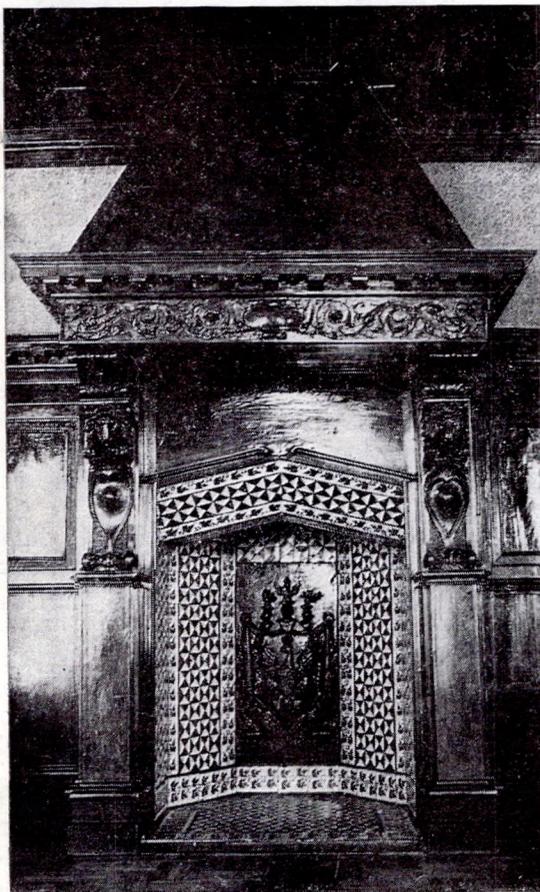
L'industrie de la ville se concentre autour de l'alimentation et la confection, un peu d'articles d'art, de la transformation des métaux.

L'environnement de Slonime est digne d'être rappelé: un canal, construit par l'oncle du compositeur Oginski, une curieuse petite papeterie à Albertine, une église à Synkovitchi, une église unique en son genre non seulement en Biélorussie mais et en Europe, une église qui rappelle plutôt une forteresse isolée du monde, noyée dans de vastes vergers. A Gérovitchi on peut voir un monastère de l'époque de l'Union (XVII^e siècle).

Voyons une autre ville, Nesvige. Elle pourrait être appelée ville-musée. Les rues

ombragées sont bordées de maisons construites dans le style baroque; on peut y voir la maison habitée par Simon Boudny, le célèbre civilisateur qui a publié en 1562 son "Catéchisme". Au centre de la ville, tout comme autrefois, on y trouve la mairie et des petites boutiques, formant un carré commercial tout en gardant leur caractère ancien. La ville a été jadis la résidence, assez longtemps d'ailleurs, de la famille biélorussolitanienne des Radziwill, une vieille famille illustre qui s'est convertie au catholicisme

Nesvige. Cheminée du château



et qui a adopté les coutumes polonaises.* Les Radziwill ont apporté une grande contribution à la construction de la ville, à l'acquisition de livres, de tableaux et beaucoup de choses encore qui possèdent aujourd'hui une grande valeur historique. Les princes Radziwill ont été bien différents les uns des autres. Il y a eu des tyrans et des despotes qui, pour un oui ou pour un non, envoyaient leurs serviteurs à la potence. Il y en a eu d'autres, des simples comme celui qui a eu l'idée folle de se promener en traîneau en plein été. Il a fait répandre du sel en grande quantité sur la route et y est passé dessus, assis dans un traîneau tiré par des ours. On cite cet exemple pour souligner l'oisiveté extrême de la vie que menaient les princes. Il est vrai, qu'après cet acte extravagant, les paysans des alentours ont pu se faire des provisions de sel pour bien des années. Autrefois il n'y avait pas de sel en Biélorussie, il était importé de Pologne et il coûtait cher. Ceux qui travaillaient dans les salines avaient droit à deux livres et demie de sel par mois.

Il y a eu d'autres princes encore, d'une cruauté digne du Moyen-Age, pour qui la prison et la potence étaient des choses habituelles, mais ces princes pouvaient en même temps se montrer généreux en construisant des imprimeries, des écoles, des collèges. Le prince Mikola Sirotko, par exemple, a donné gratuitement aux bourgeois de la ville sa propriété, ses celliers, ses brasseries et tout le reste, à condition que ces mêmes bourgeois tous les ans payent une certaine somme pour l'entretien de l'hôpital et les écoles de la ville (1586).

Je parle de cela pour montrer certaines formes du féodalisme en Biélorussie, un féodalisme despotique, qui possédait un pouvoir ne connaissant pas de limites légales ou tout du moins humaines.

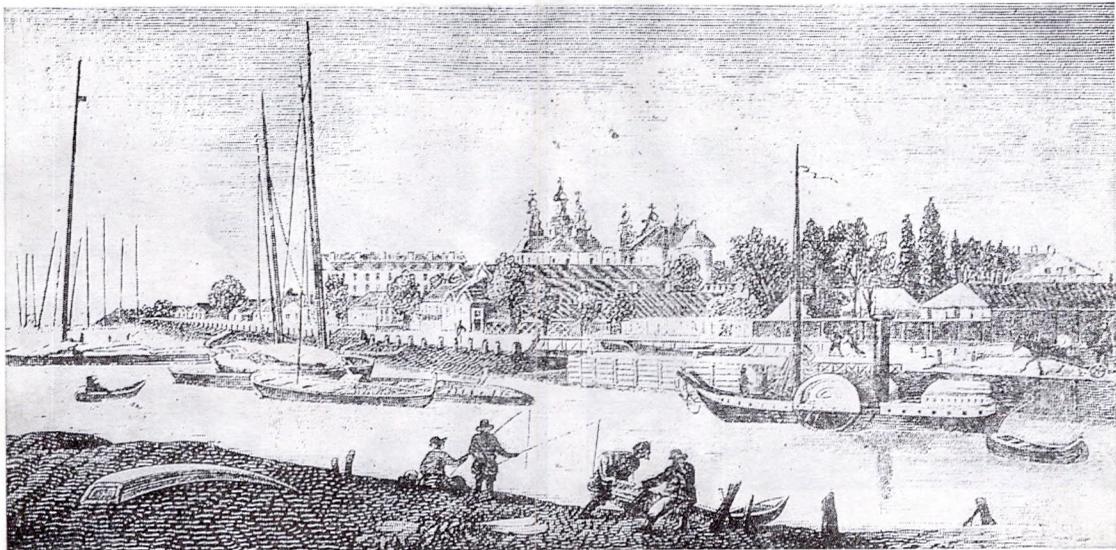
* Les villageois biélorusses qui se sont convertis au catholicisme ont gardé leur langue, leurs traditions malgré la grande influence de l'église catholique.

Novogroudok. Vestiges du château. XIII^e siècle





Mir. Le château. XVe siècle



Pinsk. Gravure du XIX^e siècle

Le château de Nesvige possédait une belle collection de tableaux, des collections d'armes et d'armures de toutes les époques. Il y avait aussi des statues d'apôtres tout en argent, des lingots d'or, des pierres précieuses uniques qui ne connaissaient pas de valeur, il y avait une bibliothèque contenant 20 mille volumes, des livres en toutes langues (en biélorusse aussi), une galerie de tableaux et d'icônes, des archives avec une grande quantité de documents relatifs à l'histoire de la Biélorussie et de la Pologne. Et tout cela ou presque a été emporté pendant le partage de la Pologne et les autres périodes difficiles de l'histoire, pendant les guerres et l'occupation.

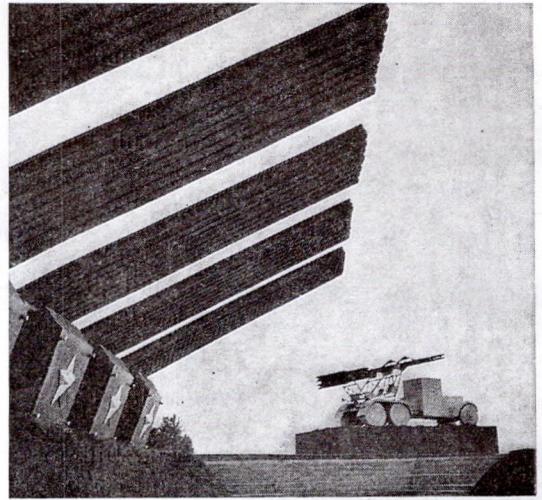
Le château des Radziwill, entouré de lacs, est situé un peu en dehors de la ville. On y accède par une digue fermée par une église construite au XVI^e siècle (un chef-d'œuvre de l'architecte Bernardoni) avec de magnifiques peintures à l'intérieur. Le château aussi, avec sa cour intérieure, sa grille, sa façade, ses tours et son vaste parc est un des plus beaux complexes qu'on puisse voir en Biélorussie.

Me voilà parti! Et je n'ai pas eu le temps de parler des autres villes. Bon, laquelle choisir? Comment la présenter? Tenez, Pinsk, avec son célèbre Collège du Moyen-Age; son histoire remarquable: c'est dans cette ville que se sont unis vilains et villageois et se sont battus avec les Polonais. Conduits par Niababa, un émissaire de Bogdann Khmelniński, les habitants de Pinsk ont opposé aux Polonais une résistance farouche: cinq mille maisons ont été incendiées, 14 mille hommes sont restés sur le champ de bataille. Pinsk, c'est ses quais verdoyants, ses chefs-d'œuvre accomplis dans le style baroque, ses vieux murs avec des vestiges de maçonnerie du XII^e siècle, on se demande d'où elle provient, qui sait?

Il y a encore Mozyr ou le "mini Kiev" comme on l'appelle. Il y a Orcha avec ses légendes, ses rapides sur le Dniepr, son combinat de lin qui produit des tissus, les plus beaux et les plus fins dans le monde. C'est à Orcha que se trouve un monument aux lé



Pinsk. La vieille partie de la ville



Orcha. Monument aux Katiouchas

gendaires „Katiouchas”, premiers lance-fusées multiples qui y ont tiré leurs premières salves pendant la Seconde Guerre mondiale.

Passons à Rogatchev, une fusion de verdure et d'antiquité, de ravins profonds au-dessus du Dniepr, de sapins qui y poussent la cime en bas, des sapins tordus par les ans; des kourganes un peu partout avec des massifs d'églantiers dessus; des grilles de terrioles sur les rives du Dniepr.

J'aurai voulu parler encore de Galchany, pas loin de Achmiany, de son château du XV^e siècle et de son église construite en 1618. Pendant une de mes visites j'y ai découvert un conduit souterrain, très étroit, j'ai été obligé de retirer mes vêtements pour y passer. Le passage menait à un cachot ayant la forme d'un oeuf. Nous avons déblayé l'entrée, maintenant on peut y pénétrer facilement.

Il y a aussi Varniany, un curieux village; c'est le premier village construit au XVIII^e siècle d'après un plan stricte conçu à l'avance. Un très beau village avec une remarquable tour construite sur une

petite île, une tour avec un nid de cigognes dessus.

Mir, une toute petite ville, si petite que le château, avec ses murs rouges et blancs, ses tours hautes comme des rochers, semble beaucoup plus grand que la ville même, surtout lorsqu'on regarde sa silhouette se refléter dans l'eau. C'est un des plus beaux châteaux qu'il m'est arrivé de voir. C'est à Mir, qu'autrefois, le roi des Tziganes était couronné, il y vivait d'ailleurs. Et ce n'est que beaucoup plus tard que les rois tziganes ont préféré vivre à l'Ouest de la Biélorussie. Aujourd'hui, je crois, le roi des Tziganes vit en Hongrie (tout du moins, il l'était avant la guerre). Mais leur juge suprême (pour régler les conflits entre Tziganes) se trouve en Biélorussie. En juin 1969, j'ai eu la chance d'avoir été témoin d'un événement remarquable, un événement qu'aucun de mes collègues écrivains n'aura l'occasion de voir. Ma randonnée cette fois-ci m'avait amené à David-Gorodok, une ville pas très grande sur la Garygne, en pleine Pologne. L'occupation principale de ses habitants, c'est la

culture des fleurs. Le moindre morceau de terre en est couvert; il y a des roses, des pivoines, des dahlias, des pois de senteur, des giroflées, enfin des milliers de fleurs, toutes différentes. Les habitants en font le commerce: des semences et des tubercules sont expédiées jusqu'en Sibérie. Chaque maison semble émerger d'un océan de couleurs. L'allégresse des maisons due aux fleurs est devenue tradition, une allégresse que les habitants soulignent par le soleil sculpté dans du bois qu'on peut voir à la façade des maisons.

Eh bien, c'est ici que j'ai assisté à un repas funéraire annuel, un repas de deuil en l'honneur d'un juge suprême de Tziganes qui était mort ici il y a exactement un an. Il s'était rendu dans cette petite ville tranquille pour rendre une sentence arbitrale entre Tziganes. Et voilà qu'il se jette dans l'eau pour sauver une fillette qui se noyait et il s'est noyé lui-même. Des Tziganes se sont rassemblés de tous les coins de la Biélorussie, il y avait là des savants, des spécialistes, des nomades, un monde varié. Le repas avait été préparé à l'avance, au cimetière, tout près de la tombe où l'on pouvait lire: "Bazylevitch Guérassim Igna-

tovitich — 1928—1968". (Ici les Tziganes portent des noms biélorusses).

La foule était impressionnante. C'étaient des vagues de jupes ondoyantes, une mer de couleurs vives, des braises ardentes à peine couvertes de cendre. Partout du jaune d'or, du rouge, du bleu. Et au-dessus de tout cela, un soleil éclatant. Impossible de croire que toute cette splendeur pouvait avoir une fin, disparaissait avec la mort. Un Tzigane menait par la bride un cheval bai, au poil bien fait, d'un entretien idéal. J'entends dire:

— Prends une photo, mais avec le cheval! C'est son cheval, à lui. S'il te plaît, avec le cheval.

Le défunt avait été conduit au cimetière sous une tente improvisée. C'est une coutume chez les Tziganes. Après avoir habité de son vivant une maison ou un logement confortable, le mort sera conduit "Au Pays des Tziganes" sous une tente.

Sur ce fait je vais terminer mon récit, sans avoir eu le temps de raconter la millième partie de ce que j'ai vu de magnifique parcourant les routes biélorusses, visitant les villes.

IMAGES DES SIÈCLES PASSÉS

REGARDS EN ARRIÈRE SUR LA RUSSIE DE KIEV

Dans la Grèce Antique on croyait que d'abord il y avait eu le siècle d'or, tout alors allait bien et on parlait même d'immortalité; ensuite c'était le siècle d'argent qui était venu — la vie y était un peu moins belle; puis on avait vu le siècle d'airain, c'était pire qu'au siècle d'argent; enfin on attendait l'arrivée du siècle de fer, quand tout devait très mal tourner.

Je ne sais pas pourquoi, mais en Biélorussie ce n'est pas comme ça que ça s'est passé; tout a commencé par le paléolithique (ancienne époque de l'âge de la pierre taillée), puis ce fut le néolithique (âge de la pierre polie), remplacé par l'âge de bronze qui a cédé sa place à l'âge de fer. Il me semble qu'il en a été de même sur toute la terre, naturellement, si on ne veut pas croire à l'Atlantide.

Et c'est le premier des âges qui a été le us dur.

Partout sur le territoire de la Biélorussie on trouve des vestiges de ces siècles passés.

Il y a longtemps, dans mon enfance, j'ai commis une mauvaise action. Je suis coupable, je le reconnais, mais, vu l'âge que j'avais, j'appelle aux circonstances atténuantes. En compagnie de polissons qui me ressemblaient, j'ai pillé un tombeau sur les bords du Dniepr. Un squelette rouge recroquevillé était couché sur le côté. Près des genoux il y avait un vase et une bague composée de petits grains métalliques. Le crâne était quatre fois plus gros que ma tête et la mâchoire inférieure était profondément enfoncée sur les oreilles. Après, quand j'en parlais, tout le monde était unanime à affirmer que j'avais fait une

découverte archéologique. On n'avait jamais trouvé de tombeau pareil dans ces lieux. Mais cette découverte a été perdue à cause de moi, bêta. Ce qui veut dire que personne, excepté les savants, ne doit fouiller les tombeaux. Jusqu'à maintenant, je suis resté un ignorant en archéologie. Aussi n'en parlerai-je que dans ses lignes les plus générales et je ne dirai que ce j'ai vu de mes propres yeux. Et ce n'est pas peu. Parce que partout, ici, on voit des vestiges du passé. Des kourganes-monticules élevés sur les tombes — sur les bords du Dniepr et du Svitiaz, des milliers de petits éclats de céramique qui apparaissent à la surface du sol après les pluies à l'emplacement des anciennes cités. Quand on se promène dans les environs de Ouchatchy on voit soudain apparaître, lorsque le soleil se couche, d'innombrables ombres arrondies. Elles sont jetées par les kourganes à demi usés, envahis par des forêts de pins. Ces rangées de tombes s'étirent sur des kilomètres entiers. Parfois même, sur ces tombeaux ombragés, restes des majestueux kourganes élevés dans les temps passés, on a creusé, en nos jours, de nouvelles tombes. Ces kourganes dans la région sont appelés "les pauvres" ou "les géants", conformément à une légende selon laquelle des géants avaient péri en défendant ces terres. Certains d'entre eux ne sont pas morts, mais dorment sous ces monticules de terre jusqu'au jour d'un grand malheur, où ils seront appelés de nouveau à l'aide.

On estime, avec un haut degré de précision, que nos contrées étaient déjà habitées pendant le paléolithique moyen, à l'époque glaciaire. En ces temps le glacier s'arrêtait à la hauteur du cours supérieur du Dniepr et

la Biélorussie était une immense toundra où se promenaient des rhinocéros couverts de longs poils et des troupes de mammouths, tandis que le lion des cavernes et l'ours chassaient les chevaux sauvages. L'homme (le néandertal) possédait contre eux des pointes de pierre acérées et le feu, ce qui était une chance inouïe, car il ne savait pas encore construire des cabanes pour s'abriter des intempéries, alors que chez nous, en Biélorussie, il n'y a pas de cavernes naturelles.

Le paléolithique supérieur (de 40 000 à 10 000 ans avant notre ère) a été témoin du début de la vie sédentaire, des premières constructions d'habitation et de l'union des hommes en grandes hordes. Autrement, il était impossible, par exemple, de forcer un mammouth d'entrer dans un ravin-piège. On a terminé d'étudier deux emplacements d'habitation de ces hommes, tous les deux dans la région de Gomel. On a trouvé des charbons, des éclats de silex, des os de mammouths (on en avait tué de 40 à 45), ainsi que de chevaux sauvages, de taureaux, de rhinocéros, d'ours, de loups, de rats d'eau, de gisels, de grands ducs. On mangeait tout à ces temps-là. On a mis à jour une cabane unique en son genre, érigée avec des crânes, des os et des ivoires de mammouths. A l'intérieur il y avait un foyer et même des fosses qui servaient de dépôts.

L'âge de pierre moyen, le mésolithique, c'est avant tout les arcs et les flèches. Les animaux de l'époque précédente avaient disparu; certains avaient été tués, d'autres avaient suivi le glacier qui se retirait. Ce sont les animaux contemporains qui apparaissent: l'aurochs, le cerf, l'élan, le sanglier, l'ours brun, le castor. L'horde n'était plus nécessaire pour les chasser, elle se démantèle en petits groupes et même en familles. Cer-

*Idole du camp près du village de Ossoviets. Première moitié du 11^e millénaire avant notre ère.
Une des oeuvres d'art les plus anciennes trouvées sur le territoire de la Biélorussie*



tains ont suivi les mammoths qui eux-mêmes suivaient la toundra qui se retirait vers le Nord. C'est justement pendant le mésolithique que tout le territoire de la Biélorussie a été occupé. On trouve beaucoup de vestiges des agglomérations de cette époque.

Vient le néolithique. C'est l'élevage et l'agriculture. On commence déjà à polir les haches; il ne faut que de 10 à 12 jours pour fabriquer une barque entièrement taillée dans un tronc d'arbre. L'humanité fait des

progrès! Au lieu de la "brochette" primitive et à demi brûlée on "sert la soupe" dans de la vaisselle de terre cuite. On n'habite pas n'importe comment non plus, mais dans des gourbis confortables et, même, dans des abris à la surface du sol.

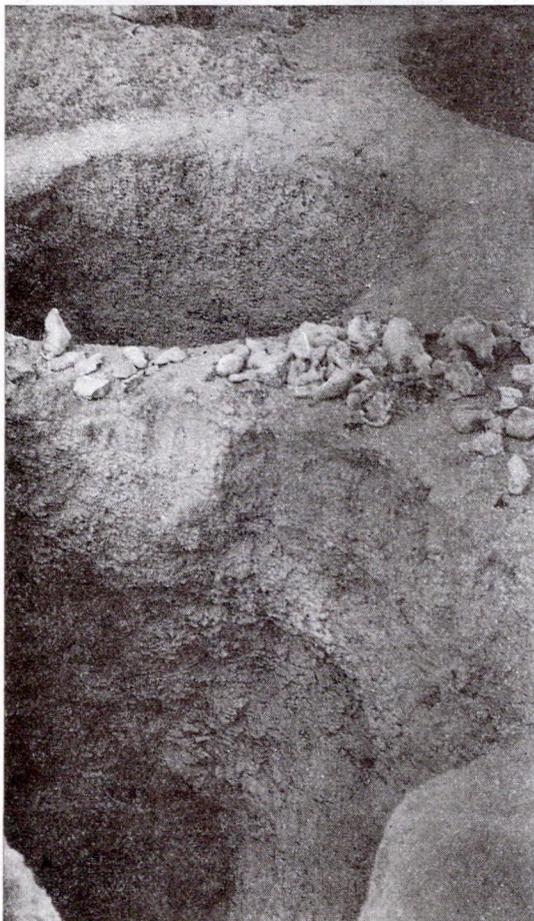
C'est très facile de glorifier le progrès effectué par l'homme et de faire éclater les fanfares en son honneur, sur le papier. Nous avons réussi à ébaucher le chemin parcouru sur une page. Nos ancêtres, eux, pour faire ce chemin, ont eu besoin de 25 000 années.

Si on parle de l'industrie, il faut noter que c'est à la même époque qu'elle apparaît. Ce n'est pas une exagération. Dans l'arrondissement de Volkovysk, près de la petite ville de Ross se trouve le village de Krasnosselsk. Il y a une cinquantaine d'années l'architecte et archéologue Z. Schmidt a découvert, au pied des collines de craie, de nombreuses mines. Il en a compté un millier environ. Creusées à la fin du néolithique. Ainsi, ces mines de silex ont cinq mille ans! On creusait le puits avec des pioches d'os et des pelles de cornes. On trouvait le filon et on commençait à tailler la galerie. Elle était très étroite — de 0,5 à 1 m. On y travaillait couché. Elles avaient jusqu'à 20 mètres de longueur. On suffoquait dans la fumée, parce qu'on s'éclairait à l'aide de torches. Et ainsi de jour en jour, car c'était leur pain et le pain de tous ceux qui, dans la vallée du Niémen, travaillaient la terre avec des outils façonnés avec le silex de Krasnosselsk.

Apparaît le bronze, mais le silex continue à être utilisé. On le trouvait toujours sous ses pieds, mais la Biélorussie ne possédait ni cuivre, ni étain. La hache de pierre à cette époque est perfectionnée, polie. Comme celle qui maintenant se trouve sur ma table, gris-blanche, emmanchée, naturellement, sur un manche contemporain. Cela ressemble à un jouet.

Je ne vais pas vous faire de leçons sur les civilisations du Dniepr moyen, des régions de Sosny, de Tchyniètsk, de Polésie c'était la civilisation de la céramique à

Mines de silex



laçure. De même en ce qui concerne la civilisation de l'âge suivant, celui du fer, qui a élevé les peuplades de la Biélorussie au rang de leurs voisins grâce au minerai de marais, qui justement ne manquait pas sur leur territoire. Même au milieu du XIX^e siècle pendant la guerre de Crimée, une grande partie des boulets utilisés avait été livrée par l'usine de Kraptovitch à Vichniovo.

L'âge de fer, c'est la charrue, l'arraire traîné par deux boeufs, la faucille, la hache et le développement de l'agriculture sur les terres déboisées, C'est le seigle, le millet, le blé, le pois, l'avoine, la vesce.

En même temps, c'est l'accumulation des richesses, les luttes entre groupements et tribus. L'égalité de la pauvreté disparaît. C'est le règne de l'injustice qui commence. Pour des milliers et des milliers d'années. Cette marée noire a fait apparaître les places fortes qui couvrent tout le territoire. Invasions, incendies, guerres, querelles pour les terres cultivées.

Et puis, frère contre frère, parent contre parent, fils contre père se sont soulevés... „Famille contre famille, tribu contre tribu.”

Les tribus, les civilisations, les familles s'unissaient de nouveau, s'assimilaient aux voisins, grandissaient. Ils se bouscullaient, se remplaçaient sur la future terre biélorusse. Ce sont les civilisations de Lougitsk, de Pamore, de Milogradsk. La céramique hachurée, la civilisation de Zaroubinietsk, celle de Dnieprodvinsk. Qui étaient-ils ces hommes, il est difficile de le dire. Pour mieux les connaître, on peut s'adresser à une des branches de la science du langage, l'hydronymie, qui étudie l'origine des noms des lacs et des rivières. Il est clair que les nouveaux venus n'inventent pas de noms nouveaux pour les cours d'eau (c'est ce qui se passe le plus souvent). Ils les demandent aux habitants du pays et les acceptent même quand les noms proposés semblent ne rien vouloir dire. C'est pour ça que, bien souvent, on ne peut pas expliquer les noms de nos rivières. Vraiment, qu'est-ce que veut dire



Objets trouvés à Bérestie

“La Volga”, “Le Dniepr”, “Le Niémen” ? Ce n'est qu'au milieu du premier millénaire de notre ère qu'apparaissent les premiers hydronymes d'origine slave. Ainsi, les Slaves étaient arrivés. Mais qui donc les avait précédés ? L'analyse des noms et l'archéologie font voir que la majeure partie des terres sur lesquelles plus tard devait se former la branche russe des Slaves, était habitée par les Ougro-finnois, assimilés par la suite aux Slaves. Par endroits, les Ougro-finnois forment des îlots parmi la population russe jusqu'à présent. Vraiment, même le nom de la Moscova, rivière sur les bords de laquelle a surgi la grande cité, selon une des explications, signifie “l'eau noire” (à cause de l'ombre des arbres qui poussaient sur ses rives et des lacs et des marais, cachés dans la forêt où elle prend sa source).

Jusqu'au milieu du premier millénaire de notre ère la Biélorussie était ethnologiquement très homogène. Elle était habitée par les Baltes, tribus apparentées aux Lituaniens contemporains. Ils ont laissé les premiers hydronymes, mais ne sont pas partis et n'ont pas été chassés de leurs terres; ils se sont tout simplement mélangés avec les nouveaux venus. Les formes des crânes trouvés dans les kourganes des XI^e — XIII^e siècles, érigés par les anciens Slaves, viennent le confirmer.

“Ne va pas festoyer chez les riches, ils t'enseveliront sous les os”¹. Aussi, ne vais-je pas commencer à parler de toutes les civilisations qui se sont succédées, de leur céramique (mais, je crois, que la plus belle — noire, comme si elle était fumée puis vernie — est celle des Pomores). Je ne parlerai non plus des ancêtres des Slaves. Ne remontent-ils pas à la civilisation de Zaroubinietz? Et, partant de ce fait, leurs terres d'origine ne correspondent-elles pas aux régions du cours supérieur et moyen du Dniepr (là, où maintenant se trouvent la partie sud de la région de Vitebsk, les régions de Moguilev, Gomel et Kiev, les vallées de la Pripiat et de ses affluents ainsi que les terres arrosées par la Desna)? “Les riches” — les archéologues — discutent eux-mêmes cette question avec une telle effervescence qu'un étranger a bien des chances de recevoir des os sur la tête, des os trouvés dans les kourganes, bien sûr. Mais ils font mal, tout de même.

Quoi qu'il en soit, il y a quinze siècles, nos terres étaient déjà habitées par des Slaves.

C'est la place forte de Khatomel (VI^e — XII^e siècles), près de Stoline, qui est estimée être la plus ancienne sur le territoire de la Biélorussie. En Ukraine il y a aussi une ancienne cité qui date de la même époque (ce n'est que beaucoup plus tard que les Slaves ont occupé le territoire de la République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie ac-

tuelle). J'ai eu la chance de visiter l'emplacement de la place forte de Khatomel.

Dans la contrée les villages ne sont pas nombreux, mais grands. Le village de Roubel compte 1 800 maisons. Je suis sorti de Roubel en voiture, puis j'ai traversé à pied un grand pré mouillé et des marais. Hauts nuages d'été, chaleur, mes pieds s'enfoncent; il est clair qu'aux temps des premiers Slaves la contrée était impénétrable. On ne pouvait venir que par voie d'eau en suivant le cours de la Gopygne; maintenant, la rivière a été détournée et elle a quitté son ancien lit, en bas de la colline. Du côté des marais, là où la rivière ne formait pas un obstacle naturel, il y avait un rempart doublé d'un fossé. Ses remparts de terre étaient alors surmontés d'une double cloison en bois, remplie de sable. Maintenant il n'y a plus rien. Les remparts ont été envahis par des buissons; à la place de la cité il y a un champ de seigle. Le bleu-vert de la forêt à l'horizon et les fosses rappellent les fouilles. Personne. Tout a disparu. Mais quelle animation pittoresque, quelle vie bouillonnante régnait là dans les temps anciens...

En revenant, je passais sur des perches, jetées au-dessus d'un ruisseau en guise de pont, et je tombais dans la boue. Deux kilomètres plus loin des hommes réparaient un pont. L'un d'eux :

— Oh-oh, à en juger d'après vos jambes vous faites partie maintenant des gens du pays.

— Et vous emporterez avec vous un peu de notre boue, continue en riant une femme.

Pour toute réponse j'éclate de rire. Ces gens ont toujours habité le pays. C'étaient les descendants des autres... Ainsi, sur cette terre, rien n'avait été perdu.

Comme nous, ils avaient haï, comme nous, ils avaient aimé, ils avaient érigé sur les tombes de leurs bons pères des pyramides de pierres, sur les bords du lac Bezdony. C'est à nous qu'ils ont transmis leur cause.

Face au danger qui venait de l'extérieur les tribus se rapprochent et forment des uni-

¹ Proverbe biélorusse (N.d.T)

ons. Plusieurs de ces unions se sont formées sur le territoire de la Biélorussie: les Krivitchis, les Drégovitchis, les Radimitchis et les Drévlianés (la branche du Nord de cette tribu). Les tribus étaient vraiment très séparées. Les Krivitchis, par exemple, estimaient que les Drévlianés “vivaient comme des bêtes sauvages”, et vice versa. Il faut penser que tous ils étaient unis par la langue qui leur était commune (exception faite de quelques nuances dialectales, comme, en nos jours, dirons-nous, le parler d’un habitant de la région de Pinsk se distingue du parler de la contrée de Polotsk), par la communauté des places de commerce et des principaux dieux et, sans doute, par la communauté des sanctuaires. On trouve relativement peu d’idoles. Elles sont en pierre. La plupart appartenait aux Drévlianés. Beaucoup ont été détruites. La plus connue, trouvée près de Souprasle, a été enlevée. Dans beaucoup de musées, on peut rencontrer le regard de leurs yeux de pierre.

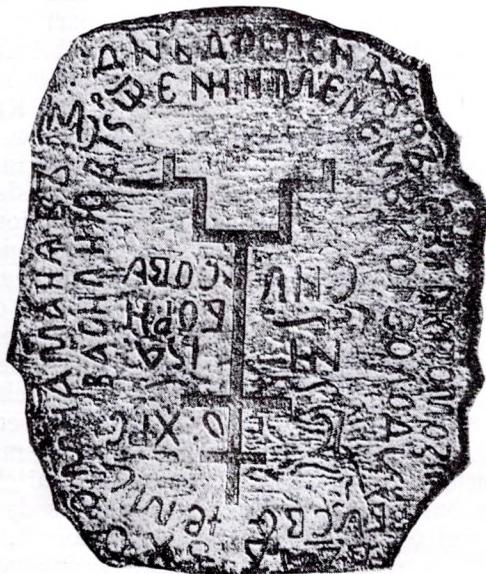


Faïence de Zaslavl. XII^e siècle

LE PRÉÉTAT ET SES PEUPLES

La pierre de Ragvolode

Tout poussait les tribus à s’unir. Les mêmes ennemis, la même langue et la même principale voie commerciale — “du nord chez les Grecs”. C’est ce qui explique que l’histoire connue des futurs Ukrainiens, Russes et Biélorusses débute par un Etat unique — la Russie de Kiev. Aussi ne vais-je pas trop insister sur cette période. Il y avait trois Sophies, trois soeurs, qui veillaient sur les terres des Polianes (Kiev) sur celles des Krivitchis (Polotsk) et celles des Slavènes (Novgorod). Vous savez aussi, sans doute, que nous avons tous les mêmes monuments littéraires, comme, par exemple, “Le Dit de la Campagne d’Igor”. Mais qui peut dire où est né son auteur? A Novgorod? Mais déjà au siècle dernier A. Kirkor et O. Syrakomla débattaient la question des éléments concernant les Krivitchis et les Drégovitchis



mentionnés dans "Le Dit". Il n'y a qu'une chose qui soit claire, c'est que l'auteur était un homme qui connaissait bien toutes ces régions. Il connaissait jusqu'aux moindres détails la topographie de la Russie de Kiev; ainsi, il savait le nom de la colline sur laquelle, à Kiev, était élevée la cathédrale de Notre-Dame et il savait qu'à travers Minsk coulait une petite rivière qui s'appelait la Némiga.

C'est pour se défendre contre les étrangers rapaces que ce préétat commun avait été formé. Il s'est renforcé davantage après la christianisation du pays ce qui a, d'autre part, contribué à étendre l'usage de l'écriture non seulement parmi la noblesse, mais aussi dans le peuple. Lors des fouilles de Bérestié (j'en ai déjà parlé) on a trouvé non seulement des murs de bois et des rues couvertes des rondins — qui d'ailleurs s'étaient conservés mieux qu'à Novgorod — mais aussi des objets tels qu'un peigne, par exemple, sur lequel étaient gravées des lettres de l'alphabet cyrillique. On peut aussi rappeler la lettre en écorce de bouleau de Vitebsk.

Mais sur le territoire de la Biélorussie on a longtemps refusé d'accepter le christianisme. Peut-être parce qu'on y détestait particulièrement le prince Vladimir, qui avait incendié Polotsk. Il avait tué le prince Ragvolode avec toute sa famille et épousé sa fille Ragnéda. Ayant ramené une fiancée de Byzance (il pensait aux intérêts de l'Etat) le prince Vladimir renvoya Ragnéda à Izaslavl (à Zaslavl près de Minsk on montre jusqu'à nos jours "le rempart de Ragnéda" encore appelé "le rempart des chagrins"). D'autre part, on défendait peut-être l'indépendance des foyers et on ne pouvait pas oublier la tuerie organisée par le prince surnommé "Queue de Loup" dans le pays des Radimitchis; le souvenir de cette tuerie s'est conservé dans un proverbe qui semble, au premier abord, incompréhensible: "les Radimitchis non battus (c'est-à-dire épargnés lors de la tuerie) ont peur de la queue du loup". Il est même possible qu'on faisait simplement

preuve de conservatisme. Les croyances païennes s'étaient enracinées en Biélorussie plus solidement que n'importe où. Même à la fin du XVII^e siècle un prêtre signalait à ses supérieurs que les habitants d'un village pratiquaient, en grand secret, le culte d'une idole.

Malgré tout, on trouve de plus en plus souvent toutes sortes d'objets portant des inscriptions; des rouets, par exemple, sur lesquels ces inscriptions ne sont guère littéraires; "le rouet de grand-mère", et avec des fautes encore; on trouve aussi des croix de pierre et des icônes, ou bien de simples pierres tombales portant des épigraphes. Dans l'eau de la Dvina, près de Polotsk, il y a une pierre sur laquelle on peut lire: "Seigneur, viens en aide à ton serviteur Boris". Ou bien, sur la pierre au milieu des champs près de Kokhanove: "En l'an 6679 (1171) le 7 du mois de mai a été gravée cette croix. Seigneur, aide ton serviteur Vassili baptisé Ragvolode, fils de Boris". J'en ai vu des pierres pareilles. On est animé d'un étrange sentiment, à côté d'elles, du sentiment d'appartenir à l'histoire.

Bien sûr que parfois on a tort d'affirmer que l'art de lire et d'écrire était très répandu. D'habitude on mentionne la fameuse lettre sur écorce de bouleau: "De Stéphane à Néjilovi. Si tu as vendu les vêtements achète-moi du seigle pour 6 grivènes. Si tu ne les as pas encore vendus, tu m'enverras l'argent. Mais s'ils sont déjà vendus tu me feras le plaisir de m'acheter du seigle." En se référant à cette lettre on dit que, "voyez-vous, un simple paysan, un pauvre savait écrire." Pas si pauvre que ça, après tout, s'il avait des vêtements à vendre pour une somme supérieure à 6 grivènes. Cette somme était alors suffisante pour payer le travail de quatre journalières pendant 6 ans. Ce qui prouve, une fois de plus, que ce n'étaient que les riches qui savaient lire et écrire.

Les plus pauvres vivaient dans les villes, qui étaient encore jeunes, ou dans les villages; ils étaient artisans ou bien labourai-

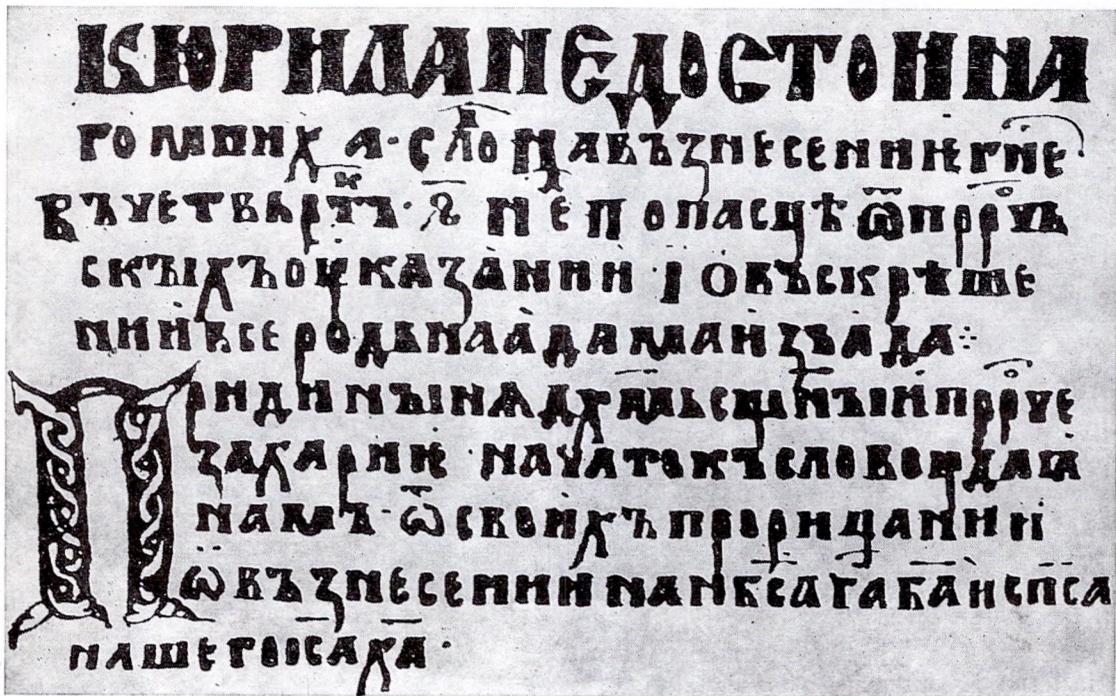


La pierre de Boris

ent la terre. Ils cultivaient le blé, le seigle, l'orge, l'avoine, le sarrasin (on n'est pas sérieux quand on affirme que le sarrasin avait été introduit en Europe par les Arabes au XX^e siècle; on trouve en Biélorussie, à Grodno, par exemple, des grains de sarrasin appartenant à un âge beaucoup plus reculé; son nom même, en langue biélorusse "le blé grec" démontre ses liens avec Byzance), la fève, le lin, le pois, le chanvre. Ils chassaient, pêchaient le poisson, recueillaient le miel sauvage. Pendant ce temps-là, les riches qui gouvernaient s'occupaient, naturellement, de la guerre, de la gestion des affaires, ils rendaient la justice, vivaient dans leurs propriétés où les habitations étaient ornées de fresques multicolores, buvaient dans des coupes de fine porcelaine importée de l'Iran ou dans des coupes du pays, en verre, jouaient aux échecs (on a trouvé des figures), collectionnaient même des bibelots simplement destinés, à égayer la maison.

C'est à cette époque qu'apparaissent les premiers écrivains. La littérature qu'ils

ont créée est religieuse, naturellement, c'est une littérature de l'église: vies des saints, voyages de pèlerins, légendes religieuses. Mais, voyez vous-même cette description du printemps réalisée par Kiryl Tourovski (XI^e siècle): "Aujourd'hui un splendide soleil brille au-dessus de la terre et la réchauffe... Aujourd'hui... l'hiver a pris fin et la glace a fondu... Maintenant c'est le printemps qui règne et réanime la nature; le mouvement imperceptible de la brise semble caresser la vie; la terre qui a jusqu'alors conservé les graines, fait pousser l'herbe verte... Aujourd'hui, les agneaux nouveaux-nés gambadent et reviennent rapidement vers leurs mères, ils s'amusent. Aujourd'hui les nouvelles pousses apparaissent sur les arbres et les fleurs parfumées éclosent; un arôme mielleux se répand déjà dans les vergers... Aujourd'hui tous les oiseaux aux belles voix... s'ébattent..., chacun chante



Fragment du manuscrit de Kiryl Tourovski

sa chanson, glorifiant Dieu dans son propre langage...”. Un vrai crépuscule de mai, n’est-ce-pas? On se repose devant les maisons. Les vergers fleurissent. Les enfants courent et lancent leurs chapeaux pour attraper des hannetons, ou bien secouent les arbres pour les faire tomber. Les mêmes images qu’alors.

ET LES FAMILLES SE DRESSÈRENT
CONTRE LES FAMILLES
ET LES CLANS SE DRESSÈRENT
CONTRE LES CLANS

Les hannetons, les fleurs et les enfants étaient les mêmes qu’aujourd’hui. Mais les temps, eux, étaient autres. C’était quand les

gens étaient divisés en vilains et les autres, meilleurs; quand une des femmes les plus intelligentes de l’époque, Ephrossine de Polotsk, prenait le voile et, heureuse, n’y voyant aucun mal, s’enfermait dans un couvent; quand, enfin, ont commencé les divisions féodales, les guerres, au cours desquelles les Slaves devaient tuer les Slaves..

Les chroniques de ces temps sont horribles à lire. Il n’y a ni parents, ni pères, ni ami, ni frère; il n’y a que ceux qui cherchent à s’emparer du pouvoir. Les princes sont comme des chiens enragés. Ce qui permet aux ennemis d’exploiter le moment. Voici ce qu’écrivait Mickiewicz, en parlant de cette époque:

Méchka ne sortait guère de sa forteresse:
Princes et voisins pillaient le pays en détresse,

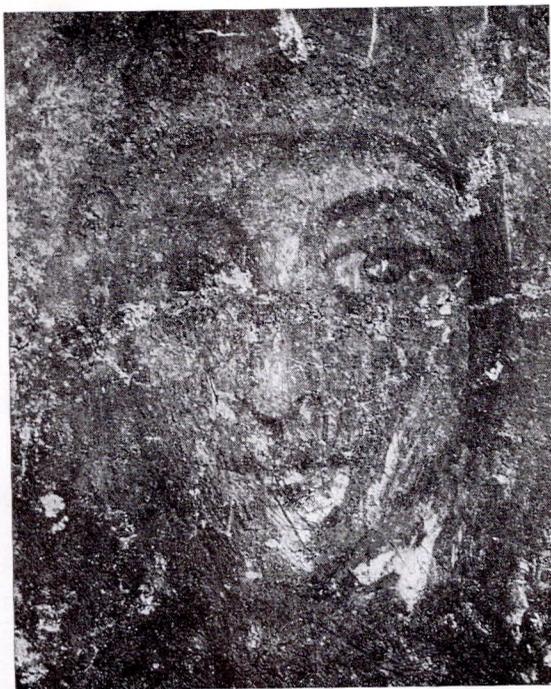
Les plaintes des sujets torturés
Ne perçaient guère les enceintes de pierres,

Quand elles atteignaient l'oreille du prince fortuné
Pour les entendre il était bien trop fier.

(„Méchka, prince de Novgorod”)

Il est vrai aussi que cette lutte a vu naître des héros et des preux. Deux d'entre eux qui avaient leurs prouesses sur le territoire de la Biélorussie sont mentionnés par l'auteur du “Dit”. L'un d'eux — Iziaslav, fils de Vassilkov — après avoir longtemps fait résonner son glaive contre les casques des chevaliers lituaniens tombe pour ne plus se relever sur la terre ensanglantée; il sera amèrement pleuré par les clairons de la ville.

Le deuxième vaillant est un personnage fantastique, mythique. Légendaire par son audace, par la façon qu'il avait de prendre la fortune dans ses mains et de ne pas la lâcher. Mais dans son histoire il y a un fait étonnant. Vseslav Polotski s'est maintes fois battu contre Novgorod et contre Kiev, et l'auteur du “Dit” n'y voit rien de mal et ne lui fait aucun reproche; il s'adresse seulement à ses successeurs, les enjoignant de cesser les guerres pour que Vseslav puisse retrouver sa gloire. Pourquoi? Peut-être parce qu'on a toujours admiré l'aventure, quand on y fait preuve d'audace, de courage, de folle gaîté, dirai-je même. On a toujours aimé celui qui tout au loin de sa vie, n'a jamais cherché de profit personnel, celui qui fait preuve de talent même dans ses défauts. Traîtreusement fait prisonnier, il est jeté dans un cachot, mais libéré par la population de Kiev en révolte qui le porte au trône. La vie, on pourrait le croire, l'a comblé: honneur, gloire, force, ajoutée à un courage exceptionnel, à un talent remarquable d'homme d'Etat. Mais lui, entouré de cette gloire dans l'opulence des richesses de Kiev, lui, il entend sonner les cloches de la cathédrale Sainte-Sophie de Polotsk. Peut-être, pouvait-il voir les forêts, les bourgs enneigés, pouvait-il entendre les hurlements des loups aux alentours des villages, pouvait-il apercevoir l'eau gelée dans



*On suppose que c'est le portrait de Ephrossine de Polotsk
(fresque de l'église du Sauveur-Sainte-Ephrossine)*

les seaux et les ombres funèbres se balancer sur les murs des villes.

Alors, il n'a plus besoin de rien. Il s'élançe comme une bête féroce: “il quitte Biélograd (la ville blanche)..., Novgorod lui ouvre ses portes, on ne résiste pas à sa force, il se transforme en loup et court jusqu'à rivière Némiga...”.

Il est aussi sorcier. Il peut se transformer en loup. C'est sans doute de lui que commence la faculté réelle (“il n'y a rien de pas vrai”) des Biélorusses les plus audacieux de pouvoir se transformer en loups-garous, de pouvoir, à n'importe quel moment, devenir loup, et au contraire.

LA LITUANIE.
LA RUSSIE BLANCHE

Le malheur approchait. D'un côté les croisés, de l'autre l'invasion tatare.

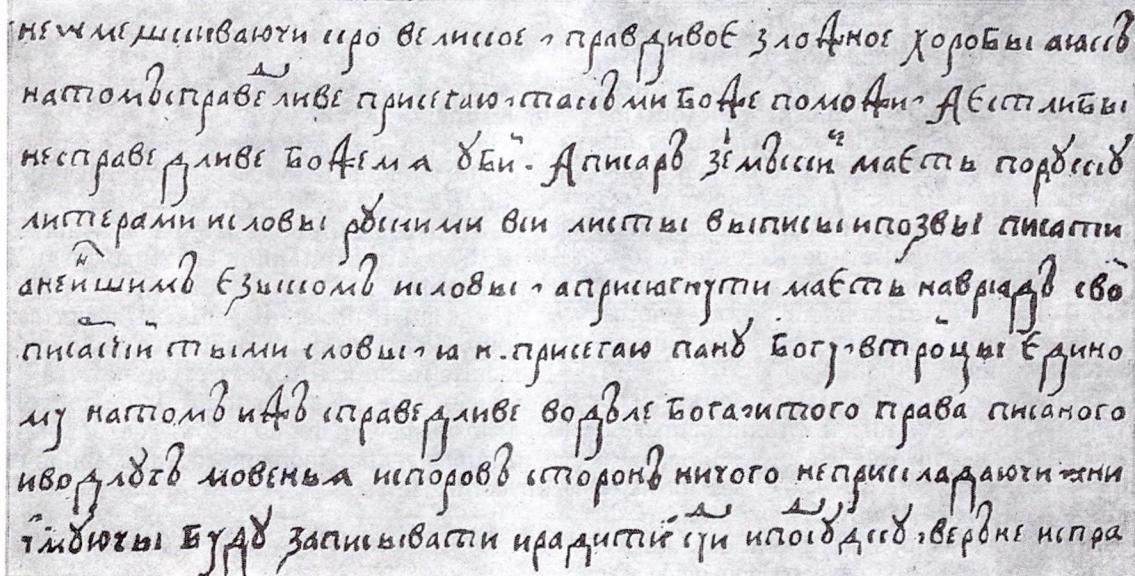
Même si les principautés biélorusses ont réussi à battre les Tatars qui venaient du nord-ouest, même si à l'issue de la bataille de Kroutogorié la nuée des Tatars a pris la fuite sous les coups des glaives de l'armée qui était commandée par Skirmount et Ragoutovitch, même si les Tatars ont été chassés des murs de Sloutsk par le prince de Sloutsk, de Kritchev par Ivan, inconnu, qui, sans doute n'était qu'un plébéien, le pays n'en pouvait plus. Naturellement, pour cette raison, les lituaniens possédaient une force militaire supérieure, mais, d'autre part, eux et les principautés du territoire biélorusse se connaissaient très bien.

L'union des terres lituaniennes (la Jé-
maïtsia et la Auokhtaïtsia) et des terres

biélorusses était devenue une nécessité historique. Les principautés russes avaient été accaparées par les Tatars qui représentaient une menace terrible pour les principautés de la Russie du Nord-Ouest. Du nord, sur la Biélorussie et la Lituanie, pesait la menace de l'ordre de Livonie; de l'Ouest c'était l'ordre Teutonique qui mettait en cause la survie des Lituaniens et des Biélorusses.

Il fallait s'unir ou mourir. Sans union il ne restait qu'une chose à faire: disparaître, mourir, sans même laisser la trace de son existence sur cette terre. Les maîtres clairvoyants de la Biélorussie, en recherche de paix et d'ordre pour les terres natales meurtries et sans forces, ne s'étaient pas trompés. Les Lituaniens n'ont rien introduit de nouveau, si ce n'est un pouvoir centralisé puissant et nécessaire. Au contraire, ils suivaient une politique de tolérance, s'installaient dans les contrées nouvelles, épousaient les Slaves, acceptaient le christianisme. Les deuxièmes et troisièmes générations avaient déjà assimilé l'ancien biélorusse qui était devenu leur langue de tous les jours, ainsi que la

De la langue: "Le scribe rural doit rédiger les actes en russe et non en une autre langue..."



нечемъ живаюти серо великое и правдивое злоное хоробы акаѣв
напомъ справе ливе присетаю тасѣмъ боже помофи? Аѣсти либы
несправе диве божема ѡбѣ. Аписарв зѣмвсѣи маѣсть порѣсѣв
лиггерами и словы рѣшими ви листы выписы и позвы писати
анейшии ѡбъзшии и словы и аписангугти маѣсть наврѣдѣ сво
писати стыми словы и и. присетаю панѣ богу встроуци ѣдино
му напомъ и ѡбъ справе диве водрѣе бога и того права писаного
и водрѣдѣ мовенья и споровѣ сторонѣ никого не прикладати ни
тѣмъ оубо будѣ записывати и радити си и поудѣдѣ, вероке испра

СТАТУ ВЪ БОЛШОУ КНЯТЪ ВЛКЪ

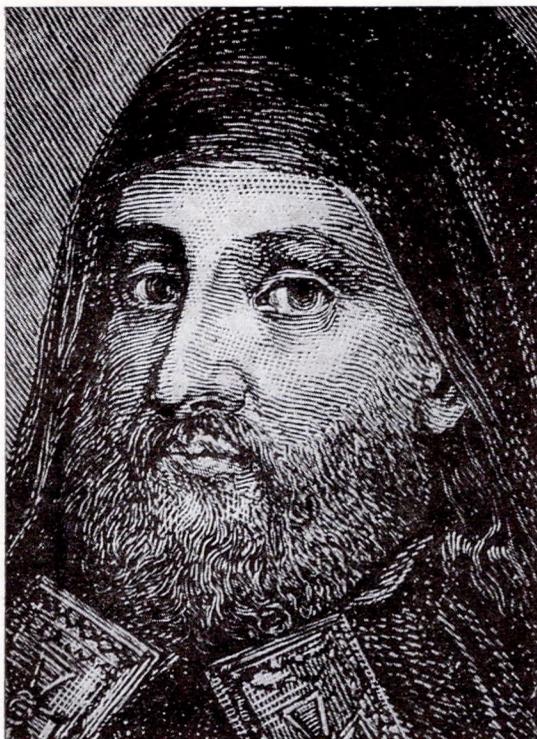
ШЛАДИНШОГО ГАРА КОРОЛА ЕГО МЛСТН
ЖИКИМОНЪТА ТРЕТЕГО НАКРОНАЦЫН
ВЪ КРАКОВЕ БЫДАНЫ РОКЪ
А Ф ПН.



ДРЪКОВАНО ВЪ БОЛШОУ КНЯТЪ ВЛКЪ

ВЪ ДУКАРН ДОМЪ МАМОНІТОВЪ.

ЗЛАСКИ ППРЫМАЛА КОРОЛА ЕГО МЛСТН



Mialeksi Smotritski. Auteur de la première grammaire slave

langue des tribunaux et des actes d'Etat.

Relativement peu nombreux, les Lituaniens se sont dissous dans la masse des Slaves partout où ils s'étaient installés. Et c'est seulement dans les terres d'où ils étaient venus (la Jémaïtsia et la Aoukchaïtsia) que le lituanien continuait à être parlé (surtout par les paysans, les citoyens et la partie la plus pauvre de la noblesse). Comme les Bulgares qui avaient apporté aux Slavins et aux Antes le nom de leur Etat futur, les Lituaniens aussi, ne transmettent que leurs noms "Lituanie", "Grande Principauté de Lituanie".

La création de la Grande Principauté de Lituanie n'a rien fait perdre aux Biélorusses,

au contraire, ils y ont beaucoup gagné. Du moins, au début de l'union. Ils se sont débarrassés de la terrible menace de l'esclavage tatar et des croisés, menace qui jetait une angoisse de mort jusqu'au fond de l'âme, ils ont conservé leurs livres, leur science, leur langue dans les tribunaux et les établissements de l'Etat, leurs lois en langue maternelle, et même, ces lois étaient plus perfectionnées que dans beaucoup d'autres pays voisins...

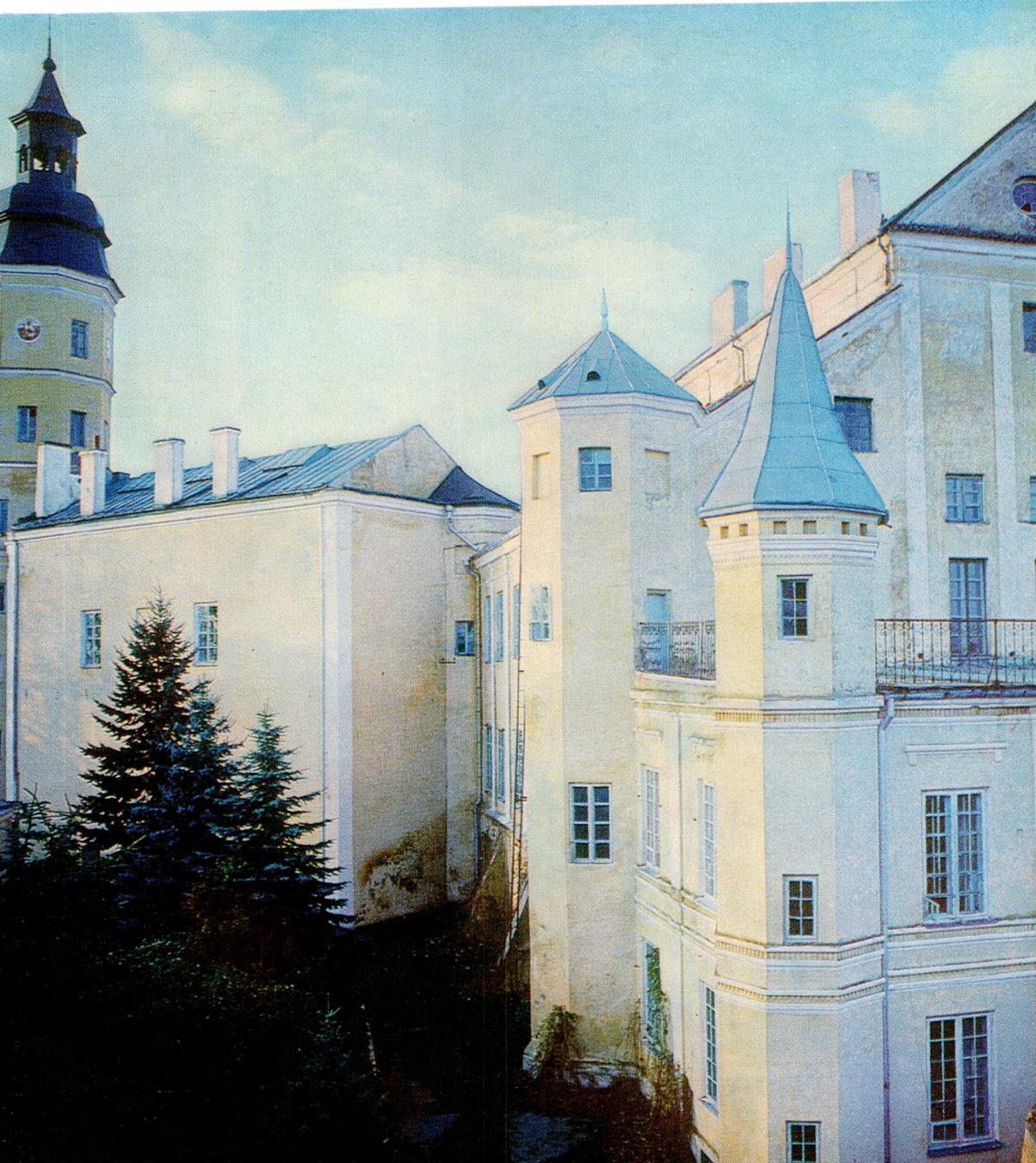
Une union martiale s'était formée, une fédération de peuples différents.

Au sein de cette fédération, au début du XIII^e siècle, a commencé à se former la langue biélorusse et le peuple biélorusse proprement dit.

On ne peut pas toujours observer ce processus dans les livres de cette époque. Pourquoi? Dans la langue écrite on continuait de suivre la tradition et elle ne reflétait pas l'évolution de la langue parlée. Les écrits de cette époque n'illustrent pas son véritable caractère. Nous savons qu'on ne parlait plus comme ça seulement d'après les fautes assez nombreuses qu'on y rencontre et grâce aux livres religieux des Tatars biélorusses qui étaient écrits en ancien biélorusse en lettres arabes. Or, l'alphabet arabe contient les lettres "dz", et le "ts" mouillé et d'autres, qui offraient la possibilité de refléter la prononciation biélorusse de l'époque et ainsi fournit une clé à la lecture des écrits en caractères cyrilliques.

Dans leur ensemble, les peuples slaves orientaux écrivaient à peu près de la même façon, tout en parlant différemment. Ce qui rend difficile la tâche de distinguer les littératures de cette époque. Qui étaient les frères Mamonitch, imprimeurs renommés, qui au XVI^e siècle ont livré tant de livres aussi bien à la Biélorussie qu'à l'Ukraine? Qui était Mialeksi Smotritski, écrivain et personnalité publique (1572—1630) qui est né en Podolie et qui a fait ses études et déployé ses activités à Vilna? Personne ne peut le dire. A cette époque il est très rare, et ce n'est

Nesvoje. Le château. XVI^e siècle





Krève. Vestiges du château. XIII^e siècle

qu'un peu plus tard, que l'on a pu affirmer que l'imprimeur civilisateur Frantichek Skorina et le poète Siméon Polotski étaient Biélorusses, que, par exemple, Ivan Vichanski était Ukrainien, Piatro Mstislaviets était Biélorusse et, probablement, un disciple, ou un disciple du disciple de Skorina, qu'Ivan Fédorov était Russe. On sait que de la Biélorussie l'imprimerie s'est répandue dans l'Etat de Russie, et, de Moscou, quand des fanatiques ont incendié l'imprimerie de Fédorov et de Mstislav, elle est revenue en Biélorussie, avec ceux qui avaient réussi à se sauver, et ensuite elle s'est implantée en Ukraine. Est-ce que les oeuvres ardentes de Vichanski, est-ce que son sarcasme blessant n'étaient pas appréciés en Biélorussie? Et est-ce que Siméon Polotski n'a pas fait ses études à l'Académie de Kiev? Est-ce que les livres de Skorina n'étaient pas connus en Ukraine et en Russie?

LES SIÈCLES LES PLUS DURS

Le cours du temps voit de plus en plus se développer deux tendances. La première concerne les charges féodales qui deviennent de plus en plus lourdes tandis que la plus grande partie des paysans biélorusses est définitivement asservie. La deuxième, c'est l'intensification de la lutte entre les religions catholique et orthodoxe sur le territoire du pays.

La première était liée au développement du commerce dans le pays et au développement rapide de l'industrie dans les Etats de l'Europe Occidentale qui avait provoqué une demande accrue, sur le marché, du chanvre, du lin, du blé et du bois. Les gros propriétaires terriens ont agrandi les surfaces cultivées,

Smoliang. Le château fort. XVI^e siècle



mais, ils avaient besoin de main-d'oeuvre pour les mettre en valeur. En 1557 une réforme agraire a été effectuée, baptisée "la réforme des lotissements". Toute la terre a été partagée en "lots" (21,3 ha); chaque lot s'est vu attribuer sa "cheminée", c'est-à-dire une famille. Pour l'utilisation d'un lot d'une qualité et d'une superficie déterminée (on pouvait posséder plus d'un lot) la "cheminée" devait payer des charges concrètes. Des caravanes de voitures et des vaisseaux, chargés des fruits du travail des paysans, se dirigeaient alors vers l'Occident. Les richesses des exploitants s'accumulaient. Aujourd'hui personne n'accepterait de vivre comme vivait un prince quelconque de Novgorod au début du XIII^e siècle. D'immenses demeures de pierre aux murs nus, des bancs recouverts de fourrures, les lits sont rares, des tables rustiques, quelques chaises, des icônes, deux grands coffres; mais de nombreux chevaux dans les écuries, des objets d'argent dans les coffres, des vêtements en tissus très chers. Puis, à l'intérieur des murs et des tours, — des palais aux murs tendus de soie, aux meubles capitonnés de velours, aux coupoles recouvertes de plaques d'or. Les maîtres sont habillés de brocart importé de l'Inde, aux doigts ils portent des bagues dont chacune a la valeur de toute une année de travail d'un village entier; des chaînettes et des médaillons d'or, des armures ornées de pierres précieuses dont la valeur est difficile à évaluer. L'industrie, l'enrichissement, l'opulence, c'est le paysan qui les paie. Mais il ne fait pas que payer, il se révolte aussi.

...C'est de cette époque que datent les premières rixes catholiques et orthodoxes. La menace des chevaliers teutons continuait de peser, l'ordre devenait encore plus puissant. Il fallait trouver quelqu'un pour s'unir. Le peuple, la petite bourgeoisie, les marchands optaient pour l'union avec Moscou. Les langues se ressemblaient, la religion était la même. Mais Moscou payait encore tribut aux Tatars. Même après la bataille de Koulikovo et jusqu'au "face à face sur l'Ougra"

(1480), quand le tzar Ivan III recevait des renforts, tandis que le khan Akhmat attendait en vain l'aide du roi de la Lituanie et de la Pologne Kazimir IV. Cette aide les Tatars ne l'ont jamais reçue parce que les princes orthodoxes biélorusses s'étaient révoltés contre le roi: ils ont payé de leur tête l'aide accordée à Moscou, alors que le pays tombait sous une influence encore plus forte du catholicisme.

Ainsi, une partie importante des magnats estimait que Moscou se trouvait trop loin et l'ordre des teutons trop près. Ce qui inévitablement poussait à l'alliance avec la Pologne, et, par conséquent, à la nécessité d'adopter une autre religion, la leur. Vient s'ajouter les révoltes, les complots, parfois importants, des féodaux biélorusses orthodoxes (le complot de M. Glinski avec la prise de Tourov et de Mozyr et les attaques des principautés de Sloutsk et de Kopyle — 1506).

C'est ainsi qu'en 1385 l'alliance avec la Pologne a été scellée dans le château de Krev. Le pape soutenait le roi Jagellon qui lui a donné la parole de tout faire pour soumettre les Biélorusses et les Ukrainiens au catholicisme. L'union a aidé à repousser les chevaliers teutons, mais elle a engendré des siècles de lutte des Ukrainiens et des Biélorusses contre la catholisation forcée; elle est ainsi devenue une des causes de l'affaiblissement, puis de la chute, de la Pologne. Vous voyez quelles sont les péripéties de l'histoire; on tire le bout de la ficelle, qui semble être la moins importante, et tôt ou tard, l'écho se fera entendre. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain.

L'idée de l'union, entre hommes de bonne volonté, n'était pas mauvaise en elle-même. Vraiment, à quoi cela servait-il donc de s'entretuer? Seulement parce que le cosaque Pydaprigora et le bourgeois de Moguilev Roman Dévatchka faisaient le signe de croix avec deux doigts tandis que le Polonais Pchypchetski le faisait avec cinq doigts? Ce n'était pas sérieux! Mais derrière la bonne



La bataille d'Orcha. XVI^e siècle (gravure contemporaine)

idée de paix religieuse et grâce aux bons soins des loups qui régnaient sur les peuples, partout l'esclavage attendait les hommes, ainsi que la perte de la confiance, de la langue maternelle, une haine aveugle des voisins proches et lointains.

Des deux côtés la lutte était féroce et il manquait de peu que parfois elle ne se déchaîne en guerre religieuse. Ce n'était pas du fanatisme. Le Biélorusse n'est pas fanatique et même durant ces années sombres ses relations avec les cieux étaient plutôt familières, amicales avec une pointe d'ironie. Cette très vieille légende le témoigne. Deux femmes se rencontrent:

Où vas-tu, commère?

— Je vais à l'église demander une messe pour mon animal (mon monstre, ma vipère, mon Caïn — dans tous les cas c'est l'époux qui est visé).

— Et bien alors, ma chère, ne te trompe pas, ne demande pas la Messe à Monsieur Jésus; les hommes sont tous les mêmes salauds, ils se couvrent toujours les uns les autres, comme les tziganes. Fais bien attention de ne pas te tromper et commande la messe à notre Sainte Mère. C'est une femme, et comme toutes les femmes, elle comprend tout.

Ces rixes, ces bagarres dans les villes, ce n'était pas du fanatisme, c'était la défense de la dignité humaine.

La bataille de Grunwald avait écrasé l'ennemi commun des Slaves, mais dans le pays rien ne changeait. On s'était trop embourbé. Les trois quarts de la noblesse avaient accepté le catholicisme; ils se vantaient d'appartenir à "une civilisation supérieure" (entre temps, dans les tribunaux, même en Pologne, on se servait de lois écrites en langue biélorusse), ils traitaient les paysans de crétiens. La lutte continuait.

Ce sont les confréries qui prennent la tâche de diriger cette lutte. Dans la confrérie le noble payait ses cotisations aussi bien que le paysan (et le premier n'avait aucune supériorité sur le second). Les con-

fréries organisaient des imprimeries, se préoccupaient du développement de l'enseignement, inauguraient des écoles pour les enfants dans lesquelles on utilisait la langue maternelle, elles aidaient les prédicateurs et les écrivains qui les soutenaient. C'est ainsi que s'étaient entremêlées en un seul noeud l'économie, la religion, les langues (le noble, exploitant, catholique, le plus souvent "Polonais"; le paysan et le citadin, exploités, orthodoxes, "Biélorusses"). Mais il y avait aussi des nobles orthodoxes et des paysans catholiques.

Ainsi, le peuple, déchiré en deux, mordait son frère à mort.

Certains mouraient de faim, d'autres se révoltaient. C'est durant cette époque que l'amitié entre la Biélorussie et l'Ukraine se renforce particulièrement. Par milliers nos paysans quittaient leurs terres natales et rejoignaient les cosaques de la Setch. On sait que la haine du peuple envers les hobereaux étrangers a engendré, en Ukraine, un mouvement aussi puissant que celui des cosaques qui a réussi à ébranler la Rzecz Pospolita et qui a fini par en détacher l'Ukraine. En Biélorussie il n'y avait rien de pareil. Il n'y avait pas d'organisation militaire telle que la Setch, où on apprenait à se servir des sabres, des frondes, à monter à cheval, où on était toujours armé, où on était toujours prêt à se révolter, au moindre prétexte. Le Biélorusse, lui, n'était alors qu'un simple "seneur de sarrasin", un artisan ou un marchand. Il n'y avait nulle place où il pouvait se sauver et, pendant des années entières, s'entraîner au métier de guerrier, à une lutte sans merci. Mais ces milliers qui rejoignaient la Zaporozskaia Setch ont considérablement contribué à renforcer les rangs des cosaques, ils combattaient avec courage et souvent parvenaient à atteindre le grade de colonel (Michel Kritchevski et d'autres). Et dès qu'une insurrection éclatait en Biélorussie les détachements des cosaques accouraient à l'aide. Tandis que le moindre mouvement qui se

produisait en Ukraine avait un écho en Biélorussie. Les grands envoyaient les forces armées, mais, dans les arrières de l'armée des hobereaux, la révolte des paysans s'amplifiait. En voici quelques exemples:

1590. Le chef des cosaques Matiouchka Goultaï attaque Moguilev. Son détachement fait boule de neige et grossit grâce à l'adhésion des paysans. Les propriétés et les palais des hobereaux sont brûlés. Les insurgés occupent alors Bykhov et en chassent les usuriers, les tenanciers et toute la noblesse polonaise.

1595, octobre. Un millier de cosaques commandés par Séviarine Nalivaïka arrivent en Biélorussie, attaquent par surprise Sloutsk où ils s'emparent d'un bon butin, y compris des armes et 12 canons. Quelques jours après le détachement de Nalivaïka compte déjà 2000 personnes, cavaliers et fantassins. Près de Sloutsk ils écrasent, à coups de canons, l'armée des hobereaux. Les insurrections des paysans qui s'étaient apaisées après "la guerre de Matiouchka" reprennent de plus belle "même jusqu'à Minsk". Le 30 novembre 1595 Moguilev est prise, "les hobereaux et les gens de bien" sont tués, "les magasins pleins de marchandises" sont brûlés.

A la mi-décembre arrivent le hetman lituanien avec une armée de 18000 hommes. Les insurgés résistent, puis quittent leur camp et se retirent, tout en harcelant l'ennemi. Ils n'ont rien à perdre et se battent comme des forcenés. Il est clair qu'il est tout à fait inutile de poursuivre les insurgés. Nalivaïka prend Rétchitsa, se dirige sur Pinsk et avec deux mille hommes revient en Ukraine.

1601—1602. C'est la même chose avec le détachement de Doubina. Attaque de Vitebsk. Les nobles et "les meilleurs gens" de la ville réussissent à s'emparer de Doubina et de ses aides-cosaques et paysans — qui sont empalés sur les collines voisines de la ville.

Une insurrection suit l'autre. 1584 —

révolte à Polotsk. On ne voulait pas accepter le calendrier grégorien des catholiques. On pille les demeures des hobereaux.

1606. Intervention polonaise dans les terres moscovites. Il faut beaucoup d'argent. Le poids des redevances est plus lourd que jamais. Le conseil urbain de Moguilev abuse à tel point de son pouvoir, outrage tellement le peuple, que la ville se révolte. Le conseil est chassé, l'Hôtel de ville est occupé. Les insurgés étaient commandés par Stakhor Mitkovitch, un artisan. Le nouveau conseil est formé par un forgeron, un tailleur, un armurier, un tonnelier, un cordonnier et un boulanger. La lutte a duré quatre ans. En 1610 Sigismond III réussit à étouffer l'insurrection. Ses chefs ont été pendus sur le mont de Illine.

1616. Près de Glouisk les paysans battent le régiment de Siankévitich.

1623. L'insurrection à Vitebsk. L'évêque Jassafat Kountsévitich implantait par la force le catholicisme, jetait les gens en prison, déterrait les corps des décédés orthodoxes et les jetait aux chiens, rôdait partout dans la contrée et fermait les églises orthodoxes. Les habitants de Orcha ne l'ont pas laissé entrer dans leur ville et ont failli le noyer dans les eaux du Dniepr. A Moguilev les habitants ferment les portes de la ville, tirent les canons sur les remparts et proposent au "scélérat" de s'en aller au plus vite s'il ne veut pas recevoir un boulet de cinq livres dans le bas du dos. L'évêque n'en avait sans doute aucune envie puisqu'il quitte les lieux sans se le faire dire deux fois.

Le 12 novembre 1623 le vase déborde. Le tocsin retentit. Les habitants de Vitebsk et les volontaires de Orcha, Polotsk, Vilna et Moguilev, auxquels se joignent les paysans des villages environnants, anéantissent la garde de l'évêque, occupent la demeure de Kountsévitich, le mutilent et le tuent; puis son corps est jeté dans la Dvina. Arrive l'armée. Vingt participants à l'insurrection perdent leur tête.

LES HUMANISTES BIÉLORUSSES

Comme vous l'avez sans doute remarqué c'étaient les villes qui se révoltaient le plus souvent. Les villes, "l'air desquelles est embaumé de liberté", étaient particulièrement opprimées sous les chaînes du féodalisme. C'est justement dans des villes que se développe la Renaissance biélorusse, qu'apparaissent l'humanisme, l'écriture, la philosophie, la littérature.

La plus grande figure de l'époque historique de la Renaissance, Francisque Skorina (près de 1490 — près de 1550) est né dans la famille d'un marchand de Polotsk. A l'âge de 14 ans il se rend à Cracovie où il entre à l'Université. En 1506 il obtient le baccalauréat. Ensuite l'infatigable Biélorusse prend la route de l'Italie où après des études à l'Université de Padoue il se voit octroyer le grade de "docteur ès sciences médicales". En 1517 Skorina est à Prague. Là, il commence ses activités en qualité d'imprimeur: en trois années il

publie 22 volumes de la Bible, traduite par lui-même en biélorusse. C'était la première traduction de la Bible en une langue vivante. Ce n'est que par méprise que la traduction de Luther en langue allemande est estimée être la première. Son "Nouveau Testament" n'est sorti des presses qu'en septembre 1522, tandis que toute la Bible n'a vu le jour qu'en 1534.

A partir de 1525 Skorina publie des livres à Vilna qui pendant de nombreux siècles était restée la capitale culturelle de la Biélorussie et de la Lituanie. C'est ici qu'ont été imprimés son "Apôtre" et son "Petit livre du voyageur".

Ces livres étaient destinés à porter dans les masses l'écriture, la lumière, la culture. Ils témoignent que notre langue maternelle était aussi bonne que les autres. Skorina était tout entier au service de son peuple, il était un humaniste, un des hommes les plus instruits de son temps et un défenseur conséquent de la culture et de la langue de son pays; il était aussi un artiste (tout laisse croire qu'il exécutait lui-même les gravures de ses livres; ces gravures représentent des scènes de la vie des Slaves, leurs vêtements,

*Francisque Skorina. "Le Deuxième livre des Règnes"
(Conservé à la Bibliothèque d'Etat Lénine. Minsk)*





Francisque
Skorina.
Autoportrait



Francisque Skorina. Gravure du livre "Rouf"

leur architecture). Dans les préfaces de tous ses livres il appelait toujours à diffuser les connaissances, il disait qu'on ne pouvait pas se faire pardonner ses péchés en offrant un

sacrifice à l'église, que pour être un véritable chrétien il ne suffisait pas de porter ce nom, mais qu'il fallait aimer les hommes. Il écrivait qu'il faut faire preuve de bonté pour tous les peuples et toutes les croyances, ce que chacun a le droit d'avoir sa place sous le soleil; ainsi la langue biélorusse n'est pas

moins belle que le latin. Dans la “Bible” Skorina trouvait une source de connaissances; sa traduction est devenue un ornement de la langue littéraire biélorusse du XVI^e siècle. Les préfaces de ses livres sont extrêmement intéressantes même pour le lecteur d’aujourd’hui. Il y parle de la sagesse qui, dans un livre, est “comme le grain dans la noisette”. De l’amour de la patrie: “Comme les animaux qui habitent le désert connaissent leur tanière dès leur naissance, comme les oiseaux qui volent dans les airs connaissent leur nid, comme les poissons qui fendent les eaux des mers et des rivières connaissent leur remous, comme les abeilles défendent leur ruche, de même les hommes ont un immense amour pour le pays où ils sont nés et où ils ont grandi selon la volonté de Dieu”.

La “Bible” de Skorina était devenue l’arme des confréries en Biélorussie et en Ukraine. Il n’y a pas longtemps, par exemple, on en a trouvé un exemplaire à Oujgorod. Il est clair qu’on l’avait lue.

L’adepte de Skorina, le Biélorusse Piotr Mstislavets, avec le clerc Ivan Fedorov, quelques dizaines d’années plus tard, publient à Moscou l’“Apôtre”. En 1574 l’“Apôtre” paraît à Lvov. Les livres sont imprimés à Zabloudov et à Vilna, dans l’imprimerie des Mamonitch.

...De nouvelles lumières apparaissent, des traducteurs en langue maternelle, des écrivains, des philosophes.

Tels que Simon Boudny (1530—1539), auteur du “Catéchisme” instructif biélorusse, accusateur de la débauche de la noblesse et du clergé. Voici quelques extraits de son deuxième “catéchisme” parodique.

Question. Comment doit vivre un homme?

Réponse. Tu peux vivre comme tu veux ... Si l’enfer t’attend, tu n’y seras pas seul, mais avec beaucoup d’autres comme toi et tu ne t’ennuieras pas.

Question. Qu’est-ce que c’est la messe?

Réponse. La messe est une scène injurieuse



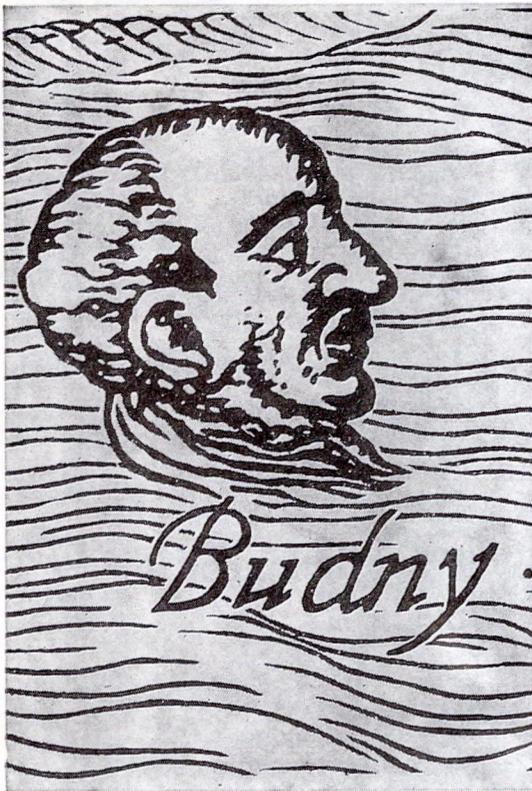
Francisque Skorina. Page du “Petit Livre du voyageur”

pour Dieu, pendant laquelle les prêtres crucifient Jésus Christ une fois de plus.

Question. Qui est le pape de Rome?

Réponse: Le pape est un antéchrist blanc; il est en noir parce qu’il connaît l’enfer; c’est une honte qu’il dirige l’église.

Boudny a été persécuté, torturé; comme Galilée, il a dû abjurer. Mais même après son abjuration il a imprimé de nombreux livres, traduits ou écrits par lui-même, y compris un livre sur les pages duquel il s’élevait avec véhémence contre la nuit de la Saint-Barthélemy en France.



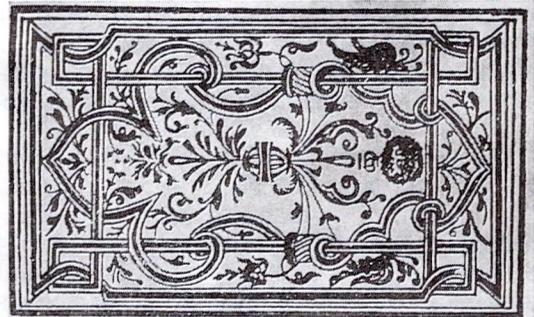
Simon Budny en enfer. Caricature contemporaine

Vassil Tiapinski (1540—1605), qui ne reconnaissait pas la Trinité et qui estimait que Jésus avait été un homme ordinaire, prétendait qu'un mortel n'a pas le droit d'exercer un pouvoir sur un autre mortel. Il se prononçait contre le pouvoir de l'Etat et contre la guerre (si ce n'était pas une guerre juste, défensive).

Tiapinski a traduit en biélorusse et a imprimé l'Évangile. Il a dépensé tous ses biens, qui étaient plutôt maigres, pour tirer le peuple de l'ignorance, de la nuit, pour lutter contre les superstitions.

On éditait des "discours" satyriques qui parodiaient les discours prononcés pendant

les séances des diètes ("Le discours de Mélechko"), des romans et des légendes traduits en d'autres langues ("Le livre du chevalier de Tavdel", "Le roman de Troie", l'"Alexandrie", "Tristan et Iseult", l'"Histoire des faits d'Attila"), on écrivait des chroniques intéressantes. Les étudiants créaient des drames avec des scènes populaires comiques qui avaient pour personnages un paysan, sa femme, des étudiants, un guérisseur-charlatan, un Moscovite, un Polonais, un Juif, un diable. Le paysan se tirait toujours d'affaire sans dommages, même quand il était lié au diable.



КАТИХИСИЪ.

ТО ЕСТЬ,

НАЗНАЧЕНОЕ ДЛАВНАМЪ ХРІСТІАНЬ
СКЯНЪ СВЕТОГО ПИСМА, ДЛА ПРО-
СТЫХЪ ЛЮДЕЙ НАЗЫКАЕМО-
ГО, ВОПЫТЪ ДІАХЪ И
КАЗЪХЪ СЪБРАНА.

О ПЕРВЪЯГО СВЕТОГО ЯПОСТОЛА

Петра посланія Зачало 3°

Готови прии къ швѣтѣ всакому въ просяющемъ ои,
слово божьме зроченіи секретностию и стряху,
совѣсть и муче влгу и прогнати.

Цітульни лист «Катихисиса» С. Буднага.

Le Catéchisme de Simon Budny

C'est à cette époque qu'apparaît la poésie laïque. Voici un vers de Yan Pachkievitch, consacré à la langue biélorusse.

Le Polonais aime fleurir son langage du latin
C'est en biélorusse qu'aime parler le Lituanien
Sans le premier on n'est rien en Pologne,
Sans l'autre en Lituanie on est borgne.

Biélorusse, réjouis-toi franchement,
Ta gloire te suivra dans le temps.

22.VIII—1621.

Et, bien sûr, l'apogée de la poésie biélorusse ancienne, est représentée par Siméon Polotski (Samuil Emélianovitch Piatrovski-Sitnianovitch, 1629—1680), poète, publiciste, dramaturge.

Il a étudié (de 1640 à 1650) à l'Académie de Kiev; il a commencé à écrire des vers en biélorusse, "dans la langue qui était habituelle à ma maison", parfois il les écrivait en polonais; il a également pris part à la création de drames pour étudiants à Kiev. Quand il a été obligé de s'exiler à Moscou, il est devenu le fondateur de la poésie russe. Il y était connu pour son oeuvre civilisatrice et ses activités pédagogiques. Il a élaboré les fondements de la versification russe et formé toute une école de poètes (K. Istomine, P. Bouslaev, S. Medviédiev). C'est lui qui a introduit à Moscou la notion même de "théâtre" et a écrit les premières pièces. En partant de ces débuts la dramaturgie se développe rapidement. D'abord, sous le règne du tsar Alexei, on montait des pièces de temps à autre, ensuite, sous Pierre I, apparaît le théâtre proprement dit. Siméon Polotski était un partisan convaincu du développement des sciences laïques et d'un rapprochement avec les forces progressives de l'Europe; c'est lui qui a préparé le terrain, sur lequel paraissent moins étonnantes, d'abord, les idées de V. Galitsine qu'il était impossible de vivre en se retranchant du reste du monde.

"La Russie Occidentale, — comme l'écrit l'historien connu I. M. Golénichtchev-



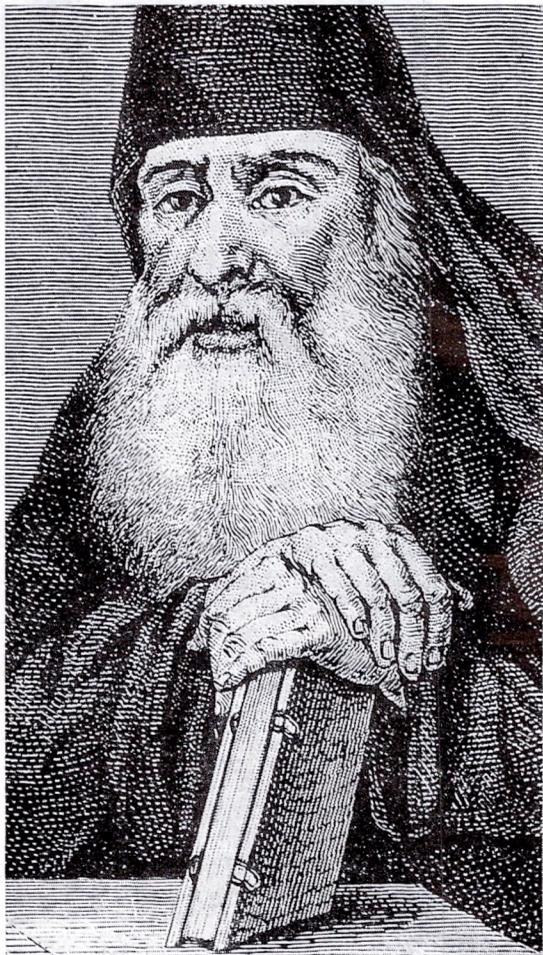
Vassil Tiapinski

Koutouzov, — a été le point de concentration... le relais de transmission de la littérature occidentale pendant très longtemps; elle était également le laboratoire de la versification russe".

...La littérature à cette époque était syncrétique, inséparable de tous les autres aspects de la vie sociale. Ceci concerne les oeuvres historiques, ainsi que les rapports des voïvodes voisins et des starostes, les chroniques et la littérature polémique. C'est ce qui explique que certains auteurs, qui considéraient de trop près les questions religieuses, de la littérature et de la politique, ont connu la torture, et même ont été exécutés. Par exemple, Afanassi Phili-

povitch (près de 1597—1648), polémiste, ennemi des magnats et défenseur du peuple, a été fusillé par les hommes du voivode Masalski dans la forêt près du village de Guerchony, pendant la nuit du 5 septembre 1648. Il était accusé d'avoir "envoyé des écrits et de la poudre aux cosaques" de Khmelnitski.

Siméon Polotski. Philosophe, civilisateur, père de l'école russe de poésie



Tous ces litiges et toute cette haine accumulée ne laissent aucun doute: il fallait s'attendre à une explosion.

LA GUERRE PAYSANNE

...C'était vrai, tout laissait présager l'explosion, l'insurrection de Khmelnitski. Avant son début même, les terres biélorusses ressentait de fortes secousses. Les insurrections se suivaient. Quand, après la bataille de Geolty Vody (6 mai 1648), non seulement les cosaques, mais les paysans et les citoyens ukrainiens aussi, ont éprouvé le besoin de reprendre leur souffle, l'explosion s'est immédiatement répandue en Biélorussie. La terre a commencé à flamber. Tout d'abord, au cours de l'été 1648, comme pour une reconnaissance, arrive la troupe de Galavatski à laquelle se rejoignent les volontaires de Starodoube. En quelques jours le détachement grossit de plusieurs fois, bat l'armée des hobereaux polonais près de Gomel et se replie sur Starodoube. Les cosaques comprennent alors: "venez". Non seulement vous ne rencontrez aucune résistance de la part du peuple biélorusse, tout au contraire, jetez dans cette atmosphère de colère et de haine un seul détachement, et — aussi petit soit-il — des régiments entiers se lèveront.

C'est alors que ça commence pour de bon. Deux mois près, les détachements de cosaques commencent à arriver. Niébaba, Mikhenko, Kryvochapka, Garkouch, Mikoulitski, Poddoubiski et autres. Naturellement, aussi bien parmi les cosaques que parmi leurs chefs il y avait des Biélorusses qui, autrefois, avaient quitté leur pays, et maintenant, étaient prêts à donner leur vie pour le libérer.

Au début de l'automne 1648 les neuf dixièmes du territoire de la Biélorussie s'étaient insurgés. Des détachements locaux, composés de paysans seulement, sont formés. Par exemple, le détachement de Mou-

rachko, dans la région de Minsk, où les paysans battent et dispersent les troupes commandées par Pats. Les hobereaux polonais s'enfermaient dans les châteaux-forts et les villes, s'enfuyaient en Pologne. Les villes de Pinsk, Braguine, Gomel et Loev ouvrent leurs portes aux insurgés. La guerre devient la guerre de peuple entier, parce que, tout à son début, les rangs des insurgés avaient été rejoints par les seigneurs féodaux orthodoxes de la Biélorussie, par le clergé et les membres des conseils urbains. La Biélorussie s'était libérée. Mais, pour le malheur de l'insurrection, il s'avère qu'elle n'avait pas de chef, qui aurait pu comprendre qu'il fallait pousser jusqu'au bout. Les hobereaux étrangers étaient chassés, et c'était bien. Mais la noblesse polonaise réussit à mettre sur pied une armée. Poussés jusqu'au comble du désespoir et de la colère par la perte du pouvoir et de leurs propriétés, par la possibilité de perdre leurs têtes, par la peur et la haine qu'éveillait en eux ce peuple, les hobereaux étaient bien obligés, maintenant, de se battre comme ils ne l'avaient jamais fait auparavant. Ils étaient commandés par le hetman Janusz Radziwill, dont les historiens polonais disent "qu'il a sali toute la lignée des Radziwill", en ajoutant en qualité d'argument vaguement consolant "Ale nie tylko jeden Janusz" (mais pas seulement Janusz tout seul). Les hobereaux préparent leurs armées. Ils engagent des détachements de Suédois, d'Allemands, de cavaliers hongrois, de fantassins suisses. C'est alors que commence une des plus longues luttes, la dernière. Les troupes de Pats et de Gorski sont battues, mais les cosaques et les paysans doivent s'éloigner de la forteresse de Sloutsk. Les artisans de Pinsk s'insurgent et exécutent toute la noblesse polonaise. Des troupes commandées par Mirski tentent d'écraser les insurgés; alors les citoyens appellent à l'aide les paysans des villages voisins et le détachement de cosaques de Niébaba. Le Polonais Elski tente de s'emparer de la ville avec la seule force de

sa troupe, mais les insurgés l'attirent dans un guet-apens, près des murs d'une église catholique, où tous ses hommes sont fusillés à bout portant et définitivement anéantis par une attaque-surprise sur les arrières. Ensuite, les habitants de la ville commencent à construire des barrages, des barricades. On leur promet la vie sauve si seulement ils livrent les cosaques. Ils répondent: "Nous préférons mourir que de les livrer". L'assaut commence. Un assaut terrible par sa férocité implacable. D'abord, c'est les murs qui se défendent, ensuite les rues, puis chaque maison isolée. On met le feu à la ville. Niébaba réussit à en sortir, mais son détachement est arrêté par des marais impraticables. Ses hommes se battent toute la journée et périssent jusqu'au dernier.

Pendant ce temps-là, dans la ville de Pinsk la bataille continuait; on tuait avec une férocité encore jamais vue. 5 000 maisons ont été incendiées; plus de 3 000 personnes ont été tuées.

Le gros de l'armée des hobereaux polonais avait été détruit encore avant, près de Rétchitsa et de Rogatchev; Garkoucha prend Bykhov d'assaut. Les régiments de Pats sont battus près de Igoumen. En janvier les habitants de Smolévitshi se battent contre deux régiments allemands commandés par Danavai; parmi les citoyens il n'y a pas de survivants. Mais un peu plus tard les paysans revoltés et les cosaques anéantissent les deux régiments près de Minsk. 20 mercenaires avec Danavai et son fils réussissent seulement à se sauver. Pas plus.

Toute l'armée commandée par Radziwill se dirigeait sur Tourov-Mozyr-Rétchitsa. Il voulait avant tout étouffer la Biélorussie pour pouvoir ensuite attaquer, le long du Dniepr, les flancs et les arrières de Kholmynski. C'est Tourov qui tombe la première, après une résistance farouche (jusqu'à nos jours elle est restée un petit bourg sans importance, presque un village). Les habitants de Mozyr n'ont pas eu peur et ont décidé de se défendre jusqu'au bout: ils ont arrosé

les remparts et les ont transformés en bloc de glace; derrière les enceintes ils ont encore dressé des barricades de glace. La ville a été longuement canonnée. Elle a commencé à brûler. C'est alors que les mercenaires se jettent à l'assaut de tous les côtés. Le petit détachement de Mikhnenko et les citadins ont fait preuve d'une bravoure inébranlable, et ont réussi à repousser plusieurs assauts. Mais les forces étaient inégales. Les mercenaires et les hobereaux s'engouffrent dans les rues de Mozyr. Mikhnenko, blessé, est jeté du plus haut des murs, sur des pierres couvertes de glace. Ensuite on y précipite ceux qui ont inventé "la forteresse de glace", les chefs locaux. Tous les autres ont été massacrés à coups de sabres.

La troupe de Valovitch a été battue par le détachement de cosaques et de paysans commandé par Poddoubiski, près de Bobrouisk. Radziwill demande de l'aide au roi et reçoit 10 000 hommes de plus, cavaliers et fantassins, avec lesquels il court au secours de Valovitch. La trahison peut passer par-dessus les murs les plus hauts. Les riches bourgeois de la ville ouvrent les portes. Tous les défenseurs de la ville sont morts au combat. Poddoubiski a été empalé.

Dans le pays s'instaure un certain répit, utilisé par les hobereaux pour des règlements de comptes. Mais, quand en 1649 arrivent Illia Galota avec ses cosaques (il a 10 000 hommes au début et 30 000 deux semaines plus tard) il bute l'armée de Radziwill et l'insurrection reprend de plus belle. Peu après arrive le détachement de Stépan Padbaïlo. Ensuite de l'Ukraine court au renfort une armée de 15 000 hommes-cosaques et paysans évadés — commandée par le Biélorusse Michel Kritchevski, meilleur ami de Khmelnitski et son chef militaire le plus doué en même temps, colonel des régiments de Péréïaslavl et de Kiev. Une longue bataille, de plusieurs jours, commence alors. D'abord, on s'est battu en rase campagne. Ensuite, dans les forêts, derrière des barrages d'arbres coupés. Un hasard

regrettable sauve l'armée presque complètement défaite de Radziwill; la cavalerie qu'il a envoyé avec mission de barrer la voie de l'Ukraine au détachement de Kritchevski ne le trouve pas (le colonel, rusé, avait réussi à l'éviter), elle perd son chemin et ... tout à fait par hasard butte contre le flanc gauche des cosaques. Padbaïlo qui accourt à l'aide est repoussé sur les rives du Dniepr. Pendant la nuit les insurgés réussissent à quitter en cachette les barricades d'arbres abattus et à disparaître dans les forêts et les marais. L'armée des hobereaux réussit quand même à rejoindre un tout petit détachement de cosaques qui ne pouvaient pas aller vite parce qu'ils transportaient sur un charriot leur colonel, sérieusement blessé dans la bataille de la ville. La résistance a été furieuse. Immobilisé sur le charriot, Kritchevski tirait sur les ennemis. La réserve de munitions épuisée, tous les cosaques et les paysans se défendent, jusqu'au dernier, à l'arme blanche, et tous tombent autour de leur chef, sous les coups de sabres. Frappé par la témérité de Mikhal, Radziwill lui propose un poste dans son armée. Pour toute réponse Kritchevski crache et se fracasse la tête contre les parties métalliques du chariot.

Les insurrections, noyées dans le sang, se poursuivent encore toute une année. Les habitants de Gomel, Mstislav, Tchatchersk, Prapoïsk et d'autres villes ne permettent pas à Radziwill, au cours de l'année 1651, de s'enfoncer dans les arrières de Khmelnitski qui avance. Dans un accès de fureur impuissante le hetman de la Lituanie, Janusz Kichka, ordonne: "Mettez à mort tous les Biélorusses et tous leurs alliés". Des régions entières sont transformées en désert. Et ce n'est que durant l'été de l'année suivante que Radziwill réussit, enfin, à envahir l'Ukraine.

Ensuite il y a Bérastetchka, la paix de Biélaïa Tzerkov, puis la guerre du tsar russe Alexei contre la Pologne. Et beaucoup d'autres malheurs encore, et l'invasion des Suédois, et puis la paix avec la Pologne.

L'héroïsme de la guerre paysanne étonne jusqu'à nos jours, mais il y a aussi l'envers de la médaille: les villes désertées, les champs abandonnés. Rien à faire, comme le dit un de nos proverbes "il n'y a que les écrevisses qui s'embellissent dans le malheur".

...Si jamais vous êtes à Kiev, sur la place devant la cathédrale Sainte-Sophie, en face de la statue de Khmelnitski, souvenez-vous non seulement des temps passés, mais sachez encore que ce monument a été créé par un Biélorusse, Mikhal Mikéchine. Le projet de l'auteur qui a été estimé trop coûteux (un modèle moulé en est conservé dans le musée des arts de Minsk) prévoyait, sous les sabots du cheval du hetman, les corps, d'un hobereau polonais et d'un jésuite, et, autour du piédestal, les figures d'un joueur de kobza, d'un paysan russe, d'un cosaque et d'un paysan biélorusse.

Il me semble, que, grâce à leur héroïsme, ils l'ont bien mérité.

L'INVASION. LE RENOUVEAU. LES INSURRECTIONS

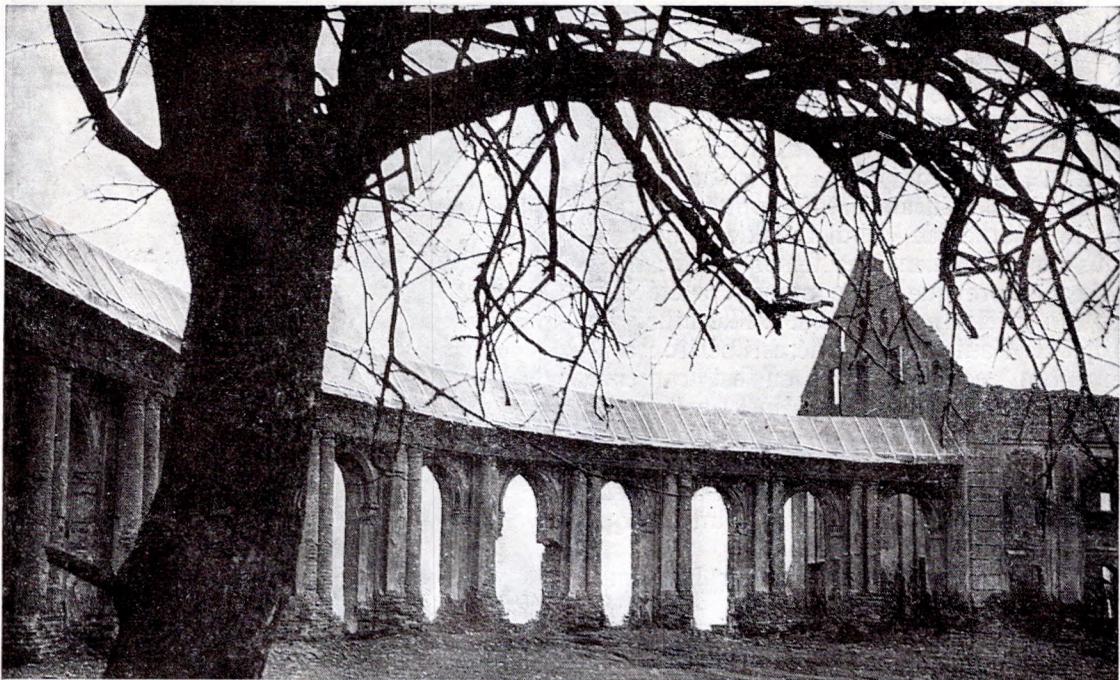
Les liens qui unissaient les peuples ne se sont pas affaiblis malgré la frontière qui s'est établie après la Rada populaire (le conseil) de Périaslavl. La Biélorussie était étouffée, mais, comme auparavant, le travail de ses artisans était hautement apprécié sur les chantiers de Moscou et de Varsovie.

Comme avant, les jeunes gens biélorusses allaient s'instruire à Kiev, tandis que certains d'entre eux, comme, par exemple, Tarassévitch, né près de Gloussk et ayant pris l'habit en Ukraine, est devenu au XVII^e siècle le fondateur de l'art graphique ukrainien.

La guerre suédoise. La bataille de Lesnaïa, dans la région de Moguilev, pendant laquelle le corps d'armée de Levenhaupt a été battu, a été surnommée par Pierre le



Coupe. Verre d'Ouretsk. (Musée d'Etat Biélorusse)



Roujany. Colonnade du château. XVIII^e siècle

Grand, “la mère de la victoire de Poltava”. Au cours d’un été, j’ai visité le champ de bataille de Lesnaïa et celui de Poltava. Bien sûr, il n’y a guère de ressemblance entre le petit village caché dans les forêts et Poltava, avec ses grandes maisons et ses rues envahies de verdure, aux trottoirs noir-violet à cause des mûres écrasées. Et même si le modeste champ près de Lesnaïa avec sa petite chapelle et ses pierres sur les tombes communes ne ressemble en rien au champ de Poltava avec ses innombrables monuments, il y a quand même quelque chose de commun: c’est le souvenir d’un grand malheur, le sang de l’abnégation, le soupir d’allégresse: le grand malheur a tout de même été vaincu. Tout au long de nos terres, partout on rencontre “des pierres suédoises”, “des pins suédois”

près de Liubtcha, de véritables témoins de la bataille.

...Les terres dévastées revenaient peu à peu à la vie grâce au travail des gens simples. Les izbas, naturellement, ne s’embellissaient pas, ce n’étaient que châteaux qui s’embellissaient. On voit apparaître des palais remarquables pour leur beauté. Et à côté d’eux on construit les premières fabriques et les usines qui, tout d’abord, appartenaient à la noblesse et utilisaient le travail des serfs. Les manufactures de Tyzenhaus à Grodno, les fonderies de Khraptovitch à Vichniovo, des fabriques de tissage, des verreries, des distilleries de goudron, de térébenthine, le merveilleux verre de Ouretsk et de Nalivotsk dont les ustensiles aujourd’hui valent

Des ceintures tissées à Sloutsk





leur poids d'or. Le tissage d'art, la fabrication de tapis, la céramique, la faïence sans égale de Tsélakhagne. Et, bien sûr, l'apogée, ce sont les ceintures tissées de Sloutsk, larges, "moulées", en fils d'or, d'argent et de soie. Les arabesques copiaient des dessins persans, mais elles comportaient aussi de simples feuilles et fleurs du pays: des bleuets, des marguerites, des campanules. Maintenant, il nous reste très peu de ceintures faites à Sloutsk. Leur prix est évalué au centimètre. Chaque centimètre vaut beaucoup de roubles. Mais ce n'est pas de roubles qu'il s'agit. L'or de ces ceintures, c'est l'or des mains des tisseurs et des tisseuses des villages. Le poète Bogdanovitch a consacré une poésie aux tisseuses-esclaves de Sloutsk.

Au loin de leur maison paternelle,
Pour que leur prison soit plus riche encore,
Elles doivent, pauvres tourterelles,
Tisser de belles ceintures d'or.
Chaque jour de leur triste destin,
Arrachées à leurs rêves d'enfants,
Elles font des merveilles de leurs mains
En copiant des ouvrages persans.
Quand les grands prés multicolores
Se reflètent dans le bleu du ciel,
Leurs pensées se bousculent dehors,
Vers le printemps qui les appelle.
Elles revoient les grands champs de blé d'or
Parsemés de bleuets embaumés;
Elles revoient le ciel gris de l'aurore,
Le pays qu'elles ne cessent d'aimer.
Les visions se cachent dans leurs pleurs...
Et leurs mains qui copient l'art persan
Choisissent dans les fils, les couleurs
Des yeux bleus des bleuets de leurs champs.

Des hôtels de ville s'élèvent vers le ciel: c'est le signe d'une force nouvelle. On érige des palais, des ensembles architecturaux, comme le palais à Roujany, construction qui n'a pas son égale; quand on l'admire, on oublie tout ce qui existe dans le monde. La peinture laïque commence à se développer, on exécute des gravures d'une haute perfection artistique. En Biélorussie il y a

plusieurs écoles de peinture (la plus connue est celle de Mogueïev). Le canal d'Aguinsk unit la mer du Nord à la mer Baltique).

Mais tous ces progrès sont supportés par l'échine du peuple. De nouveau des insurrections éclatent. La plus importante est celle du starostat de Kritchev. 1740—1744. Elle a duré 4 ans. Elle a été dirigée par le marchand de cire Vassile Vachtchylo et son frère, les citadins Karpatch et Vétère et le père de Karpatch, ancien bourgmestre de Kritchev.

Eranime Radziwill avait baillé le starostat aux frères Itskovitch: "Envoie-moi l'argent immédiatement, les redevances, tu les collecteras toi-même. Tu prendras tout ce que tu voudras, cela ne me regarde pas". Les frères ont pillé la région pire que la horde des Tatars. Voyant qu'ils allaient mourir de faim, les artisans et les paysans se sont révoltés. Ils ont tué les deux frères, brûlé les feuilles de redevances et incendié les propriétés. Plusieurs fois ils sont réussis à battre les troupes régulières et une fois ils ont anéanti un régiment de mercenaires allemands. Les troupes du colonel Piasritski (qui est accompagné de Radziwill lui-même) arrivent avec des canons. Au cours de deux batailles furieuses (près de Kritchev et près du village de Tsarkovitchi) l'armée des paysans est défaite. Vassile Vachtchylo peut se sauver en Ukraine. Karpatch, Vétère, Mikita de Bakovki, Stess Batchko et son fils le scribe des insurgés, Ivan Trouss, Navoume Bouïane et beaucoup d'autres sont faits prisonniers, beaucoup ont été tués. On les mettait dans des cheminées, on les pendait, certains ont été cousus dans des peaux d'ours puis on lâchait sur eux des chiens spécialement entraînés à lutter contre les ours.

UN COURS NOUVEAU

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle la Pologne commençait à sortir de la crise politique, économique et spirituelle

qui durant la première partie du siècle l'avait tenue dans un formidable étai.

Comme nous l'avons déjà dit, on construisait des manufactures et des usines. De nombreuses écoles ouvrent leurs portes sur le territoire de la Biélorussie.

Dans la ville de Grodno seulement on inaugure une école de médecine comprenant une faculté de médecins de campagne et de ville et une faculté de chirurgie, une école d'arpenteurs, une école de comptables, une école de spécialistes du bâtiment, une école militaire. Le jardin botanique de la ville compte deux mille sortes de plantes, dont 1 500 exotiques. Dans la ville il y avait des mathématiciens et des astronomes, on éditait un journal et des calendriers. Il y avait un théâtre qui jouait des opéras et des ballets.

En 1773 l'ordre des jésuites est supprimé et, dès lors, ce sont les savants qui se préoccupent de l'enseignement. Les académies sont réorganisées, on accorde plus d'attention à la physique et aux sciences naturelles. De plus en plus nombreuses sont les voix qui se prononcent pour l'égalité, pour l'abolition du servage et des ordres, pour la participation des paysans et des citadins aux assemblées. Le 3 mai 1791 entre en vigueur une constitution, qui, malgré, ses insuffisances représentait un événement considérable. Lentement, le pays sort de la crise. Mais il n'a pas le temps d'en sortir définitivement. Le poids des siècles passés pèse trop lourd pour que l'Ukrainien et le Biélorusse puissent considérer ce pays comme étant leur patrie, malgré une certaine amélioration de leur sort. La langue, les croyances, l'honneur, tout avait été bafoué. Tandis qu'à côté le puissant voisin devient encore plus puissant. Lors du premier partage de la Pologne (1772) entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, c'est à cette dernière que sont attribuées les terres orientales de la Biélorussie. Le deuxième partage (1783) donne à la Russie le centre du pays. La partie occidentale lui revient au troisième partage (1795). La tentative entreprise par Tadeusz

Kosciuszko pour reconquérir l'indépendance de la Pologne (1794) se solde par un échec, malgré les victoires remportées au début. La noblesse polonaise est profondément déçue du démocratisme de Kosciuszko, surtout elle ne peut admettre son "Universal" dans lequel le grand homme promet aux paysans la liberté, la réduction maximale des journées de travail et la punition de tous ceux qui oppriment les paysans parce que ces oppresseurs sont des ennemis de la patrie et de l'insurrection. La noblesse se préoccupait plutôt du contenu de ses poches. Grièvement blessé dans la bataille de Motsévavitchy Kosciuszko est pris et enfermé dans la forteresse de Pétropavlovsk.

Tadeusz Kosciuszko est né près de Kosovo qui est situé tout près de Slonime. Sa maison n'existe plus, maintenant, mais on peut toujours voir s'élever au-dessus des champs de seigle de son pays natal un vieux peuplier, témoin du temps passé. Un peu partout, on peut trouver d'autres souvenirs de ce temps. Comme, par exemple, cette pierre à Zalesié, sur laquelle le compositeur M. Oginski a gravé ces mots: "Aux ombres de Kosciuszko".

Quelles ont été les conséquences du partage pour le peuple biélorusse? Il faut dire que pour le simple paysan il n'a pas apporté grand'chose. Le servage en Russie se renforce, la situation économique du pays est loin d'être satisfaisante, les formes de la vie sociale sont également injustes (monarchie absolue). Naturellement, le sort de ceux qui pratiquent la religion orthodoxe s'adoucit, puisque c'est la religion officielle de l'Empire Russe. Par contre les catholiques sont persécutés. On utilise envers eux les mêmes méthodes qui, il n'y a pas longtemps, étaient utilisées contre les orthodoxes.

Mais les deux tsars qui règnent après Catherine II estiment que la Biélorussie est une contrée polonaise, ils font des concessions au catholicisme, et, en général, connaissent mal la Biélorussie. Pas seulement

les tsars, mais aussi les savants. L'académicien Séviarguine estime que les orthodoxes biélorusses ne sont que des "schismatiques"; assistant aux messes il s'étonne que les rites et les vêtements des popes "ressemblent beaucoup" à ceux des popes de Pétersbourg ou de Vladimir. De nouveau (et jusqu'à 1820) l'ordre des jésuites est rétabli.

Comme avant, la corvée, les redevances, les taille. Vient s'ajouter le recrutement, 25 années de service militaire (avant le partage de la Rzecz Pospolita les paysans étaient libres du service à l'armée; par contre s'ils servaient en qualité de volontaires, automatiquement, après légalisation par la diète, ils devenaient libres et adhéraient à la "noblesse en sabots").

Par contre, le Biélorusse s'unit au peuple russe frère, avec lequel il devra maintenant vivre et lutter, mais la vie des deux frères n'a rien d'enviable, l'un dans son ancienne, l'autre dans sa nouvelle prison. Des dizaines de milliers de paysans biélorusses sont partagés entre les favoris de la tsarine (par exemple, Roumiantsev reçoit de la part de Catherine II un cadeau de 11 000 paysans. Potiomkine reçoit des terres avec 14 274 serfs). Ceux qui protestent contre le servage, la misère du peuple, finissent mal. Le grand Radichtchev, à la suite de la publication de son livre, se retrouve dans la prison de Ilime.

Il est vrai qu'on commence à observer une certaine activité économique. Les superficies occupées par les céréales augmentent, de nombreuses usines nouvelles apparaissent dans lesquelles on utilise le travail d'ouvriers libres. Le commerce avec les pays Baltes augmente et, par delà ces pays, avec l'Europe Occidentale (de nombreux commerçants russes et ukrainiens transportent alors leurs marchandises en passant sur le territoire de la Biélorussie). On trace des routes nouvelles, on reconstruit les villes. Vers l'année 1863 le nombre d'habitants des villes a augmenté de presque trois fois. Le volume des marchandises en circulation s'accroît également, et les affaires traitées à la foire



Tadeusz Kosciuszko

de Zelva, par exemple, atteignent la somme de 2 millions de roubles; certains commerçants arrivent même de l'Allemagne. Mais cette croissance du commerce enrichit seulement les propriétaires fonciers qui augmentaient les superficies ensemencées, les fabricants et les commerçants. Voici ce qu'écrivait, en 1885, un haut fonctionnaire du tsar: "La pauvreté est affreuse, tandis qu'à côté c'est l'opulence des riches propriétaires, les forces vitales de la contrée sont complètement épuisées, aussi bien dans l'aspect moral que physique; l'affaiblissement a atteint ses limites extrêmes."

La Biélorussie, occupée par l'ennemi, a été totalement incendiée. Les paysans se soulèvent pour la guerre de partisans. Ainsi les habitants du village de Jartsy battent un détachement de soldats français et prennent part à deux batailles pour la ville de Polotsk. C'est leur patrie, peut-être est-elle pauvre et opprimée, mais ces terres, ce sont les leurs... C'est aussi sur le territoire de la Biélorussie qu'ont lieu les premières défaites infligées à l'ennemi par l'armée russe (près de Kobrine, près des murs de la forteresse de Mir, près du village de Saltanovka). Ensuite, c'est sa majesté, le froid biélorusse, qui vient à l'aide de l'héroïque armée et des partisans qui, le 7 octobre, libèrent Polotsk. L'armée française, qui bat en retraite, fond à vue d'oeil. Ces malheureux, appelés sous les drapeaux par "le grand homme", jetés dans un pays étranger pour y faire une guerre injuste, mangent des cadavres, et, fous de froid, se jettent dans les maisons qui brûlent "pour se réchauffer". 20 000 hommes périssent au passage de la Bérézina près du petit village de Stoudionka.

J'ai visité cet endroit à la même saison que celle où les Français avaient effectué leur malencontreuse traversée à la mi-novembre. La neige, l'eau noire et morte qui donne le frisson rien qu'à la voir, les glaciers d'automne suivent le cours de l'eau. On a du mal à s'imaginer le feu de l'artillerie sur les ponts, la foule qui s'y précipite, les ponts qui cèdent et des milliers d'hommes qui se noient dans cet enfer de plomb. Naturellement, personne ne les avait appelés, notre cause était juste et sacrée; mais, quand même, qu'elles soient maudites les guerres, les invasions, la mort de milliers d'hommes, de force appelés sous les drapeaux par les maîtres des armes et des empires au nom "d'intérêts suprêmes".

Et qu'est-ce qui a changé? Les colonies militaires, la réforme d'Arakchéev, la faim.

L'hobereau du village de Jartsy fouette lui-même les anciens partisans (pendant la guerre ils portaient des croix sur leurs chapeaux) en répétant à chaque coup: "C'est pour les Français, c'est pour la liberté, c'est pour la croix".

Les exploiters comprennent eux-mêmes toute la force de l'oppression. Ainsi le gouverneur de Minsk Dopelmaer écrit dans une circulaire (1842): "... les possesseurs transmettent leurs paysans à des administrateurs cruels, grossiers et cupides... qui leur font effectuer des travaux trop lourds, qui les martyrisent par des punitions inhumaines, sans tenir compte de leur âge, de leur sexe, de leur santé... Dans cette situation... nous remarquons que les propriétaires sont maintes fois assassinés par leurs paysans... que, dans les rapports, il est indiqué que les paysans meurent à la suite de punitions trop sévères pour des délits sans importance..."

Des troubles de paysans se répandent dans tous les gouvernements de l'empire. Avec le tocsin, des massues, avec l'intervention de l'armée, des exécutions, des condamnations à mort. Les meilleurs représentants de la noblesse comprennent, eux, toute l'intolérance de la situation. Beaucoup de décebristes vivent en Biélorussie, certains d'entre eux y sont nés. Ils ont ici leurs organisations. Par exemple, la société des "Amis militaires". Ils ont empêché le corps d'armée lituanien de prêter serment à Nicolas I-er. Ils essayent de s'emparer de la forteresse de Bobrouisk avec la seule force du régiment de Poltava. Les meneurs K. Iguelstrome, A. Griniavitski, les nobles Vronski et Vyssotsky, les officiers Trousov et Troitski ont été condamnés à l'exil en Sibérie, beaucoup se sont vu infliger la peine des travaux forcés à perpétuité. La Biélorussie cache certains d'entre eux. Kukhelbéker, par exemple, qui plus longtemps que les autres évite son arrestation sur les routes biélorusses sans fin.

Encore avant les décebristes, à l'Université de Vilna est fondée l'amicale des



*Adam Mickiewicz
J.c.n Tchachote*



*Thomasz Zan
Ignace Domeyko*



philomats* (1817). Ses membres comptent le poète et folkloriste biélorusse-polonais Jan Tchatchote, Adam Mickiewicz, le futur voyageur renommé Ignace Domeyko, un des premiers poètes romanistes Thomasz Zane et beaucoup d'autres. Au début les philomats lisent seulement les oeuvres des lumières français du XVIII^e siècle, étudient le mode de vie des paysans et leur folklore. Les réunions secrètes ont lieu en plein air. Presque tous sont des poètes talentueux. Peu à peu les membres de la société comprennent que l'ennemi principal n'est pas l'ignorance et l'analphabétisme, mais le régime tsariste. Alors ils se mettent à préparer une guerre de libération nationale. 1821. La société des philomats est transformée en société des philorets. Les jeunes gens sont pleins de haine pour le tsarisme; le patriotisme de leurs vers et de leurs discours fleure le sublime. Mais, malgré une conspiration très sévère, la société est découverte. Tchatchote, Mickiewicz, Zane et leurs amis sont emprisonnés dans un ancien couvent catholique. L'instruction est menée, en utilisant des méthodes jésuites, par un scélérat des plus rares, le sénateur Novossiltsev, que Mickiewicz, un peu plus tard, clouera au pilori dans la troisième partie de son poème "Les grands pères". Les jeunes prisonniers conservent leur honneur. Dans leurs cellules ils lisent des vers patriotiques. Une fois Tchatchote chante en biélorusse une chanson qu'il a composée lui-même:

Elles volent, elles volent, les oies sauvages
Nous aussi, en Russie, on va faire un voyage.

Et leur voyage commence. Ils sont tous exilés dans les gouvernements les plus éloignés. Mais, beaucoup d'années plus tard, Mickiewicz se souviendra que lui et ses amis collectionnaient des légendes et compo-

saient des ballades sur leurs sujets, que pour eux le mot "populaire" signifiait également la langue du peuple qui la parlait et qu'ils possédaient eux, à perfection — la langue biélorusse; qu'ils composaient, dans cette langue, des scènes et des choeurs, qu'il était arrivé, une fois à Vilna pour son anniversaire et qu'il avait été accueilli par les paroles:

Il arrive notre cher Adam,
Regardez-le, comme il est beau!
Le voici notre bel enfant
Sur son beau cheval moreau!

Dans ses souvenirs, le grand Polonais, reconnaissant jusqu'à la fin de ses jours à la Biélorussie, et amoureux d'elle également jusqu'à la fin de ses jours, a prononcé en parlant de la langue oubliée, de son peuple et du nôtre, des paroles, éloquentes, même s'il écrivait en polonais.

"...Parmi tous les peuples slaves les Biélorusses, c'est-à-dire les paysans du gouvernement de Pinsk, et, partiellement, de Minsk et de Grodno, ont conservé le plus de traits typiquement slaves... Dans leurs contes et dans leurs chansons il y a de tout. Ils ont peu de monuments écrits, seulement le Code Lituanien écrit dans leur langue qui est la plus harmonieuse et la moins modifiée de toutes les langues slaves. "Et encore: "Près de dix millions de personnes parlent la langue biélorusse... C'est la langue la plus riche et la plus claire, elle s'est formée il y a longtemps et est merveilleusement élaborée. Pendant la période d'indépendance de la Lituanie les grands princes s'en servaient pour leur correspondance diplomatique".

C'est ce qu'a dit Adam Mickiewicz au cours de ses conférences au collège de France, à Paris.

* Philomat (plus tard — philoret) — partisan d'un courant philanthropique à l'origine du libéralisme démocratique en Biélorussie (N. d. t.)

LES PREMIÈRES HIRONDELLES OU LES AVENTURES D'ÉNÉE

...Entre-temps les premières hirondelles de la nouvelle littérature sont arrivées. Dans la première moitié du XIX^e siècle paraît un poème anonyme, l'«*Enéide à l'envers*». Au milieu du siècle c'est «*Tarass sur le Parnasse*». Également anonyme. Ils témoignent que la littérature sort de son état léthargique. Quelques années après l'«*Enéide*» ukrainienne de Kotliarevski paraît une «*Enéide*» biélorusse, oeuvre inspirée par l'«*Enéide*» de Virgile et les poèmes travestis de Kotliarevski et d'Ossipov. Mais c'est une oeuvre originale, profondément biélorusse. Maintenant beaucoup de chercheurs s'accordent sur le nom de son auteur: V. P. Ravinski (près de 1765—1831). Né dans l'arrondissement de Doukhatchy du gouvernement de Smolensk, participant des guerres de 1805 et 1812, il est récompensé d'une épée d'or «*Pour le courage*» après la bataille de Borodino. Colonel en retraite. La comédie «*Le mariage involontaire*» et de nombreux vers appartiennent également à sa plume.

D'autres, partant du fait que le poème a été trouvé à Vitebsk, prétendent que son auteur est un fonctionnaire de la ville, I. A. Magnékovski.

Le poème est vivant, espiègle, audacieux, très populaire et véritablement comique.

L'autre poème, «*Tarass sur le Parnasse*» est une nouvelle étape, une étape supérieure, dans le développement de la poésie biélorusse.

Son personnage, l'habitant de la Pologne Tarass, fidèle serviteur, gâté par le maître et aimé de la maîtresse, s'en va de bon matin chasser les coqs de bruyère; après une fâcheuse rencontre avec un ours — son fusil fait faux feu — il détale à toute vitesse, tombe dans un trou et se retrouve dans une contrée qui ressemble au paradis ou à l'Arcadie du bonheur. «*Un petit garçon au visage tout rond,*

frisé comme un bélier, portant arc et carquois (Amour) lui dit qu'il se trouve sur la route de l'au-delà qui mène au Parnasse. Tarass y va. Il voit une montagne et, à son pied, une foule immense, comme à une foire.

Je m'approche, regarde et m'étonne.
Que de monde! Et tous des gens de bien!
Certains vont vite, d'autres barytonnent,
Mais tous ils suivent le même chemin.

On fait du coude à coude, à s'en broyer les côtes. Tout à coup, un hurlement retentit au-dessus de la mêlée:

Doucement, les gars, tout doucement,
Ne malmenez donc pas mon „Abeille”!
Laissez-moi donc passer en avant,
Et ne me cassez pas les oreilles!
Sinon, je saurai vous raisonner,
Vous accabler de sâles mensonges,
Comme ce Gogol de l'été dernier.
Je passe les journaux à l'éponge!

C'est Boulgarine, — écrivain-dénonciateur, ennemi particulier de Pouchkine, avocat, agent secret de la III^e division de la chancellerie impériale.

Je n'en crois pas mes yeux: c'est ce mioche,
Court, gros et gras, comme un vieux cochon, —
Je n'ai jamais rien vu de plus moche —
Qui gueule comme un vrai fanfaron.

.....
Tout à coup on entend un murmure;
La foule se fend et fait deux murs:
Elle laisse passer quatre grands noms
Qui les premiers filent vers le mont.
Lermontov, Pouchkine en personne,
Joukovski, Gogol: rien m'étonne.
Près de nous sans s'arrêter ils passent
Et d'un pas sûr montent au Parnasse.

Avec peine Tarass réussit à se frayer un chemin à travers la foule et voit la cour d'une vaste maison entourée d'une solide barrière.

La cour est pleine d'animaux:
Vaches, cochons, chèvres et moutons.
Un bétail si riche et si beau:
Les dieux sont vraiment de bons patrons.

La cour, les constructions — tout paraît riche et neuf. Bref, c'est le rêve du paysan! Les dieux forment une seule famille, unie, patriarcale. "Les dieux, aussi nombreux que les soldats dans une caserne; impossible de les compter". Certains d'entre eux confectionnent des chaussures pour leurs déesses, tandis qu'elles font la lessive et rinent pantalons et chemises.

Voici Hercule et Mars en pleins jeux:
Ils luttent, roulent à terre, se cognent
Sous le regard moqueur du vieux Zeus
Qu'ils amusent et trompent sans vergogne.

Amour cherche les belles aventures!
Tantôt il rit d'un baiser volé,
Tantôt défait une belle coiffure,
Toujours certain d'être pardonné.

On mange. C'est toujours la même vision idyllique, le même rêve du paysan: manger à sa faim.

Bacchus ivre chantait des couplets
Qui faisaient rougir les demoiselles,
Et les choses obscènes qu'il disait
Ne convenaient guère à leurs oreilles.
Zeus en profite pour se saouler
Au point d'en perdre la raison.
Ses yeux ne cessent de rouler,
Ses lèvres tentent une oraison.
Ce n'est peut-être pas mon affaire:
On ne demande pas mon opinion,
Mais je veux dire avant de me taire
Qu'il n'en rate jamais l'occasion.

Rassasiés, les dieux commencent à danser. C'est toute la fougue impétueuse de la danse populaire biélorusse que Tarass admire. Travestis en dieux et déesses, ce sont les garçons et les filles du pays que l'on voit. Jeunes, en bonne santé, beaux, rassasiés, laborieux... et libres.

Vénus, son beau fichu dans la main
Se met avec fougue à danser.
Belle, le regard plein d'entrain
Elle est par nous tous admirée.

Joues roses et buste bien cambré
Elle lève un visage aux grands yeux.
La terre semble brûler sous ses pieds.
On voit un ruban dans ses cheveux.

C'est un rêve. Le rêve d'une vie idéale. De la beauté idéale. Le rêve du paysan qui pourrait danser mieux que les dieux et qui étonnerait même les dieux. "Tarass sur le Parnasse" reste jusqu'à nos jours une des oeuvres préférées des Biélorusses. Ils sont des milliers à la savoir par coeur.

En même temps que la littérature anonyme apparaissent des oeuvres dont les auteurs sont connus. En 1828 les habitants de Krochyne, près de Baranovitchi, se révoltent contre le seigneur local. L'armée s'en mêle. Parmi les punis se trouve le forgeron du village. Son fils, qui a terminé l'école primaire, est recruté de force, parce qu'on a trouvé chez lui quelques cahiers d'écolier remplis de vers patriotiques antiféodaux. Ces cahiers n'ont jamais été retrouvés. Ce poète-serf s'appelait Pavliuk Bagryme (1813—près de 1891). Le destin a été impitoyable pour lui. Vingt cinq années de service militaire. De retour au pays natal il travaille à Krochyne en qualité de forgeron. Il a des mains d'or. Dans l'église de Krochyne il y a un lustre qu'il a forgé et qui représente un entrelacement de boutons de fleurs et de cigognes en vol. Nous ne connaissons qu'un seul vers de Bagryme: "Joue, mon enfant, joue." C'est un vers qui exprime la révolte contre le régime de servage, la tristesse et un humanisme profond. Il est mort le poète, comme des milliers d'autres avant et après lui. Ils sont morts et personne n'a pleuré sur leurs tombes, si ce n'est que le vent de la plaine.

Y a-t-il là quelque chose qui puisse nous étonner? Par un décret, daté du 18 juillet 1840, Nicolas I interdisait l'utilisation du mot "Biélorussie". Après 1863 on interdit également l'édition de livres en langue biélorusse. Les colporteurs qui introduisaient en contrebande les livres biélorusses édités

à l'étranger risquaient leur vie. La police avait l'ordre de tirer. Mais, malgré tout, malgré les risques qu'ils couraient à chaque pas, ils les colportaient tout de même. La situation qui s'était créée a été bien caractérisée par un apocryphe biélorusse: "Écoutez cette vérité: heureux est celui qui possède des livres en langue maternelle. Écoutez également la vérité suivante: celui qui en a ne sait les apprécier comme il se doit; celui qui n'en a pas versé son sang pour un seul mot".

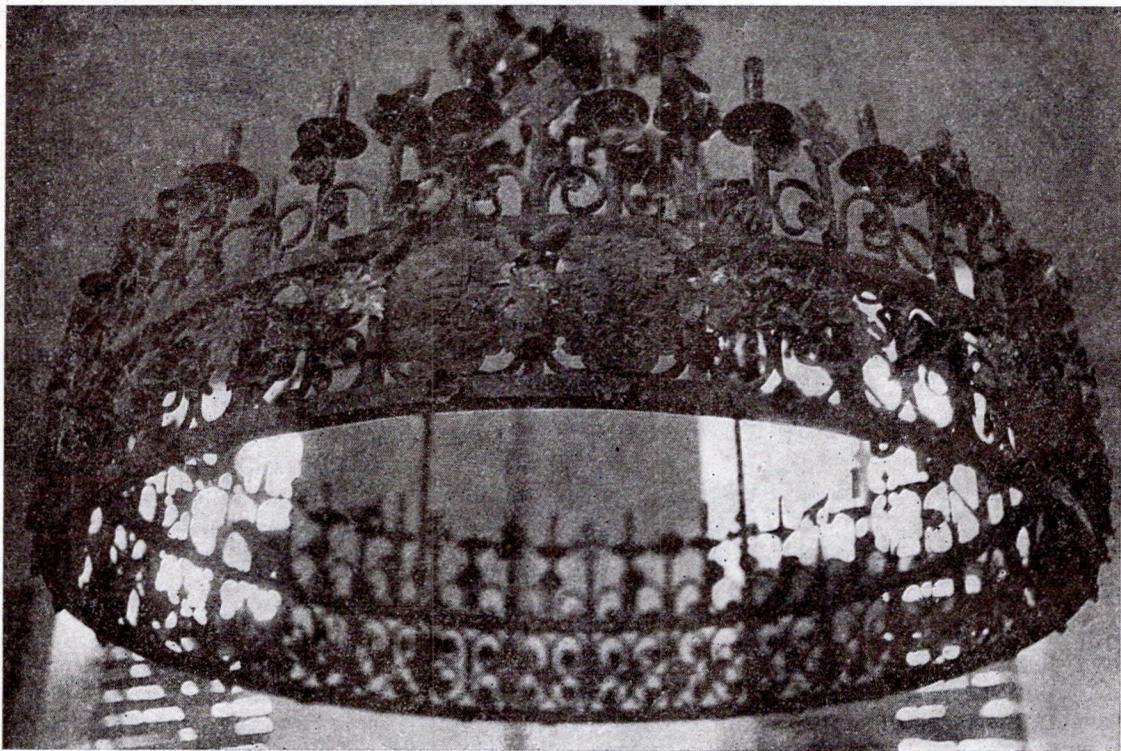
LA VOIX DE LA PATRIE INTERDITE

Jan Barchtchevski (1794—1851) est également une figure très intéressante. Il a écrit des vers, des ballades et des poèmes en polonais. Il en a écrit beaucoup. Malgré cela il n'est pas entré dans la grande littérature. Il aime son pays natal de tout son coeur, mais sait qu'il est impossible d'éditer des oeuvres en biélorusse; il estime qu'il est encore impossible d'exprimer dans la langue maternelle des sentiments compliqués et des idées abstraites. Mais il reste dans la littérature grâce à trois vers (il y en avait plus, mais ils sont perdus)... écrits en biélorusse où il exprime merveilleusement bien ses sentiments. Il est aussi connu par un recueil en quatre volumes où à chaque page bouillonne et résonne le folklore biélorusse, la chanson biélorusse, le mode de pensée biélorusse, la fantaisie biélorusse, le malheur et le bonheur du Biélorusse: "Le noble Zavalnia ou récits fantastiques de la Biélorussie". C'est aussi écrit en polonais (avec, ça et là, des dialogues en biélorusse); mais, ce qui est important, c'est que dans chaque ligne on sent la présence du Biélorusse et de son pays.

Le futur poète naît dans la propriété de Mouraguy au bord du lac Niechtcharde dans le nord de la Biélorussie (district de Rassone). Il aime rendre visite à son oncle

qui appartient à la noblesse dont le mode de vie est proche de celui des paysans, comme, d'ailleurs, son père. En hiver le lac gelé devient une excellente route, au-dessus de laquelle tourbillonnent des nuages de neige. L'oncle du poète met toujours pendant la nuit une bougie allumée sur le bord de sa fenêtre, pour que les paysans, les marchands, les nobles voyageurs puissent être guidés pendant le chasse-neige par sa lumière, comme en été les papillons. Parfois on demande l'autorisation de passer la nuit. On enlève ses capuchons et ses pelisses gelés et on prend place sur les "canapés" en bois. (Qui pouvaient avoir plus de cent ans! Maintenant aussi on peut parfois en voir en certains endroits, souvenirs laissés par l'ancienne noblesse "en sabots", et sur lesquels il est très incommode d'être assis). On boit du thé ou même quelque chose de plus fort. On paye toujours de la même façon: en racontant des histoires vraies ou inventées de toutes pièces, des légendes; c'est un bavardage intéressant, de petites histoires à faire rire ou à glacer le sang dans les veines, comme le "Vii" de Gogol. Le petit garçon écoute tout et plus tard il s'en servira pour son "Zavalnia", avec tout ce qu'il apprendra durant ses interminables voyages à travers le pays. Puisque ce sont les gens simples qui parlent, ce sont eux qui forment le personnage principal. Il est toujours seul contre les hobeaux, les vampires-bailleurs, les mauvais fonctionnaires et contre le diable lui-même, mais il sort toujours indemne de toutes sortes d'aventures, parce que lui — c'est le Peuple. Parce que tant qu'il labourera la terre, tant que la paysanne sera debout devant son four, rien ne sera perdu, ni la langue, ni la vérité, ni l'humanité, ni l'homme lui-même.

C'est tout cela qui donne naissance à l'"Odyssée biélorusse" avec ses mille aventures, ou, plutôt, c'est une sorte de "1001 nuits", où chaque légende est étroitement liée à la suivante et toutes sont unies par le personnage de Zavalnia, dans la maison duquel des visiteurs arrivés au hasard racontent



Krochyne. Lustre. Forgé par Paoliuk Bagryme

toutes sortes de belles histoires. Comme le disait au siècle dernier R. Podbierzski. “Dans toutes les maisons les plus riches de la Biélorussie on ne peut trouver autant de légendes, autant de folklore que dans la seule maisonnette d’un tel petit hobereau qui vit dans sa propriété en pleine campagne”.

Ce sont ces maisons que va chercher Barchtchevski étant étudiant à Polotsk. On aime le boursier, on se l’arrache, parce qu’avec lui, on est mieux, la vie est plus gaie et plus poétique. Chacun le paye en fonction de ses richesses: une mesure de blé, de pois, de sarrasin, de fèves. C’est ce qui lui permet de faire des études. Il ne pense pas publier ses oeuvres. Il les écrit parce que ça fait plaisir

aux gens qui les colportent de foire en foire en riant. Ensuite il est à Pétersbourg, fait des voyages en Angleterre et en France pour les affaires des autres, il donne des leçons de grec et de latin, dans les riches familles, mais...“ en hiver il étudiait lui-même et faisait étudier les autres, et au printemps, comme une alouette, la poésie le faisait retourner dans son pays natal. Il voyageait à pied, avec un bâton de pèlerin à la main”.

Ainsi se fait le “Zavalnia”. “Ce qu’écrit Barchtchevski dans sa prose — dit Podbierzski — ne concerne directement ni la littérature, ni l’histoire, ni la langue de la Biélorussie, mais une chose beaucoup plus importante: l’âme et la poésie du peuple, où se font l’histoire, la littérature et la langue. Il a décidé de dresser un large panorama artistique de la vie nationale... Il voit devant

lui le peuple... toute sa vie est un refus de soi-même au nom de la poésie. Pour bien comprendre ce que je veux dire il faut le connaître personnellement, il faut le voir avec sa canne de pèlerin à la main, comme moi je l'ai rencontré pendant mes voyages, à pied, entouré de Biélorusses, sur les bords de la Dvina, dans les auberges le long des routes, sur les sentiers des forêts et sur les grandes routes.... Cet homme n'a pas de mots vides... il est l'existence même... quoi que l'on ne dise, il nous fait découvrir un monde nouveau”.

M. Grabovski écrit en 1843 dans la revue polonaise “Pelgzyme”: “Non seulement maintenant, mais dès son enfance, patriote biélorusse, il est avec le peuple, toute sa vie: son visage hâlé n'a rien d'un visage de cabinet, il évoque l'homme d'affaires... Il connaît la Biélorussie à fond, parce qu'il l'a traversée en tous sens à pied au moins trente fois et il y revient chaque année de Pétersbourg, ... et partout là-bas on l'attend et on l'accueille avec joie; étant le troubadour de son pays il sème, comme un enchanteur, des légendes et toutes sortes d'histoires. Il possède un instinct étonnant dans l'art de présenter les légendes: il n'y ajoute rien, mais en même temps tout lui appartient”.

La voici, la Biélorussie, sur les pages du “Zavalnia”, telle qu'elle est et telle qu'elle se présente elle-même. Un coq noir pond pour le paysan Karpe un oeuf duquel sort un serpent ailé; alors Karpe devient riche, méchant, ne respecte personne et se moque des habitants du village. Il meurt à cause de son avarice... Une femme-sorcière a le don de se transformer en pie blanche: elle vient chez l'hobereau Skamarokh qui est avare et sème la terreur parmi les pauvres, les veuves et les orphelins. Elle devient son amie ainsi que l'amie des autres hobereaux de la contrée. C'est le début de mille malheurs: les mamelles des vaches se dessèchent, des ours détruisent les ruchers, une rivière de lait sort de la maison de la sorcière. Les paysans s'arment de leurs fusils et guettent la Pie,

mais elle réussit à s'envoler, tandis que el mal reste: “Les hobereaux qui buvaient à sa santé boivent les larmes de malheur du peuple”. L'imagination populaire n'a pas de limites, au point qu'Henri, le gouverneur de Vitebsk, qui pique une colère sans pareille, sent ses cheveux se dresser sur sa tête. Tous ces événements fantastiques ont lieu sur le fond tranquille de notre belle nature, dans l'ambiance réelle des villages contemporains, des villes, des fermes, parmi les gens réels, les serfs, les mauvais hobereaux, les juges injustes.

Barchtchevski a montré la Biélorussie à tous les peuples slaves.

Ce n'est pas de faute s'il est obligé d'écrire en polonais. Le même destin hostile était réservé à beaucoup d'autres. Des dizaines d'hommes talentueux enrichissaient les cultures voisines.

Jan Barchtchevski passe les dernières années de sa vie difficile en Ukraine. A Odesa il écrit des sonnets, à Kiev il publie un livre de poésie et de prose et meurt dans la maison étrangère du magnat Rjévousski à Tsoudnov, où se trouve sa tombe.

...En général, beaucoup de Biélorusses de naissance et par leurs ancêtres ont rejoint alors des civilisations voisines.

J'ai déjà parlé de Mickiewicz. Mais une fois notre expédition arrive tout à fait par hasard dans le petit village de Dostoïévo, au nord de Polesk. Un trou! Le sol des forêts est jaune or, à cause des chanterelles, aux couleurs bronze, à cause des cèpes. La large vallée de la riche Yasselda. Je ne pensais même pas au nom du village quand un garçon me dit: “Nous sommes en correspondance avec les descendants de l'écrivain Dostoïevski. Ils s'intéressent à la vie du pays natal de leurs ancêtres”. C'est alors que je me suis souvenu que c'était, depuis les temps les plus reculés, le nid de toute leur génération. Une des familles les plus anciennes à laquelle appartenaient les armoiries “Radvane”.

...Ainsi, beaucoup partaient chez les voisins. Quand un Biélorusse écoute l'opéra

“Galka” de S. Moniuszko il y entend, comme dans l’opéra “La cour de la terreur”, un support de chant biélorusse nettement marqué. C’est naturel, parce que le grand compositeur est né à Oubel non loin de Minsk, sa première éducation musicale a été formée dans un entourage de chansons biélorusses, il a composé l’opérette l’“Idylle” (sur les paroles de Dounine-Martsinkiévitich, un des fondateurs de la littérature biélorusse) dans laquelle les hobereaux parlent en polonais et les paysans en biélorusse. Au total il a composé quatre oeuvres sur les paroles de Martsinkiévitich, ce qui forme le début de l’opéra biélorusse.

De même en ce qui concerne Vladislav Syrakomla (1823—1862) qui, lui aussi, a consacré la plus grande partie de son oeuvre créatrice à la Pologne; les vers qu’il avait écrits en biélorusse ont sans doute brûlé à Varsovie pendant la dernière guerre. Ce sont les manuscrits qui ont été perdus. C’est une perte irréparable. Il ne nous reste que quelques petites choses.

Parfois le destin des hommes et des oeuvres est étonnant. Voici le début et la fin d’un des vers de Syrakomla “Le Facteur”:

Tout à fait jeune j’ai débuté à la poste,
 J’étais cocher et j’avais le don du métier;
 Mes maîtres n’admettaient pas la riposte
 Et je devais travailler même les jours fériés.

.....
 Mon cheval hennit et refuse d’avancer:
 Dans la neige, sous un linceul blanc,
 D’une femme je vois le corps gelé.
 Elle y était sans doute depuis longtemps.
 Je la dégage de l’étreinte mortelle
 Et je tire le corps à la lumière,
 J’éclaire son visage... Dieu, c’est elle...
 Je n’en peux plus! Ami, remplis mon verre!

C’est que, traduit en russe, ce vers est devenu la chanson populaire bien connue „Quand j’étais cocher à la poste”.

Une fois, quelqu’un, à Minsk, a joué une farce au poète et dramaturge biélorusse Dounine-Martsinkiévitich en faisant sonner

“le glas pour la paix de son âme” et, naturellement sans signer, lui a envoyé un colis avec un linceul et une bougie. Ce qui a fait écrire à Moniuszko: “Joulkovski*, lui aussi, sans doute est né dans cette ville. De même en ce qui concerne Voltaire, il ne peut y avoir du doute qu’il ne soit habitant de Minsk. Je ne sais pas pourquoi Molière se disait Français: à Minsk on connaît presque la rue où il est né...”

Ne me prenez pas pour cet habitant de Minsk, mais... Voltaire c’est Voltaire et Molière c’est Molière, je n’ai rien à dire, tandis que le grand poète français Guillaume Apollinaire, lui, il avait du sang biélorusse dans les veines. Son grand-père Mikhal — Apollinaris Kostrowitzky s’était enfui à l’étranger de la contrée de Novogroudok après l’insurrection de 1863. Quand Apollinaire créait le premier volume de ses vers il ne savait pas qu’en même temps (1910) sur les scènes des théâtres ambulants de la Biélorussie on montrait “Un petit monsieur à la mode”, comédie biélorusse créée par le cousin du poète, Kasimir Kostrowitzky, qui publiait ses oeuvres sous le pseudonyme de Karouss Kaganiets.

Ils étaient nombreux ceux qui devaient fuir la corde ou les balles ou bien qui devaient simplement quitter le pays parce qu’ils ne pouvaient, dans leur patrie, faire valoir leurs qualités humaines. Considérons quelques exemples. Au Chili. La chaîne de montagnes Domeyko; la ville de Domeyko; dans les montagnes un minéral; le domeykite; dans l’océan un mollusque: le nautilus domeykus; sur la terre une fleur: la violette domeykine. Tous ces noms en l’honneur d’Ignace Domeyko (1801—1889), né à Niadvedka, près de Mir. Ami de Tchatchote, Mickiewicz, Zane, cousin de Marylia Vérachtchaka, premier amour de Mickiewicz, prisonnier au couvent de Bazylsk, après l’écrasement de l’insurrection de 1830 il est obligé de se réfugier à l’étranger, à Paris. Départ au Chili.

* Célèbre comédien polonais.

Conférences de chimie et de minéralogie dans la ville de Coquimbo. Il fait découvrir aux Chiliens le salpêtre et ses propriétés, il décèle des gisements de cuivre et d'argent. Ensuite il est professeur à Santiago. Il élabore et fait appliquer dans le pays la réforme scolaire. Il entreprend des voyages dans les contrées habitées par les populations indigènes, devient leur ami et les défend. Quatre fois de suite il est élu recteur de l'Université. Il est le père de la science chilienne, le réorganisateur de l'industrie et de l'éducation, à titre posthume il a été proclamé héros national du Chili.

Bénédicté Dybovski (1833, région de Minsk — 1930, Lvov), déporté, après l'insurrection de 1863, en Sibérie a laissé des descriptions de la Sibérie et de l'Extrême Orient estimées classiques jusqu'à nos jours. Il est le premier à avoir exploré le lac Baïkal et l'auteur de plusieurs dictionnaires des langues de la Kamtchatka, bouriate et d'autres.

Constantin Elski. Après l'insurrection il explore les jungles tropicales de la Guyane et les terres du Pérou. Ou bien Mikolas Soudilovski, originaire de la région de Moguilev; avant l'annexion des îles d'Hawaï par les U.S.A. il en est le président et lutte contre les commerçants et les industriels américains pour la vie, le bonheur et le progrès des indigènes.

Enfin, B. A. Vilkitski, qui a découvert les Terres du Nord et a été le premier à faire le trajet maritime par les mers du Nord de Vladivostok à Arkhangelsk. De même le célèbre explorateur M. M. Prjévalski (appartient à une des familles les plus anciennes de Vitebsk, connue sous le nom de Perevalski). Bref, les Biélorusses s'en allaient de tous les côtés, devenaient des héros de peuples différents sur différents continents.

Et encore un nom: Franz Savitch (1815—près de 1845), organisateur d'une société secrète qui, plus tard, adhère à l'organisation de Ch. Kanarski. Ennemi farouche des hobereaux, du servage, partisan de la révolu-

tion. Dans ses vers, le Biélorusse de la Pologne s'adresse aux Lituaniens et aux Russes:

Russes et Lituaniens, donnez-moi donc la main.
Devant Dieu nous prètons serment
De lutter contre les tsars et les riches.

Il a été arrêté en 1838, mobilisé et envoyé dans l'armée du Caucase. Plusieurs fois il tente de fuir à l'étranger, mais sans succès. Alors il s'installe clandestinement en Ukraine où il soigne les paysans (il était médecin). Pendant l'épidémie de choléra de 1845—1847 il est atteint par la maladie en soignant les paysans et meurt.

...Bien, alors, c'est, sans doute, assez à propos des littérateurs, des combattants, des géographes et des savants du XIX^e siècle. Voyons un peu les arts.

Je regrette, faute de place, de ne pas pouvoir vous parler de l'architecture biélorusse merveilleuse des XVIII—XIX siècles. Il y a beaucoup de choses à admirer. Les constructions en pierre et en bois des châteaux, le palais de Valojine et le palais classique de Jylitchy qui est si blanc qu'il semble transparent. Rien à faire, je vous conseille seulement de voyager et de voir.

La peinture se développe également. Elle fait un grand bond dès la fin du XVIII^e siècle.

Des noms, il y en a beaucoup. T. Smouglevitch, Y. Roustème, V. Vagnékovitch (portraitiste célèbre, auteur de "Mickiewicz sur l'Ayou-Dague"), I. Khroutski (portraitiste et auteur de natures mortes, notamment les célèbres "Fleurs et fruits" qui ont eu un tel succès que leurs copies, le plus souvent mauvaises, gâtent les murs de tous les salons de thé, à côté des "Ours" de Chichkine; l'artiste a un rare talent); J. Alachkiévitch, auteur de portraits merveilleux par leur finesse et le jeu des lumières et des ombres; K. Alkhimovitch, auteur de compositions historiques remarquables; M. Mikéchine, déjà mentionné ci-dessus (monument de Khmelnitski à Kiev et au millénaire de la Russie à Novgorod); le paysagiste A. Garav-



Dounine-Martsinkievitch

ski; M. Silivanovitch et ses scènes de la vie quotidienne.

Naturellement, toutes ces oeuvres ne se sont pas conservées jusqu'à nos jours. Certaines d'entre elles ont péri, d'autres se trouvent on ne sait où, à Minsk il y en a peu. Mais on peut en trouver beaucoup dans les musées polonais et, surtout, dans les musées de Vilna et d'autres villes lituanienues.

Enfin, si on touche partiellement au XX^e siècle, il faut mentionner le grand artiste F. Rouchtchyts; on peut admirer ses tableaux des heures entières. Toute la terre biélorusse s'y trouve. C'est la même "Terre" avec les pierres grises de la forteresse de Krève, avec les pommiers blancs tordus par l'âge sur le fond noir des labours. C'est aussi les moulins au-dessus de l'eau noire des

ruisseaux des bois; c'est la foule assise près de l'église sous le ciel bleu lavé du printemps, c'est le soleil blême de l'automne derrière la balustrade d'une terrasse. Tout ça c'est formidable! Si jamais vous vous trouvez à Vichniovo près de Volojine, prenez la peine de jeter un coup d'oeil sur les dessins muraux de l'église. C'est aussi du Rouchtchyts.

Ou bien prenons l'oeuvre d'Henri Weisenhof, ses paysages d'hiver couverts de givre et orangés par le soleil bas, ses vieilles izbas noyées dans les lilas, ses croix mousues des cimetières ruraux. Ou bien encore S. Joukovski et les intérieurs oubliés des vieilles demeures seigneurales et les forêts désertes de l'automne. Bien sûr tout le monde connaît les paysages de V. Bialynitski-Biroula, avec leurs brumes transparentes, paysages qui semblent incertains mais qui ont la faculté de troubler vos sentiments. Pour terminer, jetons un regard sur l'oeuvre de G. Nilski, Biélorusse également, qui nous a laissé des paysages variés: routes, débarcadères, faubourgs, scènes forestières et des corps sains de jeunes athlètes. Avec cet artiste (les paysages biélorusses étaient également peints par Répine, Chichkine, Kramskoï et d'autres) nous sommes déjà au XX^e siècle. Mais nous devons retourner au XIX^e siècle, vers les débuts de la nouvelle littérature biélorusse et la formation de la nation biélorusse.

Ça commence par le folklore. Après la publication des premiers livres de Dounine-Martsinkievitch (1807—1884) et de quelques livres encore, après 1863, les éditions en biélorusse ont été interdites. Après l'insurrection de 1863 on interdit encore une fois l'utilisation du mot "Biélorusse". Les nouveaux vers du poète, écrits après cette date, restent en manuscrit. La comédie „La noblesse de Pinsk", mordante et intentionnellement comique, dirigée contre la stupidité, l'avarice, la vénalité des tribunaux, la bassesse des fonctionnaires du régime tsariste, cette comédie, écrite en 1866, ne voit le jour

qu'en 1918. Tout au long de vingt années on ne publie rien. C'est un désert aride, exception faite des manuscrits qu'on se passait de mains en mains et de quelques éditions clandestines. Et c'est justement quand se forme la nation. Qui sait quels auraient encore pu être les dommages causés par ce régime "nauséabond" autocratique-orthodoxe! Mais on trouve une issue. On ne pouvait pas interdire de composer et de publier des recueils folkloriques, d'écrire des oeuvres historiques et ethnographiques, de composer des dictionnaires. L'enregistrement du folklore a sa particularité: "Ecris ce que tu entends." C'est de cette façon que la langue biélorusse interdite apparaît quand même sur les feuilles imprimées. Par l'entrée de service, pour ainsi dire, mais elle entre, c'est ce qui compte. Au nom "de la science pure". Avant aussi on publiait des "actes" et toutes sortes de "chartes" antiques, on enregistrait des contes et des chansons (J. Grigorovitch, P. Chpilevski), mais dans ce domaine les activités ne prennent toute leur ampleur qu'après l'insurrection de 1863. En 1870 est édité le premier dictionnaire de la langue biélorusse contemporaine de S. Nosovitch qui contient plus de 30 000 unités.

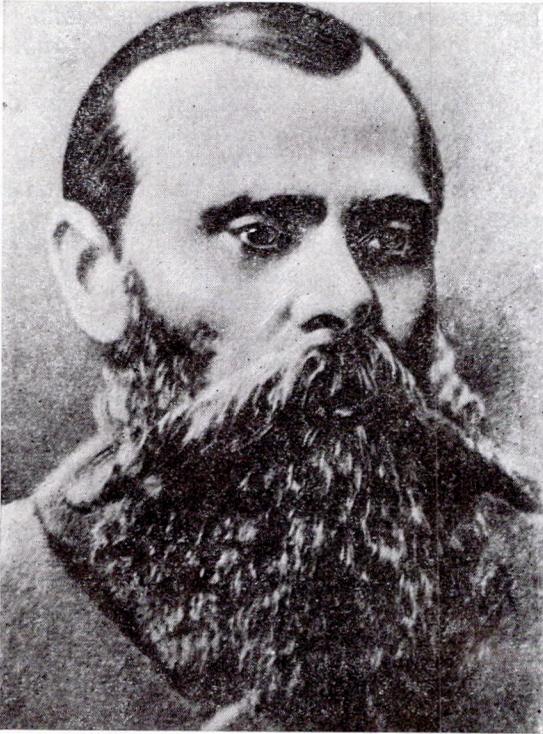
On publie les "Actes de l'histoire de la Russie Orientale et Occidentale" (15 volumes, 1861—1892), les "Actes" de la commission archéologique de Vilna (39 volumes, 1865—1915) et beaucoup d'autres. Paraissent les oeuvres d'historiens tels que A. Kirkok, M. Dobnar-Zapolski; ils étaient nombreux. L'intérêt pour la langue maternelle et les coutumes du pays grandit. On voit sortir des presses des oeuvres étonnantes par leur plénitude, souvent en nombreux volumes, comme celles de I. Nossovitch, P. Cheine (recueil folklorique et ethnographique en 3 volumes), M. Fédorovski, E. Romanov, M. Nikiforov, de l'académicien I. Kapski consacrées à la langue, l'histoire de la littérature et du folklore de la Biélorussie. Ainsi que les notes de la Polésie extrêmement intéressantes de A. Serjpoutovski, où

chaque conte est un diamant et qui donnent envie de rire et de pleurer à la fois, quand on les lit.

Il devient alors clair que la nation tâche de se mettre sur ses pieds. Maintenant nous savons que pour de nombreuses raisons la prise de conscience populaire, nationale ne s'est manifestée que dans des oeuvres folkloriques, ethnographiques et historiques, qu'elle n'a pas pu le faire dans le domaine de la littérature. Mais quelle est cette conscience nationale, quel est ce peuple, s'il n'a pas de littérature? Il fallait des écrivains. Des écrivains qui comprennent leur époque, leur peuple et ses besoins. Le pays a besoin d'un poète d'un type nouveau, et ce poète vient. C'est Frantichek Bogouchévitch (1840—1900). Il est né dans la famille d'un petit hobereau, à Svirane, dans la région de Vileïka. Il étudie au collège de Vilna, ensuite entre à l'Université de Pétersbourg, mais il en est chassé, ayant été classé "peu sûr" pour le régime.

L'AVOCAT DES PAYSANS

En 1863 la Pologne, la Biélorussie, la Lituanie et certaines régions de l'Ukraine (le mouvement y est plus faible) s'insurgent. La réforme agraire, la "libération" n'est qu'une tromperie, un pillage sous le masque de la respectabilité. Les contraintes sociales et nationales sont insupportables. En plus, le gouvernement décide un recrutement général à l'armée qui a pour but d'éloigner les jeunes révolutionnaires de leur milieu habituel. La Pologne répond en se révoltant; elle est soutenue par ses voisins les plus proches, y compris la Biélorussie. Partout s'organisent des cercles clandestins, les hommes recherchent des armes, on forge des faux, on forme des détachements dans les forêts qui parfois sont de véritables armées d'insurgés. Le jeune instituteur du village de Datichki, F. Bogouchévitch, part aussi dans les bois.



Frantichek Bogouchévitch

L'aile démocratique de l'insurrection était dirigée par Kastouss Kalinovski — poète démocrate révolutionnaire, patriote ardent, publiciste, éditeur du journal biélorusse clandestin "La vérité paysanne" (1838, Mastavlanj, — 10 mars 1864, Vilna).

Commencent les expéditions militaires, les batailles, les échauffourées. Les insurgés occupent la bourgade de Souroje, libèrent Proujany et Gorki. De nombreuses batailles ont lieu. Près de Siamiatitchy, Khatinitchy, Borissov, Milavidy. On se battait avec acharnement et jusqu'au bout. Celui qui prend l'ancienne route de Baranovitchi ne peut passer sans voir, près de Milavidy, la chapelle érigée sur la fosse commune des insurgés et, de l'autre côté de la route, la croix sur la tombe des soldats.

Mais les forces étaient inégales. On a pendu et on a fusillé beaucoup de monde, tandis que des milliers ont été envoyés en Sibérie et sur la ligne du Tourkestan; c'était une mort certaine. Le bourreau des insurgés est le compte Mouraviou qui aime répéter: "Je ne suis pas des Mouraviou que l'on pend, je suis de ceux qui pendent". Il réussit à répandre une idée provocatrice selon laquelle les insurgés sont des hobereaux qui luttent pour le retour au servage. Aussi, dans de nombreux endroits les paysans refusent-ils de soutenir l'insurrection, se tiennent de côté et, parfois, aident même les soldats à fusiller les insurgés et à les ligoter. Dans la lutte contre l'insurrection le tsarisme ne refuse aucun moyen, même les plus lâches. Les tombes des insurgés fusillés sont recouvertes de fumier "pour qu'il soit physiquement impossible de respirer auprès d'elles"; parce que des manifestations silencieuses s'y déroulent. Ce n'est encore pas tout. Dans les habitations des personnes indésirables on déposait furtivement des armes, ensuite les hommes étaient pendus en présence des femmes. Le paysan trompé, qui croyait au tsar, se tient de côté. "Les enfants-démocrates, — comme l'a dit Herzen, — ont commencé un horrible ensemencement de pères-serfs".

Un traître livre Kalinovski. Le quartier universitaire de Vilna a été encerclé par plusieurs compagnies de soldats et de policiers. Kastouss ne savait pas que les gendarmes connaissaient son nom de clandestinité. Il accueille les soldats en tenant une bougie et il est pris. Il ne dénonce personne: "La sincérité est une bonne qualité, tandis que la lâcheté déshonore l'homme, c'est ainsi qu'on m'a élevé". Le 10 mars 1864 il est pendu à Vilna. Quand l'huissier du tribunal s'adresse à lui en lui rappelant son origine noble, il répond: „Il n'y a pas de nobles chez nous, tous sont égaux". Son dernier vers, écrit pendant sa dernière nuit, avant son exécution, devient célèbre dans tout le pays.

.



*Kastouss
Kalinowski*

Salut à toi, peuple de paysans,
Salut à toi, soit heureux et libre.
Souviens-toi parfois de Kastouss, ton enfant,
Qui est mort pour que toi, tu puisses vivre.
Et quand l'heure du combat sonnera,
Lève-toi, pour que naisse la vérité,
Lève-toi, parce qu'alors tu sauras
Qu'elle ne dépend que de toi, la liberté!

.....

“Qu'il est dur de quitter pour toujours
la terre natale et de te quitter, ô toi, mon
peuple. Je sens ma poitrine se serrer, je
sens mon coeur s'arrêter, mais je ne regrette
pas de mourir pour toi... Mon peuple, arme-
toi comme tu le peux! Prenez des faux, des
haches, n'importe quoi, et, tous ensemble,
allez au combat, pour le droit d'être des
hommes, pour le droit de croire, pour votre
terre. Je te le dis debout sous la potence, ô
mon peuple, ce n'est qu'après ce combat que
tu pourras être heureux...”

Ton serviteur fidèle Yasska, de près de
Vilna”.

...Bogouchévitch a été blessé à la
jambe pendant la bataille de Souvalki; il
se soigne un certain temps chez des sympathi-
sants, puis se cache en Ukraine chez des amis.
Il étudie le droit dans un lycée de Niéjinsk
et travaille en qualité de juge d'instruction
à Kralavtsy, Borzna, Kanatope. En 1884
il arrive à Vilna où il travaille au barreau;
le souvenir de l'insurrection commence à
s'effacer (le détachement auquel avait adhéré
Bogouchévitch s'était battu loin de
son pays natal et dans la région de Vilna on
pouvait ne rien savoir de la participation
de Frantichek à l'insurrection). Il défend
inlassablement le peuple, on l'appelle
“l'avocat des paysans”. On l'aime et on désire
toujours l'avoir pour défenseur. Le pay-
san M. Volski écrit au supérieur du tribunal la
lettre suivante: “L'avocat M. Bogouchévitch
est originaire de la contrée; il ne me connaît
pas, mais il est connu pour la patience et
la compréhension avec lesquelles il écoute
ses clients en langue biélorusse... je serais très

heureux si le choix de mon défenseur s'ar-
rêtait sur lui”.

Puisque la langue biélorusse est inter-
dite, le poète publie ses livres à l'étranger.
“Le chalumeau biélorusse” à Cracovie en
1891, “L'archet biélorusse” quelque part
à l'étranger (Poznane a été indiquée pour la
censure seulement) en 1894. Deux recueils,
“Nouvelles biélorusses” et “Le violon bié-
lorusse” n'ont pas été publiés: le premier a
été interdit par la censure, le second a été
perdu après la mort de Bogouchévitch.

Voici un extrait de sa préface au “Cha-
lumeau biélorusse”: “Mes chers frères, en-
fants de notre mère Terre! En vous présen-
tant mon travail, je veux vous parler un
peu... de notre langue maternelle”. Ensuite
il écrit que lui-même, avant, croyait que
notre langue est “une langue de paysans”,
mais, ayant vu le monde, il a changé d'avis
et il sait maintenant “que notre langue est
celle des riches et des pauvres comme le
français ou l'allemand... Les Croates, les
Tchèques, les Ukrainiens et les autres peuples
slaves frères... possèdent des livres écrits
dans leur langue ... et leurs enfants appren-
nent à lire comme ils parlent ... Pour nous
notre langue est sacrée, parce que c'est Dieu
qui nous l'a donnée... Il y a eu beaucoup de
peuples qui ont d'abord perdu leur langue,
comme les hommes qui cessent de parler
avant de mourir, et qui ensuite ont totale-
ment disparu. Pour ne pas mourir, n'oub-
liez pas notre langue maternelle, la langue
biélorusse.”

Je regrette de ne pouvoir longtemps par-
ler, sur ces pages, de ce grand bienfaiteur
du peuple, qui durant toute sa vie a servi son
peuple, a lutté pour que la justice s'installe
dans les maisons des paysans, cette justice
“que les gens ont cachée, sur laquelle ils
ont placé une énorme pierre, qu'ils ont en-
terrée pour ne rien entendre d'elle, et dont
ils disent aujourd'hui: “La justice est aux
cieux!” Il a été celui qui a toute sa vie haï
l'oppression, le silence forcé, la société au
sein de laquelle son peuple est privé des

droits dont doivent jouir tous les peuples de la Terre. Il est privé même du droit d'avoir son livre en langue maternelle.

Il savait que ce peuple était digne de tous ces droits:

Il parle, questionne, tout en riant,
Embrasse son épouse, caresse ses enfants.

"A quoi penses-tu, que vas-tu faire?"

"Je pense que même si cent tortionnaires
Me brûlaient le corps, m'écrasaient les doigts,
Jamais je ne renierai ma foi!"

C'est tout le peuple, ignorant, oppressé, mais fier et grand, qui nous apparaît dans ses vers. Le peuple en prison, le peuple qui même en enfer conserve son "moi", qui adresse à Dieu une seule prière: ne jamais faire de lui un hobereau, ce peuple qui sait très bien ce que représente le nouvel ordre, parce que, si pendant le servage

Le garde champêtre et le gouverneur,
Le bailli, l'intendant et le seigneur,
Chacun portait son propre bâton,
Mais tous en usaient de la même façon.

Maintenant non plus, "on n'est pas très libre dans la nouvelle liberté".

La police, le clerc et le juge,
Le staroste, le pope et le doyen,
Tous les droits ils se les adjugent.
Leur nombre fait peur rien qu'à y penser!
Les dix doigts ne suffisent pour les compter,
Ces dix doigts qui pour eux doivent travailler.

Quand il est mort les paysans portaient derrière son cercueil des couronnes dont les rubans étaient remplacés par des serviettes brodées de leur propre fabrication. Sur l'une des serviettes il y avait l'inscription suivante: "Elles se sont tuées les chansons du joueur de chalumeau". Des vers ont été consacrés à la mémoire de "Mathée Bouratchok" (pseudonyme du poète). L'auteur, il me semble, était un paysan.

Il n'a pas dit tout ce qu'il voulait dire,
Il est parti en nous léguant ses armes,

Il a chanté notre vie et nos désirs,
Et ses chansons ont séché nos larmes.
Quand dans le malheur on allait le trouver
Il savait nous faire voir le bien et le mal,
Comme un père il pouvait nous apaiser,
Il était près de nous au moindre signal.
Mais s'il t'arrivait d'être coupable,
Riche ou pauvre, tu devais l'écouter;
Son oraison était si redoutable
Que tu jurais de ne jamais recommencer.
Paix à son âme dans le repos éternel!
Priez pour que dans ce monde lointain
Dieu lui offre une des places les plus belles
Qu'il réserve aux âmes des saints.

Le paysan croyait. Bien sûr, Bogouchévitch n'était pas un saint, il était un bon pécheur, mais dans le cœur des Biélorusses il occupe une des places réservées aux êtres les plus chers. Près de la maison qu'il avait habitée on peut voir jusqu'à présent, à Kouchlany, une énorme pierre transportée jusque là par des paysans qui y ont gravé: "A la mémoire de Mathée Bouratchok".

LE RÉVEIL

"Sa Cochonnerie" le capital prend de plus en plus d'influence en Biélorussie, ou, comme on disait encore, dans "les terres du nord-ouest". Parce que le mot "Biélorussie" est encore plus strictement interdit que pendant les années 40. Quoique les grosses propriétés agricoles soient nombreuses (dans la région de Vitebsk, par exemple, Witgenstein possède un million de déciatines*, Radziwill en a 4 millions), et peut-être grâce à ces grosses propriétés, l'exode rural prend de l'ampleur, les paysans vont travailler dans les usines. Selon l'expression de V. I. Lénine la paysannerie "se dépayse".

Les lignes des chemins de fer s'étendent dans tout le pays: la Biélorussie occupe pres-

* Mesure agraire équivalant à 1,0925 ha

que la première place après la Pologne pour la longueur de ses voies ferrées. La crise agraire des années 1870—1880 ruine un grand nombre de propriétés appartenant à la noblesse et ces terres sont prises en mains par

“les princes gris”, c’est-à-dire la bourgeoisie agricole nationale. Ce sont des gens plutôt grossiers mais qui savent ce qu’ils veulent: ils peuvent inviter à leur table le commissaire de police et y mettre en même temps tous leurs enfants pour qu’ils épluchent, pour l’invité de marque, les pommes de terre ser-

P. Dratchov. Ancienne foire biélorusse



vies en robe des champs. Mais ils possédaient des écuries de presque un kilomètre de longueur. Les industries locales prennent de l'ampleur: fabrication de l'eau de vie à partir de la pomme de terre, sucreries, lin, chanvre, fabriques d'allumettes et manufactures de tabac, scieries et construction de bateaux pour la flotte fluviale.

C'est la ruine de la principale masse des paysans. Tandis que l'industrie lourde n'existe pas. L'industrie légère, il est vrai, se développe. Parfois même elle est très puissante. J'ai visité certaines anciennes usines. Prenons, par exemple, celle de Paretcha, sur les bords de la fougueuse Yasselde, qui est une ancienne fabrique de draps ayant appartenu à Skirmount. Il faut dire que même en nos jours ces immenses édifices à plusieurs étages en briques rouges noircies par le temps laissent une forte impression. On peut s'imaginer ce qu'ils représentaient au siècle dernier.

Malgré ces progrès de l'industrie la vie ne s'améliore pas. Ni à la campagne qui est ruinée, ni dans les fabriques où le travail était surhumain avec des journées de 13—14 heures et de 18 dans les distilleries pour un salaire moyen de 8 roubles par mois. Par milliers les paysans quittent le pays natal et vont s'installer en Sibérie ou en Extrême Orient. Il y a quelques années j'ai visité certains villages des descendants de ces émigrants. De ces villages, il y en a des dizaines, où, jusqu'à présent, comme dans la région de Moguilev, on entend parler le biélorusse à côté du russe et de l'ukrainien, tandis que dans les izbas on trouve des serviettes décoratives biélorusses. Les noms de ces villages sont évocatifs: il y a une Poltavka (inaugurée par des émigrants de la région de Poltava) à côté d'une Moguilevka, d'une Sloimka et d'autres.

On observe la formation du prolétariat. Dans les années 60 il y avait environ trois mille ouvriers en tout dans le pays, tandis qu'au début de notre siècle on en comptait 25 000, avec, en plus, 10 000 cheminots,

40 000 saisonniers, 70 000 artisans, 150 000 ouvriers agricoles, 50 000 demi-saisonniers.

Avant les marxistes il y a eu les populistes. Leurs cercles, leur propagande, leurs tracts et leurs brochures. "Le message aux Biélorusses" par Chtchiry Biélorusse. "Les notes sur la Biélorussie" de Danil Baravik.

Baravik mentionne déjà les oeuvres de Marx — "le chef reconnu du socialisme scientifique" — et "la nécessité absolue de porter un coup décisif à cet anachronisme (la monarchie russe — V. K.), c'est-à-dire de réaliser un changement politique". On imprime la revue clandestine "Gomane", magazine de la "Volonté du peuple" des Biélorusses.

Et, enfin, le Biélorusse Ignace Grinivitski (issu de la noblesse biélorusse pauvre, et non de la noblesse polonaise, comme parfois on l'écrit) le 1-er Mars 1881 lance un



Ignace Grinivitski

engin explosif qui tue le tsar Alexandre II mais qui blesse mortellement Griniavitski lui-même. Il meurt sans trahir personne et sans même dire son nom. Sa tête coupée est plongée dans un grand bocal d'alcool et est exhibée aux prisonniers et aux témoins pour identification.

...Plus tard le mouvement ouvrier fait naître les premières organisations de la classe ouvrière. Le mouvement gréviste et insurrectionnel s'amplifie. En 1886 les ouvriers des ateliers du chemin de fer Libavo-Romenskaya à Gomel font la grève; en 1887 ce sont les ouvriers des forges de Minsk. Des cercles marxistes apparaissent à Grodno, à Minsk, à Vitebsk et dans d'autres villes. Le mouvement populiste a été définitivement écrasé dans les oeuvres de V. I. Lénine.

Enfin, au mois de mars 1898 à Minsk, se tient le premier Congrès du P.O.S.D.R. Les membres du Comité Central ont été bientôt arrêtés, il a fallu encore des années de travail de Lénine et de ces aides, mais le premier pas était fait.

A Minsk, sur le bord de la Svislotch, entourée des grands édifices modernes de la place de la Victoire, il y a une maisonnette en bois, dans laquelle tout a commencé. Cette petite maison nous est encore chère parce que plus tard elle a été habitée par Yanka Koupala qui y a créé nombre de ses vers. C'est également dans cette maison qu'il traduit en biélorusse l'"Internationale":

C'est la lutte finale:

Groupons-nous, et demain...

Ce n'est pas seulement sur le territoire de la Biélorussie que les Biélorusses prennent part au mouvement ouvrier. Par exemple, un des organisateurs socialistes biélorusses, Serguéï Miarjinski, est également un des organisateurs de l'"Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière" de Kiev.

Qu'est-ce qui a poussé la Biélorussie à l'avant-garde du mouvement révolutionnaire? C'était une terre où la nation biélorusse se formait et avait déjà atteint un niveau de

développement non négligeable. Ce processus avait débuté plus d'un siècle auparavant. Tandis que l'ambiance, qui a ensuite provoqué la révolution de 1905, était propice à un puissant mouvement culturel. Le sentiment de 1905 a fait fonction de catalyseur. Les forces affluaient de tous côtés. La crête de cette immense vague a projeté à une énorme hauteur Yanka Koupala et Yakoub Kolass, Maxime Bogdanovitch et Alaise Pachkévitich — Tiotka.

L'intelligentzia nationale biélorusse brise lentement mais sûrement les restrictions qui étouffaient l'école depuis l'insurrection de 1863. "Maintenant, les paysans n'ont aucun besoin de livres, de revues et de journaux, ... voici le catalogue que nous leur proposons: l'Évangile, le bréviaire, l'histoire sainte, le psautier". Et ce n'est pas un bourreau de l'éducation qui l'écrit (comme on pourrait le croire), mais le curateur de l'arrondissement scolaire de Vilna. Il n'y a alors rien d'étonnant que la proportion des illettrés en un siècle passe (vers 1897) de 40 à 77%. Les hommes se "décivilisent"!

Viennent s'ajouter la crise industrielle de 1900—1903, la désastreuse guerre du Japon, l'implantation de grandes sociétés industrielles. La situation prenait parfois une allure anecdotique: la filature de lin de Vitebsk et le tramway de la ville, par exemple, appartenaient à une société anonyme belge.

Les manifestations, les insurrections politiques, les grèves font trembler la terre biélorusse. Grève des ouvriers de 12 tanneries à Smorgogne (1901), grèves des serruriers et des menuisiers à Minsk (ils obtiennent la journée de travail de 12 heures) et des dizaines d'autres. Drapeaux rouges dans les rues le Premier Mai. Des groupes sociaux démocrates exercent leur influence sur le mouvement ouvrier même dans les petites villes. L'"Iskra" de Lénine est largement diffusée partout en Biélorussie. Des groupes de l'"Iskra" fonctionnaient à Minsk, Gomel, Pinsk, Grodno, Vitebsk, Moguilev, Bob-

rouïsk, Smorgogne, Kopyss et dans des dizaines d'autres villes. Autour de ces groupes de l'"Iskra" se forment des groupes du P.O.S.D.R.

1905. Rixes avec la police, troubles à la campagne. Le 18 octobre des milliers de personnes se rassemblent sur la place de la gare à Minsk pour un meeting. Sans faire preuve de trop de zèle le gouverneur Kourlov libère les prisonniers politiques. Mais en même temps l'armée est dirigée vers la gare. Commence ce qu'on a appelé "le massacre de Kourlov". Ceux qui se sauvent sont rattrapés et fusillés près du centre de police de la rue Mikhaïlov. 80 morts, 300 blessés. La réponse est immédiate: grève générale de protestation.

La lutte prend des formes diverses. Lutte armée, grèves, troubles des paysans, agitation des garnisons (garnison de Moguilev, insurrection des soldats de la forteresse de Brest), désarmement par les ouvriers des unités militaires fidèles au tsarisme (à Baranovitchi on jette à terre le général Artemiev, qui a ordonné de tirer sur la foule et on lui arrache ses épaulettes), le mécontentement se manifeste de façon différente. Le révolutionnaire Poulikhov lance un engin contre le bourreau Kourlov. L'engin n'explose pas. Ensuite on apprend que dans le groupe de révolutionnaires il y avait un provocateur et avant d'être remis à Poulikhov l'engin avait été truqué dans les locaux de la police. Le révolutionnaire est pendu.

Apparaissent des "volontaires de la liberté". Parmi eux la figure d'Alexandre Savitski (1888—1909) est particulièrement remarquable. Il avait été exclu d'un lycée pour ses idées révolutionnaires. En 1905 il prend une part active à la révolution, diffuse des oeuvres révolutionnaires; à Moguilev il appelle à prendre d'assaut la prison de la ville, à Minsk il participe aux manifestations, à Tchernigov il organise un club d'ouvriers. Après l'échec de la révolution, quand les révolutionnaires entrent dans la clandestinité, quand le mouvement gréviste

s'affaiblit et les troubles des paysans s'apaisent, quand commence la réaction de Stolypine, Savitski choisit la voie de la lutte des "partisans". Au lycée déjà on le savait être un acteur de grand talent qui pouvait incarner n'importe quel personnage: un paysan, un noble, un commerçant juif (en plus de la langue biélorusse et de plusieurs langues européennes il possédait admirablement bien le polonais, l'yiddish, le russe, l'ukrainien. Il possédait de multiples talents: peintre, poète (auteur de la "Fée du printemps"), mais, avant tout, comme nous venons de le dire, il était acteur.

Il forme un détachement de 200 hommes qu'il divise en plusieurs petits groupes bien disciplinés: "Tous pour un... Ne jamais se rendre... Si quelqu'un est pris il faut absolument le libérer même au prix de la mort tous les autres... Ne jamais donner les noms des amis ni le sien... Aller à la potence en insultant l'ennemi... Ne jamais faire couler le sang innocent." Tels étaient les principaux articles des statuts de ce détachement. Les statuts avaient été rédigés par Savitski.

Il avait des amis partout. Il apprenait toujours à l'avance les rafles et les expéditions en préparation contre son détachement. Il attaquait les grosses propriétés et les banques et distribuait l'argent aux pauvres paysans, aux chômeurs, aux sans abri, aux sans chevaux. Il envoyait des tracts aux oppresseurs trop cruels, et, s'ils ne se calmaient pas, la vengeance ne se faisait pas attendre. Mais, le plus souvent, après un ou deux avertissements pareils il n'y avait personne qui ne fît preuve de tendresse envers les pauvres.

Les activités de Savitski se déroulaient dans le gouvernement de Moguilev (arrondissements de Tchérïkov, Tchaoussy, Gorki, Klimovitchi, Gomel et autres), près de Novozybkov, Mglina, Starodoub, au nord de Tchernigov. Il se présentait aux bals dans l'habit de chef de la police; déguisé en vieille femme il aidait la police à rechercher Savitski (lui-même) à la foire de Gomel. Il

faisait un voyage en chemin de fer ayant pris l'aspect d'un évêque et, en passant à travers la Polésie, il donne sa bénédiction au chef de la gendarmerie, à un général et à une foule de fonctionnaires. Il aide la veuve d'un gendarme mort en combattant contre son détachement, parce que les paysans voulaient la chasser de sa terre. Sur un territoire de quatre cents kilomètres de diamètre, de l'Ukraine à Orcha, on tremblait rien qu'en entendant son nom et on bénissait ce nom, pendant quatre ans. Personne, ni les hobereaux, ni les gendarmes, n'osaient faire le moindre mal aux pauvres. A la Douma d'Etat on adresse au tsar la question suivante: "Quand Sa Majesté voudra-t-elle mettre fin aux activités de ce Sélimsultan biélorusse?" Mais la police et l'armée locales n'avaient guère envie d'avoir affaire à lui. Il était légendaire, un preux des temps nouveaux. Alors on promet une prime de mille roubles à celui qui indiquerait où il se cache. En même temps on fait venir du Caucase "la division sauvage".

Atteint de la malaria Savitski (avec deux de ses camarades) se cache dans la grange d'un paysan du village de Krasnoé (à dix kilomètres de Gomel). Mais quelqu'un le dénonce. Les soldats de la "division sauvage" cernent la grange. La fusillade dure toute la nuit, le matin Savitski et ses compagnons reçoivent de l'aide. Alors ils décident de forcer l'encerclement. Et ils y réussissent. Mais à la lisière de la forêt l'aide de Savitski, l'ouvrier Kalouguine, est tué. Ses camarades s'attardent en portant son corps et ils sont criblés de balles. C'était le 25 mars 1909.

CHANSONS NOUVELLES D'UNE AUBE NOUVELLE

La littérature nationale biélorusse a été projetée en avant par la vague révolutionnaire. Maintenant, on ne peut plus rien arrêter, malgré la fermeture, en 1907, des clubs, des salles de lecture, des cercles qui étaient ap-

parus pendant la révolution. On ne peut rien y faire, même pendant les années de la réaction.

Parmi les poètes de ces années la place d'honneur est occupée par Tiotka — Alaise Pachkiévitch-Keiryss (1876—1916). Pédagogue, socialiste, auteur de vers ardents pour la défense du peuple, vers qui sont peut-être encore un peu déclaratifs, mais sincères, militants, convaincus, Toute sa vie elle lutte contre la grande injustice. Ses armes ce sont la chanson et la propagande:

Ecoutez la fanfare, oh mes frères,
Elle sonne là-bas, à l'est de chez nous;
Ecoutez les oiseaux là-haut dans les airs,
Ils chantent la fin de la vie à genoux.
Liberté! C'est un mot merveilleux!
Il nous unit tous dans un même élan,
L'épouse envoie son homme dans le feu,
La mère est prête à donner son enfant.

Fuyant la police, elle s'installe à Lvov (alors Autriche-Hongrie) et là-bas publie des recueils de vers — "La fin de la liberté" et "Le violon biélorusse" — puis „Premières lectures pour les petits Biélorusses" qui est le premier recueil de morceaux choisis en langue maternelle. La poétesse meurt dans la plénitude de ses forces, d'une maladie subite.

L'année 1905 octroie aux poètes la possibilité de publier leurs oeuvres. Les journaux "Nach a niva" (Notre champ) et "Nach a dolia" (Notre destin) commencent à paraître; on édite également des livres, des almanachs, des calendriers.

La maturité de la littérature, sa sortie sur la route royale, sont avant tout liées aux noms de Yanka Koupala (1882—1942) et de Yakoub Kolass (1882—1956).

Koupala est un des sommets de la poésie biélorusse. Pas seulement grâce à son génie, mais aussi parce que, comme Bogouchévitch, il a toujours été avec le peuple, il a pleinement exprimé le caractère, l'âme, les vœux de ce peuple; il est sorti du peuple et il y est retourné avec toute son oeuvre.

Le principal de ce qui a influencé l'oeuvre de Koupala, c'est la chanson populaire biélorusse, les légendes, la vie réelle de la Biélorussie. Son père est un pauvre fermier; leur maison est située non loin de Minsk, c'est une maison comme toutes les autres, avec des carpettes et des serviettes décoratives, comme celle qui a été reconstruite à Viazynka; il lit beaucoup; c'est un autodidacte. Son premier vers — „Le paysan” — représente le programme de toute sa vie. Son premier recueil — „La flûte” — est véridique et tragique à la fois; c'est pour ça qu'il est interdit par le pouvoir.

J'entends les loups hurler, j'entends le vent
souffler,
J'entends des chants d'oiseaux, j'entends des airs
vibrer;
Je vois tout mon pays — des champs, des bois,
des prés,
C'est ma Biélorussie, c'est ma terre sacrée.

C'est cette terre où le poète voit des hommes porter „le poids de l'injustice” pour le montrer au monde entier, parce qu'ils veulent „être des Hommes”. C'est pour eux que le poète chante:

Ma chanson n'est pas née dans les fleurs
Au soleil éternel du midi,
Elle est née dans les prés tout en pleurs
Sous un ciel sans couleurs et la pluie.
.....
Ma chanson ne peut être payée en pièces d'or,
Et jamais son destin ne pourra m'accuser;
Elle est née pour servir son pays, et encore,
Elle ne veut que chanter pour les coeurs
des damnés.
Ce qu'elle veut c'est chanter jusqu'au jour
qui viendra
Réveiller les villes, les villages et les bourgs,
Elle veut voir sous un ciel qui resplendira
Toute la Biélorussie, heureuse pour toujours.

Il hait tous les oppresseurs du peuple, du tsar jusqu'au dernier des policiers...



Tiotka — Alaise Pachkevitch

Levez-vous pour chasser le tyran,
Arrêtez cette main d'assassin!
Levez-vous! Le pays qui souffre tant
Vous attend vos armes à la main.

Un amour profond et sans partage pour le peuple caractérise le poète et toute son oeuvre. On le voit dans le poème „Le Kourgane” où un joueur de gusli chante à un prince-vampire toute la vérité de lui et qui, pour ça, est enterré vivant. On le voit également dans une de ses oeuvres la plus slave, d'une audacieuse gaîté tout à fait païenne, „Elle et moi”... On le voit dans la comédie mordante, pleine de finesse et qui

fait vraiment rire, "Pavlinka", ou dans la dure sagesse d'un drame consacré au destin de paysans chassés de leur terre, „Le nid défait”.

Koupala, après Bogouchévitch, a réalisé une des choses les plus importantes: il a ajouté un jet d'eau pure à la source de la poésie populaire. Sa poésie à lui.

Personnellement, je ne l'ai vu qu'une fois dans ma vie, quand j'étais encore enfant; mais toute ma vie je vois et je parle à ceux qui lui étaient proches, qui ont été modelés par sa poésie, dans le sens concret du mot. Tout l'exemple de sa vie a, pour ainsi dire, ajouté de la grandeur à son temps. Quand on parle à un instituteur qui l'a connu, à un paysan qu'il a aidé, on ne peut ne pas penser que ce sont des hommes vraiment remarquables dans leur honnêteté et leur grandeur.

Le théâtre existe là où il y a des pièces à jouer. C'est à ce moment qu'apparaissent les théâtres ambulants et les théâtres à scènes permanentes; les troupes sont des troupes d'amateurs quant à leur composition, mais ce sont des professionnels quant à leur talent. Le fondateur d'une de ces troupes, Ignace Bouïnitski, a voyagé avec son petit théâtre à travers toute la Biélorussie, il a joué dans presque toutes les villes, les petites bourgades et les villages. La musique et la peinture continuent également à se développer.

Koupala avait un ami, un frère d'armes, poète militant comme lui, — Yakoub Kolass. Originaire de la Polésie, il atteint les sommets de l'instruction parce que dans cette famille de paysans on aime les livres, les chansons et le folklore plus que n'importe où.

Le poète crée un grand nombre de vers merveilleux sur le thème de la vie des Biélorusses et plus tard, deux poèmes épiques: „Terre nouvelle”, où la vie du paysan, son aspiration au travail de la terre, la répartition saisonnière des travaux champêtres, la nature biélorusse, les hommes, l'amour de la liberté sont incarnés avec une profondeur

inouïe; „Simon-musicien”, poème poétique dans lequel Yakoub Kolass traite le sujet du destin des talents issus du peuple dans un pays où les humbles chaumières et les auberges enfumées, les croix aux carrefours des routes et les kourganes voisinent avec des châteaux-forts lugubres, au fond desquels se tapissent dans l'opulence, comme des vampires, des hobereaux cruels. Dans la „Terre nouvelle” nous sommes en présence de la vie réelle pure, telle qu'elle est, tandis que dans „Simon-musicien” la réalité est cachée derrière l'apanage d'une légende merveilleuse et délicieuse.

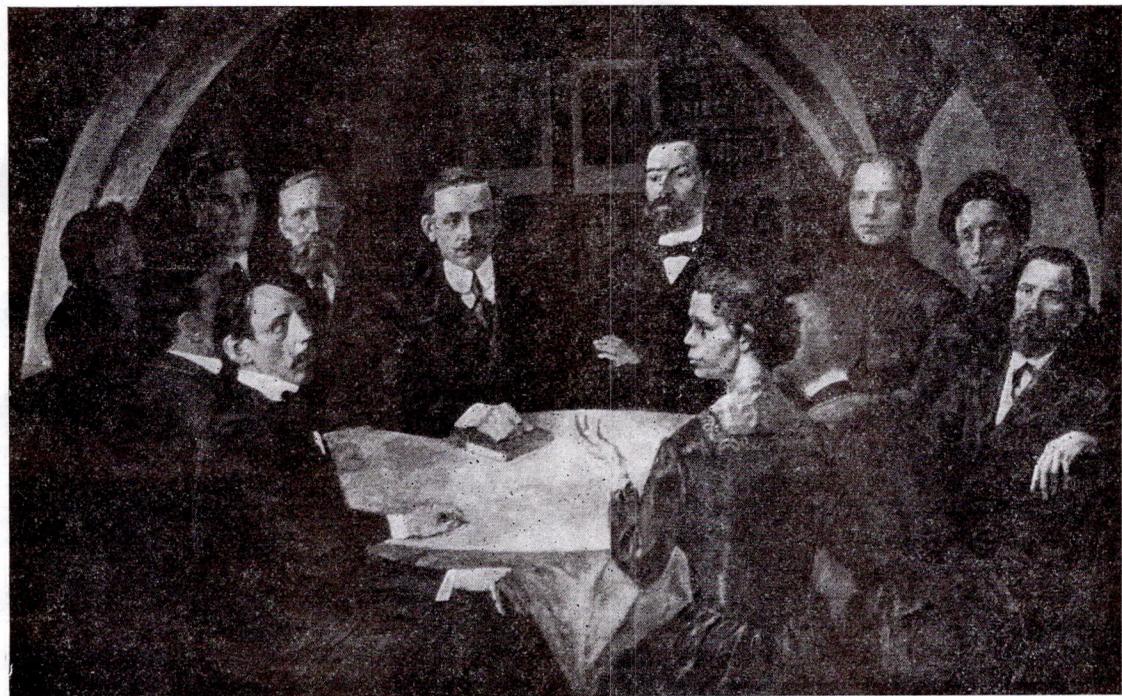
Le poète milite non seulement dans la poésie. En qualité d'instituteur il participe aux manifestations des paysans contre l'hobereau Skirmount, il organise un congrès clandestin des instituteurs, rédige un manuel de langue maternelle „Deuxièmes lectures” pour les enfants biélorusses; pour toutes ses activités il est incarcéré dans la forteresse-prison de Minsk. Mais du fond de sa cellule paraissent les vers suivants:

Je suis un paysan, mais j'ai de la fierté:
Je courbe l'échine, mais pas pour toujours;
Je ne peux rien dire, je dois tout supporter
Mais j'attends l'heure, l'heure de crier:
“Aux armes, mes amis, c'est notre jour!”

Toute cette période de sa vie, les émotions, la vie dans la province biélorusse, la prison, la naissance de l'intelligentzia, l'écrivain les a relatées plus tard dans sa remarquable trilogie „À la croisée des chemins”.

Il fallait des poètes, et les poètes sont venus.

Un des fondateurs de la prose biélorusse, auteur de merveilleuses allégories et sage satirique, c'est l'humaniste Ch. Yadviguine (1868—1924), dont certains récits ornent jusqu'à présent les sommets de l'humour biélorusse. Zmitrok Biadoulia (1886—1941) est un auteur lyrique, ses nouvelles sont consacrées au sujet de la vie quotidienne du peuple. Tichka Gartny (1887—1937),



écrivain et personnalité publique, est le fondateur de la poésie ouvrière (il a été Président du Gouvernement Révolutionnaire Provisoire des ouvriers et des paysans de la Biélorussie). Maxime Garetski (1893—1939), écrivain-philosophe extrêmement original. Et combien d'autres encore?

Et, enfin, Maxime Bogdanovitch (1891—1917), poète marqué du génie — nous n'avons pas peur de le dire — qui représente un phénomène particulier par la diversité de ses vers et de leur forme.

Bogdanovitch est mort de la tuberculose à 25 ans, à Yalta, où se trouve sa tombe; mais il a quand même eu assez de temps pour laisser l'épuration d'une poésie la plus sublime et la plus virile dans notre littérature. Mieux encore, il a élevé notre littérature au niveau mondial. Ses vers, malgré leur marque nationale nettement percevable, sont intéressants pour tous les gens du monde.

Les réunions de Vilna.

Au premier plan: M. Tchourlionis et Tiotka; au deuxième: S. Chymkous, Ludas Guira, Yanka Koupala Valérie Broussoo, Vladislave Stankevitch, Zmitrok Biadoula, Yadviguine Ch. (Antone Liavitski)

L'originalité de sa poésie est un phénomène extrêmement rare. Elle est dans la lumière fluorescente des contes peuplés de personnages fantastiques; elle est dans la douleur réelle causée par les malheurs du peuple, dans la forme classique des vers, dans les thèmes antiques.

Mais trêve de paroles. Prenez un petit volume de sa poésie lyrique et essayez de lire quelques lignes, pour le début, les plus faciles. Parce qu'il est impossible de s'exprimer mieux que ne l'a fait un génie. Et vous l'aimerez du plus grand amour possible.

Des plaisirs merveilleux vous attendent sur votre chemin!

“LA BIÉLORUSSIE S’INSTALLE DANS SA PROPRE DEMEURE...”

LA GUERRE ET LA RÉVOLUTION

La première guerre mondiale apporte à la Biélorussie de nouvelles difficultés. Souffrances inouïes du peuple, villages incendiés, famine, réfugiés, récoltes piétinées, vergers abattus, chefs d’oeuvre merveilleux de l’architecture démolis pour renforcer les tranchées. Les traces sont visibles jusqu’à nos jours: rouleaux de barbelés rouillés dans le fond des lacs, la „pierre des philorets” brisée en deux, restes de tranchées et de fortifications bétonnées sur les bords de la Chtchara et de la Servetcha. Les souffrances du peuple sont incommensurables.

...Le pays n’est pas prêt pour la guerre, le vol est chose courante, confusion partout, trahison directe, famine dans les arrières, destructions,— y a-t-il de quoi s’étonner que le pays connaisse d’abord une crise révolutionnaire qui se traduit ensuite par les explosions de février et d’octobre? En Biélorussie ça se passe comme dans tout le reste du pays: renouvellement des organisations bolchéviks, Soviets, détachements d’ouvriers, création des syndicats, châteaux des hobereaux dévastés, etc... En une vingtaine de jours dans toute la Biélorussie Orientale le pouvoir a été pris par les Soviets bolchéviks. Le Quartier Général de Moguilev est dispersé. Le commandant suprême, Doukhonine, est fusillé par les soldats.

La nouvelle république naît dans une lutte sans merci contre les unités de Dovbar-Mousnitski et la contre-révolution. Décret de la terre, décret de la paix, loi instaurant le contrôle des ouvriers: le pouvoir passait dans les mains de ceux qui travaillent.

Alors, c’est la guerre civile qui commence.

L’attaque de l’Allemagne, pillages sauvages, ensuite, l’armée blanche des Polonais, l’insurrection de Strakhopytov à Gomel. Bref, on est comblé. Seulement, un peuple qui a goûté à la liberté est difficile à remettre sous le joug.

Voici une histoire qui me semble très intéressante. Elle a été enregistrée par Yanka Bryl et illustre très bien comment en 1918 les Allemands forçaient les paysans à signer des pétitions dans lesquelles ils devaient demander d’être placés sous l’autorité de l’Allemagne.

„...Ils nous disent: „On prendra tout votre bétail...” Alors Ivan Rygorov leur dit, à eux: „Même si vous preniez nos enfants, nous ne signerons pas”.

La lutte clandestine et la guerre des partisans prennent une ampleur jamais vue: on fait sauter les ponts, les fortifications, les châteaux d’eau. Sous les coups de l’armée et des partisans, avec sa propre révolution dans ses arrières, la machine militaire allemande commence à se détraquer. Les Allemands s’en vont.

Après la libération, le premier janvier 1919, le Gouvernement Provisoire Révolutionnaire des ouvriers et des paysans de la Biélorussie publie le Manifeste qui proclame la formation de la République Socialiste Soviétique de Biélorussie. La république était créée. Après des siècles d’attente la Biélorussie devient un Etat souverain, en qualité d’Etat des ouvriers, des paysans et de l’intelligentzia laborieuse.

V. I. Lénine accorde une attention énorme à la formation de la république. Sur place, le travail était dirigé par Z. Jylounovitch (Tichka Gartny), A. Tcherviakov et d’autres. Y. Sverdlov, Président du Comité Exécutif

Central de l'Union Soviétique, prend la parole au I Congrès des Soviets de la Biélorussie (2—3 février 1919).

Mais, conformément aux conditions du Traité de Paix de Riga (1922), la partie occidentale de la Biélorussie reste sous la domination de la Pologne bourgeoise.

Le Gouvernement Soviétique a immédiatement donné de la terre à 30 000 paysans sans terre et à 9 000 ouvriers agricoles. Le pays dévasté et pillé reçoit un crédit de 1 milliard de roubles. Petit à petit et avec des difficultés inouïes on remet en marche, en 1921, les fonderies "Energuia" à Minsk, 4 verreries, l'usine d'allumettes à Borissov. La construction d'écoles, de bibliothèques, de maisons de lecture bat son plein. En octobre 1921 l'Université biélorusse est inaugurée, tandis qu'un an après le nombre d'é-

coles atteint 1 000 (c'est seulement sur la partie du territoire qui forme alors la R.S.S. de Biélorussie: 6 arrondissements de la région de Minsk). En 1926 l'industrie est complètement restaurée, tandis que pendant ses premières années de l'industrialisation socialiste une usine de machines agricoles est construite à Comel; des usines de machines-outils, des combinats pour l'usinage du bois sont mis en marche, ainsi que l'entreprise pour l'exploitation des gisements de tourbe "Assintorf", à la base de laquelle on commence à construire une des usines électriques les plus puissantes, BielGRES. Maintenant le rythme du travail de ces années passées nous fait un peu sourire, comme,

B. Manaszon.

"Première journée de la Biélorussie Soviétique"



d'ailleurs le comportement des gens qui, à l'époque, sortaient en foule dans la rue pour voir passer un tracteur à chenilles "Kommou-nar" qui faisait un bruit insupportable, ou comme la carte électrifiée sur la place d'Orcha sur laquelle presque tout "le territoire" était plongé dans les ténèbres tandis que seule la maquette de l'usine électrique BiELGRES occupait la moitié de la superficie de la carte. Mais tout dépend des comparaisons. Notre technique d'aujourd'hui fera sans doute aussi sourire vers l'année 2 100. Mais maintenant ... moi, qui suis encore un homme pas trop âgé, qui viens de passer seulement le seuil de l'âge moyen, alors, moi, je me souviens des cochers et des fiacres et

B. Tarachkevitch et son fils Radoslaw qui devint plus tard éclaireur des partisans et trouva la mort pendant la Grande Guerre nationale



j'ai vu, la nuit, les fers des chevaux des fiacres faire des étincelles sur les pavés des rues.

TERRE DÉCHIRÉE

La partie occidentale de la Biélorussie est restée essentiellement rurale, agricole. L'exploitation des forêts y était draconienne, les ressources du sous-sol n'étaient pas utilisées. Tous les jours, toutes les heures le peuple devait lutter pour son existence. Les Biélorusses se sentaient égaux au peuple frère polonais, mais, à l'école, de jour en jour, les enfants entendaient, tels des coups de marteau réguliers qui enfoncent un clou, les paroles de ceux qui représentaient le pouvoir enfoncer dans leur tête toujours les mêmes idées:

Qui es-tu? Un petit Polonais.
 Quel est ton emblème? L'aigle blanc.
 Où vis-tu? Parmi les miens.
 Dans quel pays? Sur la terre polonaise.

Pour les petits Polonais ces paroles pouvaient éveiller un sentiment de fierté, mais pour les petits Biélorusses qui, en plus, vivaient sur les terres biélorusses, c'était plutôt une humiliation de chaque jour. Dans un cas pareil, même si c'est ton frère qui te répète tout le temps la même chose, ça te donne l'envie de l'assommer.

C'est ce qu'on faisait. On fait la guerre des partisans, on organise des sabotages dans les propriétés des hobereaux (ils possédaient la moitié des terres en ne représentant que 0,9% de la population). Cette lutte était dirigée par le Parti Communiste de la Biélorussie Occidentale (PCBO), organisé en 1923, et par le komsomol (jeunesses communistes léninistes) de la Biélorussie Occidentale, organisé en 1924. La guerre des partisans dure de 1921 à 1925, les propriétés brûlent, les hommes tombent sous les balles des patrouilles de la police. La loi martiale est instau-



Départ pour le front des Polonais blancs

rée dans presque tout le pays. Les hobereaux introduisent l'armée sur le territoire. Le PCBO décide alors d'arrêter la lutte armée afin d'éviter de faire des victimes parmi la population, d'une part, et de sauvegarder les cadres nécessaires pour d'autres méthodes de lutte, quand viendra l'heure décisive de l'union avec l'U.R.S.S.

En 1925 est organisée la Société Biélorusse des ouvriers et des paysans. Cette organisation de masse exige l'indépendance du pays, l'union de toutes les terres biélorusses en un seul état, l'enseignement à l'école en langue maternelle, la mise en place d'un gouvernement des travailleurs, l'octroi des terres aux paysans. La Société était dirigée par l'ambassadeur biélorusse à la diète Bronislav Tarachkévitch (1892—1937), ora-

teur et publiciste, homme d'Etat remarquable et poète, auteur de la première grammaire systématique biélorusse.

Au début de 1927 la Société Biélorusse compte plus de 100 000 membres, elle est presque l'organisation la plus influente parmi les artisans, les paysans et les ouvriers.

Au mois de janvier 1927 l'armée et la police s'attaquent à toutes les organisations de la Société. Des milliers de personnes sont arrêtées et jetées en prison. Les clubs et les bibliothèques sont saccagés. Les membres les plus actifs sont roués de coups...

On ne veut plus supporter. Maintenant c'est même impossible. Des manifestations de protestation ont lieu. Le 3 février 1927

dans la ville de Kossovo le pouvoir ordonne d'ouvrir le feu sur une manifestation qui se déroule avec les mots d'ordre "Rendez-nous notre langue!", "Bas les pattes de l'U.R.S.S.!", "A bas le gouvernement de Pilsudski!". Il y a cinq morts et trente blessés. La police et l'armée commencent à incendier les maisons, à s'attaquer aux villages. La terreur s'établit sur tout le pays.

TANDIS QUE SUR LES TERRES DE LA BIÉLORUSSIE LIBRE...

...A côté de ce qui se passe en Biélorussie Occidentale les succès de la culture en Biélorussie Soviétique sont particulièrement significatifs. En 1928 l'Institut de la Culture Biélorusse devient l'Académie des Sciences de la R.S.S.B. Son inauguration solennelle a lieu le 1 janvier 1929. En 1920 à Minsk est créé le Premier Théâtre Dramatique Biélorusse d'Etat (à partir de 1945 — Théâtre d'Etat Biélorusse Yanka Koupala), c'est vraiment le premier avec une scène permanente, une troupe permanente et ses metteurs en scène permanents. Le théâtre est animé par I. Mirovitch, dramaturge de talent, metteur en scène et acteur. Des acteurs tels que V. Krylowitch, B. Platonov, G. Glébov forment le noyau de la troupe. On monte des pièces classiques biélorusses, mais aussi des pièces nouvelles, telles que "La soirée d'été" de M. Tcharot, "Le forgeron-général", "Machéka", "Kastouss Kalinovski" et "La carrière du camarade Bryzgaline" de Y. Mirovitch; plus tard, „La Patrie" de K. Tchorny, "La mort du loup" de E. Samouïlionok, "Les partisans" et "Celui qui rit le dernier" de K. Krapiva. On met en scène des pièces de Gorki et de Calderon, de Molière et de Shaw. C'est vraiment un théâtre profond, d'un immense talent. Parfois c'est une profonde tragédie, parfois une sublime comédie, parfois un spectacle hallucinant. Beaucoup

d'années plus tard il est resté aussi un des meilleurs théâtres de l'U.R.S.S.

...En Biélorussie les théâtres ambulants avaient une très vieille tradition. D'abord, à partir du XVII^e siècle c'étaient des troupes sans nom, ensuite des troupes dirigées par des enthousiastes tels que Bouïnitski. Après la révolution, immédiatement après, le Premier théâtre est créé, un théâtre ambulant dirigé par V. Goloubok, auteur de près de 50 pièces. A Vitebsk est inauguré le Grand Théâtre Dramatique II (aujourd'hui le théâtre Y. Kolass). Des théâtres et des théâtres de la jeunesse ouvrière apparaissent dans toutes les villes plus ou moins importantes.

C'est également la naissance de la cinématographie biélorusse, avec deux grands noms: Y. Taritch et V. Gardine.

Apparaissent les opéras (notre théâtre d'opéra et de ballet a été créé en 1933), les symphonies, la musique de chambre. A l'origine de l'art musical se trouvent M. Aladov, M. Tchourkine (l'opéra "Le travail libéré", la symphoniette "Paysages biélorusses", de nombreuses romances), E. Tikotski (l'opéra "Mikhas Padgorny") et d'autres. En 1932 le Conservatoire Biélorusse est créé.

Un peu plus tard paraissent l'opéra de A. Bogatyrev "Dans les forêts de la Polésie", sur le thème des activités des partisans pendant la guerre civile, et le ballet de M. Krochner "Le Rossignol" d'après la célèbre nouvelle de Z. Biadoulia sur le thème d'une insurrection des paysans-serfs contre les hobereaux et du chef des insurgés Simon qui avait la faculté d'imiter tous les sons du monde; il chantait comme un rossignol, hurlait comme un loup de façon que les chevaux des hobereaux se jetaient en arrière; bref, il pouvait imiter les voix de tous les gens, les chants de tous les oiseaux et les sons de tous les animaux de la terre.

Il y a beaucoup de nouveau dans l'architecture.

Les villes s'embellissent d'édifices nouveaux, on construit beaucoup de maisons d'habitation. La Maison du Gouvernement,

l'Académie des Sciences, le Théâtre d'opéra et de ballet (architectes I. Langbard, A. Voïnov, V. Varaksine et autres) sont érigés au cours de ces années.

Les sculpteurs et les peintres font preuve d'une grande activité créatrice. Le "Portrait de M. Bogdanovitch", le "Travail", "Le joueur de lyre" de A. Groubé, les paysages de V. Douthytz et V. Koudrévitch, les portraits de M. Staniuta, les tableaux de Y. Pène forment le fonds d'or national. Comme, bien sûr, les oeuvres merveilleuses de Mikhass Philipovitch: „Fête d'été", "Joueur de flûte", "Garçon du village" et ses décorations pour l'opéra "La fleur du bonheur" du célèbre compositeur biélorusse A. Tourenkov. Et Y. Krassovski? Et la graphie de A. Tytchyna?

On observe une entrée en masse dans la littérature. Avant il n'y avait que des isolés, maintenant seule l'organisation "Maladniak" (jeunesse) compte près de 500 membres. Naturellement, ils ne sont pas tous restés dans la littérature. Certains sont devenus propagandistes ou amateurs de littérature. Mais beaucoup d'écrivains de ces temps et des temps contemporains ont commencé à la "Jeunesse". Il y avait également le "Sommet" et la "Flamme".

De nombreux poètes publient leurs oeuvres. Mikhass Tcharot, par exemple, (1896—1938), auteur du poème "Pieds nus sur le feu", poète romantique de la révolution. Kandrat Krapiva (1896) écrit ses fables, ses récits pleins d'humour et ses pièces. Kouzma Tchorny (1900—1944) fait preuve d'une grande fécondité; grand maître de la langue biélorusse, écrivain classique, il est en même temps un homme d'une extrême grandeur d'âme. Ses livres ("La troisième génération", "La Patrie" et d'autres) influenceront encore longtemps la prose d'avant-garde biélorusse. Il y a également M. Goretzki (1893—1939) qui publie "Les Communards de Vilna" et l'auteur des "Sentiers et routes" M. Zaretzki (1901—1941).

Un poète d'un très grand talent — Pav-

liuk Trouss (1904—1929) meurt malheureusement trop tôt; il chante son pays qui doit devenir "la contrée des fabriques et des machines"; c'est un poète lyrique... C'est en même temps que se révèlent à la poésie le compliqué V. Doubovka, le tragédien-philosophe V. Jylka, Piatrouss Brovka, Piatro Glebka, M. Loujanine, poète penseur d'une très haute culture. Un peu plus tard arrivent les très jeunes encore, mais courageux vers de P. Pantchenka et Arkadzi Kouléchev.

Les grands maîtres continuent leur travail. Koupala écrit de nombreux vers et le poème "Sur les bords de l'Oressa" (1933), poème consacré aux soldats de l'Armée Rouge démobilisés qui avaient pris d'assaut le Pérékope et la Tchangar et qui maintenant, comme des dieux, transformaient les marais en terre fertile.

C'est justement durant ces années que Y. Kolass termine ses "Terre nouvelle" et "Simon-musicien". Il publie également des oeuvres en prose "Le marais", "Le rénégat", "La vie ouverte".

Enfin, c'est justement à cette époque que se forme la littérature pour les enfants. Elle existait quelque peu avec la révolution, mais maintenant les enfants et les adolescents sont comblés. D'abord dans les revues pour enfants "Zorka", "Le pionnier biélorusse", "Iskry Ilitcha", ensuite en volumes spéciaux sont publiés les vers et les contes de Koupala, Kolass, Biadoulia, les nouvelles de Mikhass Lynkov "La vie de Mikolka" et "Les aventures du brave soldat Michka et de ses camarades" (aventures extraordinaires de trois amis pendant la guerre: un chien, un ours et un bouc). Les romans d'aventure de Yanka Mavr, à la même époque, deviennent exclusivement populaires: "L'enfant des eaux" (vie des habitants de la Terre de Feu, "Un homme qui marche" (vie des premiers hommes sur la terre), "Dans le pays de l'oiseau du paradis" (roman extrêmement intéressant sur le thème d'une insurrection des habitants de la

Jamaïque contre les colonisateurs: prise du bateau "Saardam", trésors dans des cavernes profondes, animaux curieux). "Les Robinsons de Polésie" c'est l'histoire de jeunes garçons qui échouent sur une île au milieu des marais et où ils vivent pendant plusieurs mois. Les enfants survivent; non seulement ils se tirent d'affaire eux-mêmes, mais ils arrêtent une bande de malfaiteurs dangereux. En ce temps-là les bandes étaient nombreuses en Biélorussie; il a fallu les mettre hors d'état de nuire.

LES ÉTAPES

La voie à la libération du joug des hobereaux de la Biélorussie Occidentale était dure. Le 27 janvier 1936 dans la salle du tribunal de l'arrondissement de Vilna Sergueï Pritytski (1913—1971) tire sur le provocateur Y. Streltchouk au moment où il témoigne contre les militants du mouvement de libération de la Biélorussie Occidentale, contre les communistes et les membres du kom-somol. Il le blesse grièvement, est sérieusement blessé lui-même, arrêté et condamné à mort. Mais partout dans le monde s'élève une telle vague de protestation que la peine de mort est annulée et est remplacée par la prison à perpétuité.

La Biélorussie Occidentale bouillonne. Presque chaque année ont lieu des procès: les procès "des 48", "des 51", "des 75". Après le démembrement de la Société Biélorusse les masses adhèrent à l'Amicale de l'école biélorusse. L'insurrection des centaines de paysans-pêcheurs des bords du lac Narotch pour qu'on leur rende leur lac, leur amour et leur pain, ébranle tout le pays.

Toutes les forces des peuples opprimés de la Pologne s'unissent. En 1936 à Lvov se tient le Congrès pour la défense de la culture; au nom des Biélorusses c'est Henri Dembinski qui y prend la parole; c'est un philosophe

de talent, publiciste, critique polonais de l'entre deux guerres. Il appartenait aux milieux cléricaux qui l'avaient envoyé en Italie pour s'assurer de la victoire et de la grandeur du fascisme. Il y voit beaucoup de choses, s'assure de la "grandeur" du fascisme... et revient communiste. C'est lui qui éditait le journal gauche antifasciste "Tout simplement" et qui a été fusillé par les fascistes en 1941 à Gantsévitchi.

Malgré le terrible camp de Biarozka-Kartousskaïa, malgré les prisons de Loukitchki et de Grodno (à propos, notre talentueux écrivain Pilip Pastrak s'est débrouillé pour être emprisonné dans chacune d'elles) le mouvement de libération prend de l'ampleur. Comme avant, Vilna était le centre culturel des Biélorusses, des Polonais et des Lituanais. Et personne ne pouvait rien y faire. A Brest l'imprimerie clandestine du Comité Central du PCBO éditait la littérature en cinq langues.

Parmi les poètes les plus importants de la Biélorussie Occidentale il faut citer Valentin Taoulaï (1914—1947), auteur de vers lyriques d'une grande portée morale et du poème écrit en prison "Camarade":

Messieurs, j'ai terminé. Dites votre sentence.
J'irai en prison, mais il viendra le jour
Quand la justice rompra le silence
Et la mitrailleuse parlera à son tour.

...Et, bien sûr, il y a Maxime Tank (1912). Ses vers tels que "La chanson des becassines", "Les trains sont partis", "Sur le quai"; ses poèmes tels que "Narotch", "Kalinovski" ont enrichi l'art populaire. Le laconisme, le poétisme, les liens les plus profonds avec la poésie populaire forment la particularité de son oeuvre poétique.

J'entends venir le doux printemps;
Un bruit de fer blesse mon être.
Un homme armé, depuis longtemps,
Garde les lilas sous ma fenêtre.
Ils ont fleuri, flamme enchantée,
Parfum divin, couleur des cieux;

Sur la muraille, les fils barbelés,
Comme un fichu sur des cheveux.
Sans bruit je réveille les prisonniers.
Leurs yeux mouillés sont couleur lilas.
Un bruit de fer qu'on vient de briser
Retentit dans la nuit qui s'en va.

Parallèlement à une poésie de haine
M. Tank crée une poésie purement lyrique.
Le joueur de lyre qui meurt aux enfers, un
papillon aux ailes bleues au-dessus des blés,
des meules de foin rouillé sous la pluie et
des cerfs qui viennent des champs de neige
bleutée et qui arrachent le foin en se sou-
venant de beaux jours d'été et des mouettes
au-dessus des marais.

Ils n'entendent pas la tempête,
Le silence est vierge au voisinage...
Le coup de fusil, dans leur tête,
Leur rappellera l'été et ses orages.

...Il y a des choses qui restent. Malgré
toutes les interdictions les clubs populaires
continuent d'exister avec leurs pièces, leurs
chansons, leurs choeurs populaires, leurs
chanteurs, leurs compositeurs, leurs directeurs
de chant.

Par exemple, le talentueux maître de
chapelle, musicien eminent Rygor Chirma
qui pendant de nombreuses années a dirigé
le choeur populaire biélorusse. Je me re-
présente son visage intelligent et bon, ses
cheveux gris et sa barbiche, j'entends sa
voix porteuse d'un accent chantant:

— En ce qui concerne l'arrangement des
chansons populaires biélorusses, un immense
travail a été fait. Parfois ce sont des chefs
d'oeuvre. Comme nous aimions l'art de
notre peuple!

— Rygor Romanovitch, vous avez payé
avec votre propre argent l'édition du premier
livre de Maxime Tank. 700 zlotys... Le prix
de 6 tonnes de blé, environ?

— A peu près ça ... Ou bien ... six
vaches.

Qu'est-ce qu'on peut donc faire avec des
gens comme eux? Rien... Même en met-

tant en marche toute la machine du système
d'oppression.

...Et on n'a rien pu faire. En 1939 la
Biélorussie Occidentale s'est unie à la Bié-
lorussie Orientale. La terre a été rendue au
peuple; l'économie, l'industrie ont été re-
lativement vite relevées.

Seulement... on n'a pas eu assez de temps
pour ce travail pacifique, créateur, on n'a
pas eu assez de temps pour chanter.

Très peu.

L'IMMENSE MALHEUR

Le 22 juin 1941.

Je vous ai déjà parlé de Brest. Il ne reste
qu'à dire quelques mots sur les gardes-fronti-
ère. On peut tout dire en quatre mots: ils
sont tous morts. Aucun n'a reculé.

On se battait près de Volkovyssk et de
Grodno, près de Ostrochitski Gorodok.
Mais les forces étaient inégales. L'armée bat-
tait en retraite, malgré l'héroïsme de ses
soldats... Il y a quelques années que je
voyage dans la région de Novogroudok. Le
village de Ploujiny, près du Svitiaz.

— Grand-père, pourquoi sur vos tombes
il n'y a presque pas de noms?

— Comment, ça, il y a en un. Gastilo.
Il y en a beaucoup des Gastilo par ici. C'est
aussi Nicolas Gastilo qui est d'ici. C'est
quelque part là-bas, en Russie, qu'on a mo-
difié son nom, à lui ou à son père, et qu'il
est devenu Gastelo. Peut-être le scribe à
l'armée, ou quelqu'un d'autre, je ne sais pas,
moi.

Le 26 juin 1941 près de Radochkovitchi
Nicolas Gastelo dirige son avion enflammé
sur une colonne de chars et de citernes al-
lemands. Des hommes comme lui il y en a eu
beaucoup. Mais, quand même, le 28 juin Minsk
a été occupée. Le 11 juillet on se bat pour
Vitebsk. Les défenseurs de Moguilev ré-
sistent du premier au 26 juillet. Au début
de septembre 1941 les envahisseurs hitlé-
riens occupent toute la Biélorussie.

Une partie des équipements industriels, des biens des sovkhozes et des kolkhozes, a été évacuée. Le reste a été caché sur place ou bien détruit.

Les causes de nos échecs du début de la guerre sont connues. Mais dans cette série de malheurs se forgeait déjà ce qui devait conduire à la chute honteuse du "reich millénaire".

Une ferme isolée près de Servetcha, à côté d'un moulin à eau. Le sous-colonel âgé Eugène Kramko me raconte:

— Je n'ai pas eu le temps de quitter Grodno. J'étais civil en ce temps-là, je travaillais dans une école. Alors je pars vers mon village natal, près de Karélitchi, avec un groupe de garçons comme moi. On avait un fusil pour tous. Une fois une bande nous tire dessus. On répond par trois coups de feu, puis on nous laisse tranquilles... Le ciel était presque noir d'avions: ils lançaient des parachutistes sur Minsk... En trois jours (avec un jour d'arrêt) on a fait près de 150 kilomètres. Après quoi, à la maison, j'ai dormi 24 heures de suite. Puis ce sont les colonnes de réfugiés qui commencent à passer. On leur donnait tout ce qu'on avait. Une fois, un homme en uniforme entre chez nous. Il voit la revue "La flamme de la révolution", le numéro consacré à Yanka Koupala. "Tu es membre du Komsomol?— demande-t-il.— Oui.— Alors, trouve quelque chose à manger et fait descendre une barque jusqu'après la sortie du village". Je prends tout ce qu'il reste dans la maison: un petit morceau de lard, des pommes de terre froides, une demi-douzaine d'oeufs. Là-bas, dans le bois au bord de la rivière, tout un groupe de militaires. L'un d'eux a l'air solide, volontaire. Quatre barrettes: chef de régiment. Je les aide à passer sur l'autre bord du Niémen. Sur les routes on entend le grondement des moteurs. Je les conduis alors à travers champs et prés. Je ramasse un fusil, le chargeur plein. Celui qui m'a trouvé dans le village dit: "Jette ça!". Mais le chef enchaîne: "Pas du tout. Prends-le, mon garçon". Je les prie:

"Laissez-moi partir avec vous". Alors le colonel: "Ecoute-moi, mon garçon. Il me semble que tu trouveras de quoi t'occuper ici. Commence par ramasser des armes et cache-les. Elles te serviront. Quant à nous... qui sait si on va réussir à sortir de l'encercllement. "En rentrant je traverse la rivière, au fond, une machine à écrire. Je la prends et je manque de passer dans l'autre monde. Un bandit sur un arbre. Mais ses "compagnons" réussissent à le persuader de me laisser vivre. On m'ordonne seulement d'abandonner la machine. Plus tard je l'ai quand même prise. On s'en servait pour taper les ordres et les tracts des partisans. Naturellement, les fusils aussi nous ont servi.

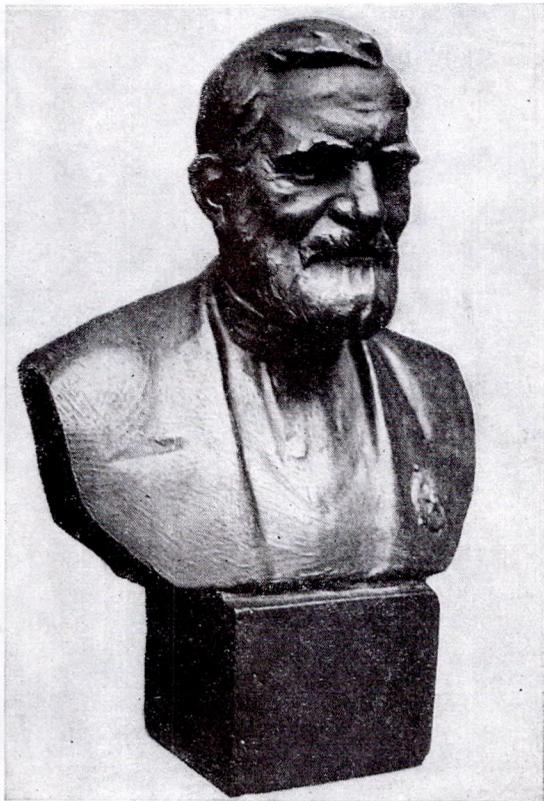
Eugène Kramko est devenu un des premiers partisans de la région.

Il était impossible de ne pas prendre les armes. Le partiisme soviétique et la fierté des êtres humains nous poussaient à nous lancer contre ceux qui avaient transformé le pays en camp de concentration. Travaux forcés, pillages, extermination d'un peuple pacifique, prisons, camps de la mort. Dans le camp de Trosténets, près de Minsk, les salauds exterminaient 137 personnes par jour. C'est-à-dire 6 personnes à l'heure. C'est-à-dire que toutes les 10 minutes la terre, le ciel, le monde entier mouraient pour toujours. Pendant les années d'occupation les fascistes ont exterminé 206 500 personnes dans le camp de Trosténets.

Il y a eu des endroits où les Allemands n'ont pas posé leurs pieds. On ne les a pas laissés passer. Dans ces zones les institutions soviétiques ont continué de fonctionner normalement, les enfants allaient à l'école. Il est impossible de tout raconter. Voici seulement quelques exemples. Constantin Zaslonov organise des diversions sur le réseau de chemins de fer de Orcha: explosions sur les locomotives à l'aide de mines-charbon, gel des châteaux d'eau, signalisation à nos aviateurs pendant les bombardements. Ensuite Zaslonov lutte dans un détachement de partisans et trouve une mort héroïque dans



Nicolas Gastelo de A. Bembel



Le Père Talach de V. Anagneko

un combat près de Koupavatza, le 14 novembre 1942.

A. M. Chmyrov, F. Pavlovski, le père Talache, âgé de 100 ans. Marat Kazeï, 14 ans, agent de liaison, éclaireur, soldat, tombé au champ d'honneur en mai 1944. Un monument à sa mémoire a été érigé à Minsk. Que dire des jeunes lutteurs clandestins d'Obol! Dans la gare de la ville ils ont fait sauter plusieurs convois ennemis avec des chars et des bombes d'aviations, puis l'usine de lin, l'usine électrique, plusieurs dépôts et ponts, trois locotracteurs, un excavateur, des camions transportant des hommes, ils ont fait exploser un engin dans la cantine des officiers allemands (plus de

100 fascistes y ont trouvé la mort). Un provocateur les a dénoncés, mais ils n'ont pas tous été arrêtés, nombreux sont ceux qui ont réussi à rejoindre les partisans.

...A Minsk pendant les années de l'occupation hitlérienne la lutte clandestine n'a pas connu un seul instant de répit; son point culminant a été l'exécution du gauleiter de la Biélorussie Kube. La mine, posée par les partisans A. Mazanik, M. Ossipova et N. Troyane a déchiqueté le bourreau Guillaume Kube.

C'est pendant la nuit du 2 au 3 août 1943 que commence en Biélorussie la première "bataille du rail". En 12 jours les partisans ont fait sauter 95 000 rails. Le trafic du



Monument. L'endroit "Forçage du Blocus"

matériel de guerre sur les chemins de fer diminue de 40%. C'était pendant la bataille de Koursk.

Maintes fois les hitlériens ont lancé des forces considérables contre les partisans. Tels ont été le glorieux blocus de Ouchatchy et la tentative hitlérienne de bloquer la forêt de Naliboki. Les pertes des partisans ont été immenses et ils ont fait preuve d'un héroïsme sans pareil, mais leurs brigades ont réussi à rompre l'anneau de fer du blocus et ont continué d'exterminer l'ennemi (à Naliboki les fascistes ont engagé dans l'action des dizaines de milliers de soldats de l'armée régulière, soutenus par des blindés, l'avia-

tion, l'artillerie, des unités SS, des chiens). Les partisans bénéficiaient de l'aide de tout le peuple biélorusse et des forêts du pays natal.

Je vous ai déjà parlé des pertes subies par notre peuple. Un habitant sur quatre a péri. Les Français gardent dans leur mémoire le souvenir d'Oradour-sur-Glane, les Tchèques de Lidice. Nous avons eu des milliers d'Oradour. Des poignées de terre prises dans chacun d'eux ont été rassemblées à Khatyne qui ne s'est jamais relevée de sa tragédie. À la place de la grange où les habitants du village ont été brûlés vifs il y a maintenant un monument. À la place de chaque maison incendiée il y a un monument avec une cloche. Que se soit un beau jour d'été ou une nuit brumeuse d'automne, les cloches

de Khatyne tintent, tintent, tintent au-dessus de la Biélorussie.

Les soldats biélorusses qui se battaient au front ont participé à la vengeance contre l'ennemi, avec tous les peuples. Ainsi, F. Smolatchkov a exterminé personnellement 125 hitlériens; le général L. Dovator a commandé une unité de cavalerie qui a effectué un raid dans les arrières ennemis; l'aviateur. A. Gorovetz au cours d'un seul combat aérien, le 6 août 1943, abat 9 avions ennemis et périt lui-même. Il est impossible d'énumérer tous les exploits.

On pourrait croire que pendant ces heures terribles on n'avait guère la possibilité de penser à la littérature et à la poésie. Mais c'est le contraire qui se produit: la littérature atteint de nouveaux sommets. Même on se passait des tracts avec "Aux partisans biélorusses" comme un vers de Koupala. Dans une imprimerie des partisans on publie le recueil du poète-partisan A. Astreika "La ceinture de Sloutsk". Etant en même temps éclaircur, l'écrivain biélorusse Yanka Bryl est rédacteur d'un journal de partisans. A. Kouléchov crée son très beau poème "Le drapeau de la brigade". On ne peut pas lire sans émotion les vers de P. Brovka, écrits pendant la guerre. Maxime Tank est brillant dans son oeuvre créatrice. Le talent original de Pimène Panthenka se développe dans toute sa fougue. Ayant la nostalgie du pays natal, revoyant dans son imagination la forêt avec ses fraises dorées, les iris bleus près de la maison de sa mère, observant l'héroïsme des soldats qui se couchent sur des fils barbelés pour que puissent passer leurs camarades, voyant la tristesse des maisons abandonnées aux fenêtres protégées par des planches, comme des doigts qui cachent des yeux, le poète trouve des mots qui expriment une profonde douleur...

Oh, mon pays! Terre du bonheur!
Douce chanson de ma jeunesse!
Près et buissons, souvenirs de mon coeur,
Douce source de ma tristesse.



Monument à la mémoire des komsomols- héros de la lutte clandestine à Obole

...Mais il a aussi des paroles qui expriment sa foi ardente:

Je le sais: il doit périr l'ennemi mortel;
L'étendard de la victoire sera l'aube nouvelle.
Tant qu'il y aura un soleil dans le ciel,
Tant qu'il y aura des étoiles sur son voile,
La Biélorussie vaincra! La Biélorussie vivra!

Même le rire biélorusse ne s'était pas perdu. Quand on parle avec les anciens partisans de ces années héroïques, ils préfèrent relater les cas comiques. Un meunier qui donne toute la farine aux partisans et les prie de le rouer de coups et de le ligoter. Un militant clandestin sort de la ville fagoté de cordeau Bickford (il doit le remettre aux partisans dans la forêt); mais des Allemands lui ordonnent de transporter, à travers une rivière, leurs dames qui piaulent et le serrent dans leurs bras; puis, couvert de sueur aussi bien à cause de la peur que de l'effort fourni, un pourboire de 3 marks dans la main, il pense: "Attendez un peu, je vais vous en mettre du lard sous la peau". Ce qui est clair, c'est qu'un tel rire fait plutôt frissonner, mais, d'autre part, si l'humour avait manqué les hommes auraient dû se pendre eux-mêmes, face aux innombrables malheurs, sans attendre que le fassent les SS.

Voici encore quelques mots sur le destin d'un homme que j'ai connu personnellement. Au printemps 1971 nous sommes spécialement venus à Karélitchi pour voir l'ex-secrétaire du comité du parti du district de Karélitchi, Pavel Arsentévitch Jéleznia-kovitch.

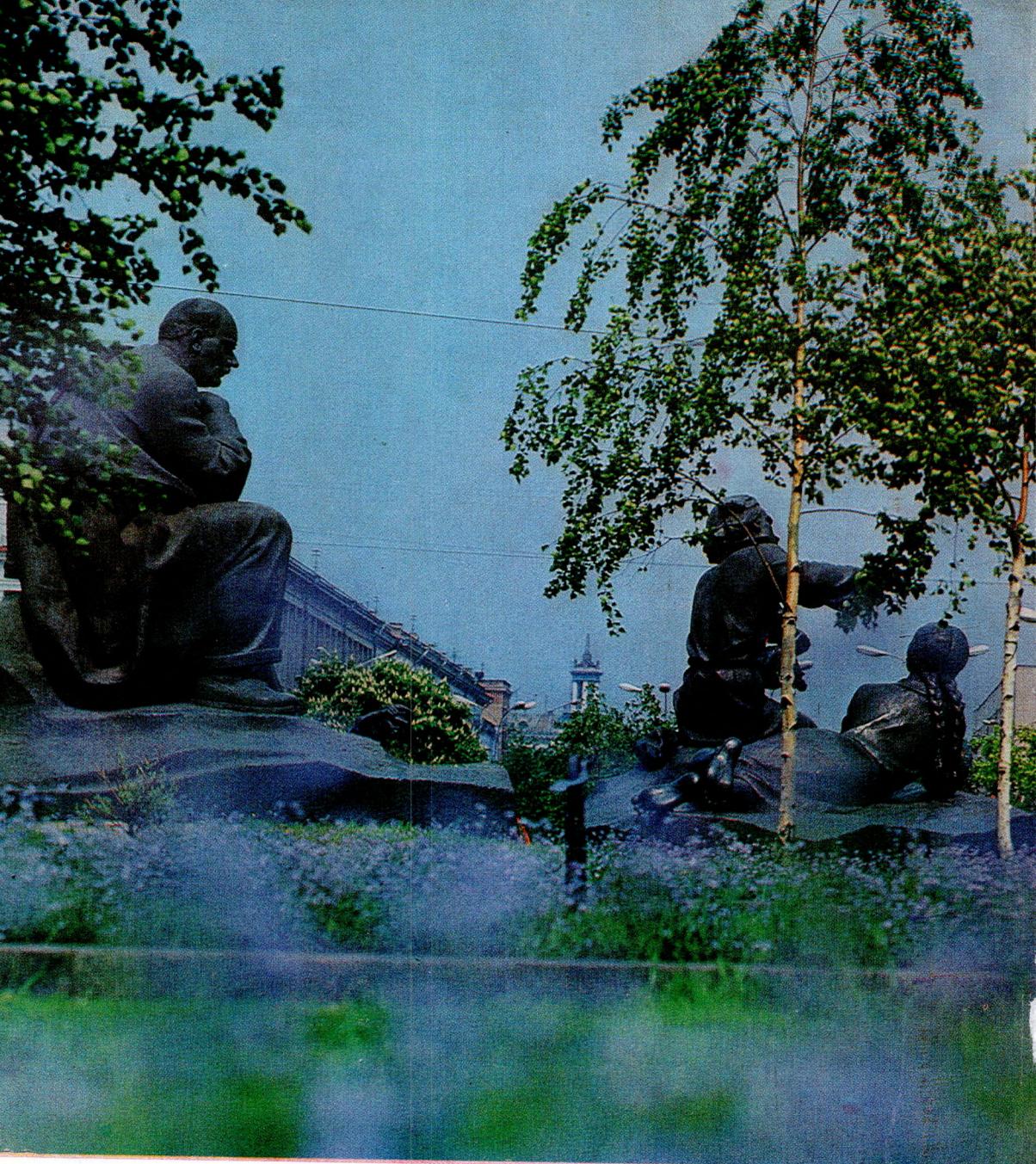
Nous sommes dans un petit verger bien ombragé. Les groseilles mûrissent à côté des dernières pivoines. Une chatte joue sur l'herbe avec ses deux petits. Le maître des lieux est corpulent, pâle, ses cheveux sont tout à fait gris. Ses béquilles, sans lesquelles



La Forteresse de Brest. La Porte Terespolski

Minsk. Statue de Yanka Koupala





Minsk. Statue de Yakoub Kolass

il ne peut plus se déplacer, sont appuyées contre le mur de la maisonnette. L'ambiance est paisible et le maître parle d'une voix très calme. Ce qui ne l'empêche pas d'être une des personnes les moins tranquilles et les plus intéressantes de la république.

Il y a plus de 40 ans il était là, dans la Biélorussie Occidentale, où il travaillait en qualité d'aide-maçon; il a pris part à la construction du moulin d'un hobereau local, ensuite il a travaillé dans une scierie. En même temps il lisait, participait aux activités artistiques d'amateurs, militait dans la clandestinité, distribuait des brochures communistes. Il a été arrêté par la police politique, puis, en 1926, il est arrêté de nouveau pour avoir participé à l'exécution d'un provocateur. Tortures, puis la prison de Novogroudok. Il est jugé une année plus tard. Jélezniakovitch et ses camarades, Volodia et Mikola Tsarouk, Sénia Noss, sont condamnés à la réclusion à perpétuité. Après Novogroudok il y a eu la prison de Grodno, ensuite celle de Plotsk, de Ravitchi, les cachots, les grèves de la faim. Les mains et les pieds refusent de lui servir, à cause des rhumatismes, mais, comme ses compagnons, il continue la lutte. 1939, les prisonniers retrouvent leur liberté et, en volontaires, participent à la défense de Varsovie, puis ils reculent vers l'est. Il travaille d'abord à Tourets, puis à Mir en qualité de secrétaire du comité exécutif du soviet des députés des travailleurs du district. 1941. Le front. Sur l'ordre du Comité Central du Parti Communiste de la Biélorussie Jélezniakovitch gagne la forêt de Naliboki en passant par le "corridor de Vitebsk". Il devient membre du

détachement de partisans "Komsomolski" en qualité de mineur d'abord, puis il assume les fonctions d'instructeur du service de sapes et de mines (l'hiver froid et l'humidité ont aggravé le rhumatisme contracté dans la prison).

Ensuite c'est le blocus de Naliboki que les partisans réussissent quand même à percer. Puis viennent les années difficiles de la reconstruction de l'économie dévastée, de la collectivisation et des constructions. Jélezniakovitch occupe d'abord le poste de secrétaire du comité du parti du district de Lubane. Puis il est nommé premier secrétaire du comité du parti du district de Karélicthi. Maintenant le voici en retraite, titulaire d'une pension personnelle. Il a pris sa retraite peut-être un peu avant qu'il ne l'aurait voulu, mais c'est à cause de sa santé minée par les prisons, les épreuves de la guerre, et aussi parce qu'il est un homme qui ne s'est jamais épargné.

Notre hôte a l'air très animé. Sans doute notre visite lui fait un plaisir qu'il ne cache pas. On plaisante, on rit, et deux heures s'écoulent sans qu'on ait le temps de s'en apercevoir. En quittant les lieux nous jetons un dernier regard sur les coupôles des pommiers, les boules blanches des dernières pivoines et le maître qui nous fait signe de la main. C'est un homme qui a eu une vie bien remplie. Tout simplement, c'est un homme d'une grande bonté.

Il est mort il n'y a pas longtemps. Je regrette qu'il n'ait pu entendre, une fois de plus, l'expression de mon respect le plus profond.

CHANTIERS, CHANTIERS, CHANTIERS

RESSUSCITÉE DES CENDRES, COMME UN PHENIX

Durant l'été 1944 l'opération "Bagration" est déclenchée avec pour but la libération de la Biélorussie (quoique Gomel ait été libérée en 1943, Mozyr en janvier 1944, en même temps que certains districts des régions de Moguilev et de Vitebsk). Le 23 juin les armées du 1-er front balte et des

L'étendard de la liberté au-dessus de Minsk. 1944



2-ème et 3-ème fronts biélorusses passent à l'offensive. Le jour suivant c'est le 1-er front biélorusse qui déclenche l'attaque générale. La ligne de défense des Allemands est submergée, Orcha est libérée le 26 juin, Moguilev, Chklov et Bykhov le sont le 28, tandis que le 3 juillet c'est le tour de Minsk, capitale martyrisée de notre pays. Les Allemands sont encerclés dans de nombreuses "poches". La bravoure de nos soldats et

Restauration de la ville de Minsk détruite



des partisans n'a rien de comparable. Au cours des combats pour la Biélorussie les fascistes subissent des pertes en hommes de 1,5 fois supérieures à celles de la bataille de Stalingrad. A la fin de juillet il n'y avait plus un seul occupant sur le territoire de la Biélorussie.

Ensuite il y a eu Berlin et la victoire au Japon.

Une fois la paix rétablie, il restait une terre que les nazis avaient transformée en zone désertique. Il est difficile d'évoquer en quelques mots seulement comment s'est déroulée sa ressurection, comment elle s'est métamorphosée pour devenir la contrée inondée de soleil et de verdure que nous connaissons. Je dirai seulement que les difficultés ont été immenses, que grâce au labeur des habitants de la république des villes nouvelles ont été construites, telles que Novopolotsk et Soligorsk, Svetlogorsk et Biélozersk, Novoloukomi et Jodino; les usines électriques thermiques de Béroïza et de Loukomi ont été mises en marche, la dernière étant la plus puissante de la partie européenne de l'Union Soviétique (elle fournit de l'énergie aux autres républiques-soeurs); on a construit une usine d'engrais potassiques à Grodno, une usine de lavsan (tergal) à Moguilev, une bonneterie à Pinsk, une fabrique de tissus de coton à Baranovitchi, la plus importante de l'U.R.S.S. et beaucoup d'autres.

On a trouvé du pétrole dans le sud-est, près du village de Gorivoda où depuis longtemps on parlait de la "graisse de la terre". Maintenant son extraction atteint des millions de tonnes. Il n'y a pas longtemps on a découvert des gisements de minerai de fer en quantité suffisante pour commencer leur exploitation. Et alors, bien sûr, il y a Soligorsk, le combinat le plus puissant pour l'extraction des sels potassiques.

Je me souviens d'une ville tout à fait jeune, aux rues encore mal tracées, mais dessous c'était un vrai palais! — je ne trouve pas d'autre mot. Des tunnels aux parois lis-



Une des premières installations de forage dans la Pologne

ses: rouges, bleutées, avec des veines multicolores, des taches brillantes. C'était plus intéressant et plus pittoresque que le métro de Moscou. Tandis qu'à l'heure du déjeuner l'ouvrier prend du sel directement sur place pour saler sa tomate (comme le décrit dans un de ses vers le poète Mikola Avrantchik.) On ne peut rien inventer de mieux! Surtout si on prend en considération



Vertilichki

que pendant la guerre les partisans et les paysans biélorusses avaient bien du mal à s'approvisionner en sel. Souvent ils tombaient malades et même, parfois, perdaient la vue.

...Sachez que les Allemands ont détruit plus de 200 villes et 1 200 bourgs et villages; ainsi il vous sera plus facile de vous représenter ce qu'a été ce travail titannique de reconstruction. Parfois, en travaillant dans les champs ou à la démolition des ruines, on avait si froid qu'on était près à mourir, à condition d'être inhumé dans un four.

Et voici ce qu'on a réussi à construire à la place des cendres et des ruines.

Quel est le nouveau village biélorusse?

Prenons, par exemple, le village de Vertélichki de la région de Grodno (kolkhoze "Progrès"). C'est une localité expérimentale. La construction de tels bourgs a débuté en 1967. Ils sont destinés à éprouver les procédés nouveaux, progressifs, de planification et d'aménagement des kolkhozes et des sovkhazes; ils permettent de vérifier l'élaboration des maisons d'habitation et des édifices collectifs (est-il commode d'y vivre et d'y travailler?). Vérification terminée, tout ce qui s'est révélé bon est utilisé dans la construction de nouveaux villages en Biélorussie et ailleurs. Tout ce qu'on voit à Vertélichki nous étonne (ce village et la localité du sovkhazo "Lénine" dans la région de Moguilev ont reçu des médailles

d'or de l'Exposition des Réalisations de l'Economie Nationale). Tout a été pris en considération lors de l'élaboration des plans: le relief, les étendues d'eau, les massifs de verdure. Les projets ont été réalisés avec un haut degré de perfection; les travaux de construction et d'aménagement sont de très haute qualité. Le territoire est divisé en trois zones: d'habitation, collective et de travail. Au centre se trouve une place autour de laquelle se dressent les édifices collectifs: un club avec une salle de spectacle de 360 places et gymnase; la direction du kolkhoze, le Soviet rural, un centre de commerce avec hôtel et services domestiques courants.

Le nombre d'étages des maisons est différent, tandis que chaque édifice est caractérisé par son aspect architectural original. Tout ceci n'est pas commun et tout ceci est beau.

Derrière le club il y a un parc avec une place de danses et un terrain sportif. Près du parc se trouve le jardin d'enfant-crèche. Il y a des maisons pour les jeunes mariés; il y en a avec un seul ou deux appartements avec balcons et loggias. Devant l'édifice administratif on a prévu une étendue d'eau avec jets.

*Choeur populaire du village de Vialikoe Podlessie
Région de Liakhov*



Dans une localité pareille la vie est facile et belle. Ce n'est pas par hasard que les architectes qui ont élaboré les projets, V. Emélianov et G. Zaborski, ainsi que le président du kolkhoze P. Sagnko, se sont vu octroyer le Prix d'Etat de l'U.R.S.S., en 1971.

Les localités expérimentales de ce type deviennent de plus en plus nombreuses, mais l'expérience dure depuis il n'y a pas très longtemps. Ce n'est rien, le temps viendra quand ce sera chose courante à la campagne.

La moisson

Mais, même les villages "non expérimentaux" sont difficiles à reconnaître.

Prenons pour exemple le kolkhoze "Zaria" du district de Karélitchi. Je l'ai choisi non pas parce qu'il est le seul de ce type. Dans la même région il y a les kolkhozes Chtchors et "Rassvet" qui sont à peu près les mêmes au point de vue de leur économie et de leur aménagement. On peut en trouver des meilleurs et des pires. Tout simplement je connais personnellement Piotr Moissévitch Chtcherbakov, l'ancien président du kolkhoze, actuellement président du Soviet rural.

Il y a, maintenant, un autobus qui relie



directement le village à Minsk. Il suit l'itinéraire "Minsk-Kaïchovka".

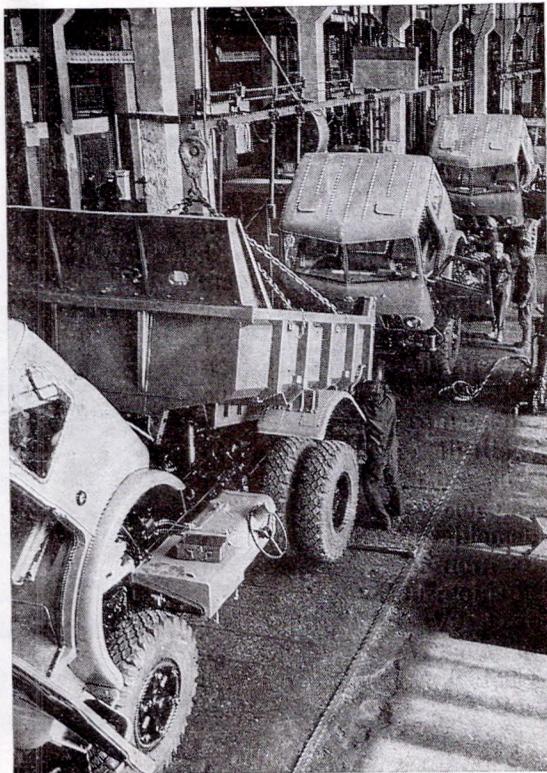
Le kolkhoze s'est construit un réseau de bonnes routes, il possède une excellente sortie sur la route nationale, toutes les rues sont asphaltées. Kaïchovka c'est un village qui possède son propre visage, avec sa verdure et ses champs de trèfle blanc et rouge. Il est vrai que pendant la querre il n'a pas été détruit, il a seulement été bombardé, parce que c'était un village de partisans. Mais combien d'habitants du village sont tombés! En leur mémoire près de la direction du kolkhoze il y a un obélisque de granit. Les noms des morts y sont gravés du haut jusqu'en bas.

Il restait très peu de monde après la guerre; on pouvait croire qu'il serait impossible de faire quelque chose, que le village de Kaïchovka devait dépérir. Maintenant il y a un club qui pourrait embellir une ville, avec une bibliothèque riche quantitativement et qualitativement (le président avait été instituteur, puis directeur de l'école), avec des locaux pour les activités des cercles, une salle de spectacle qui ferait bonne figure dans un théâtre. Pendant une de nos conversations. P. Chtcherbakov s'est seulement plaint de ne pouvoir faire venir de la ville — même pour un très bon salaire — un bon chef d'orchestre et un bon directeur pour le collectif des activités artistiques d'amateurs.

Les habitants du village sont très bien équipés dans le domaine des services domestiques: bains, réchauds au gaz, télévision, machines à laver.

DES HOMMES ET LEURS AFFAIRES

Au cours des dernières années la Biélorussie a dépassé l'Angleterre, la France, le Japon, l'Italie et la R.F.A. quant au nombre de personnes faisant des études pour 10 000 habitants. En 1979 on comptait chez nous

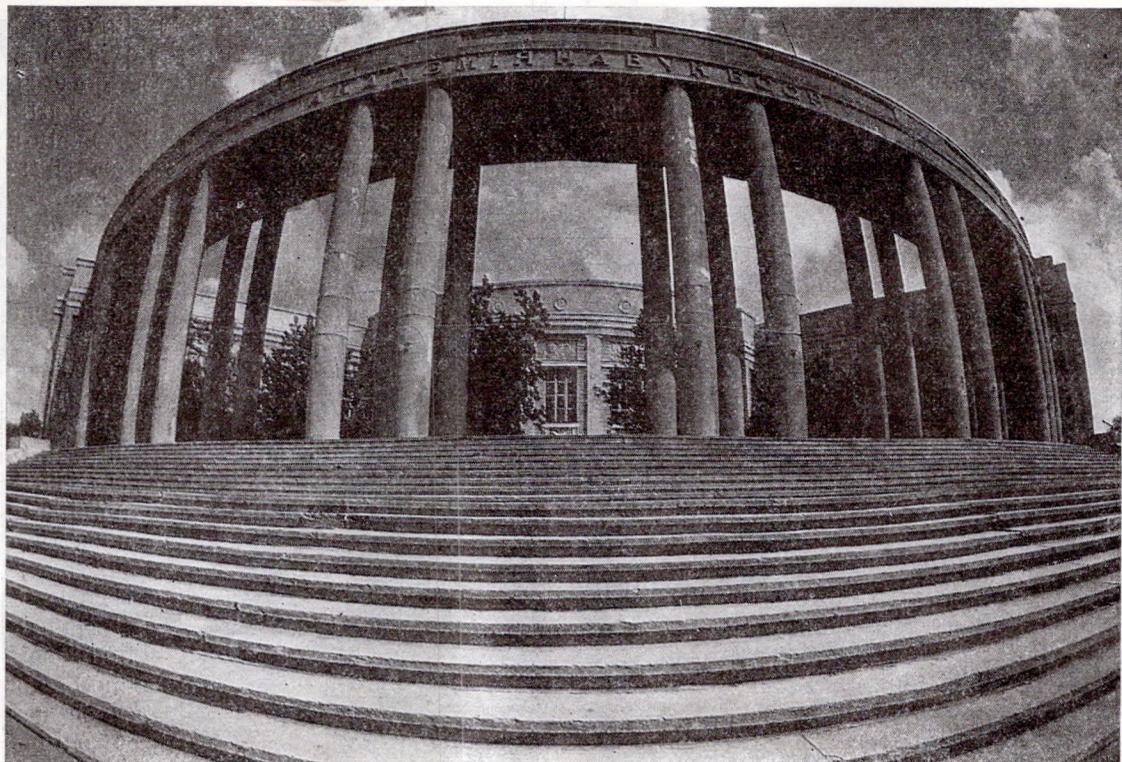


Chaîne d'assemblage principale de l'Usine d'automobiles de Minsk

7291 écoles d'enseignement général, 136 établissements d'enseignement secondaire spécialisé et 31 établissements d'enseignement supérieur.

3586 mille personnes sur 9 millions de la population font leurs études. L'Université de Minsk, l'Institut Polytechnique qui est si grand qu'il faut plus d'une semaine pour faire le tour de tous ses pavillons et laboratoires, l'Académie Agricole à Gorki, avec ses champs remarquablement bien soignés et ses serres et leur éternel climat tropical.

Plus de 1051 000 spécialistes ayant une instruction supérieure ou secondaire ont été occupés dans l'économie de la république vers la fin de 1980.



Pavillon central de l'Académie des Sciences

Notre république a maintenant trois universités. La plus ancienne est à Minsk, la deuxième est celle de Gomel et la troisième est à Grodno.

La république possède un grand nombre d'établissements de recherches scientifiques. Il y en a là où auparavant il n'y en avait jamais eu. Les spécialistes biélorusses travaillent dans les domaines de l'énergie nucléaire, de la cybernétique; les recherches du centre de calcul électronique sont hautement appréciées par tous les savants de l'U.R.S.S.

L'Académie des sciences comprend plus de trente instituts de recherches scientifiques. Pour la première fois vient d'être imprimée l'"Encyclopédie Biélorusse Soviétique",

l'édition de laquelle a été dirigée par le poète du peuple de la R.S.S.B. Piatrouss Brovka, lauréat du Prix* Lénine. L'édition en sept volumes des "Monuments de la Biélorussie Soviétique" est en voie de préparation; elle inclura la description illustrée de photographies et de plans de tous les monuments ayant une valeur historique: aussi bien les vieux kourganes, les emplacements d'anciennes cités et les vieilles tours que les immenses constructions en verre et en béton des temps modernes et les monuments érigés sur les tombes des soldats et de toutes les victimes du fascisme. Parce que le peuple ne doit rien oublier de son histoire; celui qui a perdu la mémoire a tout perdu. Automatiquement, toutes les oeuvres incluses dans les "Monuments", seront sous la protection de l'Etat. J'ai eu la chance de participer à de nombreuses





expéditions de l'équipe des "Monuments", j'ai aidé à mesurer et à photographier d'antiques palais, des tours et des clochers; c'était tellement intéressant que je suis sûr de vouloir accompagner ces spécialistes encore beaucoup de fois.

Au cours des dernières années notre littérature a fait un grand bond en avant. Maxime Tank, Pimène Pantchenko continuent de travailler beaucoup.

Les romans d'Ivan Mèlèg (1921—1976) "Les hommes du marais" et "Le souffle de l'Orage" sont une chronique véridique de la vie de peuple; il est difficile de dire ce qui émerveille le plus: la grande maîtrise de l'auteur, la profondeur de sa pensée ou les trésors du langage populaire.

Prenons les merveilleux récits du célèbre écrivain Yanka Bryl et son roman "Les oiseaux et les nids", où il s'agit du destin d'un jeune homme de la Biélorussie Occidentale: mobilisé dans l'armée polonaise il participe aux combats contre les Allemands à la frontière et est fait prisonnier. Il tente une évasion. La première fois sans succès (dénoncé aux gendarmes il est mis en cachot). La deuxième fois tout marche bien. Il revient dans son pays natal.

Qui ne connaît les nouvelles et les romans d'Ivan Chamiakine? C'est un écrivain qui est avec le peuple, qui lui donne toutes ses forces et son talent; c'est l'auteur des romans "Les sources", "Un bonheur inquiet", "Le cœur sur la main" et d'autres.

Vassil Bykov, les oeuvres duquel ont été traduites en beaucoup de langues. C'est un écrivain grave et tranquillement véridique, qui parle surtout de la guerre qu'il a faite d'un bout à l'autre dans l'artillerie. On connaît bien ses livres "Le cri de la cigogne", "L'obélisque", „Sotnikov", "La meute des loups" et d'autres. Vous avez peut-être même vu les films d'après ses oeuvres: "La troisième fusée" ou "La ballade

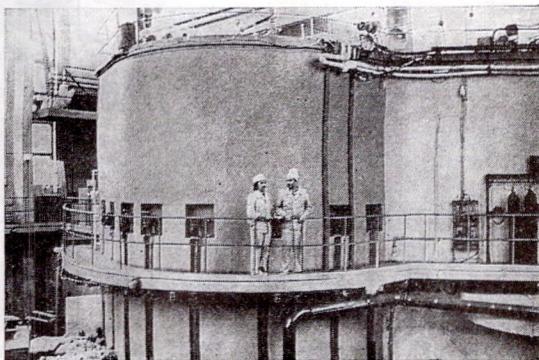
alpine". Et bien sûr qu'elle vous a plu cette histoire mouvementée et pleine de bonheur de l'évasion d'un camp de prisonniers de guerre du jeune Biélorusse Ivan et de la jeune Italienne Julie. C'est aussi l'histoire de leur amour. Puis c'est l'exploit et la mort d'Ivan qui se sacrifie pour sauver la vie de celle qu'il aime. C'est l'histoire de son souvenir éternel.

Souvenons-nous des romans tels que "Les journées inoubliables" de Lynkov, immense épopée de la lutte des partisans.

Ou bien prenons les comédies et les tragico-comédies de A. Makaénok "Excusez-moi, s'il vous plaît", "Le tribunal", "L'apôtre maltraité", "Une pastille sous la langue", "Cette sainte naïveté". C'est un artiste extrêmement intéressant qui possède un style remarquable de la comédie.

Derrière les grands maîtres viennent de nombreux poètes et écrivains de talent. Ils arrivent constamment, vague après vague, et enrichissent notre littérature, la rendent multiforme. Comment les nommer tous? C'est l'auteur de vers d'une extrême finesse R. Borodouline; c'est le grand connaisseur de la psychologie humaine V. Adamtchik; c'est Y. Sipakov et sa pensée historique; c'est B. Satchenko, miniaturiste même dans l'art du roman; c'est M. Streltsov qui sait voir les détails les plus menus;

Centre nucléaire biélorusse



c'est le sévère et tendre A. Pyssine; c'est le plaisant et humain I. Ptachnikov; c'est G. Bouravkin et sa moralité civique; c'est le simple et généreux V. Domachévitch; c'est la finesse lyrique de V. Zouénok.

On ne peut pas les énumérer tous; et c'est dommage, parce que tous ils en sont dignes. Mais nous en avons plus de 300. D'autre part, j'ai bien peur de laisser parler ma sympathie pour les uns et de vexer les autres. Je vous conseille de lire leurs oeuvres. Vous serez contents de découvrir les vers, les nouvelles et les romans de la plupart d'entre eux.

Les voyageurs qui viennent dans notre capitale ont la possibilité de visiter des expositions de peinture au Palais des Arts.

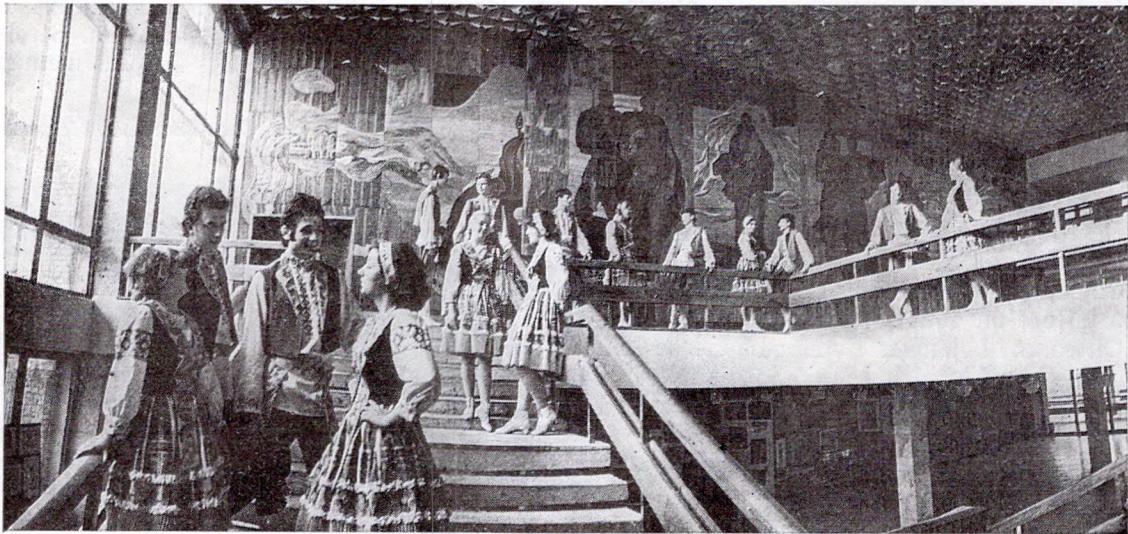
Nous avons beaucoup de peintres qui représentent admirablement bien notre merveilleuse nature, notre passé héroïque et notre présent non moins héroïque. Les noms de E. Zaitsev, V. Tzvirko, V. Volkov, K. Krassovski, A. Kichtchanko, M. Savitski, M. Dantzige, G. Vachtchenko et de beaucoup

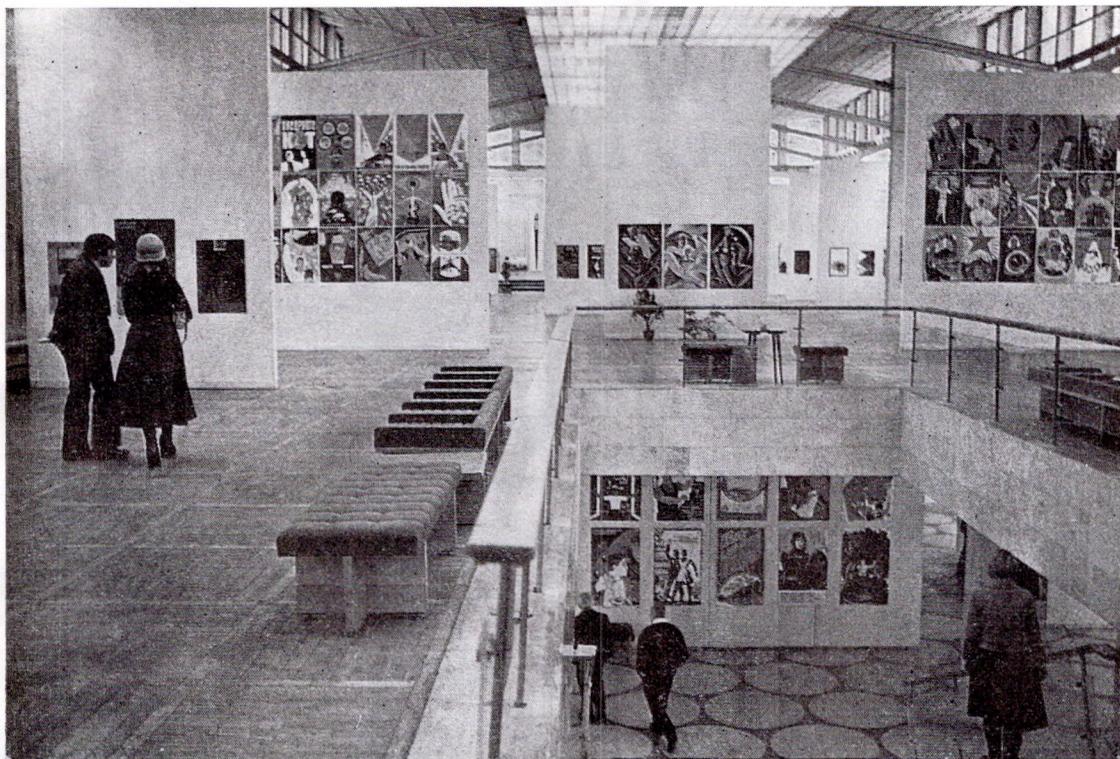
d'autres sont connus bien au delà des frontières de la république. Nous avons d'excellents dessinateurs qui travaillent beaucoup dans le domaine de la présentation des livres. Je ne nommerai que E. Kachkourévitch, V. Charangovitch, N. Poplavskaïa, A. Poslédovitch, A. Loss, E. Agounovitch, V. et M. Bassalyga.

Ils font légion. Comme, d'ailleurs, les architectes, les musiciens, les poètes, les peintres des arts décoratifs. C'est comme ça qu'elle est notre terre. Beaucoup de livres biélorusses qui viennent d'être édités peuvent être considérés oeuvres d'art. On a envie non seulement de les lire, mais aussi de les regarder.

Les succès dans le domaine de la sculpture sont également importants. Sans parler des anciens — A. Bembel (un des auteurs du mémorial de Brest), Z. Azgour (le monument de Y. Kòlass qui se trouve à Minsk), — on peut nommer les plus jeunes, tels que I. Missko (monument de I. Bouïnitzki à Prazaroki) et S. Vakar. Bientôt devant le Théâtre d'opéra et de ballet on verra le monument très poétique exécuté par lui à la mémoire de Maxime Bogdanovitch.

Palais de la Culture de l'Usine d'automobiles





Minsk. Palais des Arts

Nommons également le monument profondément romantique de Yanka Koupala exécuté par A. Anikeïtchik.

Je vous ai déjà parlé du théâtre Yanka Koupala. Il a plus de 50 ans. Le collectif du théâtre Yakoub Kolass à Vitebsk est également talentueux. Si le premier montre souvent la pièce gaie et pleine d'entrain "Pavlinka", le second préfère le malicieux "Nesterka". Nous avons également un théâtre pour les jeunes spectateurs et notre cirque biélorusse. De nouveaux théâtres apparaissent, des théâtres professionnels et des théâtres populaires.

Qu'est-ce qui est caractéristique pour notre théâtre des dernières années? Qu'est-ce qui le fait remarquer?

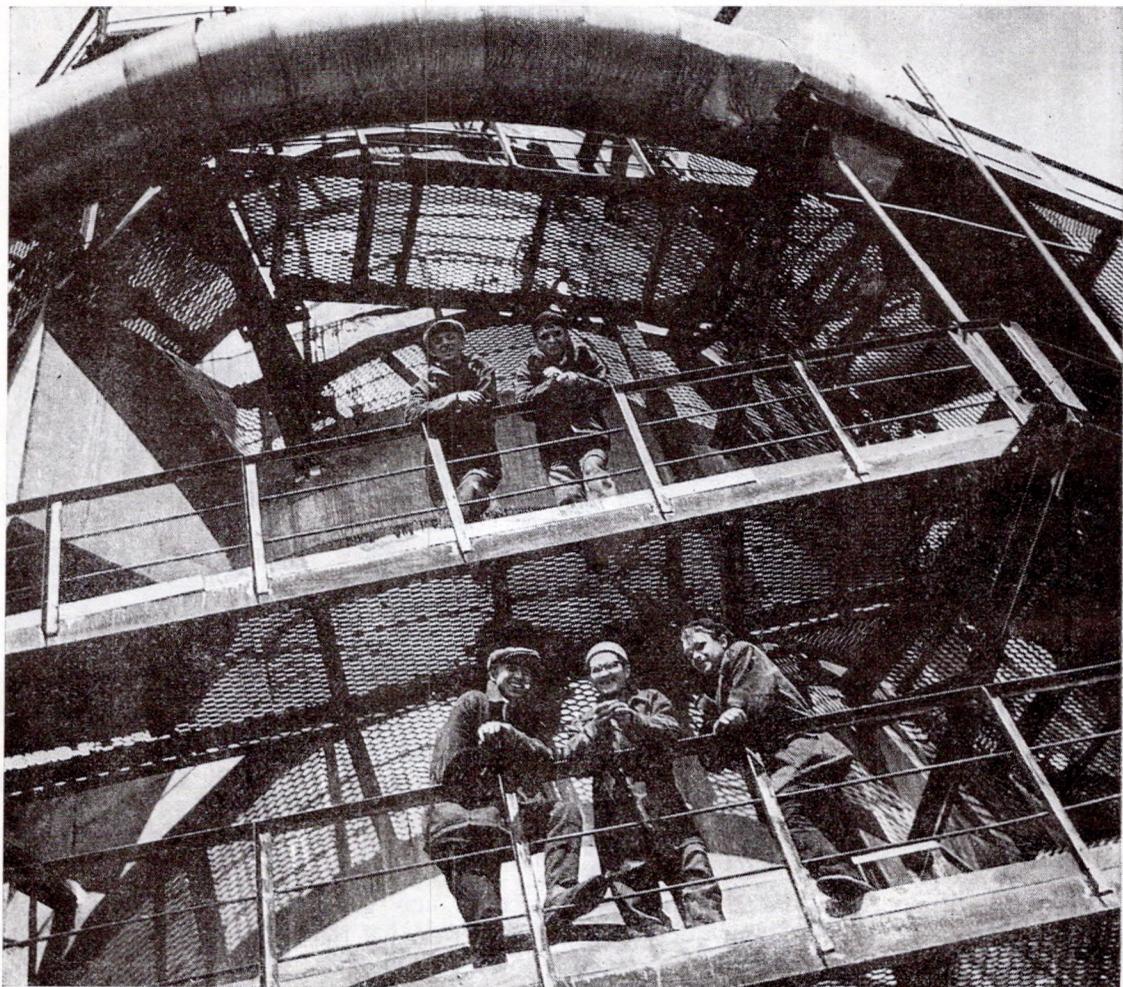
A partir des années 60 on peut dire qu'un vent nouveau a soufflé sur notre scène. On

accorde une grande attention à la profondeur de l'âme humaine, aux problèmes sociaux brûlants, à la vérité historique, au développement des meilleures traditions nationales.

En même temps on refuse les choses toutes faites: les metteurs en scène et les acteurs sont constamment à la recherche du nouveau. Ce qui est sans doute le principal c'est que notre dramaturgie nationale biélorusse est devenue autre.

Prenons les oeuvres de K. Krapiva ("Les portes de l'immortalité"), de A. Makaénok, de A. Dilendik, de M. Matoukovski et de A. Petrachkévitch.

Et combien de nouveaux talents d'une



Gomel. Usine de superphosphate

force exceptionnelle sont venus dans nos théâtres au cours des dernières années!

Le cinéma... Nous avons maintenant un nouveau studio qui peut faire beaucoup de films chaque année. Nous avons un groupe de très talentueux auteurs de scénarios, metteurs en scène, opérateurs et acteurs.

Les meilleurs films sont: "Les feuilles rouges" consacré à l'attentat de S. Pri-

tytski contre le provocateur, "La ballade alpine", le film profondément tragique "Par les tombes" qui parle des premières années de l'occupation, de l'héroïsme et de la douleur biélorusses, le film d'après le roman de A. Adamovitch "Les partisans", "La flamme", "Les ruines tirent à bout portant". On connaît bien les films pour enfants "La fillette cherche son père" et "Pouchtchik s'en va à Prague". Dans ce dernier il y a des ours en qualité d'acteurs.

Il y a quelques années on rattrape la troupe près de Mozyr; Pouchtchik était dans un réfrigérateur et croquait à belles dents de la glace: comme nous qui aimons la glace quand il fait chaud. Le soir, après le travail, il avait le droit à une "prime", du miel.

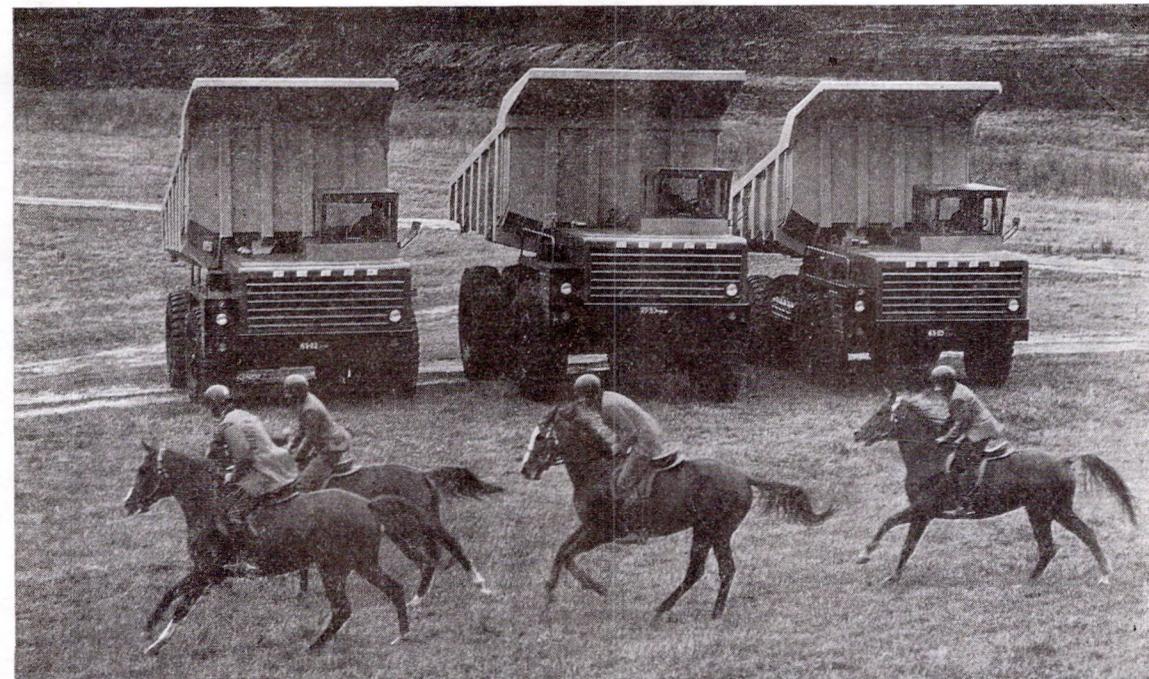
La musique biélorusse se développe également avec succès. On a créé un grand nombre de chansons populaires, d'opéras, de symphonies, de la musique de chambre. Les compositeurs les plus anciens sont très bien connus: A. Bogatyrev, auteur de "Dans les forêts de Polésie"; V. Alovnikov, les premiers sons de sa chanson "Ma chère Patrie" sont devenus les signaux de la radio biélorusse; on aime entendre les romances et les chansons merveilleusement mélodieuses de A. Tourenkov, les opéras de Y. Séméniako, les ballets de G. Wagner. Dans la jeune génération il y a D. Smolski, S. Kortess et le très talentueux auteur d'opé-

ras et de ballets Y. Glébov. Citons également I. Loutchénok dont vous connaissez très bien les chansons, ou bien le meilleur joueur d'orgues de l'Union Soviétique, le compositeur O. Yantchenko, la musique duquel éveille une telle émotion des auditeurs. Et qui est celui qui ne connaît pas l'ensemble "Pesniary?"

Les recherches de tous les créateurs de notre musique sont très, très fructueuses.

Je ne vous parlerai pas de l'architecture. Tout simplement si vous n'êtes pas un habitant de Minsk venez dans notre capitale et promenez-vous le long de l'avenue Lénine, principale artère de Minsk, qui a reçu le Prix d'Etat de la R.S.S.B. Bien sûr tout ici n'est pas très bien. Mais quand même, dans son ensemble, c'est bien: les grands édifices

Ces BelAZ transportent 75 tonnes de charge utile



nouveaux, les coupoles, les aiguilles, les bords de la Svislotch pris dans le granit, la majestueuse Académie des sciences, tandis que sur les autres rues et avenues de la ville vous verrez de grands édifices en béton et en verre.

Ce qui est à regretter, c'est que dans notre capitale et dans les autres villes de la Biélorussie il reste très peu de constructions des années 20 et 30. A Minsk c'est la Maison du Gouvernement, oeuvre monumentale, ainsi que l'édifice très laconique du Comité Central du Parti Communiste de la Biélorussie et le théâtre d'opéra et de ballet qui marque par sa présence la partie centrale de la ville.

Après la guerre à la place de la ville détruite on en a construit une neuve avec ses ensembles intéressants, son système de parcs sur les rives de la Svislotch, système qui est heureusement uni au massif des forêts des alentours de la réserve d'eau de Zaslavl.

Vraiment c'est très beau! Le musée des arts, l'institut polytechnique à Minsk, les ensembles de Vitebsk. La construction contemporaine. Les maisons d'habitation du boulevard Tolboukhine à Minsk et le projet de construction du boulevard Volotov à Gomel; les édifices des bords du Moukhavetz à Brest et les maisons d'habitation en ligne brisée du quartier résidentiel "Vostok-1" (Est-1), le Palais des sports à Minsk et le pensionnat (ainsi que l'hôtel "Jeunesse") sur les bords de la "Mer de Minsk". Et voyez comme ils se sentent bien les enfants du jardin d'enfants de la rue Slesarnaïa à Minsk. Ici il y a de grandes salles claires, des vérandas et quelque chose qui ressemble à une ancienne forteresse pour jouer. Et que

faut-il dire de nos salles de cinéma ("Octobre", "Partisan" et "Pionnier" à Minsk, "Octobre" à Moguilev-2, "Kalinine" à Gomel)! De même l'édifice audacieux du cirque de Gomel!

Et voilà, j'en suis aux dernières lignes de ce livre.

Mais il se peut qu'il vous arrivera peut-être de mieux connaître encore un jour ce noble et magnifique pays, d'en découvrir des coins cachés, de les découvrir dans toute leur splendeur; de connaître ce pays qui attire par son charme captivant.

Il suffit de voir les étendues du Niémen et du Dniepr pour se rendre compte qu'il n'y a rien de plus beau sur terre.

Il vous arrivera aussi peut-être de voir les lumières d'une ville le soir et l'ombre épaisse des châteaux, les lacs aux vagues couvertes de la mousse blanche de l'écume, les vieux moulins dormant au bord des rivières tranquilles, couvertes de nénuphars aux fleurs blanches.

Et il vous arrivera, sans aucun doute, d'entendre la langue biélorusse, pareille à une tendre mélodie, nos douces et délicieuses chansons.

Mais le principal, c'est que vous arriverez à mieux connaître un peuple hospitalier, fier et bon à la fois, un peuple de talent.

Chers lecteurs, si, quand vous aurez lu ce livre, vous avez envie de vous promener sur les routes de notre Biélorussie, de notre terre sous les ailes blanches des cigognes, si vous avez envie de vous promener dans nos belles forêts, ou en barque sur nos merveilleuses rivières, alors j'estimerai que j'ai fait mon travail. Je serai heureux.

A vous aussi je souhaite d'être heureux.

TABLE DES MATIÈRES

MA TERRE BIELORUSSE

Des mousses de Polésie aux sources d'Osveïa	5
Mon village, ô village natal!	11
Soyez les bienvenus dans notre maison!	16
Le pain et avec le pain.	18
Un coffre plein de vie.	22
Près de la maison dans le verger.	32
Autour du village des océans d'épis.	34
Au delà de la rivière, de la rivière fougueuse un étang s'est montré.	38
Un bruissement de verdure	44
Les hommes de la terre biélorusse	57

DES MONUMENTS, DES EDIFICES, DES TOURS

La ville sur la Némiga.	69
Les fresques de Polotsk	72
Vitebsk, ville des grands maîtres.	75
Moguilev, ville du Tombeau de Lew (lion)	78
Gomel, ville de verdure et d'eau	81
La porte de la république	82
Grodno le Glaive, et la Liberté, et la Gloire.	85
Les "grandes" petites villes	93

IMAGES DES SIECLES PASSES

Regards en arrière sur la Russie de Kiev.	100
Le préétat et ses peuples.	105

Et les familles se dressèrent contre les familles et les clans se dressèrent contre les clans.	108
La Lituanie. La Russie Blanche	110
Les siècles les plus durs	113
Les humanistes biélorusses	118
La guerre paysanne	124
L'invasion. Le renouveau. Les insurrections	127
Un cours nouveau	129
Après 1812	132
Les premières hirondelles ou les aventures d'Enée	135
La voix de la Patrie interdite	137
L'avocat des paysans	143
Le réveil	147
Chansons nouvelles d'une aube nouvelle	152

"LA BIELORUSSIE S'INSTALLE DANS SA PROPRE DEMEURE..."

La guerre et la révolution	156
Terre déchirée	158
Tandis que sur les terres de la Biélorussie libre.	160
Les étapes	162
L'immense malheur.	163

CHANTIERS, CHANTIERS, CHANTIERS

Ressuscitée des cendres, comme un Phénix.	170
Les hommes et leurs affaires	175

Ouladzimir Karatkevitch

LA TERRE
SOUS
LES AILES
BLANCHES
ESSAI

Traduit du biélorusse par S. Batoura et M. Zakharkévitch
Editions «Younatstva», 1981

(2p. 61к.)

*Владимир Семенович
Короткевич*

З Е М Л Я
П О Д Б Е Л Ы М И
К Р Ы Л Ь Я М И

На французском языке

Художественное оформление П. М. Драчева

Imprimé en U. R. S. S.

Перевод сделан по книге:

Уладзімір Караткевіч «Зямля пад белымі крыламі».
Мінск, „Мастацкая літаратура“, 1977
(Статистические данные обновлены)



